MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE,
OU
JOURNAL DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES ARTS,
RÉDIGÉ
Par MILLIN, NOEL et WARENS.

MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE

Il n'y a presque plus d'ouvrages périodiques qui servent de dépôt aux inventions nouvelles et qui retracent l'histoire de l'esprit humain ; ceux qui ont cours semblent, pour la plupart, éviter avec affectation tout ce qui peut alimenter le goût des sciences et même de la morale. Seroit-il donc indigne de la Convention de s'occuper à réorganiser cette branche de l'instruction nationale?

GRÉGOIRE, *Rapport sur les encouragemens, récompenses et pensions à accorder aux Savans*, page 16.

AVIS.

Nous prévenons le Public que le prix de l'abonnement de ce Journal, tant pour les Numéros qui ont déjà paru que pour ceux qui paroîtront à l'avenir, est actuellement de 15 liv. en numéraire, ou de 3200 liv. en assignats, pour l'année.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens BITAUBÉ, CABANIS, CAILLARD, CHENIER,

N°. XXI. Tome VI.

Daubenton, Delille, Desfontaines, Dolomieu, Fontanes, Fourcroy, Hallé, Hauy, Herman, Lacepede, Lagrange, Laharpe, Lalande, Lamark, Langlès, Laplace, Lebrun, Leroy, L'héritier, Mentelle, Morellet, Oberlin, Pastoret, Sicard, Suard, etc. etc. contribuent, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux; on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles, de la formation et de l'ouverture des Muséums. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant, une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte, enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8°. par an, de 600 pages chacun, et au moins de 24 gravures en regard des articles qui en exigent. Il paroît tous les quinze jours un numéro de 9 feuilles.

Le prix de l'abonnement est à raison de 800 liv. en assignats pour trois mois, rendu franc de port par toute la République.

On s'adresse, pour l'abonnement, au Bureau du

MAGASIN
ENCYCLOPÉDIQUE.

TOME SIXIÈME.

$.1000.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par MILLIN, NOEL et WARENS.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,

De l'Imprim rie du MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,
rue S. Honoré, vis-à-vis S. Roch, n.° 94.

L'an quatrième (1795).

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE.

ICHTYOLOGIE.

Mémoire en forme d'examen du système des migrations du Hareng, d'après les preuves et les circonstances négatives tirées de l'Histoire naturelle et de la pêche de ce poisson (1), *par S. B. J. Noel, de Rouen, auteur de plusieurs mémoires sur les pêches maritimes de France.*

C'est une opinion accréditée en Ichtyologie, qu'à certaines époques de l'année, plusieurs espèces de poissons abandonnent les mers du Nord, voisines du pôle, pour se porter en troupes, radeaux ou bancs, dans des eaux plus douces, sous des latitudes plus tempérées, etc., etc. De ce nombre sont plusieurs espèces ou variétés de chiens ma-

(1) Note *de l'auteur*. Ce morceau est extrait en partie d'un ouvrage très-étendu sur les pêches nationales et étrangères du hareng, depuis le Xe. siècle jusqu'à nos jours; résultat laborieux de plusieurs années de recherches dans les différens dépôts d'actes, de chartes, de lois, etc., des nations du nord de l'Europe.

rins, de gadus, le maquereau, le merlan, le hareng, et autres poissons congénères. Parcourez les pages de l'Ichtyologie; vous y verrez par-tout cette opinion consignée, et depuis Belon et Rondelet jusqu'à Bloch, qui a écrit le dernier sur cette branche importante d'Histoire naturelle, à peine trouvez-vous un seul auteur, un seul observateur même qui, de confiance, n'ait répété la même assertion.

Sans doute, ils n'ont pas voulu examiner jusqu'à quel point l'analogie qu'offrent les oiseaux du nord, dans les causes de leurs migrations annuelles, s'étendoit ou non aux humides habitans des eaux, ni réfléchir que si des causes impérieuses existoient véritablement pour ces derniers, elles seroient communes à tous les poissons de ces mers, que leur organisation et leurs mœurs n'ont point destinés à vivre et mourir sur les fonds qui les ont vu naître, ou tout au moins qu'elles s'exerceroient sur un bien plus grand nombre d'espèces.

Le but des remarques dont je vais déployer la série, n'est pourtant pas de nier par anticipation, une opinion qui, je l'avoue, doit encore être considérée comme fondée sur des observations exactes, jusqu'à ce qu'il soit bien établi qu'elle repose sur une erreur; mon desir est seulement de légitimer les doutes qu'on peut avoir sur la théorie de ce système, en tant que les expériences de la pratique et de l'habitude d'observer la combattent et infirment les bases qui lui ont servi jusqu'à présent.

C'est une opinion qui a force de loi en Histoire naturelle, que le hareng vient du nord, et

qu'une colonne immense de ces poissons quittant les gouffres abrités par les glaces éternelles qui s'étendent jusqu'à la coupôle du pôle arctique, laisse derrière elle ces latitudes boréales, et comme une grande isle animée, s'avance vers nos mers plus douces, en traversant l'océan Germanique. Une autre opinion, dérivant de la première, veut qu'à une certaine latitude, la colonne principale se coupe en deux grandes divisions, dont l'une se porte à l'ouest vers les côtes de l'Amérique, l'autre gouverne est-sud-est vers l'Europe, et arrive en Islande peu de jours avant l'équinoxe du printemps. Cette seconde division, rassemblée en un banc ou radeau prodigieux, vient, dit-on, ensuite sans se partager, jusqu'aux isles de Shetland, où elle arrive avant le solstice d'été. Là, trouvant des terres à sa rencontre, et se voyant embarassée au milieu des isles, on assure que les poissons qui la composent, se divisent une seconde fois ; une partie longe la côte orientale d'Ecosse et d'Angleterre, et se répand à l'est sur celles de Norwège, de Suède, de Danemarck, etc. etc. ; tandis que l'autre partie gouvernant toujours vers le sud, couvre de harengs la mer occidentale d'Ecosse et celle d'Irlande, etc. etc. On ajoute qu'après avoir rangé les côtes du nord de la France et frayé, suivant l'opportunité des saisons, dans toutes les mers de leur passage, les harengs septentrionaux disparoissent après le solstice d'hiver, époque à laquelle ils regagnent leurs glaces polaires, comme le prétendent les uns, pour reprendre, l'année suivante, un nouvel essor, et recommencer leur course (on-

nante dans son ordre accoutumé, où à laquelle ils vont se perdre dans l'océan Atlantique, suivant quelques écrivains.

Je commencerai par l'Islande. S'il étoit vrai que les harengs descendissent, tous les ans, des mers les plus voisines du pôle, les golphes ou *fjords* de cette île, sur-tout ceux qui regardent le nord, devroient, pendant les mois du passage, être absolument remplis de harengs : ce qu'on n'a jamais vu ; car les exemples d'une pêche ordinaire (2) y sont même très-rares. Le Groenland qui avoisine l'Islande, n'est pas mieux partagé sous ce rapport ; le hareng y est peu commun, *inter rarissimos numerandus est* (3), dit Fabricius, qui n'en a vu quelques radeaux que dans les baies septentrionales de la colonie de Friderichshaal.

Si le hareng descendoit de la mer glaciale, comme on le prétend, et qu'il côtoyât la Laponie danoise et la Norwège, après avoir doublé le Cap-Nord, les *fjords* les plus septentrionaux de ces contrées maritimes seroient visités les premiers ; on verroit le hareng y faire son apparition successive, en allant toujours du nord au sud, jusqu'au terme ordinaire de sa migration annuelle ; mais comment concilier avec l'opinion généralement reçue, les faits suivans, attestés par des témoins oculaires. Le hareng vient

(2) Monrs *forsog til en Islandsk natur historie*, 82, 83, Olafsens *Reise igiennen island I*, 58, Olavius *oekon. Reise durch island*, etc. 69.

(3) O. Fabricius *fauna groenl*, 182.

quelquefois en Laponie (4), dit K. Leem, durant les mois d'hiver, tandis que, d'après la route qu'on lui suppose tenir, il devroit s'y trouver au commencement du printemps en plus grande abondance qu'en aucune autre saison de l'année. Friis, dans un mémoire très-détaillé sur la pêche du hareng par les habitans du Nordland (5), ajoutant à ce témoignage, expose combien elle y est précaire le long des côtes de Salten, de Nummedal, d'Helgeland, 1°. parce que les bancs de harengs se portent quelquefois dans les *sunds* ou *fjords* du nord, sans visiter ceux du sud; 2°. parce qu'il leur arrive de se tenir éloignés des côtes, et de se stationner sur des fonds de pêche peu fréquentés, à une assez grande distance en mer; 3°. parce qu'ils ne se montrent quelquefois que dans les golfes méridionaux. Friis observe que, depuis peu d'années seulement, à l'époque où il écrivoit, le hareng venoit en radeaux sur les côtes septentrionales de Norwège et même en Laponie.

Ce que je viens de dire pour les deux contrées maritimes, s'applique également aux côtes de Suède. Dans l'hypothèse où le hareng viendroit du nord, les *Scheerens*, ou pêcheries de Stromstad et de Marstrand devroient avoir sa visite avant celles de Gothembourg, tandis qu'une longue suite d'années et d'observations ont presqu'invariablement prouvé le contraire. Cette vérité est commune aux côtes de

(4) Knud Leems, *beskr. over finmark. Lapper.* 321.

(5) Friis, *afhandling om fisk. i Nordland*, etc. 191.

Danemarck qui règnent le long du Kategat et à celles qui regardent l'ouest, depuis la pointe de Skagen jusqu'à Kiel, et au-delà.

Passant de ces remarques aux exemples que nous offrent les côtes d'Ecosse et les Hébrides, je trouve un grand nombre de circonstances et de faits plus positifs encore, qui militent simultanément contre le système des migrations du hareng.

L'expérience a démontré que la pêche de ce poisson commence tous les ans vers les premiers jours de juin (du 10 au 15 de prairial) à Lochfine, dans l'Argyllshire, en Ecosse, lorsque le plus souvent on n'a encore vu aucun de ces poissons dans le canal qui sépare l'isle longue de la côte des montagnes de l'ouest, ni aux attérages des autres isles qui sont au midi du cap Wrath. A cette même époque ou environ, commence la pêche du hareng dans l'isle de Man, qui est bien loin au Sud; elle y a lieu vers le temps même où le grand banc de harengs est supposé n'arriver à peine qu'à la hauteur des isles de Shetland, et où l'on ne trouve aucun radeau de harengs dans les lochs ou pièces d'eau salée, que ces poissons auroient dû visiter sur leur passage, s'ils venoient du nord, ainsi qu'on le prétend.

La côte orientale d'Ecosse fournit des exemples semblables; car, à l'époque où le hareng voyageur arrive à la hauteur des isles de Shetland, suivant les hypothèses de la théorie, les habitans des côtes d'Aberdeen ne voient aucun de ces poissons, tandis que les baies qui sont plus au sud, vers Buchan-

ness, par exemple, sont tellement remplies de harengs, qu'avec les moindres filets on en peut prendre une grande quantité. C'est encore ainsi qu'à Eymouth, station de pêche encore plus au midi que celle de Buchanness, et à une bien plus grande distance des isles de Shetland, les travaux de la haranguaison commencent déjà, lorsqu'à peine le poisson dont ils sont l'objet a fait sa première apparition à ces dernières isles.

On peut joindre à ces preuves, confirmées par des observations répétées, celle que nous offre le *firth* de Murray. Présentant un front directement opposé à la route que suivent les bancs de harengs, toujours dans l'hypothèse de leur migration du nord au sud, les côtes de ce *firth* devroient les arrêter dans leur course : ce qu'on n'a jamais remarqué. Son rivage occidental, la station d'Inverness et la baie de Cromarty, qui devroient être les meilleures pêcheries de cette côte, possèdent annuellement si peu de harengs, qu'on n'a jamais été tenté d'y établir aucune espèce de pêche réglée qui fût de quelqu'importance. La côte de Caithness offre absolument la même physionomie : les terres semblent y déployer une large lisière de résistance du sud-ouest au nord-est. On sembleroit donc fondé à croire que tous les bras dont ce rivage devroient regorger de harengs qui, dans leur pélérinage du nord au sud, ne pourroient aller plus loin, vu que les premiers radeaux arrivés à la côte seroient poussés au fond des baies par les bandes suivantes. L'expérience de chaque année prouve pourtant que la pêche d'été (époque supposée de l'arrivée des harengs à ces atterrages) n'y est

presque comptée pour rien, et que la meilleure qui s'y fasse, a lieu entre l'automne et l'hiver.

L'Irlande offre à l'observation, des exemples absolument les mêmes. Pareille contradiction dans les époques de pêcher, ou, pour mieux dire, dans les calculs de la distance, du temps, de l'arrivée périodique des bancs de harengs, que je continue de supposer venir du nord. C'est ainsi qu'en 1782 et 1783, la meilleure pêche de hareng, en Irlande, fut celle d'hiver, et en 1784 et 1789, celle d'été. Les pêcheurs irlandais de Donnegal et de Sligo, ceux de loch Swilly et d'Inverbay, ont fait un grand nombre de remarques dont la moindre suffit pour établir combien est précaire, sur leurs côtes, l'apparition des harengs, que les partisans du système migratorial prétendent être si fixe et si invariable.

Si le canal de la Manche, dont les eaux baignent nos côtes de France et d'Angleterre, n'offre pas une carrière égale à de pareilles observations, il faut se rappeler que le hareng ne s'y pêche pas entre des isles et des rochers, dans des baies, des lochs ou pièces d'eau salée, etc. etc, comme le long des côtes maritimes que je viens de citer, mais dans les eaux profondes du milieu du canal; et que cette circonstance ne permet pas de suivre les mouvemens du poisson avec toute l'attention et la persévérance nécessaires. J'observerai néanmoins que des radeaux de harengs, qu'on a remarqué venir de l'ouest, terrissent le long des côtes du Morbihan et de la Loire-Inférieure (autrefois encore plus au sud), dans la même saison de l'année que ce poisson se

montre aux atterages de l'isle de Man et des isles de Shetland, quoique les latitudes de ces trois points, qui sont à-peu-près sous les mêmes longitudes, soient très-différentes entr'elles.

Au surplus, ce que je vais ajouter aux faits ci-dessus, doit laisser peu de choses à désirer sur cette matière.

Si les harengs venoient du nord, comme on le prétend, ils seroient tous, à leur arrivée, dans un même état de force et d'embonpoint; les gros et les petits seroient mêlés ensemble comme le font les jeunes hirondelles avec les vieilles, quand elles accomplissent, tous les ans, leurs pélérinages lointains, etc. Ce point ne sauroit être contesté. Comment se fait-il que souvent des bancs entiers soient exclusivement composés de gros ou de petits poissons? Comment se fait-il que, sur aucune partie des côtes où il y a des pêches réglées de hareng, on ne soit pas encore parvenu à s'accorder sur le point suivant: — Le hareng qui arrive le premier est-il plus gros ou non que celui dont il est suivi? — Allez à Gothembourg, les pêcheurs suédois vous diront que le hareng pêché dans les quinze premiers jours de son apparition autour de leur *scheeren*, est regardé comme le meilleur et le plus gras. En Ecosse, les pêcheurs ne manqueront pas d'observer qu'à Loch-fine ce poisson est plus gras en été qu'en hiver, et qu'on a remarqué le contraire à Loch-Duich, bien que ces deux pièces d'eau soient sous la même latitude; en Nordland, que le hareng y est quelquefois si gras en été, que

les habitans ne se soucient guère d'en pêcher, parce qu'il exige trop de sel; en Irlande, que ce poisson est plus gras à Swilly en été, et à Donegol en hiver; en Hollande, que le plus maigre est celui qui paroît le premier, etc.; comment concilier ces faits avec la théorie des migrations?

Je n'ai, jusqu'à présent, pris mes exemples que dans la mer du Nord et celle d'Ecosse; que seroit-ce, si j'allois chercher de nouvelles preuves le long des côtes de la Baltique, de ces côtes, où tous les témoignages s'élèvent contre le système des migrations du hareng; où le *strömming*, qui est la petite espèce de ce poisson, est reconnu pour être indigène des golphes de Finlande et de Bothnie; où la grande espèce du hareng, *sill*, celle des mers Germanique et Britannique, en est également indigène; où enfin les réglemens de police, pour les différentes pêches dont ce poisson est l'objet, impliquent la nécessité reconnue de sa résidence non-interrompue dans la Baltique? Que seroit-ce encore si j'interpellois l'ocularité d'observateurs respectables qui n'ont pas dédaigné de s'occuper de ce point d'Histoire naturelle?

Diverses remarques, faites en 1785, et publiées depuis, établissoient que dans le Minch des Western, côte occidentale d'Ecosse, entre Lewis et la grande Terre, de Stornoway à Europa-Point, les harengs se portoient *du sud au nord*. Cette même année, des pêcheurs d'Aberdeen se trouvèrent au commencement de la pêche, à la hauteur de Girdleness, sur un banc de harengs qui faisoit route directement

au nord; en 1783, à l'ouest de Colonsay, une des hebrides, une barque de pêche de Rothsay se trouva engagée sur un radeau de harengs qui gouvernoit *au nord*, avec une rapidité étonnante; et des voyageurs anglais, allant, en 1789, de Liverpool à Douglass, isles de Man, distinguèrent des radeaux de harengs qui tenoient la même route; c'est-à-dire, du *sud au nord*.

Bloch, ce naturaliste de Berlin, qui s'est aussi occupé de l'Histoire naturelle du hareng, n'hésite pas d'avancer également que le hareng remonte (6) quelquefois vers *le nord*; et enfin, Olafsen et Olavius (7) ont expressément consigné dans leurs ouvrages sur l'Islande, que les *fjords* septentrionaux de cette isles sont privés de harengs ou n'en contiennent que de petites troupes indigènes, tandis que ceux des parties méridionale et occidentale, tels que Sneefialdnes, Bergarfjord en possèdent en assez grand nombre. Le hareng se trouve sur-tout à la pointe d'Oëfjord, d'où il faut conclure, observe Olafsen, que c'est exclusivement dans les *fjords* ou baies du midi de l'Islande que se montrent plus particulièrement les harengs.

Une cause simple ou composée dont procède un effet jugé ou présumé constamment uniforme dans toutes ses parties, suppose en elle une invariabilité

(6) *Schriften des Berlin gess. nat. freunde*, etc. V. 359.

(7) Olafsens *Reis ig. Islan.* I. 224, 358. Olavius *ök. reise durch island.* 234.

de principes et d'influence motrice ou déterminante qui n'admettent aucune exception.

Dans l'hypothèse où les harengs abandonneroient tous les ans les gouffres de la mer Boréale, les plus voisins de la coupole des glaces polaires, il faudroit, 1°. que toute la nation de ces aquatiles réunis en société, au fonds des mers, fût soumise à cet ordre immuable de la nature, et obéit à l'instinct irrésistible qui la guideroit vers des latitudes plus au sud, et dans des eaux plus douces, sous un ciel moins rigoureux ; 2°. que l'espèce entière de ces poissons qui voyageroient en corps de nation, comme autrefois les hébreux, qui cherchoient la terre promise, fût composée d'individus dans lesquels les dimensions de la taille, les proportions de la forme et des rapports de chaque partie, entr'elles, n'offrissent ni différence, ni altération ; 3°. que l'uniformité de l'espèce entière fût appuyée par l'identité constante des époques annuelles du passage, de la résidence et du départ des harengs, comme il se remarque dans les oiseaux ; et qu'à cet effet, éclairés par l'expérience, les pêcheurs de toutes les nations eussent adopté les méthodes de pêche les plus avantageuses, qu'un esprit d'observations, longuement exercé par l'habitude des faits et des exemples, auroit nécessairement introduit.

Or, 1°. il reste des harengs sous les latitudes les plus septentrionales, puisque Olavius regarde le *Vaar-Seld*, hareng du printemps, (1) comme un

(8) Olavius *ækon. reise durch. Island*, etc., 55.

poisson

poisson stationnaire ou foncier des golphes d'Islande, et qu'à vrai dire, les attérages d'Ofod et de Tysfjord dans la Laponie danoise possèdent toujours quelques radeaux de harengs sédentaires.

2°. Loin que l'espèce entière de ces poissons présente dans les individus qui la composent, une similitude exempte de nuances dans les dimensions et les proportions de la forme, etc. (supposition nécessaire, si nous admettons ses migrations annuelles) il n'est presque point de saison de l'année, point de station de pêche qui n'offre une ou plusieurs dissemblances entre ces poissons, qu'on suppose être les mêmes, habiter, voyager ensemble, etc.

Le hareng qui se trouve sur les côtes du Groenland est très-petit, au rapport de Fabricius; (9) c'est une affinité du *stramming* de la Baltique; aussi le considérai-je comme un hareng stationnaire des mers du Groenland, observation qui lui est commune avec le hareng de Laponie (10).

Cent de ces poissons qu'on pêche annuellement, à diverses époques de l'année, sur les côtes de Norwège, ont des signes caractéristiques et différenciels encore plus prononcés. Les dénominations de *Straalesild*, *gaate-sild*, *stor-sild*, etc. (11) indiquent suffisamment ces différences; les deux premiers n'étant qu'un petit hareng, dont la pêche a lieu pen-

(9) FABRICIUS *fauna groenl.*, 182.

(10) K. LEEMS *beskrivelse over finm. lapper*, etc., 323.

(11) POUTAPPIDAN'S *natur histor of Norvay*, etc., II, 146, 147.

dant l'été, et le *stor-sild* un hareng de belle taille; dont la chair est blanche, succulente et bien nourrie, qui se prend depuis le commencement de l'hiver jusqu'aux approches du printemps. Non pourtant qu'entre ces deux saisons, le hareng manque en Norwège; à Drontheim, par exemple, la pêche de ce poisson dure huit mois, et si elle y éprouve une interruption, ce n'est pas que le hareng se soit éloigné des côtes, dans cet intervalle, mais parce que la pêche qu'on en fait est alors remplacée par celle de la morue, qui est d'un plus grand produit pour les pêcheurs de Drontheim. D'où je conclue que plusieurs espèces ou variétés de harengs habitent les mers de Norwège; que les pêcheurs les distinguent par différens noms, d'après les variétés de forme et de taille qu'ils ont entr'eux, qu'ils terrissent dans les baies ou *fjords*, à diverses époques de l'année, soit en hiver, soit en été, etc. etc.

Les mêmes circonstances marquent l'apparition du hareng sur les côtes occidentales de Suède que baignent les eaux du Cattegat : je passe rapidement sur les exemples et les preuves que me fourniroient les attérages de Gothembourg, et ceux des côtes de Danemarck et de la basse Allemagne, pour exposer plus au long ceux que les isles de l'ouest de l'Ecosse offrent en grand nombre, et qui confirment simultanément les observations faites en Norwège.

Dans les lochs de la côte d'Ecosse et des isles Western, durant les mois d'été, et même jusqu'en automne, il se présente des bancs de harengs si différens entr'eux, que dans la supposition de leur

pérégrination annuelle, on auroit peine à le croire, si des témoins oculaires n'en avoient rapporté de nombreux exemples.

Il arrive très-souvent en Ecosse, dit l'un d'eux, qu'un banc de harengs de la plus grande taille, visite tel ou tel loch, le quitte soudain, et est remplacé par un autre banc de poissons de la plus petite taille; ou bien qu'un radeau de harengs de la première grandeur se trouve seul dans un loch, tandis que d'autres radeaux de poissons de son espèce, mais de la plus petite sorte, occupent tous les lochs du voisinage.

Dans la baie d'Oban, par exemple, vis-à-vis de l'Isle de Kerrera, un radeau de grands harengs maigres se montra au milieu de l'été de 1784; il y resta douze jours et disparut brusquement: on ne le revit plus de toute la saison sur aucune partie de la côte. Dix jours après, il fut remplacé par un autre radeau bien inférieur en nombre, et composé de petits harengs (dont il falloit 1200 pour remplir un baril contre 700 du premier radeau); il n'y demeura que peu de semaines. Durant cet intervalle, et sur la même côte, un banc de harengs de la plus grande taille et de la meilleure qualité, occupoit le loch Urn, et ce banc ne fut aussi remplacé que par des poissons d'une grandeur médiocre, qui se montrèrent également dans le loch Craignish; tandis qu'une autre bande de poissons, toujours plus petits (dont il auroit fallu 1500 pour emplir un baril), se montroit autour du fort William, et dans les pièces d'eau plus au nord.

Si les harengs venoient de la mer glaciale, ainsi qu'on le prétend, ils se ressembleroient généralement, quant aux dimensions et aux proportions de la forme, etc., ou les accidences qu'ils offriroient leur seroient communes à tous indistinctement. Néanmoins, les harengs de loch Swilly, en Irlande, font une exception remarquable à cette règle ; ils sont constamment plus gras que ceux de Killybegs, dans la proportion *de cinq à huit*, ceux de loch-Fine plus gros que les harengs de Beaulie, au nord d'Inverness, dans la proportion *de trois à neuf*. Les harengs des lochs Urn et Dnich ont le ventre large et distendu ; ils sont courts, ont le dos épais, et plutôt médiocrement courbé en dedans que droit. Ceux du loch Nevish ont quelque chose de la physionomie du saumon (*salmo arcticus*) ; ils sont plus vigoureux que les autres, ont les yeux ronds, larges et noirs ; ceux du loch Na-Naugé ont quelque chose qui les distingue les uns des autres. On peut en dire autant des harengs de loch Eil, loch Broom et Gareloch.

3.° Si les harengs venoient effectivement du nord, les époques annuelles et régulières du passage, de la résidence et du départ de ces poissons, auroient éclairé et dirigé l'expérience des pêcheurs européens à un degré tel, que le résultat et le produit des opérations de la pêche seroient aujourd'hui moins précaires et moins incertains qu'autrefois. Ainsi, par exemple, les matelots qui s'occupent de ce travail, auroient dû remarquer qu'en faisant décrire aux filets de pêche, un angle droit, on prend plus de ha-

rengs qu'en leur donnant une direction parallèle à la route qu'est supposé tenir le poisson ; c'est-à-dire, que si un radeau de harengs vient du nord, et se porte au sud, un filet jeté à la mer, dans la direction de l'est à l'ouest, doit en arrêter plus que s'il décrivoit une ligne du nord au sud ; parce que, dans le premier cas, le hareng s'emmailleroit de lui-même, et que dans le second, il doit nager de chaque côté du filet, etc. Je n'ai pourtant jamais remarqué, lorsque j'ai assisté aux opérations de la pêche du hareng, sur nos bateaux français, que les matelots tinssent aucun compte de cette considération ; ils jettoient le filet à la mer est ou sud, ouest ou nord, indifféremment, tandis que le bateau étoit en dérive sous le vent ou la marée : il n'est pas douteux que s'ils eussent observé qu'une position fût plus favorable que l'autre, ils s'attacheroient à combiner l'effet du vent et la direction de la marée avec la route qu'on fait tenir aux harengs, et qu'ils donneroient à leurs filets l'aspect et le plan de chûte qu'une longue expérience eût indiqué pour être les plus avantageux.

Enfin, si la théorie de la marche des harengs étoit fondée sur une suite d'observations qu'on ne pût révoquer en doute, les buyses de pêches hollandaises, flammandes, écossaises, etc., qui vont pêcher le hareng à la hauteur des isles de Shetland, devroient s'élever au nord le plus possible, dans le commencement de la saison, pour y intercepter les radeaux de harengs à leur passage. Néanmoins, ces buyses de pêches n'ont pas plutôt fait leur apparition

au rendez-vous de Brassa-Sound ou de Lerwick, qu'elles se portent de suite bien au sud, et viennent pêcher à la hauteur de Stonhaven et de Péterhead, sans s'arrêter à aucune station intermédiaire; et lorsque, par tempête ou autrement, le banc de harengs qu'elles poursuivent leur échappe, loin de gouverner toujours au sud, elles se dispersent de tous côtés indifféremment, suivant que les pêcheurs se promettent de rejoindre plutôt la proie qu'ils poursuivent.

Les faits que je viens de citer s'expliquent tous en les rapprochant; peut-être, dans un second mémoire, en exposerai-je d'autres non moins péremptoires, par lesquels j'établirai que chaque espace d'eau salée a communément des harengs indigènes, faciles à distinguer des autres harengs qui se déplacent en différens temps de l'année, quittent les fonds de leurs eaux natales, et s'approchent des terres pour frayer plus commodément : je parlerai peut-être de notre hareng sédentaire de la Manche, le halbourg (*halex burgensis*) hareng bourgeois, du lieu, du pays, bien différent du hareng qu'on pêche en hiver. En attendant, si quelque naturaliste me fait l'honneur de réfuter mes doutes, je recevrai ses objections avec reconnoissance, persuadé que la vérité ne peut que jaillir du conflit des preuves et du choc des opinions.

BOTANIQUE.

Démonstrations Elémentaires de botanique, contenant les principes généraux de cette science, les fondemens des méthodes, et les élémens de la physique des végétaux; la description des plantes les plus communes, les plus curieuses, les plus utiles, rangées suivant la méthode de Tournefort *et celle de* Linné; *leurs usages et leurs propriétés dans les arts; l'économie rurale dans la médecine humaine et vétérinaire, ainsi qu'une instruction sur la culture et la destination des plantes. Quatrième édition, revue avec soin, augmentée de notices raisonnées sur les principaux auteurs, de la description de près de douze cents espèces, non-comprises dans l'édition précédente, et rédigée pour former un corps complet de doctrine, embrassant l'histoire de presque toutes les plantes d'Europe, et de celles qui y ont été naturalisées par la culture. On y a joint les figures de près de quatre cents plantes alpines, méridionales ou septentrionales, dessinées sous la direction de* Richier-de-Belleval *et sous celle de* Linné; *celles des graminées les plus communes en Europe, des mousses et analogues, accompagnées d'un commentaire et d'une discussion critique. Quatre*

gros volumes in-8.° *et deux volumes* in-4.°, *contenant les figures gravées en taille-douce.* A Lyon, chez Bruyset aîné et c.° 1796.

L'IMPORTANCE de cet ouvrage vient d'être indiquée par le titre. Il a obtenu, depuis long-temps, l'accueil et les suffrages du public, par la clarté de l'instruction, par la précision avec laquelle les principes de la science sont développés, et par la méthode philosophique qui y règne.

Le premier plan de ces *démonstrations* de botanique fut conçu en 1764, par Latourrette, secrétaire perpétuel de l'académie de Lyon, et l'abbé Rosier; l'instruction des élèves de l'école vétérinaire établie à Lyon, fut le premier objet qu'on s'y proposa. La première édition, publiée deux ans après, en 1766, fut bientôt épuisée. En 1773, parut la seconde; et la troisième date de 1787, considérablement augmentée par le professeur Gilibert.

Mais, à l'époque de l'institut vétérinaire, la botanique étoit peu cultivée, et on comptoit en France un petit nombre d'amateurs; la médecine et la pharmacie se contentoient de la connoissance du nombre très-restreint de plantes dont les vertus ont consacré l'usage; les ouvrages du célèbre Linnéus, qui, depuis long-temps, avoient fait parmi les naturalistes du Nord, une révolution heureuse, alors peu connus des Français, peu appréciés, peu usités, si ce n'est par quelques savans de nos provinces méridionales et septentrionales, avoient été peu accueillis dans la capitale, où les principes du botaniste suédois, hautes

ment désapprouvés, ne sembloient présenter qu'une nomenclature barbare et stérile.

L'encyclopédie, récemment publiée, ne proposoit que la méthode de *Tournefort*, et s'étoit restreinte, pour les espèces, aux plantes les plus utiles. On paroissoit ne demander à la botanique rien au-delà des secours que le règne végétal peut offrir à la médecine et aux arts; on la dispensoit, en quelque sorte, d'être un objet de curiosité, comme si, quelle que frivole qu'elle paroisse, lorsqu'elle n'a pas de but déterminé, elle ne conduisoit pas à des découvertes utiles! comme si les plantes qui embellissent le séjour de l'homme, ou qui servent à sa nourriture, ne revendiquoient pas leur rang dans l'histoire de la nature, et dans le spectacle imposant qu'elle présente à nos regards et à notre étude!

Ces considérations, dit le professeur Gilibert, dûrent restreindre, dans des bornes plus étroites, un ouvrage où l'on s'étoit proposé le double but de l'instruction des élèves de l'école et de celle des étudians en botanique, dont le travail n'étoit encore aidé par aucun ouvrage élémentaire écrit en notre langue, où les nouveaux principes de la science, présentés avec méthode, pussent en faciliter l'étude.

Mais depuis la publication des démonstrations élémentaires de botanique, la méthode de Linnéus a étendu ses conquêtes. Tous les naturalistes français se sont appropriés ou sa méthode, ou son langage, ou la route qu'il s'étoit tracée lui-même. D'ailleurs, les rapports des plantes ont été mieux évalués; la matière médicale, plus éclairée, a été

soumise à des principes moins arbitraires. De nouvelles observations ont procuré de nouvelles lumières sur l'usage des plantes, dans l'économie rurale et domestique, et sur l'emploi dans les arts. Les caractères essentiels et naturels des genres, les caractères essentiels et les descriptions des espèces, ont été portés à un plus grand degré de perfection, et par Linnéus et par ses disciples. Les progrès de la science exigeoient que, dans cette nouvelle édition, de nouveaux développemens et des additions utiles conduisissent le lecteur jusqu'à l'époque des connoissances actuelles.

Le professeur Gilibert s'en est occupé avec la sagacité qu'on lui connoît. Il a d'abord soigneusement vérifié les descriptions que renferment les démonstrations; il n'a guères trouvé de complétemens exacts que Tournefort et le citoyen Lamarck. Ayant comparé avec soin le texte, soit avec l'individu vivant, soit lorsqu'il n'a pu faire autrement, avec la plante sèche bien conservée, il a, en même temps, comparé la description de chaque plante à celle qu'en ont donné, dans les dernières éditions de leurs ouvrages, Linnéus, Haller, Pollich, Scopoli, Bergius, et d'autres célèbres botanistes. Ce travail a nécessité plusieurs additions et corrections que les fréquens changemens faits par Linnéus à ses caractères, rendoient nécessaires. Ce n'est qu'en rapprochant les démonstrations de cette dernière édition avec les éditions précédentes, qu'on peut évaluer les soins multipliés du professeur Gilibert, et prononcer sur leur succès.

Le premier volume ouvre par quatre mémoires infiniment intéressans : le premier a pour objet le parallèle des deux méthodes célèbres de Tournefort et de Linnéus, et la comparaison impartiale de leurs travaux dans une carrière qu'ils ont l'un et l'autre parcourue avec tant de succès. Le second roule sur la vivacité des plantes, et renferme sur cet objet des vues également neuves et profondes. L'auteur y invite les botanistes à traiter de la physiologie des végétaux, d'après les principes qui ont guidé Vanhelmont, Sthal, Bordeu et Barthés, dans leurs recherches sur l'économie animale. Les troisième et quatrième mémoires renferment un apperçu sur le sol et la situation de la Pologne, et un coup-d'œil sur les vastes forêts qui couvrent la Lithuanie. Le professeur Gilibert ayant, dans le cours des démonstrations, établi le parallèle des végétaux du Lyonnais et de Lithuanie, il devenoit indispensable de donner au lecteur français une idée du sol et du climat, que le séjour de l'auteur dans ces contrées, et ses observations, lui ont fait choisir pour degré de comparaison, pour déterminer la latitude qu'embrasse la station des plantes qu'il décrit.

Les deux notices qui suivent, de la vie et des écrits de la Tourrette et de l'abbé Rozier, dont les pertes récentes laissent à nos regrets toute leur amertume, appartiennent de plus-près encore à un ouvrage dont ils ont jeté les premiers fondemens. Ces deux notices biographiques intéressantes, sont rédigées par le citoyen Bruyset aîné, qui, avec son frère, n'ont épargné ni soins, ni dépenses, augmentées par les

circonstances actuelles, pour porter cette charmante collection à son point de perfection.

Les tables détaillées comme elles doivent l'être, forment tantôt un dictionnaire technique, et tantôt un tableau analytique, ou le résumé complet d'un traité.

L'introduction à la botanique peut conduire non-seulement à l'intelligence des démonstrations qui en sont l'objet, mais encore à l'étude des grands ouvrages de botanique, et sur-tout des auteurs modernes : elle contient un abrégé de l'histoire et des principes de cette science, avec les élémens de la physique des plantes.

La partie physique, en développant quelques-uns des rapports singuliers qui rapprochent le règne végétal de l'animal, découvre l'analogie qui existe dans l'anatomie des végétaux, comparée à celle des animaux ; analogie qui, plus approfondie, jettera peut-être un jour de nouvelles lumières sur l'économie des uns et des autres.

Cette introduction, extrêmement instructive, renferme encore les lois fondamentales de la botanique, suivant Linnéus ; les caractères essentiels des genres, les caractères essentiels des espèces, les principes des méthodes, un apperçu sur l'organisation extérieure des plantes.

Suit une instruction sur la récolte et la dessication des plantes, relativement à la formation d'un herbier et à leur usage en médecine ; suivie de quelques principes généraux sur la décoction, l'infusion

et la macération, extraits de SYLVIUS et des cours particuliers de ROUELLE.

Ce volume est terminé par les trois premières classes des démonstrations élémentaires de botanique.

Le second tome est consacré entièrement à décrire neuf classes de cette partie - pratique de la botanique.

Le troisième volume renferme d'abord les dix dernières classes qui complettent les démonstrations ; une table chronologique des principaux auteurs de botanique, rédigée par M. Adanson ; un catalogue raisonné, rédigé par le professeur Gilibert, et rangé par ordre alphabétique, présente, indépendamment des ouvrages des auteurs indiqués par Adanson, ceux des écrivains qui ont écrit depuis la publication des familles des Plantes ; une table française des observations ; une table latine des observations ; enfin une table française et une latine des tableaux.

Le tome quatrième présente l'abrégé de la méthode de Linnéus, augmenté de toutes les plantes nouvellement insérées dans le texte des démonstrations, accru de la philosophie et de la bibliothèque botanique du célèbre botaniste suédois, ainsi que du tableau concis et précieux qu'il a tracé, des systèmes botaniques. Ce volume latin renferme encore une addition essentielle : indépendamment du dictionnaire technique dont on l'a fait précéder, les synonymes de Tournefort ont été ajoutés à chaque espèce. A l'aide de ce nouveau secours, les élèves pourront comparer, dans tous ses points, la méthode du bo-

taniste français avec celle de Linnéus. Comme enfin, dans une science où les objets parlent essentiellement aux yeux, les descriptions et les figures se prêtent un secours mutuel, et que, dans le nombre des plantes gravées qui existent, une critique exercée doit distinguer celles qui sont exactes d'avec le grand nombre de celles qu'il faut rejeter, on a eu soin d'indiquer les meilleures figures de chaque espèce, déterminées par un examen attentif et par la comparaison de la plante gravée avec l'individu conservé dans l'herbier.

La partie des figures qui constituent les deux volumes *in*-4.° des nouvelles démonstrations botaniques, offre, dans leur réunion, à-peu-près le même plan qu'on a suivi dans le texte. La première série contient, en quatorze planches très-bien exécutées, les formes fondamentales de toutes les parties des plantes qui entrent dans les démonstrations: on ne s'est pas contenté de les faire précéder d'une explication succincte de tous les objets qui en étoient susceptibles, on a fait graver au-dessous de chaque partie de la plante le nom latin qui la caractérise, afin que ce rapprochement perpétuel du nom et de l'objet servît à mieux graver l'un et l'autre dans la mémoire, et à donner du dernier une connoissance plus exacte. Ces figures sont tirées des *Elémens de botanique d'Oeder*, savant botaniste danois; elles correspondent à l'excellente introduction de la Tourrette, dans le texte; elles en forment le supplément. La seconde série correspond à la partie descriptive des démonstrations; elle renferme près de trois cents figures de plantes rares, presque toutes européennes,

dont près de deux cents cinquante paroissent pour la première fois. Ces figures, gravées sous la direction et par les soins de Richier-de-Belleval, sous les auspices de Henri IV, ensevelies dans un profond oubli, connues de quelques-uns des botanistes du premier ordre, jouissoient d'une réputation qui, depuis long-temps, en faisoit desirer la publicité. Un hasard heureux fit tomber, il y a plus de vingt ans, ces gravures encore vierges, entre les mains du professeur Gilibert; elles s'adaptoient si bien au plan des démonstrations, elles pouvoient tellement en étendre l'utilité, que les citoyens Bruyset n'ont pas hésité d'en faire l'acquisition, et que les dépenses considérables qu'exigeoit l'exploitation de cette mine précieuse, n'ont pu ni refroidir, ni ralentir leur zèle. Cette série est précédée d'une notice historique, bien faite, sur la vie, les travaux et les écrits de Pierre Richier-de-Belleval, professeur de botanique et d'anatomie dans l'université de Montpellier, par le citoyen Bruyset aîné. La série troisième répond au supplément que le professeur Gilibert a placé dans le texte, à la suite de la famille des graminées; elle contient les quatorze planches que Leers, botaniste allemand, distingué à Herborn, a fait graver de cette famille, dont les espèces sont si difficiles à déterminer sans le secours des figures, et dont il a fait la dissection avec tant de soin. La copie des figures de Leers, confiée à un artiste habile, a, sur l'original, l'avantage d'une teinte douce et légère, qui semble rapprocher leur objet de la nature, et s'accorder mieux avec la mobilité con-

tinuelle de cette classe des végétaux. Les descriptions de Leers sont imprimées à la tête de cette série.

La quatrième série, consacrée aux mousses, présente la même correspondance avec le supplément de la famille des Cryptogames. La grande ressemblance que ces plantes ont entr'elles, l'excessive ténuité des parties qui doivent les caractériser, en n'en rendant le diagnostic extrêmement obscur, exigent que les figures aident l'imagination. On ne pouvoit emprunter que celles de Vaillant, si recommandables par leur beauté et leur exactitude, si précieuses par l'attention de l'auteur, à offrir presque toujours grossi à la loupe, le fragment caractéristique de la plante qu'il décrit; on les a fait précéder par le texte de Vaillant. La cinquième et dernière série contient les plantes rares alpines de la belle Flore de Laponie, de Linnæus, l'un de ses premiers ouvrages que, depuis plusieurs années, on cherche vainement dans le commerce. Cette série est précédée d'une notice sur la vie et le mérite de Linnéus, ainsi que des descriptions latines des plantes. L'on a placé à la fin du dernier volume, la traduction libre du poëme latin de Trante, sur les *amours des fleurs*. Ce morceau plein de vie et de chaleur, paroît pour la première fois en notre langue, paré de tous les agrémens qu'il peut emprunter des grâces et de la facilité du style. C'est, dit l'éditeur Bruyset, la couronne de Glycère déposée sur la récolte de Flore.

Donnons au moins un exemple du travail du professeur Gilibert : Voici en partie ce qu'il dit de la

la lobélie anti-vénérienne. (*Lobelia Siphyllitica L.*)

« Originaire des forêts humides de Virginie : vivace. Nous l'avons cultivée dans le jardin royal, à Grodno ; elle est aujourd'hui assez généralement reçue dans les autres jardins académiques ; elle ne craint point le froid. » (1).

Propriétés. La racine est âcre ; elle purge, fait vomir ; c'est un spécifique de la vérole. Nous devons à un célèbre botaniste Suédois, au docteur Kalm, la découverte des vertus de cette lobélie. Les Sauvages d'Amérique se guérissoient de la vérole, en buvant la décoction de cinq à six racines de cette plante, qui leur fournissoit une tisane qu'ils prenoient pendant la journée. Si elles les purgeoient trop, ils en diminuoient la dose. Ils persistoient pendant quatorze jours à boire le plus qu'ils pouvoient de cette décoction, lavant avec soin les parties externes attaquées du virus siphylitique. Ils appliquoient sur les ulcères de la poudre de benoîte à pratique, *Geum rivale*. Nous avons goûté cette racine de lobélie : elle nous a paru analogue pour le goût, à nos clématites ; ce qui doit faire espérer que parmi nos plantes indigènes, âcres et purgatives, nous trouverons la congénère de cette anti-siphyllitique. Les expériences du célèbre Storck, sur la *Flammula jovis*, semblent conduire les praticiens éclairés, sur la voie de cette

(1) Cette plante existoit au jardin botanique de Nanci. Elle ne se conserve que difficilement l'hiver en pleine terre, mais on la garantit facilement du funeste effet des frimats dans une orangerie, où on la voit fleurir souvent aux mois frimaire et nivose.

importante découverte (2). Nous croyons, d'après ces épreuves, que nos talismales et nos renoncules cachent ce spécifique tant désiré, savoir : la panacée anti-vénérienne végétale. »

Le nouvel éditeur présente plus de mille observations neuves, aussi intéressantes que celle qu'on vient de lire.

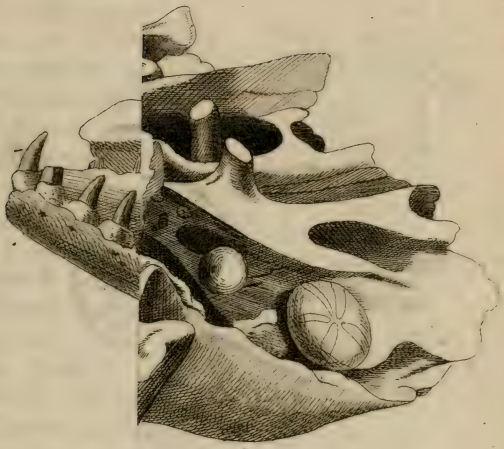
WILLEMET.

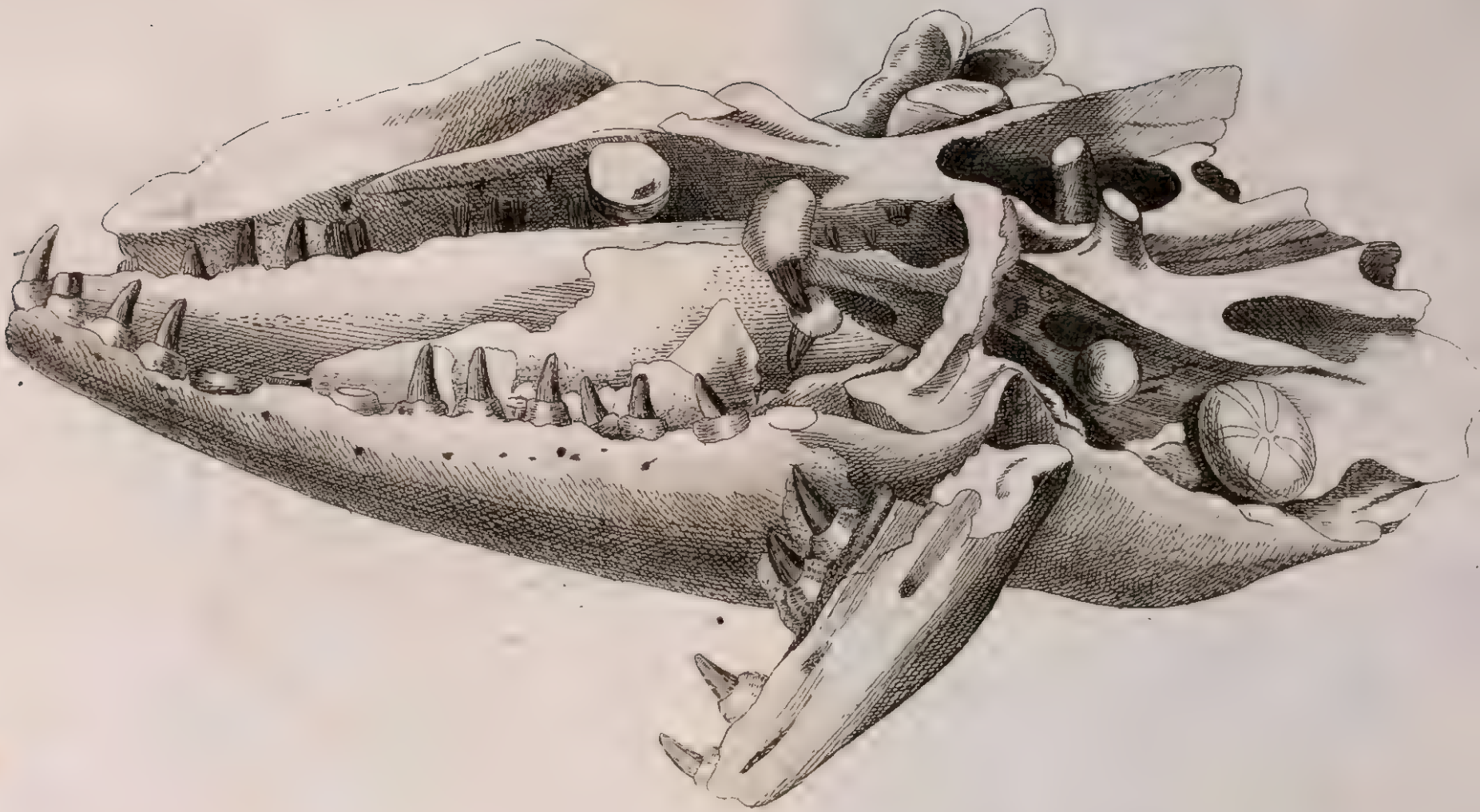
PÉTRIFICATIONS.

LETTRE D'AUBIN-LOUIS MILLIN, au professeur HERMAN, sur une tête pétrifiée, conservée au muséum d'Histoire naturelle de la république.

JE vous ai annoncé, mon savant ami, que parmi les richesses scientifiques et littéraires arrivées de la Belgique, le muséum d'Histoire naturelle possédoit la fameuse tête trouvée à Maestricht, et même quelques vertèbres et quelques parties du squelette de l'animal auquel elle a appartenu : depuis long-temps on nous promet une description de ce morceau précieux pour les amateurs de la science, et il va bientôt

(2) Depuis peu, le docteur Muller a publié à Erlang une dissertation latine, sur les usages en médecine de la clématite vulgaire (*clematis vitalba*), dans laquelle il assure avoir donné avec grand succès, cette plante, contre les maladies vénériennes.





TÊTE PÉTRIFIÉE.

en paroître une. Le citoyen Faujas est occupé, dans ce moment, de faire dessiner, graver et de décrire tous les fossiles qu'il a observés, dans son voyage en qualité de commissaire pour les objets de science et d'art dans la Belgique ; et il va bientôt publier un ouvrage somptueux par la magnificence des planches et important par son objet ; le mérite de l'auteur doit faire désirer que cette publication soit prompte.

J'avois aussi fait dessiner cette fameuse tête, qui avoit piqué ma curiosité : c'est celle gravée aujourd'hui dans le magasin ; je l'ai fait insérer, afin que les savans puissent l'étudier : quand le superbe ouvrage du citoyen Faujas paroîtra, j'en donnerai l'extrait, et il sera plus facile d'entendre ce qui en sera dit, à l'aide de cette planche.

Il est aisé de voir qu'il y a dans cette pétrification une réunion de plusieurs têtes d'animaux de la même espèce, mêlée avec des oursins ; mais quelle est l'espèce à laquelle elle appartient, c'est ce qui reste à décider ; on n'a pas même pu encore assigner la classe avec quelque certitude.

Camper avoit avancé que cette tête étoit celle d'un cétacé, encore inconnu ; mais il est revenu lui-même sur cette opinion, et il a paru penser, par la suite, qu'elle devoit appartenir à un amphibie du genre lézard *lacerta*, et d'une espèce voisine de celle du crocodile.

Ce morceau, unique dans son genre, a fixé l'attention de beaucoup d'autres observateurs. L'opinion dominante, aujourd'hui, est celle que cette tête

appartient à une nouvelle espèce de crocodile : on fonde cette opinion sur la conformation des dents qui sont implantées dans un os de même nature, et qui leur sert d'alvéole, pendant qu'il est fixé lui-même par de fortes racines : on distingue, dans la gravure ces dents, qu'on peut appeler doubles; quelques-unes sont dépourvues de la partie saillante, et ne laissent appercevoir que la loge qui servoit à les recevoir.

Ce caractère n'a été indiqué ni par Linnéus, ni par Lacépede, ni par Laurenti, qui ont travaillé à faire connoître la classe si difficile des amphibies; c'est d'après un assez grand nombre de têtes osseuses de crocodile qu'on dit l'avoir observé. Il faut attendre l'ouvrage du citoyen Faujas pour en avoir la démonstration dans la tête du crocodile; il doit publier la tête et le squelette de tous les crocodiles connus, et de quelques espèces nouvelles.

Ce caractère de dents implantées dans un os de même nature se trouve dans la tête fossile dont je vous envoie la représentation : s'il est en effet le même dans les crocodiles, c'est une forte induction qu'elle a appartenu à une espèce du même genre.

Mais les cétacés offrent tant de différence dans leur dentition, il y a tant de disparité entre la dent longue et spirale du Narwhal, les fanons de la baleine, et les dents nombreuses et multiformes des cachalots et des dauphins, qu'un nouveau cétacé pourroit encore offrir des différences dans la dentition, et donner lieu à l'établissement d'un nouveau genre dans cet ordre, sans qu'on pût s'en étonner.

Ces difficultés seront éclaircies dans l'ouvrage du c. Faujas : on y trouvera encore des cornes fossiles d'antilopes et d'autres animaux curieux.

Il seroit d'autant moins étonnant que cette tête appartînt à quelque grand cétacé, qu'il s'en faut bien que tous les mammifères soient connus, et qu'il en a existé de très-considérables dont la race s'est éteinte : ce qui est attesté par ces ossemens énormes qui ont fait l'objet de tant de discussions et de systêmes. On vient encore de trouver, près la rivière de la Plata, dans l'Amérique méridionale, à cent pieds sous terre, un squelette fossile presque complet d'un grand quadrupède de la classe des mammifères, qui a douze pieds et demi de longueur, et six de hauteur, dont la mâchoire supérieure se termine en pointe, et qui est dépourvue, ainsi que l'inférieure, de dents incisives et de dents canines. Cet animal extraordinaire a en tout seize molaires; les os du tarse sont très-allongés, et on assure que l'extrémité de ses doigts est terminée par des griffes. On présume que c'est à ce grand animal qu'appartiennent les ossemens si célèbres de la rivière de l'Oyo.

Les pièces de ce squelette ont été transportées à Madrid, où on est parvenu à le monter, en faisant sculpter quelques os paires qui manquoient. Des dessins en ont été pris avec soin, et parviendront à Paris dans un mois.

Cette notice très-curieuse est consignée dans une lettre du citoyen Romme, au représentant Grégoire.

S'il étoit vrai que cet animal appartînt au mammouth de l'Oyo, ce seroit une grande conquête

pour les rapports naturels : cet animal devroit former un genre particulier qui rapprocheroit la forme de l'éléphant de celle des autres mammifères. Si, au contraire, il offre des caractères différens du mammouth, il n'en sera pas moins important pour la science.

A. L. Millin.

MÉDECINE.

Préservatif contre l'hydrophobie ou *l'effet de la morsure des chiens ou des autres animaux enragés, par* Demoneta, *médecin du roi de Pologne, tiré du* New annual register *de* 1792, *par* Boulard.

Le docteur conseille d'abord de couvrir la blessure de terre fraîche ou de tabac, pour imbiber la salive de l'animal, et ensuite de la laver avec de l'eau. Faites en même-temps chauffer une demi-livre de beurre dans quatre fois autant de vinaigre, et lorsque la blessure sera nétoyée, appliquez une compresse de linge trempé dans ce mélange, et mouillez très-souvent de même, pendant 9 jours, après quoi vous pouvez ôter sûrement la compresse, et guérir la blessure de la manière ordinaire. Pendant le temps qu'on se sert du vinaigre extérieurement, le patient doit en prendre intérieurement, quatre fois par jour, à la dose d'une once et demie de vinaigre, chauffé avec un peu de beurre frais; et sa boisson ordinaire, pendant au moins quinze

jours, doit être de l'eau pure avec un peu de vinaigre ou de jus de citron. Toute liqueur forte est extrêmement nuisible, ainsi que tout mouvement de colère ou d'impatience. Les patiens qui ont de la plétore doivent être saignés ; mais l'auteur regarde cette précaution comme peu nécessaire. Le docteur Demoneta a employé le même remède contre les blessures des vipères et d'autres reptiles venimeux, et toujours avec succès. Il a prévenu l'hydrophobie dans plus de 60 personnes ; et beaucoup d'autres médecins, qui ont suivi sa méthode, l'ont trouvée également efficace. Il est à remarquer qu'on a aussi découvert dernièrement, en Italie, que le vinaigre étoit un remède contre ce terrible accident.

Nota. On trouve dans ce même journal, qui a pour titre : *New annual register*, une lettre curieuse de Swayne, sur l'usage des feuilles de chêne pour le tannage. Ce journal anglais mériteroit d'être traduit chaque année. *Note du Traducteur.*

HISTOIRE.

Notice sur l'Indoustan, tirée des manuscrits de la bibliothèque nationale, par L. Langlès.

Le nom de cette contrée, selon Mohammed-Cassem (1), vient d'Ind, fils de Cam, et petit fils de Noë, qui y fixa sa demeure avec son frère Sind, et laissa

(1) Surnommé Ferichta de Dehly, florissoit sous le règne du grand-moghol Djihânguyr, au commencement du dix-septième siècle, quoique son ouvrage porte le titre

son nom au pays qui forme les Soubahs de Tatta et de Moultan. On l'appelle aussi Empire Moghol, parce que les Moghols en ont fait la conquête.

Bornes. Cette riche et vaste contrée a pour limites, à l'est, la mer et les montagnes qui séparent le Bengale du pays d'Assem, et le Soubah de Bear du Boutan. On les nomme Coumahou : elles vont jusqu'au Grand-Thibet, qu'elles séparent du Cachémir.

A l'ouest, la mer et une chaîne de montagnes qui va depuis Mastan, frontière-ouest de Tatta jusqu'à Candahar : on lui donne le nom d'Indoukou, montagne d'Ind.

Au nord, partie du Candahar et d'Indoukou, le grand et le petit Thibet.

Au sud, la mer seulement.

Etendue. On compte de l'est à l'ouest, depuis Tannah andassel dans le Soubah de Bengale, près Chatigam, port de mer et comptoir anglais, jusqu'à Laribander, port de mer dépendant du Soubah de Tatta, 994 cosses indoustanes (2), qu'on nomme *impériales.*

d'*Histoire de l'Indoustan*, ce n'est proprement que les annales de l'Empire des musulmans dans l'Inde. Ne sachant pas le sanskrit, l'ancienne langue des brahmanes, il n'a pu rassembler rien de certain sur les antiquités de l'Inde ; et il s'est borné à copier les contes rapportés par les auteurs Persans. M. Alex. Dowqui a traduit son ouvrage en anglais, a pris la peine d'y ajouter une excellente introduction.

(2) 500 lieues de France. La cosse impériale, selon les au-

Du nord au sud, depuis les montagnes de Comaoun, et autres qui séparent le Cachemir du grand et du petit Thibet jusqu'à Cholapour, bourg du Souboh d'Aurengabad, 672 cosses (350 lieues), et depuis Cholapour jusqu'au cap Comorin, 320 cosses, estimées et non-mesurées.

Air ; Saisons. Le climat est tempéré dans la partie méridionale, mais très-froid dans la septentrionale. Il y a quatre saisons :

La première s'appelle karif, temps des pluies, depuis le 15 saman jusqu'au 15 katek (3).

La deuxième, saf, temps froid, depuis le 15 katek jusqu'au 15 pousse (4).

La troisième, rabi, temps le plus beau et tempéré, depuis le 15 pousse jusqu'au 15 bessak (5).

La quatrième, chita, temps des chaleurs, depuis le 15 bessak jusqu'au 15 saman (6).

Il y a deux récoltes, en karif et en rabi.

Dans la première, on recueille les riz, les maïs, les milliets, les cannes à sucre, et les grains nommés en indien mout, mâches, moungues, badjera, tchina, sáva, cambou, etc. toutes sortes d'herbes potagères, etc. C'est aussi le temps des gouyaves, bananes, figues, ananas, jaques, etc.

teurs indiens, est de 500 gares, la gare de 42 doigts *index*.

(3) Du mois de juin à celui de septembre.

(4) De septembre à décembre.

(5) De décembre à mars.

(6) De mars à juin.

Dans la deuxième, le froment, l'orge, les pois, les lentilles, l'arao, espèce de petit grain, etc. C'est aussi le temps des melons, des mangues, des raisins, des oranges, limons, etc.

Qualité des terres. A l'exception de quelques Soubahs, tels qu'Adjemir, Gouzerat, Tatta, etc. où il y a des terrains secs et sablonneux, tous les autres, généralement, sont très-fertiles, puisqu'il y a des endroits, en différens Soubahs, où l'on fait trois récoltes de riz par an.

Pluies et Fleuves. Les pluies tombent généralement depuis le mois de juin jusqu'à la fin de septembre, et ne contribuent pas peu à cette fertilité, ainsi que les étangs, les lacs, les rivières et les fleuves, dont les principaux sont : le Gange, le Gagra, le Gandok, le Rapti, le Sound, le Bagmaty, le Guadavrit, le Mandgere, le Crischina, le Varan, le Penna, le Caveri, le Tapti, le Nerbeda, le Sud, le Tombab, le Djelem, le Kissengangue, le Soutladje, le Behat, etc.

Commerce et Productions. Ce vaste empire devroit être le plus commerçant du monde, vu sa situation et ses productions de toute espèce : l'aloë, le musc, l'opium, l'indigo, la laque, le borax, la soie, le coton, dont on fait toutes sortes d'étoffes ; les laines, sur-tout celles de Cachemir, etc. ; le cuivre, les diamans, les perles, etc. y sont en abondance ; et, outre cela, on y trouve tout ce qui est nécessaire à la vie. Il n'est point de

nation qui ne vienne porter des marchandises dans ses ports ; les Européens, par l'Océan ; les Persans, par le golfe de leur nom ; les Arabes, par le détroit de Bab-el-mandeb ; les Tartares, par les défilés des montagnes. Les marchandises de la Chine, les étoffes et l'or en poudre y viennent de Tibet (7) par Népal à Gourak, pour le Soubah d'Avad ; à Patnah, pour le Soubah de Béar.

Enfin, sans la tyrannie des grands et petits gouverneurs, l'Indoustan seroit le plus riche et le plus fertile pays du monde. Les vexations qu'ils y exercent découragent tous les habitans.

Gouvernement. On peut le regarder comme monarchique : les premiers souverains, qu'on nommoit Rajas, traitoient toujours leurs peuples plutôt comme leurs enfans, que comme leurs sujets. Ils ne s'appliquèrent qu'à faire fleurir leurs états. Ce fut à la sagesse de leur administration que les villes de Béar, d'Avad, de Canodje, de Bairatche, de Bénarès, d'Oudjene, etc. durent leur fondation. Les Perses furent les premiers qui y firent des incursions : les Arabes, sous les Khalyfes, les imitèrent et y portèrent leurs armées victorieuses, et enfin s'y établirent solidement, l'an 587 de l'Hégire.

Ce fut là le terme des guerres et des persécutions causées par l'ambition et le zèle outré des Arabes pour leur religion : car l'idolâtrie eut ses martyrs.

(7) Ou Lhasse, capitale du Thibet.

Cette persécution ne cessa que peu à peu : la douceur du climat et le caractère des Indiens fit perdre, dans la suite, aux successeurs de ces Arabes et Moghols, l'espèce de fanatisme que leurs prédécesseurs avoient apporté. Ils firent de sages lois : plusieurs même de ces empereurs composèrent des codes ; et Alemguir premier, contemporain de Louis XIV, les fit tous recueillir sous le nom indien de *Setra Alemguiri*. Les Anglais ont entrepris de le traduire. Ce code est la base du droit civil des Indiens.

Ces empereurs ne peuvent pas disposer de toutes les terres de l'empire, ni des biens de leurs sujets, excepté de ceux qui sont attachés au service de l'état, ou qui ont des terres dépendantes du domaine impérial, lesquelles, à leur mort, rentrent dans le fisc.

Chaque particulier peut disposer de ses biens meubles et immeubles, à sa volonté ; et, faute de testament, la loi en règle le partage entre ses parens, comme on peut le voir dans la *Législation orientale* du cit. Anquetil-du-Perron. Ce savant a réfuté M. Hallhed, qui prétendoit que toutes les terres de l'empire appartenoient à l'empereur. Ces principes, énoncés dans sa traduction anglaise du code de Gentoux, avoient servi de prétexte à ses concitoyens pour vendre toutes les terres des deux provinces du Béar et du Bengale, qu'ils tiennent de Chah-Alem second, à titre de gouvernement, et pour lesquelles ils s'étoient engagés à lui donner, tous les ans, 24 laks de roupies (6 millions de francs).

Jamais l'Inde ne fut plus florissante, peut-être, que depuis Baïourchah, qui en fit la conquête, jusqu'à la mort d'Alémguir premier (8) : ensuite elle déclina jusqu'à Mohammedchah, après lequel chaque gouverneur s'est rendu maître de sa province.

Les empereurs n'exerçoient leur pouvoir que pour faire observer les lois, et ne se permettoient aucune injustice, ni aucun acte arbitraire.

Langage. On y parle plusieurs langues, dont les principales sont : la langue de Dely ou l'Indoustany, c'est la plus usitée, la plus répandue et la plus douce; celle de Moultan, de Morvar, de Gouzerat, le Maratte, le Talenga, le Bengali, le Malabar, le Litti, le Chalie, le Beloiche, le Cachemiri, la langue des montagnes; le Pisto, ou Patane, et le Persan. La plupart des livres modernes sont écrits en cette langue ou en arabe. L'arabe est la langue des théologiens et des savans.

Castes. Les Hindoux, ou originaires de l'Inde, qu'il ne faut pas confondre avec les Moghols, leurs vainqueurs, se divisent en plusieurs castes. Les plus considérables sont: les *Brames*, les *Kaëts* ou *Kateris*, les *Baësses* et les *Chouders*. De ces quatre castes dérivent toutes les autres, telles que les *Tchouans*, dont sont sortis plusieurs Rajas; les *Djadouns*, les *Beakis*, les *Thandravats*, les

(8) Nommé communément Aurengzeb. Depuis 1680 jusqu'en 1707.

Malas, les *Tonnoirs*, d'où sont issus plusieurs [illegible]reurs; les *Goudjers*, les *Badjevas*, les *Ca[illegible]*, les *Belias*, bons soldats; les *Golias*, bons [illegible]oureurs, ainsi que les *Avanias*, les *Bagnelas* [illegible]*Tchanzelas*, qui passent aussi pour bons sol[illegible]ts; les *Haïrs*, vendeurs de lait; les *Caëts*, [illegible]rivains; les *Pandets*, les *Touls*, qui ont donné [illegible]es Rajas; les *Kakars*, les *Tourkomains*, Gen[illegible]tils, devenus Mahométans; les *Gors*, les *Katcheris*, les *Merats*, braves soldats, ainsi que les *Mrous*, les *Lauzade*, les *Mahats*, les *Souvias*, les *Ravats*, qui se mêlent de tous les arts et métiers; les *Rangars*, bons soldats; les *Bichenouis*, qui joignent le paganisme au mahométisme; les *Kalals*, domestiques distillateurs; les *Batis*, caste dans laquelle il y a eu des rajas; les *Djats*, qui ont été maîtres d'une partie des Soubahs de Dely et d'Agra: ils sont aujourd'hui détruits; les *Marates*, les *Seyks*, les *Radjepout*, les *Koris*, si sales qu'ils mangent toutes sortes d'ordures; les *Bellouches*, les *Mallas*, bateliers; les *Katchies*, portefaix; les *Koumars*, potiers; les *Intpazes*, faiseurs de briques; les *Lohars*, serruriers; les *Barahis*, charpentiers; les *Karadis*, tourneurs; les *Nakaches*, peintres-barbouilleurs; les *Tchamars*, cordonniers; les *Montchis*, selliers; les *Djoulays*, tisserands; les *Dounias*, qui cardent les cotons; les *Batearas*, qui logent et qui préparent des viandes, et autres nourritures pour les passans dans les caravanserais; les *Dobis*, blanchisseurs; les *Jakas*, porteurs d'eau; les *Alalcors*, vidangeurs; les

Kodjas, marchands de toiles et souliers; les *Paratchas*, écrivains; les *Litis*, les *Tchandars*, bons laboureurs et bons soldats; les *Chéks*, descendans d'Aboubeker et d'Osman; les *Sayds*, descendans d'Aly; les *Patanes*, descendans des habitans des montagnes, ainsi que les *Rouellas*, qui veut dire habitans de Roy, pays entre Atek et Kaboul, maîtres des provinces de Dely et d'Agra jusqu'en 1773, et maintenant détruits par le nabab vir Soudjaatdaula, mort en janvier 1775, et par Nadjefkan, général de l'empereur, en 1784: les Moghols qui descendent des compagnons de Tamerlan, ou qui sont venus de Perse depuis l'établissement de l'empire; les *Usbeks*, et les Turks: ces derniers sont en petit nombre.

Religion. Il y en avoit anciennement quatre: la religion du Feu, du Soleil, de la Lune, et celle de Brahma: cette dernière étoit la plus nombreuse et la plus étendue. L'Islamisme est très-moderne en comparaison de ces quatre religions. Il fut introduit par les Moghols de Baboureiah, petit-fils de Tymourleuk ou Tamerlan. Il se divisoit, du temps d'Akbar, en 73 sectes, dont voici les principales:

Celle des *Chias*, qui regardent Aly comme le plus grand des prophètes;

Celle des *Nadjis*, qui disent qu'Aly étoit un homme comme un autre;

Celle des *Sounnis*, qui regardent comme saints, les quatre successeurs de Mouhamed, Aboubeker, Osman, Omar, et Aly;

Celle des *Moniazelas*, qui ne sont ni *Sounnis*, ni *Chias*, et qui disent que le Qoran est créé comme les autres livres ;

Celle des *Kadrias*, qui croient que Dieu étant l'auteur du bien et du mal, les hommes ne sont point responsables de ce qu'ils font ;

Celle des *Djabrias*, qui croient que Dieu punira les crimes et récompensera les bonnes actions, et que, s'il n'agissoit pas ainsi, il ne seroit pas juste ;

Celle des *Mouhheds*, qui disent que tout est Dieu ;

Celle des *Souphesta-hias*, qui nient que Dieu ait jamais envoyé aucun prophète ;

Celle des *Darias*, qui disent que tout gît dans le présent, et que la mort anéantit tout ;

Celle des *Tcherak-couchs* : ce sont nos *Multiplians*. Chaque année, ils s'assemblent une fois, et mêlent les habits de leurs femmes dans une chambre, et ensuite vont les prendre au hasard, et reviennent se placer auprès de celle dont l'habit leur est échu ; après quoi la lampe s'éteint, et chacun prend sa compagne.

Il y a aussi des Juifs à Lahor et à Moultan, où ils font le commerce. Il y a même tout lieu de croire que les Afghans, établis dans les montagnes du Candahar, sont les débris des dix tribus dispersées après la captivité de Babylone. Ce point de critique sera l'objet d'un article particulier pour un des prochains numéros de ce journal.

L'empereur Akbar favorisa les Chrétiens qui étoient

étoient venus de Goa : il se fit instruire de leur religion ainsi que de l'idolâtrie, dont il fit traduire tous les livres par le fameux Naizi, qui s'introduisit chez un Brame de Benarès. Ce Brame le croyant de sa caste, l'adopta et l'initia dans tous les mystères du Paganisme, en lui apprenant la Sanskrit. Etant suffisamment instruit, il revint à la cour, où il traduisit les quatre Beds.

Les Portugais donnèrent à ce prince une vie de Jésus-Christ et de Saint-Pierre (9), qui ne produisit aucun effet sur lui, suivant le rapport de plusieurs : quelques-uns cependant disent que, touché de tant de prodiges, il parut pencher du côté du christianisme ; mais qu'un savant moufti l'en détourna, en lui montrant qu'il s'exposoit à perdre la couronne ; car les grands professoient le mahométisme. Les Chrétiens venus de Goa à Dely, font, à ce sujet, un conte assez plaisant. Akbar, pour se débarrasser des instances que lui faisoient les Portugais, d'embrasser le christianisme, dit aux deux pères qui étoient venus à sa cour, qu'il se décideroit pour celle des trois religions que son singe choisiroit. Ce singe intelligent n'avoit d'une bête que la figure. Les pères acceptèrent la partie. On fit trois billets, qu'on mit dans une bourse, et on la présenta au singe, qui,

(9) Ces deux histoires traduites en Persan, par un jésuite, nommé Jérôme-Xavier, ont été publiées à Leyde, chez les Elzevirs en 1639, par Louis de Dieu. Le véridique jésuite a su encore enchérir sur les évangélistes ; au reste, son style est rampant et rempli de latinisme.

en ayant tiré un billet, l'ouvrit, et, l'ayant examiné, il le déchira en grognant : c'étoit celui du Mahométisme. Il tira le second, et s'en frotta le derrière encore plus en colère : c'étoit celui de l'idolâtrie. Ayant pris le troisième, il se leva et le porta sur sa tête. Akbar étonné, et ne pouvant plus s'en défendre, demanda la permission d'avoir plusieurs femmes : on la lui refusa, et il ne fut plus question de rien.

Caractère et Mœurs des Hindous. Les Gentoux sont d'une douceur et d'une sobriété qui pourroient servir d'exemple à tous les autres peuples : ils n'ont qu'une seule femme, et la majeure partie ne mange qu'une fois par jour, et jamais de viande ni de poisson. Il sont fort charitables, et très-exacts observateurs de leurs coutumes religieuses et civiles. Ils cèdent à la moindre résistance qu'on leur oppose. Je ne parle point ici des rajas et de leur cour, où la fourberie et la flatterie règnent chez tous les souverains ; je parle du peuple, depuis l'homme qui jouit d'une honnête médiocrité, jusqu'à celui qui est forcé de travailler pour subvenir à ses besoins. Ceux qui se sont faits Mahometans ont bien changé de mœurs et de caractères en changeant de religion : fourbes, voleurs, il semble qu'ils ne s'appliquent qu'à se tromper et à se voler les uns les autres : il n'y a que la crainte du châtiment qui les retienne. Quand ils peuvent se couvrir du voile de la religion, il n'est point de violences qu'ils n'exercent envers les Gentoux.

Chronologie. La première époque est depuis le déluge jusqu'à l'avénement de Djadoustar à l'empire de l'Inde, dont Tanesser étoit capitale : elle dura 690 ans.

La deuxième est depuis Djadoustar jusqu'à Bekermadjit, conquérant de l'Inde, dont Malva devint capitale, et dura 3028 ans.

La troisième, depuis Bekermadjit jusqu'à la défaite de Petaura, roi de Delhy : elle dura 1235 ans.

Chahaboudin-Gori, après avoir défait Petaura, se voyant maître de l'empire de l'Inde, ordonna qu'on compteroit depuis l'hégire, ou fuite de Mohhammed : c'étoit en 585 de la même hégire. Les Indiens-Gentils mettent cependant toujours l'an de Bekermadjit avec celui de l'hégire ; ils suivent l'année solaire, qu'ils font de 365 jours, et les Mahométans la lunaire, de 360. Ils divisent le jour et la nuit en quatre parties égales ; chaque partie en tant de garis. Dans les grands jours, ils augmentent les parties du jour d'autant de garis qu'ils en retirent sur la nuit, et ainsi, *vice versâ*, dans les jours moins longs que les nuits.

Sciences et Arts. Les arts et les sciences qu'on trouve dans l'Inde y sont venus de la Tatarie, de la Perse et même de l'Arabie, ces états ayant toujours eu quelques liaisons avec l'Inde, soit par le commerce, soit par les voyageurs, ou plutôt par la religion depuis Mohhammed.

La philosophie, la logique, la physique, la mé-

decine, la géométrie, la géographie, l'astronomie, la poésie y furent introduites, ou plutôt ressuscitées et enseignées par les Arabes, lorsque ceux-ci y vinrent faire des conquêtes et y établirent le mahométisme.

La peinture et la sculpture y étoient connues bien long-temps auparavant. Mani, dont on ne connoît point la patrie, venu dans l'Indoustan sous le règne de Maradje, environ 1125 ans après le déluge, est le premier peintre dont on ait connoissance. On rapporte qu'ayant fait les portraits des ancêtres de Maradje, ce prince fut si satisfait qu'il le combla de bienfaits, et ensuite, à sa persuasion, fit rendre des honneurs à ces images; ce qui, peu à peu, produisit l'idolâtrie.

La sculpture renforça l'idolâtrie naissante.

Ce fut à Canodje, sous le règne de Souredje, qu'un Brame de Tcharkand en donna connoissance; devenu favori du prince, il lui fit abandonner les images qu'on adoroit depuis Maradje, et y substitua des figures de pierre qu'il fit. Dès-lors, l'idolâtrie marcha tête levée, et on construisit des pagodes, où l'on mit toutes sortes de figures d'hommes et d'animaux.

La Musique. Maltchand, général de Maradje, après avoir fait la conquête du Dekan, en amena plusieurs musiciens qu'il établit à Malva, dont il fut fondateur. Ce sont les premiers qui aient paru dans l'Indoustan. Dans la suite, Amirkochereau, seigneur de la cour de Keassoudin Balban, s'étant fait

religieux, devint si fort dans la musique, qu'il la montra à tous ses disciples; c'est d'eux que tirent leur origine, les Lauvats, musiciens qui sont aujourd'hui répandus dans tout le pays.

La Médecine. Elle n'est chez les indiens qu'une charlatanerie; presque tous les livres qui traitent de cette science sont écrits en arabe: ils ont connoissance d'Hypocrate, de Galien, et autres médecins célèbres; mais cette connoissance est bien peu étendue.

La chirurgie leur est presqu'inconnue; l'horreur qu'ils ont des cadavres, fait qu'ils ignorent totalement l'anatomie. Appliquer un emplâtre, panser une plaie, faire une saignée, c'est-là toute la science de leurs chirurgiens; encore les barbiers font-ils les saignées, et les faiseurs d'arcs remettent les bras et les jambes cassées; on ne sait ce que c'est que de couper ces membres.

L'Astronomie y est fort ancienne; les brames sont ceux qui s'y appliquent le plus; ils prédisent fort exactement une éclipse.

L'Astrologie est en grand crédit parmi les Gentoux. On appelle *Noudjoun* ceux qui en font leur étude. Les grands ont toujours quelques *Noudjoun* à leur service; il y a aussi quantité de devins que consultent les Musulmans, ainsi que les Gentoux.

Braman, ministre de Kichen, fut l'inventeur des caractères indiens: les architectes, les orfèvres, les charpentiers, les serruriers, les peintres en fleurs, les potiers, le reconnoissent tous pour leur pa-

tron, à cause de la grande quantité de ces artistes qu'il attira dans les états de Kichen, et de la protection qu'il leur accorda. Maharadje fut le premier qui y favorisa les sciences : en fondant Bear, il y établit une académie, avec des pensions pour les étudians ; les savans musulmans leur ont succédé. Dans la suite, Mahmoud, Chaaboudin Gori, Djelaloudin Keldji, les protégèrent pendant leur règne. Tougoutoukcha, en 725, fit construire des colléges dans plusieurs villes ; ils y attirèrent beaucoup de savans : c'est de ces savans que les cheykhs et les sayds, répandus dans l'Inde, tirent leur origine. Chircha leur assigna des terres et des pensions ; on voit encore à Djonanpour, Soubah d'Avad, leurs descendans, y jouir de ces bienfaits.

Akbar fit venir des jésuites de Goa, et leur fit bâtir une maison et une église, que possedoient encore en 1784, deux jésuites allemands, Tiaffentaler et Wendel, pensionnés du visir Assefdaulah.

Chadjehan, embarrassé de l'arrivée d'un savant que lui avoit envoyé le roi de Perse, fit venir de Sialcot à Dely, Abdoul'alman, qu'on disoit le plus savant de l'Inde. Celui-ci répondit avec justesse aux questions que lui fit le Persan, et ensuite l'embarrassa si fort par les siennes, que ce dernier avoua ne pouvoir y répondre, et demanda du temps. Chadjehan, au comble de la joie, fit peser Abdoul'alman, la 1.re fois, avec toutes sortes de pierreries ; la 2.me avec de l'or ; la 3.me avec de l'argent, et lui donna tout cela en présent avec 125 mille

roupies de revenus en terres. Le Qâdhy de Kaboul et Moullâmonamad Djouanpouri eurent la même faveur, mais en or et en argent seulement : ces trois savans sont les plus célèbres du règne de Chadjehan.

Mesures. 1.° La *cosse;* il en faut 30 pour un degré de marine de 25 lieues : 2.° *la gaze* ; il y en a de trois sortes, la grande est de 42 doigts pollex : dans quelques endroits elle est de 40 ; on l'appelle *gaze bazari* : la moyenne est de 24 doigts : on l'appelle *élahi.* La *djaribry* n'est qu'une coudée et d'usage seulement dans l'arpentage. Il y a encore des gazes de 28, 32 et 34 doigts pour la mesure des étoffes, dans différens pays.

Sultant Sikander fixa la grande à 41 doigts; Chadjehan à 42, et Chircha à 46. Rien de fixe sur cela.

Les mesures pour les grains, dans les Soubahs d'ouest seulement, sont le *paropi* $\frac{1}{4}$ un 8 de *serre.*

Le *topa* 1 *serre* $\frac{1}{8}$.
Le *pahi* 4 *serres.*

Dans les autres Soubahs on pèse tout. Les poids sont 8 grains de ris avec leur carque, qui font 1 *rati.*

8 *ratis* font 1 *massé.*
12 *massés* 1 *tola.*
4 *massés* 1 *tank.*
5 *tanks* 1 *païssa,* qui vaut 14 massés à Dely.

Agra, Cachemir, Patna, Dengale, Elcabad : on nomme ce *païssa alemguiri*.

60 *païssas* font 1 serre.
40 *serres font* 1 mans.
40 *mans* $\frac{1}{2}$ font 1 mani.
100 *manis* font 1 mana.

Ces poids varient par-tout ; à Lahor, Avad, Faroukabad, la serre est de 86 païssas alemguiri.

Monnoies 1.re Le *kauri*, petite coquille qu'on apporte des Maldives, est la plus basse. Plus on avance dans les terres, plus elle vaut. *Adi* est la moitié d'un *damri*, *damri* la quatrième partie d'un *adela*, l'*adela* moitié d'un *païssa* ; il y a deux sortes de *païssas*, l'*alemguiri* de 14 *massés* et le *chahdjeani* de 19.

La *roupie* d'argent pèse 10 masses $\frac{3}{4}$. Les meilleures roupies de l'Inde, sont celles qu'on fabrique à Doly et à Pondichery. Elle vaut 2 liv. 5 sols.

La *roupie* d'or pèse 10 *masses* 4 *ratis* ; le titre de l'or en règle le prix. Les plus basses roupies d'or ne valent pas au-dessous de 9 roupies d'argent. On les appelle *vasiri*, et les meilleures sont tout au plus de 20 roupies d'argent. Les plus communes sont de 15 et 16 roupies d'argent. A la côte de Coromandel et d'Orixa, les pagodes à 3 figures valent au plus 4 roupies 12 *païssas* ; valeur ordinaire, 4 roupies. Celles à une figure, 3 roupies 24 païssas et quelquefois 3 roupies seulement ; dans les comptes de l'Empire, on ne compte que par dam ; il en faut 25 pour une roupie.

Mahométisme. Osman, troisième successeur de Mohhammed, envoya dans l'Indoustan en 28 de l'Heg. (9), Malab, pour y faire des conquêtes. En 30, Valid y fut après Malab, et Æmal en 34, mais sans grand succès.

Abdouraman, sous le règne de Mahavia, y conquit la province de Kaboul en 44. Après lui les arabes s'emparèrent de Tatta et de plusieurs provinces dont ils furent chassés par les indiens. Enfin, Chamsizoudin Sabouktéguin, général d'Altagguin, roi de Corassan, s'empara en 331 de l'Heg., des provinces de Kaboul, de Tatta, de Moultan et de Lahor : Mahmoud, son fils, lui succéda et nomma Gazevi général dans ces nouveaux états. Ses successeurs y firent toujours de nouvelles conquêtes.

Chaaboudin Gori, succéda aux empereurs de la race des Gazenevi les et de Dely sur Petaura, dernier souverain idolâtre ; il fut le premier empereur mahométan qui régna à Dely ; c'est de son règne qu'on compte par l'ère de l'Heg. Dès-lors, le mahométisme y fut solidement établi.

Etat politique. Ce vaste empire se divise en 21 soubahs ou gouvernemens; chaque soubah en plusieurs cer ars, qui contiennent chacun de 3 à 50 pargunes ; la pargane renferme de 3 à 50 aldées ; l'aldée est un village qui a, dans sa dépendance, une certaine quantité de *biga ;* le biga est un champ

(9) 648 de l'ère vulgaire.

de 80 *gazes* en quarré ; la *gaze* est une mesure évaluée 3 pieds 2 pouces.

Les empereurs donnoient autrefois des cercars, des parganes, des aldées et des bigas à leurs favoris ou à leurs officiers : ces donations viagères se nommoient *Djâhguyr.*

L'Indoustan a subi le sort de toutes les grandes monarchies : c'est parmi les troubles qui y ont régné, que se sont formés différens états qu'on y voit à présent.

Avder-Alykhan y tenoit un des premiers rangs, et eut toujours guerre, tantôt avec les Marattes, tantôt avec les Anglois. Il se forma un état des différens pays qu'il conquit sur la côte Malabare, dans le Visapour, le Karnatek, dont les forces feront toujours respecter ses successeurs, s'ils ne s'endorment pas dans la molesse, comme ont fait la plupart des autres princes du pays.

Les Marattes y tiennent le premier rang, tant pour les vastes possessions qu'ils se sont acquises, que par leur nombreuse cavalerie que leur système militaire rendra toujours triomphante. Leur division, depuis l'assassinat de Naimrao leur chef, est la seule cause qui les a empêchés de reprendre l'ancien projet de chasser les Musulmans.

Le fils posthume de ce prince assassiné est leur chef, ou plutôt leur ministre : il tient Rajarana, le véritable souverain, enfermé dans Satara.

Sambadji, dont les états sont éloignés, est son légitime héritier. La mort de Rajanara mettra encore la discorde entre lui et les Brames. C'est un prince dont

l'alliance seroit avantageuse pour les Français, vu sa province de Katek, dont ils pourroient tirer un grand parti pour faire leur descente, et de là aller dans le Bengale. La balance penchera toujours pour ses alliés, à cause des secours en tout genre qu'il peut procurer.

Les Senks, ou Seiks, sont maîtres du soubah de Lahor. Quand les souverains de Candahar fondent sur l'Inde, les Moghols de Dely soutiennent les Seiks pour qu'ils s'opposent à leur passage ; et dès que ces souverains ne tentent rien sur l'Indoustan, alors les Moghols cherchent à les soumettre. Les guerres défensives qu'ils ont toujours eues tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, les ont aguerris au point que personne ne leur dit plus rien, et qu'ils jouissent tranquillement de la province de Lahor, d'une partie de celle de Moultan et de celle de Dely. Sans les souverains de Candahar, dont ils ont tout à craindre, ils auroient poussé bien plus loin leurs conquêtes du côté de Dely.

Leur gouvernement a une forme toute républiblicaine. A l'approche de l'ennemi, ils se réunissent pour soutenir la cause commune.

Chaalem ne possède plus que quelques cercars aux environs de Dely.

Zabetakan, le seul des rouellas qui reste, jouit du cercar de Sarangu pour : tous deux sont sans aucune force.

Nadjefkan, maître de la province d'Agra depuis l'expulsion des Djats, influe plus sur les affaires que Chaalem et Zabetakan.

Les Radjeponts sont maîtres de la province d'Adjemire, moyennant quelques contributions qu'ils donnent aux Marattes; mais les Anglais les tiennent sous leur férule, comme Mohhammed-Alikan, et, par-là, ils ont le plus grand poids dans les affaires de l'Inde.

Tipeusa'b, fils et successeur d'Ayder-Alikan, y auroit joué un grand rôle sans sa dernière paix avec les Anglais; cette paix les a délivrés du plus grand malheur dont ils aient jamais été menacés.

GLYPTIQUE.

Notice des pierres gravées égyptiennes du muséum national des antiques, par A. L. Millin, conservateur du muséum des antiquités à la bibliothèque nationale, et professeur d'histoire et d'antiquités.

Ce seroit une belle entreprise qu'une collection générale et méthodique de toute les antiquités égyptiennes, découvertes jusqu'à ce jour. Elle jetteroit un grand jour sur l'histoire politique et religieuse de ce peuple. Montfaucon l'a tentée dans le tome IV de son antiquité expliquée. Caylus a aussi publié un grand nombre de monumens égyptiens, mais ils sont épars dans ses sept volumes, et ne peuvent former un ensemble : on a publié à Rome en, 1791, une suite de monumens égyptiens, mais cette collection, quoique nombreuse et assez bien faite, n'est pas aussi utile qu'elle devroit l'être, parce que les monumens y sont placés au hazard, sans ordre, sans mé-

thode, à mesure qu'ils ont été dessinés; ils sont accompagnés d'une explication trop succinte, sans indication des ouvrages, d'où ceux déjà décrits, ont été tirés; ce qui fait confondre ceux que l'auteur publie pour la première fois, avec ceux précédemment connus; ce seroit donc une entreprise bien utile que de reprendre tous les monumens égyptiens, et de les expliquer l'un par l'autre.

Les muséums où l'on trouve le plus de ces monumens, sont, sans contredit, le muséum du cardinal Borgia à Veletri, et celui de la république française, confié à mes soins et à ceux du citoyen Barthélemy, mon estimable collègue.

Plusieurs monumens du muséum de Borgia, ont été rendus publics; c'est avec leur secours que M. Wad, savant danois, a composé une lithologie égyptienne; c'est-à-dire, une description des pierres employées par les égyptiens dans les ouvrages de l'art. Le Magasin encyclopédique a déjà publié une courte notice sur cet ouvrage; j'en donnerai une plus étendue.

M. Schow a donné une description d'un manuscrit sur Papyrus, du muséum de Borgia; M. Adler, celle d'un manuscrit Cophique; et M. Zoega, celle des médailles des rois d'Egypte: il s'est beaucoup servi, pour ce travail, de la riche collection de la république française, qui peut passer, à juste titre, pour la plus considérable et la plus intéressante de l'Europe.

Le muséum de la république renferme aussi un nombre assez considérable d'antiquités égyptiennes,

presque tous les monumens décrits par Caylus y sont déposés.

Parmi ces monumens, se trouve une suite de pierres gravées, intéressante parce qu'elle sert pour l'histoire de la glyptique, et que, par ce moyen, on peut remonter à son origine, et voir les premiers essais en ce genre, auprès des chef-d'œuvres des Solon et des Dioscorides.

Les égyptiens sont les peuples chez lesquels on retrouve les plus anciennes traces de l'art de la gravure (1).

Thèbes avoit de vastes édifices pendant que les ténèbres couvroient encore les arts dans la Grèce. Sésostris avoit déjà fait construire des obélisques, dont un fut transporté à Rome par Auguste ; son fils et les princes, ses successeurs, en firent encore élever d'autres. Ces obélisques étoient chargés de caractères symboliques : c'étoit avec ces signes que les prêtres indiquoient au peuple le temps des différens travaux, les dogmes de leur religion, et qu'ils leurs retraçoient les faits historiques, les phénomènes physiques et les révolutions du ciel. Ces symboles, d'abord dessinés et ensuite peints, ont dû être ensuite gravés pour les rendre plus durables, et c'est à cela que nous devons attribuer la première origine de la gravure chez les égyptiens.

Ces caractères, d'abord uniquement placés sur les obélisques, sur les grands monumens, ont passé de-

(1) Winckelman, t. 1, p. 3.
(2) Plin. xxxvi, c. 9, §. 14.

là aux momies, aux divinités, à tous les instrumens du culte : aussi voit-on une grande quantité d'isis, d'osiris, d'instrumens civils, religieux et militaires, chargés d'hiéroglyphes.

Parmi ces monumens se trouvent les scarabées, qui, d'abord faits avec du bois ou des pierres tendres, ont été ensuite faits avec des pierres dures; celles-ci, résistant à tous les outils connus, il a fallu en imaginer de nouveaux, et on a inventé le touret : un frottement accidentel ayant fait voir que le diamant et l'émeril les entament, on s'est servi de l'émeril pour les polir, et de la pointe du diamant pour les creuser.

Le goût de ces sortes de gravures s'étant répandu, on a imaginé de faire sauter la partie convexe du scarabée pour monter la pierre en anneau; et enfin de donner aux pierres que l'on gravoit ensuite uniquement pour l'art, une surface plane, ou peu convexe.

Les artistes égytiens se sont donc servi pour graver, des mêmes moyens que les artistes grecs qui les ont empruntés d'eux. Appliqués, patiens et laborieux, ils ont travaillé des pierres très-dures, et ils ont su donner à leurs ouvrages une très-grande perfection, relativement à la partie méchanique; mais leur dessin est sec et sans grace, parce que, quoiqu'on puisse les regarder comme les pères de l'art, ils ne se sont jamais élevé jusqu'au bel art; cependant, malgré cette sécheresse et cette singularité de formes, leurs figures sont simples, correctes et ont souvent un grand caractère.

On connoît un grand nombre de pierres égyptiennes, mais on a de fortes raisons pour suspecter leur antiquité ; s'il restoit autant de pierres véritablement égyptiennes que l'on a de pierres grecques, on en pourroit porter un jugement plus certain.

Les égyptiens ont donc gravé sur les pierres dures, depuis une très-haute antiquité. Le pharaon d'Egypte tira de son doigt un anneau pour le donner à Joseph ; et c'est de-là que cet art passa dans la Judée.

Les égyptiens gravoient volontiers leurs divinités sur le lapis *lazuli* ou sur la pierre arménienne ; ils employoient, ainsi que notre collection en fournit plusieurs exemples, très-souvent le jaspe pour leurs pierres gravées : nous possédons beaucoup de scarabées de cette espèce. Ils gravoient aussi la serpentine qui est extrêmement tendre. On trouve une très-grande quantité de scarabées de cornaline ; plusieurs sont de schiste ; les égyptiens ont aussi beaucoup employé l'hématite et la turquoise.

Il existe une certaine quantité de pierres égyptiennes ou représentant les objets du culte égyptien ; mais la mythologie de ce peuple est trop obscure pour qu'il soit facile de les expliquer.

Dans tous les muséums des monumens antiques et de pierres gravées, on trouve des pierres égyptiennes ; mais il n'y a point de collection particulière de ces pierres. On en trouve quelques-unes dans Natter, Mariete, Montfaucon, Caylus, etc. Le muséum de Borgia à Veletri, en contient plusieurs

sieurs dans le grand nombre de monumens égyptiens qu'il y a rassemblés.

Winckelman a décrit 125 pierres égyptiennes dans sa *description du cabinet de Stosch*. Adam Schweikart avoit commencé à graver cette collection d'après des empreintes ; mais il n'en a publié qu'un cahier contenant 36 pierres, toutes égyptiennes. Tassie a recueilli et donné le catalogue de 633 empreintes, en y comprenant les abraxas.

On a suivi différentes méthodes pour la classification de ces pierres. Winckelman n'en ayant que 125 à décrire, les partage d'abord en deux classes, les hiéroglyphes et les figures ; puis il réunit celles qui ont rapport à Isis et Osiris, à Harpocrate, à Anubis et à Canope.

M. Raspe ayant une collection plus nombreuse, a cru devoir, pour faciliter la recherche, ouvrir plus de divisions.

Voici la classification que j'ai établie (1).

INSCRIPTIONS HIÉROGLYPHIQUES.

Hiéroglyphes mêlés.

HIÉROGLYPHES ISOLÉS.

Œil, Croix, Tourbillons.

(1) Toutes ces pierres se voient au Muséum des Antiques à la Bibliothèque nationale, dans la première montre à gauche, auprès d'une armoire grillée, qui renferme différentes curiosités. Le Muséum est ouvert les 3, 6 et 9 de chaque décade.

PLANTES.

Persea.

ANIMAUX.

Mammifères.

Cercopithèque, Cynocéphale, Lion, Taureau, Bélier.

Oiseaux.

Epervier.

Amphibies.

Crocodile.

Insectes.

Scarabée, Scorpion.

Animaux fabuleux.

Sphinx.

DIVINITÉS ÉGYPTIENNES.

Osiris, Isis, Anubis, Horus, Canope.

INSTRUMENS.

Vase hydraulique, etc.

INSCRIPTIONS HIÉROGLYPHES.

Hiéroglyphes mêlés.

1. Très-grand scarabée de Schiste argilleux, avec des hiéroglyphes sur neuf rangs bien tracés: il est un peu endommagé.

2. Scarabée dont la partie convexe n'est pas terminée: la base porte des hiéroglyphes sur sept ligne

transversales bien placées : jaspe verd. — Caylus, tome 4, pl. XIII, n.°. 5.

3. Scarabée dont la base porte des hiéroglyphes sur douze bandes transversales. — Jaspe verd tacheté.

4. Scarabée dont la base porte des hiéroglyphes sur douze bandes transversales. On remarque, à la troisième bande, le scarabée lui-même, gravé en creux : la moitié de la seconde ligne, à droite, a été grattée. A-ce été depuis, ou bien du temps même de sa fabrication, pour effacer une partie de l'inscription ? — Jaspe verd olivâtre.

5. Scarabée dont la base n'est point ovale, mais suit la forme de l'insecte. Les hiéroglyphes y sont disposés sur dix lignes transversales jusques sous la tête. Le peu de dureté de la pierre est cause qu'ils sont presqu'effacés. La partie convexe fait aisément reconnoître que le coléoptère qu'on a voulu imiter n'appartenoit point à notre genre scarabée, mais au genre *cetonia* de Fabricius (2) : la pierre est une serpentine.

6. Ce scarabée est très-curieux : outre les hiéroglyphes de la base, placés sur neuf lignes transversales, chaque élytre a encore d'autres hiéroglyphes sur une raye longitudinale. — Caylus, qui a gravé ce curieux monument, *pl. VII*, *n.os*. 4 *et* 5, et qui l'a décrit p. 21, a commis plusieurs erreurs dans sa

(2) On voit à Sainte Geneviève un scarabée qui est évidemment le *scarabeus mimas*. Je donnerai, dans ce journal, une dissertation sur les différens coléoptères figurés par les Egyptiens, et qui sont tous désignés sous la dénomination de *scarabées*.

description. Il dit d'abord que ce scarabée est d'une pierre noire, et la serpentine dont il est fait, est une pierre magnésiène verdâtre, mais dont l'extérieur noircit à la longue. — Il dit encore que les hiéroglyphes de la partie convexe sont sur les aîles, et ils sont sur les élytres.

Nous avons, dans nos empreintes, le souffre d'un scarabée dont les élytres ont des stries conjuguées et dont le corcelet porte un buste de sérapis entre deux lions. Caylus dit avoir vu un scarabée dont les aîles portent la représentation de divinités égyptiennes. Peut-être veut-il parler de celui dont nous avons l'empreinte : il étoit peu versé dans la connoissance de l'Histoire naturelle, et il a pu confondre le corcelet avec les élytres qu'il confond avec les aîles.

7. Ce scarabée est de serpentine, comme le précédent ; sa base est ovale vers l'anus, et carrée vers la tête ; elle porte des hiéroglyphes un peu effacés, sur douze lignes transversales : le corcelet est lisse, et les élytres sont striés. Mais ce qui rend ce monument très-curieux et singulier, c'est que la tête est celle d'une Isis, vue de face et voilée. Cet ouvrage n'est pas égyptien. Peut-être, par ce mêlange bisarre d'Isis et du scarabée, l'artiste a-t-il voulu tourner en ridicule les superstitions égyptiennes ; peut-être est-ce un produit de ces mêmes superstitions. Caylus, tome 5, p. 21, pl. VII, n.os 1, 2, .

8. Hiéroglyphes sur trois lignes transversales : la troisième ligne offre les mêmes signes que la pre-

mière, deux croix ansées entre deux triangles. Cette petite pierre est un jaspe jaune.

9. Hiéroglyphes sur une ligne transversale et trois longitudinales mal séparées. La pierre est une serpentine taillée en scarabée.

10. Quatre caractères hiéroglyphes sur la base d'un scarabée d'émail, imitant la turquoise (3). V. Caylus, tome 2, p. 36, pl. IX, n.° 5.

11. Hiéroglyphes sur la base d'une amulette d'émail verd. La partie bombée représente le cynocéphale.

12. Différens hiéroglyphes sur un petit scarabée de jaspe gris.

13. Autres hiéroglyphes sur trois lignes, sur un scarabée de jaspe gris.

14. Hiéroglyphe sur un scarabée d'émail verd, imitant la turquoise, très-fragmenté.

15. Hiéroglyphes placés sur trois lignes, représentant deux scarabées volant, un autre marchant, une tête et des corps linéaires. Caylus, tome 2, p. 35, pl. IX, n.° 4. C'est à tort qu'il avance que ce scarabée est de marbre verdâtre; il ne fait pas effervescence avec les acides: c'est un jaspe.

(3) Ces scarabées ne sont pas des pierres gravées, mais des imitations de pierres gravées; et, par cette raison, ils méritent d'être cités ici, comme on place les pâtes antiques auprès des pierres gravées par les anciens. Ces monumens prouvent que les Egyptiens avoient l'art de faire de ces sortes de pâtes.

HIÉROGLYPHES ISOLÉS.

16. Un œil, symbole très-commun chez les Egyptiens, image de la divinité. Winkelman en a décrit un pareil du cabinet de Stosch, n.° 3; mais au lieu du grainetis ovale de celui-ci, il est placé au centre de l'ovale que forme un serpent qui mord sa queue: ce qui peut indiquer *la prévoyance des Dieux éternels.* Schweikart, pl. I, n.° 3, et Tassie, pl. II, n.° 30: ici au-dessus des sourcils sont le soleil et la lune, symboles également de la puissance des Dieux dans le ciel et sur la terre.

Caylus, en décrivant ce scarabée d'agathe, qu'il dit être, je ne sais pourquoi, de cornaline blanche, car il n'y a pas de cornaline blanche, le regarde comme l'ornement de la proue d'un vaisseau: en le renversant, on imagineroit voir la mâchoire supérieure d'une baleine, avec ses fanons et ses évents qui jettent l'eau. Mais si c'étoit l'ornement d'un vaisseau, il ne se trouveroit pas sur la tête de plusieurs figures égyptiennes, où on voit une autre figure y porter la main. Winckelman pense donc, avec raison, que c'est un œil: il cite, n.° 2, une autre pierre figurée aussi par Schweikart, pl. I, n.° 2, où l'on voit une aile sortir d'un œil figuré de la même manière: ce qui annonce la célérité des ordres de la Providence.

Cet œil étoit donc un emblême de la divinité les Egyptiens le portoient par religion: on le voit sur la tête d'une figure de la table isiaque. Nous possédons plusieurs morceaux d'émail, égyptiens, modelés de la même manière V. Caylus, t. 3 pl. VIII, p. 4,

On est seulement en peine de savoir ce que signifie cette élévation placée sur la partie antérieure : les monumens que je cite prouvent que c'est l'anneau par lequel on suspendoit cette amulette : tous en ont un fait absolument de la même manière. Ainsi, celui qui a fait graver ce scarabée, a voulu qu'on y représentât cet ornement commun à tous les Egyptiens, pour le porter graver sur un scarabée, autre emblême religieux, au lieu d'en avoir la simple représentation modelée. — Voyez, sur cette pierre, Caylus, tome 2, p. 42, pl. x, n.° 3.

17. Œil au simple trait, avec un corps anguleux sur la droite. Il ressemble très-bien à celui de Stosch, gravé par Schweikart, pl. 1, n°. 4. Il est sur une petite émeraude, probablement de celles que Pline dit qu'on trouvoit en Egypte auprès de Saïs. Il y a, sur le revers, des caractères basilidiens.

18. La croix ansée est un des signes les plus ordinaires parmi les hiéroglyphes. Schweikart, pl. 1, n.° 6, en a figuré une du cabinet de Stosch, qui ressemble beaucoup à la nôtre, excepté que la nôtre est placée au-dessus d'un œil. Celle de Stosch est sur une cornaline; la nôtre sur un jaspe verd. Caylus, tome 3, p. 15 pl. III, n.° 3. C'est encore à tort qu'il appelle cette pierre *une agathe noire* : il n'y a point d'agathe de cette couleur.

19. Espèce d'entrelas composé de six tourbillons, qui rentrent l'un dans l'autre : au milieu est un corps, linéaire, et à l'extrémité une espèce d'ovale. Tout est enfermé dans un cercle ovale en forme de cordonnet.

La pierre est un jaspe d'un gris jaunâtre. Caylus, tom. 4, p. 41, pl. XIII, fig. 4.

20. Six tourbillons semblables aux précédens, entourrés d'un cercle ovale : au milieu sont différens hiéroglyphes au-dessus desquels est un œil, *sibriste magnescei*. Caylus, en décrivant la pierre précédente, tom. 4, p. 41, pense que cet entrelas est un hiéroglyphe qu'il juge fort ancien d'après sa simplicité. Raspe, n.° 11, en décrivant un souffre d'après un jaspe verd du Muséum britannique, qui offre les mêmes tourbillons et quelques autres signes qui paroissent être sous l'influence d'une figure, pense que l'explication de ces sortes de figures peut être cherchée dans l'astronomie. Winkelman a décrit une pierre de Stosch, qui représente douze tourbillons semblables, au milieu desquels est une chèvre : mais il n'a pas tenté d'en donner l'explication. Voyez cette pierre gravée par Schweikart, pl. III, n.° 14. Caylus a aussi décrit cette pierre, tom. 6, p. 13, pl. III, fig. 8.

PLANTES.

21. La fleur et le fruit de la persea sont très-communs sur les monumens égyptiens : ils coëffent ordinairement la tête de ces divinités. De Guignes a prétendu qu'un mot qui, dans le dictionnaire chinois, signifie *puissance*, avoit tant d'analogie avec ce symbole, qu'on peut croire que c'est celui de la puissance. Caylus a adopté peut-être trop facilement cette explication, tom. 5, p. 41. Quoi qu'il en soit, cette coëffure se trouve aussi sur plusieurs pierres. Winkelman, dans sa description des pierres de Stosch, en

rapporte quatre qui ont été gravées par Schweikart, pl. III, n.os 14 — 17. Celle-ci, qui est sur une cornaline, a été publiée par Caylus, tome 4, pl. XIII, n.° 2.

22. Même sujet, même pierre. Cayl. id. n.° 3.

23. La persea, dans cette cornaline, est au-dessus d'un scarabée placé entre deux voiles. Cayl. tome 5, p. 33, pl. XII, n.° 2.

24. La persea, sur le fruit de laquelle est le signe du soleil : on voit au-dessus celui de la lune. V. Caylus, qui décrit cette cornaline, tom. II, p. 36, et l'a fait graver assez mal pl. IX, fig. 6. Il y a ici un défaut contraire à celui que je remarque dans plusieurs de ses figures de pierres gravées : le dessin n'est pas assez terminé ; car le travail de cette pierre est très-bon et très-fini.

25. Scarabée, émail imitant la turquoise, dont la base présente quelques traits linéaires avec le croissant de la lune, surmonté d'un disque que Caylus dit être le soleil, mais il n'est pas radié, et je pense plutôt qu'on a ainsi grossièrement représenté le fruit et les feuilles de la persea. V. Caylus, t. I, p. 34, pl. IX, n.° 3.

ANIMAUX.

MAMMIFÈRES.

26. Cercopithèque à tête de chien, ayant une longue queue et tenant un vase assez semblable à nos arrosoirs. Il a le pénis très-prononcé, et au-dessus de la tête un disque. Le singe sacré, ou cynocéphale, est représenté sur quelques-autres pierres, et dans

une attitude encore plus obscène. V. Raspe, n.° 230. Je ne sais pourquoi Caylus regarde cette figure comme une divinité composée ou panthée. On sait que le cynocéphale étoit chez les Egiptiens un singe sacré que les Grecs ont nommé ainsi, parce qu'il paroissoit tenir du singe et du chien : c'est le *simia cynocephalus*, L. Plusieurs pierres gravées représentent ce singe sacré adorant la nouvelle lune. Il est ainsi figuré sur un souffre donné par Raspe, pl. v, n.° 221, d'après un jaspe, avec le basilic sur la tête : ce qu'il explique très-ingénieusement. Horapollon dit que le singe, ainsi organisé comme en adoration, est le symbole de la lune. Il le décrit ayant sur la tête quelque chose de royal : Βασιλειον επι την κεφαλην εχοντα. Mais cela ne veut rien dire ; et en substituant, conformément à ce jaspe, Βασιλίσκον à Βασιλειον, ayant le basilic sur la tête, cela forme un sens raisonnable.

Dans notre pierre, le singe sacré a non pas le basilic, mais la lune elle-même sur la tête, et il paroit lui faire une libation. Du reste, la représentation que Caylus a donnée, pl. x, fig. 2, n'est pas plus exacte que sa description n'est satisfaisante ; il lui a donné une queue floconnée comme celle du lion, tandis qu'elle est égale par-tout, et pointue à son extrémité comme celle du singe.

Le bec renversé du vase étonne Caylus ; il lui paroît singulier, parce qu'il ne pouvoit jamais être tout-à-fait plein. Ce vase étoit peut-être particulier aux libations, puisque sa forme indique qu'il est destiné à répandre.

Les caractères qui se lisent sur le revers et qui ont été gravés par les Basilidiens, nous forceront d'y revenir en traitant des Abraxas.

27. Cercopithèque ayant la persea sur la tête : *Lapis lazuli.* . . . . . .

28. Cynocéphale, vêtu d'une tunique rayée obliquement, qui semble l'emmailloter jusqu'aux genoux, ayant la tête ornée du croissant, et tenant dans sa main gauche une pièce carrée figurant ou l'ouverture, ou l'anse d'un vase, et dans sa main droite un petit animal à longues oreilles, dont la forme approche de celle d'un lièvre, et qui me paroît avoir les jambes antérieures plus courtes que les postérieures : ce pourroit être la gerboise, *Dipus Jaculus*, L.

Caylus a commis bien des erreurs dans la représentation et la description de ce scarabée. Il dit que c'est un jaspe gris, et il est d'un jaune de cire : il dit aussi que la tête de la figure est celle d'un taureau, et cela lui paroît mériter une explication. Mais cette tête est celle du singe cynocéphale, emblême, comme nous l'avons vu de la nouvelle lune, et ses prétendues cornes sont cet astre dans son croissant.

Le corps que la figure tient de la main droite n'est, dit-il, ni une clef, ni un vase : mais ne se peut-il pas que ce soit l'anse carrée d'un vase, ou l'orifice d'un vase carré ?

Quant à l'animal, il n'ose décider si c'est une souris ou une grenouille : cependant le graveur lui a donné, sur la planche, la figure d'une grenouille. Mais les oreilles devoient lui apprendre que ce n'étoit pas une grenouille, et la très-grande longueur de

ces oreilles et l'absence de la queue lui prouver que ce n'est pas une souris. Si ce n'est pas un lièvre, c'est la gerboise, si commune en Egypte : les pattes antérieures me paroissent plus courtes que les postérieures, et c'est ce qui me le persuade.

C'est dans son tome 4, p. 3, que Caylus a parlé de cette pierre : il l'a figurée pl. x, n.° 3.

Cette gravure est d'autant plus curieuse, que je n'en connois aucune semblable : elle a une inscription basilidienne.

29. Cynocéphale tenant une palme. *Hématite.*

30. Scarabée d'émail vert, sur lequel on voit un lion, un taureau, et au-dessus de ce dernier un vase, dont la forme approche de celle de nos bouteilles. Caylus, tom. 4, p. 30, pl. x, fig. 3.

31. Le taureau, et au-dessous le signe du capricorne, pierre astrologique, cornaline. On lit au revers : ROMV. XXI APRIL.

32. Morceau de cacholong, taillé en anneau, mais percé d'un très-petit trou, pour être porté en amulette, représentant un bélier, au-dessus duquel est un oiseau. Le travail paroît égyptien.

Oiseaux.

33. Epervier mitré, ayant derrière lui le serpent et devant, la croix ansée. Plus bas est une espèce de table avec cinq points. Caylus explique ces caractères par ces mots : *La souplesse et la sagacité viennent à bout de tout ;* mais cette explication est un jeu d'esprit. Du reste, il se trompe, en

disant que la pierre est une agathe noire ; il n'y a point d'agathe noire, et c'est un jaspe verd. Tome 6, p. 3 ; le dessin qu'il en a fait faire pl. XII, fig. 3, n'est pas non plus très-exact ; le dessinateur a représenté les objets d'une manière trop régulière, il auroit dû d'ailleurs graver sa planche au miroir.

34. Epervier mîtré. Jaspe sanguin.

Amphibies.

35. Un crocodile, au-dessus duquel est un autre animal, regardant du même côté, et placé sur la base d'un scarabée d'un émail bleu, imitant la turquoise. Caylus dit que cet animal est un cheval, mais il n'en a aucun caractère. La bosse du dos, la manière dont il est couché sur ses quatre pattes, comme font les chameaux pour recevoir leur charge, me persuade que c'est le dromadaire qui a été si grossiérement figuré. Il est naturel de voir sur une pierre de l'Egypte, des animaux qui appartiennent aussi essentiellement à ce pays, que le crocodile et le dromadaire. V. Caylus, t. 4, p. 40, pl. XV, n.° 1. Dans sa gravure, le cheval est si bien terminé, qu'il est impossible de douter que c'en soit un, mais la pierre est bien différente. Ce défaut de fidélité est malheureusement trop fréquent dans les figures de Caylus.

Insectes.

36. Scorpion extrémement mal figuré, et dont les traits sont seulement grossièrement indiqués sur

une cornaline.... Cet insecte seroit méconnoissable, si Natter n'avoit pas publié une figure à-peu-près semblable, mais seulement un peu plus terminée (6). On reconnoît ici les traits du touret; le corps est formé de lignes parallèles; les pattes sont faites par un outil plus petit; on voit que la ligne est interrompue. Ce morceau n'a rien de curieux qu'en ce qu'il indique les premiers moyens de l'art.

37. Scorpion mieux terminé, jaspe sanguin. Pierre arrondie.

38. *Idem.* Jaspe sanguin octogône.

ANIMAUX FABULEUX.

39. Sphynx voilé, mîtré et aîlé, ayant au-dessus de lui le soleil et la lune, et en face l'agathodemon, ou du moins un corps qui lui ressemble; le champs sur lequel ce sphynx est posé, ressemble à celui des pierres étrusques. Cette pierre est fort ancienne et véritablement égyptienne: elle confirme que les égyptiens ont aussi représenté le sphynx avec des aîles. Le revers porte une grappe de raisin avec ces mots: *Hon. Patr. Bib.* Ces mots ont sûrement été ajoutés dans un temps plus moderne. Si ce mot *Bib* n'est pas le commencement d'un nom propre romain, tel que Bibulus, on pourroit présumer, à cause de la grappe, que ce revers est consacré à Bacchus, et lire: *HONOR PATRONO BIBENTIUM.* Cornaline.

DIVINITÉS ÉGYPTIENNES.

40. Osiris, avec une tête d'épervier, tenant de

(6) Pl. III, n.° 1.

la main droite la croix ansée, et ayant la tête surmontée d'un disque qui paroît indiquer la lune. Anubis, tenant également de la main droite la croix ansée, et tenant avec Orisis, de la gauche, une palme ou branche de roseau avec une tête de huppe; au-dessus est le disque rayonant du soleil. Caylus pense qu'on pourroit regarder ce sujet comme le symbole de l'alliance particulière de deux nomes. Il a commis plusieurs fautes dans sa description : il appelle la pierre une hématite, c'est un jaspe verd; il dit que le bâton que tiennent les deux figures est garni de plumes, et ces prétendues plumes sont des feuilles de graminées : quand à l'explication, si elle n'est pas vraie, elle est du moins possible et certainement ingénieuse. V. Caylus, tome 5, p. 10, pl. 11, n.° 4.

41. Sujet à-peu-près semblable au précédent, également sur un scarabée de cornaline. Deux figures très-grossières, dont l'une a une tête d'épervier et un disque sans rayons au-dessus, tiennent un bâton qui porte une tête de huppe. Caylus regarde cette gravure comme un travail sarde; mais sur quoi cette assertion est-elle fondée? N'est-il pas plus naturel, puisque le costume est égyptien, que le sujet est égyptien, d'y voir un travail égyptien, grossier ou à cause de son antiquité, ou parce qu'il a été fait par un ouvrier qui n'en savoit pas davantage? Comme ces pierres se portoient en amulète, il en devoit être comme de nos croix, de nos reliquaires, etc. Il devoit y en avoir pour tous les goûts et à tous les prix. On reconnoit dans cette cornaline les

traits du touret et sur-tout de la bouterolle. La gravure de Caylus est trop terminée. V. Cayl. tome 4, p. 88, pl. xxx, n.° 1.

42. Figure grossièrement tracée, qui par sa tête conique, paroît être celle d'Osiris, Silex percé; derrière sont des lettres grecques qui ne forment aucun sens.

43. Tête d'Isis, vue absolument de face sur une sardonyx; elle n'est reconnoissable qu'aux grosses lèvres, au nez large et épaté, car elle n'a aucun des attributs de la déesse : elle est placée dans un encadrement massif qui suit les contours du col et de la tête; si cette pierre n'a rien d'agréable du côté de la partie poëtique, on peut dire que, relativement à la partie méchanique, elle est d'un excellent travail. On peut l'attribuer au temps d'Hadrien, époque à laquelle les superstitions égyptiennes s'introduisirent à Rome, et où les courtisans portoient les images de ces divinités, particuliérement celle d'Harpocrate, sous les traits d'Antinous. Ce camée est monté en bague; la monture est d'or. Le travail est égyptien.

44. Tête d'Isis, vue de face avec la coëffure ordinaire; les pentes sont rayées transversalement; cette tête a le vrai caractère égyptien; elle est peut-être plus ancienne que la précédente, son époque paroît être la seconde de l'art chez les égyptiens; c'est-à-dire, celle qui s'écoula depuis Cambise jusqu'aux Ptolémées; ce beau camée est monté en cuivre doré; il est gravé sur un cacholong.

45. Buste d'Isis voilée avec la persea sur le front,

front, et la robe ornée de pierreries ou de perles; la figure n'est point égyptienne, et la coëffure ressemble à celle des impératrices romaines, à l'exception de la fleur de la persea; et les traits de la figure, sont ceux de Livie sur ses médailles. J'ai comparé cette tête avec celles que nous avons de cette impératrice, et sur-tout avec celle de la figure de la grande Sardonyx du cabinet; je les ai trouvé très-ressemblantes, et cette princesse est bien plus reconnoissable dans ce camée que sur celui publié, t. 2, p. 37, par les auteurs de la description des pierres du duc d'Orléans.

Le travail de ce cacholong est extrêmement fin et agréable; le dessin en est très-pur, et annonce un artiste grec. La coëffure est élégante, la fleur de persea agréablement posée, et le voile placé avec grace.

Livie aimoit les arts et les lettres: elle avoit du goût pour tout ce qui pouvoit étendre sa gloire et flatter son ambition; il n'y a point d'impératrice qui ait été figurée plus souvent sur les médailles et sur les pierres gravées, et l'Egypte avoit concouru, comme les autres villes qui avoient subi le joug de Rome, à lui rendre cette espèce d'hommage. Alexandrie lui a fait frapper plusieurs médailles. Est-il, d'après cela, extraordinaire qu'un artiste grec l'ait représentée sous les traits de la divinité protectrice de l'Egypte.

J'ajouterai à ces faits, qu'Auguste qui venoit de joindre l'Egypte à l'Empire romain, avoit aussi reçu à Rome les divinités égyptiennes; il avoit

même, si l'on en croit Dion Cassius (7), élevé un temple à Isis et à Sérapis; ce culte éprouva ensuite différentes variations jusqu'au temps d'Hadrien, qui lui accorda la plus haute protection.

35. Isis en pied, faite d'une sardonyx, dans laquelle la couche de sardoine est entre une couche d'agathe et une de cacholong; la tête, la coiffure et les pieds sont pris dans la couche de sardoine : le corps est seulement indiqué par une séparation qui marque les jambes. La tête est vue de face. Ce curieux camée paroit être de la fin de la première époque ou du commencement de la seconde du style égyptien.

46. Isis debout, coëffée de la persea, tenant de la main gauche un oiseau, et de la droite un enfant. Sardonyx.

47. Isis présentant le sein à Apis qu'elle caresse, scarabée de schiste argilleux, gris fragmenté..... Caylus qui a décrit ce scarabée, t. 4, p. 28, pl. x, n.° 1, l'explique autrement; il rapporte le trait raconté par Diodore de Sicile, où il est dit qu'Isis plaça les membres d'Osiris tué par Typhon, dans une vache de bois, ce qui fit donner le nom de Busirès à une ville d'Egypte, comme qui diroit Βους οσιριδος vache d'Osiris..... Il se glorifie beaucoup de cette explication.

Vinckelman, cabinet de Stosch, p. 7, a décrit un jaspe verd, représentant Isis, allaitant Apis; il est figuré dans son histoire de l'art, édition fran-

(7) L. XLVII, c. 15, p. 501.

çaise : on voit le même sujet sur un bas-relief d'ivoire, cité par Bronarotti (8).

48. Isis en pied, vêtue à la grecque et coëffée également avec ses cheveux et la persea sur le front; elle tient de sa main droite le sistre, et de la gauche une corbeille ou un vase à anse : à ses pieds on voit un petit animal qui, à en juger par ses longues oreilles, est un lièvre ou un lapin. Cette jolie gravure, d'un travail romain, a été figurée par Mariette, planche IX, mais avec une grande infidélité. D'abord il a donné à sa figure une tête trop inclinée, et il lui a donné un chignon et l'ourrelet qu'elle n'a pas; au contraire, l'extrémité des bandelettes qui attachent sur son front, et lient avec ses tresses la fleur de persea, tombent avec grace sur son col. Secondement, le sistre, dans l'original, n'est pas aussi bien fait et terminé par un bouton comme dans la figure de Mariette. Les plis de la robe n'ont pas été fidèlement rendus par son graveur : il a donné à sa figure une cruche d'une jolie forme, au lieu du pannier ou du vase à anse qu'elle tient à sa main. Enfin, il n'a point exprimé le petit animal dont on apperçoit la tête, et il a fait voir mal-à-propos les pieds qui, dans l'original sont cachés par la robe. Raspe cite un souffre de cette pierre, n.° 3153; il paroît qu'il a été modelé d'après la figure, et que ce n'est pas une empreinte de la pierre même; car il auroit facilement remarqué ces différences.

Cette figure n'est probablement pas celle d'une

(8) *Osserv. Sopra alc. medaglion*, p. 70.

Isis, mais d'une femme égyptienne, adonnée aux superstitions Isiaques.

Mariette ne fait pas mention des caractères basilidiens qui se lisent sur le revers de cette pierre.

Cette pierre est montée en cuivre; c'est un anneau à bascule. La pierre est un jaspe sanguin.

49. Figure composée de simples lignes grossièrement tracées sur un silex gris, cubique. La tête qui me paroît avoir quelque chose de celle d'un chien, me fait penser que ce pourroit être celle d'Anubis. Derrière est un vaisseau grossièrement tracé.

50. Anubis, vêtu en soldat, avec le tablier, portant la croix ansée de la main gauche, et de la droite un bâton, terminé par une masse semblable à cette espèce de roseau que nous nommons masse d'eau, *typha palustris*, autour duquel le serpent *Cerastes* s'entortille. Anubis a la tête radiée comme celle du serpent *Agathodæmon*. Caylus qui a gravé ce *jaspe sanguin*, qu'il appelle simplement une pierre verte, pense qu'Esculape est d'origine égyptienne, et que le serpent est chez les égyptiens comme chez les grecs, le symbole de la santé. Il paroît plutôt raisonnable de regarder cette pierre comme un mélange des fables égyptiennes et de celles des grecs. Ceux-ci regardoient Apollon comme le soleil et le dieu de la médecine; et les basilidiens auront composé ce mélange bizarre des attributs Apollon, représenté sous les traits d'Anubis. Cette

pierre est chargée de caractères basilidiens. Elle est figurée par Caylus, t. 6, p. 57, pl. VII, fig. 5.

51. Anubis étendant les bras, et paroissant prier pour une momie étendue sur un lion marchant. Cayl. t. 4, pl. XIV, fig. IV.

52. Harpocrate nud, accroupi, et assis sur la fleur de la persea. Sardonyx d'un bon travail.

53. Harpocrate nud, assis sur un gazon semé de fleurs, tenant à la main droite la corne d'abondance : bon travail grec.

54. Harpocrate mîtré ; belle sardonyx. Il a, sur le côté de sa mître, cette espèce de touffe qui lui est ordinaire, et sur son col, un collier croisé de perles. Cette pierre a appartenue à l'abbé Bizot : elle a été figurée non pas finement, mais assez exactement par Cuper. *Harpocrate*, page 171.

55. Harpocrate accroupi. Hématite.

56. Harpocrate de profil, assis sur le lotus, de la tige duquel sortent d'autres lotus : il a, sur l'épaule, le fouet ou fléau d'Osiris. Autour est un grainetis que Gori dit être le signe d'un travail étrusque, d'où Caylus pense que ce scarabée peut avoir été commandé en Egypte, par un Etrusque que le hasard y avoit conduit : mais ce grainetis s'observe encore autour d'une pierre de notre cabinet, qui représente l'œil, symbole égyptien, et figuré aussi par Caylus, t. 2, pl. X, n.° 3. On pourroit dire que ces pierres

ont été gravées par des Etrusques pour des Egyptiens ; mais les hachures de ce grainetis et celles qui forment cette bande arquée, que l'on prend pour les sourcils, sont les mêmes, et l'effort d'imagination de l'un à l'autre n'a pas dû être très-considérable, et ces hachures s'observent sur une pierre de Stosch sans encadrement et sans grainetis. Schweikart, pl. 1, fig. 2 et 3 ? d'où on peut conclure que ce caractère donné aux pierres étrusques n'est pas exclusif. Voyez, sur cette pierre, Caylus, t. 3, p. 35, pl. VII, fig. 6.

57. On reconnoît, sans peine, Harpocrate sur cette hématite que Caylus appelle, je ne sais pourquoi, une agathe noire : il est dans le milieu de la pierre, accroupi comme de coutume, sur un corps que Caylus dit qu'on pourroit appeler un foudre, mais qui, par ses rayes transversales allignées, me paroît simplement la portion d'une espèce de natte ou de tapis. Il a sur l'épaule le fouet ou le fléau, sur la tête un globe, peut-être la lune, et en face un corps étoilé, peut-être le soleil; autour sont quinze animaux divisés par grouppes, de trois de chaque espèce ; en haut trois scarabées, que le graveur de Caylus a mal-à-propos changés en crabes ; à droite, trois béliers ; à gauche, trois chouettes, reconnoissables au bec fort et recourbé et à l'aigrette ; au-dessous à gauche, trois crocodiles, et à droite, trois animaux qui me paroissent être le phoque, appelé vulgairement VEAU MARIN, *phoca vitulina*. Voyez Caylus, tom. 3, p. 44, pl. X, fig. 2.

58. Autre pierre offrant le même sujet, à l'exception que les trois crocodiles sont placés horizontalement au lieu de l'être perpendiculairement, comme dans la précédente. Le tout est enfermé dans un serpent qui mord sa queue, et chargé de caractères basilidiens.

59. Harpocrate accroupi entre une figure d'Anubis et une figure de femme : au-dessous de lui sont une petite figure et deux corps ronds. Le revers de cette hématite porte un aigle au-dessus d'un globe. Ce revers fait soupçonner à Caylus que cette pierre est égyptienne, mais peut-être de Persepolis. Je pense que ce revers a été ajouté avec les caractères basilidiens dont cette pierre est chargée. Cayl. t. 4, p. 61, pl. XXI, n.os 1, 2.

INSTRUMENS.

60. Très-joli vase bien gravé et d'une forme extraordinaire. V. Caylus, pl. II, n.° 3 : il y a derrière des caractères basilidiens. Ce vase est, dit Caylus, à pied et à anse ; mais ce qu'il prend pour l'anse, est la poignée d'une machine à laquelle ce vase est attaché. Un souffre égyptien qui est au Muséum, fait voir la machine, qui est une machine hidraulique avec une roue à engrainement : ce que Caylus appelle le pied du vase me paroît être l'extrémité des attaches, par le moyen desquelles le vase est fixé à la machine. La pierre est une hématite.

61. Vase à-peu-près de la même forme que le précédent, mais sans engrenage. Sardoine barrée.

62. Cylindre, publié par Caylus, tome 2, p. 35, pl. IX, fig. 2. Il a la forme de ceux où l'on voit des Perses et des caractères persans; mais le costume indique que le sujet est égyptien : ce qui peut autoriser la conjecture que les cylindres persépolitains, dont nous parlerons bientôt, ont été faits par des Egyptiens pour des Persans, pendant les cent trente-cinq années où les Perses ont été les maîtres de l'Egypte. Ce cylindre offre une espèce de las entre deux oiseaux, que Caylus nomme, je ne sais pourquoi, des scarabées, mais dont les pattes, les ailes et le bec sont si distincts, qu'on ne peut les confondre; à droite, une figure vêtue d'une tunique courte, et une autre qui a les ailes rebroussées, s'entretiennent; on voit également une figure ailée : toutes ces figures ont, à la main, un bâton surmonté d'une tête de huppe. Parmi les figures, deux ont des ailes comme en portent les chérubins du temple de Salomon; mais elles environnent les reins, s'étendent en avant, et sont inclinées vers la terre. On voit aussi des figures ailées sur la table isiaque.

63. Amulete parallélipipède de serpentine, avec des traits irréguliers.

56. Autre amulette de même forme et de même matière. Sur une des faces on voit une figure d'homme avec une tête allongée comme celle du singe, et de l'autre un chevreau. V. Caylus, tom. 2, p. 34, pl. IX, fig. 2.

BIOGRAPHIE.

Notice sur Riché Van Ommeren, littérateur hollandais.

Riché Van Ommeren, recteur de l'Ecole latine d'Amsterdam, est mort dans cette ville le 6 janvier 1796, âgé de 38 ans. C'est une véritable perte pour cette école; et, dans la disette actuelle de sujets, qui, parmi les Bataves comme ailleurs, se distinguent dans la culture de la littérature ancienne, nous craignons que cette perte ne soit pas facile à réparer. Au mérite d'excellent littérateur, *Van Ommeren* joignoit celui d'un très-bon citoyen et d'un ardent ami de la liberté. Il aimoit à consacrer ses loisirs à la poésie latine, et nous connoissons de lui plusieurs productions également empreintes au cachet de la verve et du talent. Il a, de plus, laissé un très-bon ouvrage en hollandais, sous le titre de *Horace envisagé comme homme et comme citoyen*, où il venge, avec non moins de jugement que d'érudition, la mémoire de ce poëte, des imputations calomnieuses dont on a cherché à flétrir sa moralité et son patriotisme.

Nous aimerions à en offrir une esquisse à nos lecteurs, si nous étions à portée de nous la procurer; mais n'ayant sous les yeux en ce moment que trois pièces de vers latins, sorties de la plume de notre savant compatriote, nous devons nous borner à les extraire. Nous pensons, au reste, que ces extraits ju-

tifieront abondamment les éloges que nous venons de lui donner. En 1790, nous fîmes imprimer chez *Didot*, une ode de *Van Ommeren*, en mètre alcaïque, et de trente-six strophes, dont le sujet étoit la première fédération au Champ-de-Mars. En voici le début :

Quis corda fervor concitat? an Deus
Descendit astris? auferor! auferor!
Non ante vulgatos per orbem
Quis populus peperit triumphos?

On remarquera sans doute dans ces vers, la chaleur et l'harmonie du genre. L'auteur peint l'autel de la patrie :

Hic ara, verno roscida cespite,
Surgit, ligatis non sine floribus.
O blanda majestas, honore
Pontificum potior superbo!

Ne tangat aram, qui docili jugum
Service gestat, vel madet impia
Cui dextra civili cruore:
Ingenuis procul ite sacris!

La mère, vivement émue, conduit ses enfans aux marches de l'autel : le vieillard sourit au bonheur de ses neveux; l'habitant des campagnes apporte les débris du joug sous lequel il a gémi si long-temps; la noblesse renonce à ses titres et condamne aux flammes ses fastueuses décorations. Il n'y aura plus désormais d'autre noblesse que celle de la vertu. Enfin, la re-

ligion paroît avec ses ministres : la superstition et le fanatisme s'enfuient vers les bords de l'Escaut.

Nunc scandit altos Religio focos,
Pectus recenti candidior nive,
Monetque pallentes ministros
Ferre Deis animum pudicum.

Jam Diva sacram pellit inertiam,
Aurumque fallax, et vetitas preces;
Gazasque depromit sepultas,
Nobile pauperibus levamen.

Fugit voluptas juncta tyrannidi,
Mentita cœlum, pasta cruoribus;
Blandumque detestata solem,
Scaldi, tuas repetit cavernas.

Une mention un peu diffuse est ensuite accordée à Louis ; après quoi le poëte s'écrie :

O magna fractis Gallia vinculis!
Europa spectat te genibus minor :
Te, gentium regina, cantat,
Servitii domitrix aviti!

Il voit, dans un avenir prochain, tous les trônes ébranlés, l'effroi des despotes et le triomphe des peuples.

Minantis acer terga tyrannidis
Infestat ultor : jam thalamo timent
Stirpique reginæ potenti :
Jam laceræ titubant curules.

Accendit aures fulmineus graves
Clangor tubarum; jam populos novæ
Ad arma serviles, ad arma,
Progenies animat Catonum.

Ces citations suffisent pour faire apprécier le talent de *Van Ommeren*. Horace assimile à la téméraire et malheureuse entreprise du fils de Dédale celle du poëte lyrique qui voudroit suivre Pindare dans son vol hardi. Nous ne croyons pas que l'on veuille appliquer cette comparaison au poëte batave, marchant sur les traces du favori de Mécène. Il l'a imité encore dans un autre genre, dans celui des *Epîtres*, et nous ne pouvons passer sous silence son *Epistola Horatiana ad Jacobum Hooft, de nativitate filioli.* L'auteur rappelle l'usage de ces peuples, qui, à l'aspect d'un enfant nouveau-né, font retentir les airs de leurs plaintes et de leurs gémissemens, et qui accompagnent leurs morts au tombeau avec des chants d'allégresse. « Ont-ils raison? »

Non ita : si quis enim morbosus sprevorit hospes
Ostrea Lucrini, stomacho quis crederet ægro ?
Aut oculis si quis genitricis ab ubere captus
Despiciat Tyriam chlamidem, sumptoque triumphet
Tegmine Tænario, misero quis judice fidat ?

« L'ignorance, le malheur et le dégoût sont de « mauvais juges. Cependant on ne peut nier que la « vie ne soit traversée de beaucoup d'épreuves, et « un voile si épais enveloppe les destinées d'un en- « fant qui vient au monde, qu'on ne sait trop quels « vœux former pour lui ». Le poëte parcourt les dons de la fortune, les succès de l'ambition, l'éclat des armes et le renom immortel du guerrier; il voit des peines attachées à toutes ces conditions. « Mais la sa- « gesse? Ah! si le ciel te la donne en partage, qu'il

« te donne aussi un estomac de fer pour digérer la « ciguë de Socrate ».

At pulchrum ingenio pollens sapiensque vocari !
Si juvat hoc ; ne quid posthac sapientia felix
Postulet , ô faciles superaddite ferrea , Divi ,
Viscera , socraticam bene concoctura cicutam !

« Il ne faut pas grand chose au voyageur qui se « propose de franchir les sommets glacés des Alpes ; » des membres durcis au froid, du courage et de la » valeur pour se défendre contre les brigands, un « bon mulet et un peu d'argent. Il n'en faut guères plus « pour le pélérinage de la vie ».

Sic tibi dent superi stomachum nervosque valentes ;
Sitque domus domino satis apta , et munda supellex ,
Aurea quam dapibus sapientia adornet inemptis.
Mens tibi sit constans super his , majoribus æqua ,
Quæ neque regalem , vulgi neque suspicit aurum ,
Nec solas metuit sylvas , urbisve tumultus ;
Quæ media sibi nocte placet , nec , qua sit eundum ,
Negligit , et mortem cœli revocat optima dona !

Nous aimons à croire que notre poëte s'est peint lui-même dans ces vers pleins de raison et de sentiment. Nous terminerons cette notice par un morceau d'un autre genre, tiré d'une élégie qu'il adressa à son digne ami, Herman *Bosscha*, affligé de la perte d'une épouse chérie. Il le console sur-tout par l'idée de l'immortalité. Le desir que l'auteur de la nature en a gravé dans nos cœurs, le reproche qu'on pourroit lui faire sur tant de germes de perfection, qui parviennent à peine dans cette vie à leur pre-

mier degré de développement, nous sont des garans assurés de cette espérance.

Anne ideo ætheræ jactamus semina stirpis,
Ut rapiant nigri munera tanta rogi ?
Anne ideo æternæ est animis spes insita vitæ,
Ut pereat fluxis diripienda notis ?
Non ita. Terrenis mens corporis excita vinclis,
Descrit abjecto pondus inane solo ;
Contemtorque rogi, superas escendit ad arces,
Aureaque ætherea præterit astra fuga.

On nous permettra de tracer l'épitaphe suivante sur la tombe de notre compatriote.

Conditus hic placida, Richee, quiete recumbis,
Invidit vati cui Venusinus olor ;
Sive arguta tuo pangatur epistola versu,
Imparibusve sonet grandior oda modis.
Te duce in Aonii tendebat culmina montis
Amstelii surgens fama juventa soli :
Te patriæ infundente et libertatis amorem,
Crescebat, proavis digna futura suis.
Sit tibi terra levis, nulli calcanda tyranno ;
Barbariæ exemplum sit pudor usque tuum.

P. H. Marron.

MORALE.

Pensées sur l'amour de la renommée.

LA gloire n'est jamais que le fruit d'une belle action : la renommée l'est souvent d'une mauvaise. On peut donc avoir de la renommée sans gloire ; et l'une ne suppose pas toujours l'autre.

Un grand homme du dernier siècle, Condé, avoit le sentiment de la véritable gloire, lorsque, sans vouloir la définir, il disoit *qu'il falloit toujours chercher à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu.*

Quand l'homme supérieur entre dans la carrière, ce n'est pas pour se faire remarquer, mais pour atteindre le but. L'homme médiocre croit y parvenir ; lorsqu'il ne fait qu'attirer sur lui les regards de la multitude.

L'amour de la gloire est un sentiment généreux ; celui de la renommée n'est, au contraire, qu'un sentiment cupide.

On peut comparer les faveurs de la renommée à celles d'une prostituée ; elles finissent toujours, les unes et les autres, par l'avilissement.

Le crime mène plus promptement à la renommée que la vertu.

L'amour de la renommée s'alimente de tout et croît rapidement. Il devient une espèce de fureur que nous appellerons *doxomanie*, et celui qui en est possédé, *doxomane*.

Le doxomane ne peut souffrir les gens de mérite. Maître de leur sort, il les fait jeter dans des cachots ou monter sur l'échafaud.

Aux atrocités de l'orgueil, l'amour de la renommée réunit les bassesses de la vanité.

Le doxomane ne loue qu'avec des réticences malignes ou d'une manière si hyperbolique, qu'on ne peut pas s'y méprendre.

Il se fait le prôneur de tous les gens médiocres, et s'en sert pour attaquer les réputations les mieux établies.

La gloire, dit Cicéron, son amant passionné, est une renommée éclatante et répandue au loin pour de grands et nombreux services envers les siens, la patrie ou le genre-humain. Le doxomane n'en rend aucun : il désireroit bien de l'éclat, mais il se contente du bruit.

La réputation du doxomane ressemble aux ondulations formées dans l'eau par un jet de pierre : bientôt on n'en aperçoit plus de traces.

Si Thémistocle avoit été possédé de la fureur de la renommée, il n'auroit pas avoué que les trophées de Miltiade lui ôtoient le sommeil.

César

César pleura à la vue d'une statue d'Alexandre ; le doxomane l'auroit renversée.

L'homme illustre, qui ne s'est pas vainement agité comme le doxomane, vit dans la mémoire des siècles ; et la postérité, dit encore Cicéron, alimentera sa vie, qui sera toujours sous la sauve-garde de l'éternité. Quels beaux rêves ! du moins ils élèvent l'ame, que les idées du doxomane avilissent.

L'amour de la gloire est un instinct admirable dont les hommes médiocres ne connoissent pas le secret. Les stoïciens ne l'ont condamné que pour l'avoir confondu avec la doxomanie.

Platon aimoit la gloire, et Diogène la renommée : le premier a laissé des ouvrages immortels ; et le second, quelques saillies et des traits satyriques.

Ne le regardez pas ; il se mettra bientôt à l'abri, disoit Platon à quelqu'un qui plaignoit Diogène d'être exposé à une pluie froide et abondante. Ainsi voulez-vous, je ne dis pas, corriger un doxomane, mais le punir ? *ne le regardez pas, n'en parlez pas.*

Timon affectoit d'haïr les hommes et sembloit les fuir, afin qu'ils parlassent davantage de lui. S'il avoit été misanthrope de bonne-foi, il ne seroit point sorti de sa retraite, et n'auroit pas fréquenté la place publique ni monté à la tribune.

L'amour de la renommée a souillé quelquefois celui de la gloire. Alexandre eut l'un et l'autre. Peut-être,

après la prise de Thèbes, il ne laissa subsister Athènes que pour y trouver des louanges; récompense, selon lui, qu'il ne cessoit d'ambitionner dans le cours de ses vastes et rapides conquêtes.

Les Grecs de l'Ionie, en abolissant la mémoire d'Hérostrate, ne le nommèrent vraisemblablement pas dans leur décret. Théopompe fut le premier qui parla de ce décret et de celui qui en étoit l'objet. C'étoit trahir les devoirs d'un historien sage, qui évite de donner de la célébrité aux hommes jaloux de l'acquérir par des crimes aussi lâches que faciles. Du moins que l'*hérostratisme* soit désormais le mot de l'anathème prononcé contre ces doxomanes insensés qui, étant incapables de rien édifier, veulent accélérer l'action du temps, trop lent, selon eux, à détruire!

L'amour de la gloire, qui anime les grands hommes, diffère de l'estime publique, ou *philotimie*, que les gens de bien recherchent et obtiennent. On peut avoir de la renommée sans jouir de cette estime : mais privé d'elle, on n'a jamais de gloire vraie et solide.

Dans les dissentions civiles, où tout est crime et vengeance, la gloire se cache et l'estime publique se taît; la voix seule de la renommée retentit au loin : mais écho de toutes les factions, son langage est barbare et mensonger, les mots qui expriment le blâme ou la louange, y étant en raison inverse de leur véritable signification; et c'est, ajoute Thucydide, pour justifier les excès auxquels on se porte.

« Nous avons au-dedans de nous, dit Cicéron, je » ne sais quel pressentiment des siécles futurs, » et c'est dans les esprits les plus sublimes, c'est » dans les ames les plus élevées qu'il est plus vif, » et qu'il éclate davantage ». Celle du doxomane ne renferme pas cette preuve sentimentale de son immortalité ; ne cherchant que des jouissances hatives et précaires, s'occupant moins de l'avenir que du présent, aimant la renommée et non la gloire, il feroit croire au matérialisme.

Caton d'Utique chérissoit la gloire, et Favonius, philosophe qui le singeoit, n'aimoit que la renommee. La mémoire du premier ne périra jamais, et celle du second est presque oubliée.

Turenne, *qui avoit*, dit le cardinal de Retz, *presque toutes les vertus comme naturelles, et n'eut jamais le brillant d'aucune*, aimoit sincérement la gloire ; Villars, vain et cupide, n'ambitionnoit que la renommée.

L'amour de la renommée, étant une passion plus turbulente qu'active, se trouve rarement en Allemagne, et presque jamais en Espagne, depuis les guerres contre les Maures, et la publication du roman de Dom-Quichotte.

En France, l'amour de la renommée, ou doxomanie, donne beaucoup de ridicules, parce qu'elle tient à la vanité ; en Angleterre elle rend bisarre, comme y tenant davantage à l'orgueil.

Le glorieux se vante et s'admire : le doxomane préfère d'être vanté ou admiré.

Louis XIV disoit de son neveu, depuis régent : *C'est un fanfaron de crimes qu'il n'a pas commis.* Le doxomane l'est encore de bonnes actions qu'il n'a jamais faites, et qu'on ne sera jamais tenté de lui attribuer.

La doxomanie a eu ses martyrs, et un des plus remarquables est Pérégrin le Cynique. Quand on cessa de parler de lui, et que tous les moyens de réveiller sur son compte l'attention publique furent épuisés, il annonça qu'il se brûleroit aux jeux Olympiques. Ce malheureux énergumène tint en effet parole, mais malgré lui, et à l'aide de ses disciples, comme Lucien n'a pas manqué de l'observer.

Théophraste dit que l'ouïe est le plus passionné de tous nos sens : chez le doxomane rien de plus certain ; il semble n'exister que pour ses oreilles.

Entretenir sans cesse autour de soi le bruit de sa propre renommée, cela exige des efforts dont Sisyphe ne seroit pas capable. Le public, ennuyé tôt ou tard, se venge par le silence du mépris.

L'amour de la gloire est naturel et dans l'ame ; celui de la renommée est factice et dans l'esprit. L'un produit les héros et les grands hommes ; l'autre fait les aventuriers, les charlatans, et les empiriques de toutes les espèces.

La véritable gloire n'a qu'un objet ; la fausse, ou l'amour de la renommée, en change continuellement. Sigène débute par un voyage autour du monde ; il combat sous tous les pavillons, erre sur toutes les mers ; il touche aux colonnes d'Hercule, et s'approche du pays de la Toison-d'or. Hé bien ! la réputation de brave aventurier est le fruit d'une si périlleuse inquiétude d'esprit.

Enfin, Philastre prend la résolution de rendre à son père, mort depuis long-temps, des honneurs funèbres. Il lui érige donc un mausolée, et y grave une longue épitaphe de sa composition. Deux lignes renferment ce qui regarde le père, et tout le reste est rempli des titres du fils. Notre pieux doxomane croyoit ce monument éternel, sachant que tous les peuples ont révéré fort religieusement les sépultures, et ont condamné à de grièves peines ceux qui les violent. Il fondoit là-dessus une de ses espérances pour sauver son nom de l'oubli. Une si douce illusion est bientôt dissipée par l'hérostratisme..... etc.

Jam satis est : ne me Crispini scrinia lippi
Compilasse putes, verbum non amplius addam.

Horat. *Serm.* l. 1, *Sat.* 1, v. 120, 121.

S. C.

GRAMMAIRE.

D'une Langue universelle, de la nouvelle PASIGRAPHIE *; et par rapprochement, de l'art du sténographe et du télégraphe ; de l'écriture en chiffre, et de l'art de déchiffrer cette écriture.*

LA science du PASIGRAPHE (1) n'est pas autre chose que les signes d'une langue universelle, entendue et parlée aux yeux, chez toutes les nations. Sans doute que les auteurs de la nouvelle *pasigraphie* nous donneront au-devant des élémens qu'ils nous préparent, l'historique le plus complet d'un art qu'ils ont approfondi ; qu'ils nous feront connoître les hommes qui les ont précédés dans la même carrière, et qu'ils nous instruiront des premières tentatives faites dans cette science, et dont ils ont dû profiter. Cette *histoire complette de l'art*, rédigée par des hommes qui auront atteint le but, ne pourra être qu'extrêmement intéressante. En l'attendant, et pour suppléer à la trop courte et trop simple annonce des auteurs *pasigraphes*, nous allons donner ici une *notice* sur cet objet, pour satisfaire, autant qu'il nous sera possible, l'impatience de quelques personnes qui nous l'ont demandée.

Qu'on nous permette auparavant, une petite dis-

(1) Voyez-en l'annonce, vol. V, p. 556.

gression qui n'est point ici déplacée, et qui pourra ne pas déplaire à quelques-uns de nos lecteurs.

Il n'y a rien ou presque rien de nouveau sous le ciel. Cette *sténographie*, aujourd'hui si commode, si commune et si répandue, qui, il y a 1000 ans, nous paroissoit étonnante et neuve, existoit, et étoit pratiquée en Grèce, il y a 200,000 ans, par Xénophon; puis à Rome, par Ennius, Cicéron, Sénèque, et par plusieurs empereurs romains. Vers ce temps, les chrétiens instruits par l'évêque de Carthage (St.-Cyprien), se servirent de cette méthode pour s'entre-aider contre la fureur des persécutions de Dece. Depuis, bien après, dans le pays de Trèves, en 1621, le célèbre Jean Trithême, abbé de l'ordre de St.-Bénoît, publia en latin, un traité de sténographie, in-4.°; mais cet art, oublié et perdu, les anglais l'avoient déjà recrée, un siècle auparavant. Il a été renouvellé par eux, en Angleterre, en 1547, 1588, 1681, et dans le siècle où nous vivons, par Pierre Bales, Charles-Louis Ramsay, Macaulay, Weston et quelques autres; et de nos jours, par Samuel Taylor, professeur de cette science à Oxford.

La science du télégraphe, qui a étonné beaucoup de monde, n'est pas plus récente que celle du sténographe. En effet, on retrouve dans la Grèce, l'art *connu* et *établi* de se parler au loin. « Les » grecs, dit *Polybe*, avoient inventé une méthode » qui consistoit à faire lire au loin, à un observa- » teur, ce qu'on vouloit lui apprendre ». Cette méthode étoit si simple et si facile à expliquer, qu'on

en trouve les signes très-bien décrits dans son admirable histoire. Cet art du télégraphe, oublié et perdu, fut encore recréé par les anglais, plus avides que les autres nations, de ces sortes de découvertes. Dans le XVII.e siècle, parurent deux écrits, l'un de l'évêque de Chester, « le Mercure ou mémoire » de communiquer ses pensées à un ami éloigné, » 1641; l'autre par le fils de l'évêque de Bath, » *nuntius inanimatus*, 1657, lequel enseigne le » moyen de faire connoître ses pensées à un autre, » quelque éloigné qu'il soit ».

Mais soyons justes, et ne ravissons pas au citoyen Chappe, la gloire d'une superbe invention, d'une langue nouvelle, créée par lui, prêtée au besoin pour la correspondance *publique* et *secrette* de l'état. Cette télégraphie, en effet, deux fois imaginée par les anglais, il y a un siècle et demi, n'étoit en Angleterre qu'une science théorique, incertaine et peu connue. Dans les mains de l'artiste français, au contraire, elle est devenue une science pratique, mise en action, et avec les plus grands avantages, même dans ses premiers essais. Depuis, son mécanisme se perfectionnant tous les jours, se simplifie, gagne de vitesse et de précision, multiplie les moyens de correspondance et aggrandit son nevas épistolaire. Nous disons plus : cette science qui, sous une monarchie, ainsi qu'elle des aërostats, n'eût servi qu'à distraire et amuser les loisirs d'une cour ennuyée; dans un gouvernement républicain, et par les soins d'une administration vigilante et patriotique, ont été dirigées, l'une et l'autre, vers

un but utile à la chose publique. Mais revenons à l'objet qui fait le sujet principal de cet article, et duquel nous nous sommes peut-être trop écartés. Revenons aux différens *projets d'une langue universelle*, qui ont précédé la *pasigraphie*.

Il y a une telle diversité de caractères employés par les différentes nations, qu'on ne peut disconvenir que cette multiplicité est un grand obstacle à l'avancement des sciences; aussi plusieurs savans ont-ils essayé d'imaginer un caractère qui fût universel et qui pût être employé par chaque nation, dans sa propre langue : c'est-à-dire, qu'il falloit inventer un caractère réel, non arbitraire de mots et de noms, qui exprimât les choses mêmes; de sorte qu'un français en écrivant ce caractère, écrivit *cheval*; un espagnol en écrivant le même caractère, écrivit *caballo*; un anglais, *horse*; un grec, *ἵππος*, etc.

Les premiers qui proposèrent des essais d'un caractère universel, furent l'évêque Wilkins et d'Algarme. Le premier, Jean Wilkins, évêque de Chester, et membre de la société royale de Londres, publia en 1668, un livre anglais, sous le titre de « Langage philosophique, et d'un caractère réel » ou représentatif des choses mêmes (2) »; avec un dictionnaire explicatif, conforme à ce plan de l'auteur. Mais son entreprise n'eut aucun succès. Le seul, M. Boyle, son confrère, de la société royale de Londres, se donna la peine d'apprendre cette

(2) *An Essai towards à Real Character and à philosophical language. London*, 1662, in-fol.

langue et cette nouvelle écriture. « Peut-être, dit » Freret, l'évêque de Chester devoit-il s'en prendre à la manière dont il avoit rempli son plan ; » car il semble avoir eu moins d'égard à l'ordre » naturel des idées et des sentimens, qu'à celui des » cathégories de la philosophie péripatéticienne ? » Peut-être aussi l'exécution de ce projet est-elle » absolument impossible » ?

Freret : Réflexions sur les principes généraux de l'art d'écrire, etc., *t.* 9, *académ. des inscriptions.*

Leibnitz eut le même dessein que Wilkins (3) ; ce grand homme sentoit que la multitude des langues étoit fatale au génie, et prenoit trop sur la briveté de la vie. Il est bon, a dit un philosophe, de ne pas donner trop de vêtemens à sa pensée. Ce qu'on peut dire de plus probable à ce sujet, avec Freret, c'est que de tous ceux qui osèrent tenter cette entreprise, Leibnitz devoit être le plus capable d'y réussir.

M. Lodevic, dans les transactions philosophiques, donne un plan de caractère universel qui doit contenir une énumération de tous les sons simples, tels qu'ils sont employés dans toutes les langues, avec les avantages qui résultent de sa méthode.

Le père *Lami* de l'Oratoire, dans sa rhétorique, dit quelque chose sur les avantages et la possibilité d'un projet aussi difficile ; donne quelques moyens

(3) Voyez Leibnitz *de Originibus gentium ex indicio linguarum* Miscellan. *Berolinensia*, vol. 1, p. 2.

de perfectionner cette méthode, par le système *d'un langage plus laconique*. Voyez le tome 9, Encyclopédie alphabétique, in-fol.; et sur-tout, *Encyclopédie méthodique*, le tome 2, 2.e partie *de la grammaire*, où l'auteur de cet article établit et développe les moyens du père Lami. Voyez encore, *Esprit des journaux, février* 1777, l'article « ne pourroit-on pas établir une *Langue* » *universelle* à l'usage de tous les savans » ?

Le *journal littéraire* des années 1720 et 1721, nous offre un autre projet d'un caractère universel, par le seul moyen des chiffres arabes. Les combinaisons variées de ces neuf figures, dit l'auteur du projet, suffisent pour exprimer distinctement une quantité incroyable d'un nombre de mots, et beaucoup plus que nous n'avons besoin de termes pour exprimer nos idées, nos actions, nos biens, nos maux, nos devoirs, nos passions, etc.; et les chiffres arabes ont cet avantage, qu'étant déjà universellement connus et employés, on s'épargneroit la peine d'inventer et d'apprendre un nouveau caractère. Au reste, le plus difficile ne seroit point d'imaginer les signes les plus simples à tracer, les plus aisés à comprendre et à retenir; en un mot, les plus convenables à leur objet : ce seroit de pouvoir découvrir l'art de persuader aux différentes nations de s'en servir, ce qui n'est pas la moindre difficulté; « par la raison (dit Fontenelle) qu'elles ne s'accor- » dent guères qu'en un point, celui de ne pas en- » tendre leurs intérêts communs ».

En 1759, *M. Michaëlis*, professeur de phi-

sophie, directeur de la société royale de Gottingue, connu parmi les savans, par un nombre de titres littéraires, se présenta dans la même arène; et dans une dissertation savante, approfondie, couronnée par l'académie de Berlin, « des opinions sur le langage, et du langage sur les opinions (4) », avec une sagacité peu commune; il montra autant de doutes et de difficultés qu'il répandit de lumières sur le projet d'une langue universelle.

« La considération, dit-il, des défauts attachés à » toutes les langues connues, a fait désirer à des » esprits du premier ordre, que les sciences eussent » un langage propre, qui ne fût emprunté d'aucun » peuple, et qu'on ne dût qu'à l'invention des philo- » sophes; en un mot, une langue vraiment sa- » vante. Dans cette langue, chaque idée auroit son » caractère propre et incommunicable à d'autres » idées, ce qui feroit disparoître toute impropriété » et toute figure de mots. Une pareille langue pour- » roit ne consister qu'en caractères écrits, ou bien » ces caractères pourroient encore être exprimables » par des sons articulés. Au premier cas, elle res- » sembleroit à la langue écrite des chinois, qui est » plutôt une caractéristique qu'une langue; et la » plupart de ceux qui désirent l'exécution de ce » projet, se contenteroient de cet avantage. Ce qui » nourrit sur-tout leurs espérances, c'est la perfec-

(4) Cette dissertation, écrite en allemand, a été traduite en français, revue et augmentée de notes par l'auteur, et imprimée in-8.°, Brême, 1762, 212 pages.

» tion que les mathématiques ont acquise par le » langage de l'algèbre. Inventons, disent-ils, une » algèbre pour les autres branches des connoissances » humaines, et elles parviendront au même degré » de perfection. Enfin, ce projet leur présente cette » perspective très-agréable, que par le moyen d'une » langue universelle, les savans de toutes les na- » tions pourroient très-aisément entretenir leur com- » merce littéraire, et se communiquer leurs décou- » vertes. La république des lettres, ajoute-t-il, com- » posée de tant de nations diverses, a besoin de » cette langue savante; mais les défauts de cette » langue pourroient être *très-préjudiciables* aux » lettres ».

Dans cette abondance de matières et d'une multitude d'idées d'une métaphysique fine et lumineuse, nous ne pouvons suivre l'auteur; nous ne pouvons qu'effleurer le sujet qu'il traite, et rappeler ici quelques passages les plus remarquables.

M. Michaëlis fait voir par cinq comparaisons, comment la richesse d'une langue peut influer dans les notions arithmétiques. Il compare successivement avec sa langue maternelle, l'allemand, l'état d'un peuple sans langue; une langue plus pauvre que la sienne, et enfin deux langues quelconques. Les défauts des langues, suivant lui, les plus nuisibles, sont la disette, une abondance vicieuse, les équivoques, les accessoires et les faux jugemens, les étymologies fausses qui causent des méprises, et un attachement opiniâtre à de certaines formules arbitraires.

A mesure, dit-il, que nos connoissances iroient augmentant, la nouvelle langue universelle caractéristique, à l'instar de la langue chinoise, auroit des milliers de caractères : la seule botanique en emploiroit à l'infini. Or, plus la langue caractéristique s'étendroit dans le monde savant, plus les hiéroglyphes de ce nouveau langage se multiplieroient, et plus le peuple deviendroit ignorant. M. Michaëlis finit par croire qu'une telle langue caractéristique seroit, à mille égards, inférieure en utilité aux langues communes des nations. Au reste, c'est, dit-il, aux linguistes philosophes à creuser cette matière, la plus intéressante, mais aussi la plus difficile à traiter.

Ce discours est semé d'observations fines et vraies. L'auteur remarque que les sourds sont d'une stupidité brute, tandis que les aveugles-nés montrent souvent un esprit et une pénétration peu commune : cette différence vient, dit-il, du défaut d'usage de la parole qui manque à ceux-là et dont jouissent ceux-ci.

On y remarque entre plusieurs autres, les observations suivantes : Les idées pour lesquelles il n'y a point de mots, sont des idées perdues ; elles échappent, et ne laissent aucune impression dans l'esprit.

Le langage perpétue les erreurs comme les vérités ; voilà pourquoi l'on entend dire souvent : *La rosée tombe*, pendant que c'est tout le contraire.

Toutes les opinions ne passent pas dans le lan-

gage ; celles des savans y sont reçues plus rarement ou plus tard que celles du peuple. On ne dit pas encore, *que la terre se lève ou se couche*, parce que c'est le peuple qui a le plus d'influence sur la formation des langues. Le plus petit génie, les femmes, les enfans mêmes, ont souvent des expressions pleines de sens et de choses tout-à-fait neuves : le peuple quelquefois, pour être peuple, n'y réussit que mieux, parce que ses pensées sont plus voisines de la nature que celles du savant de profession.

La langue danoise prouve que la richesse du langage ne suit pas toujours la richesse des connoissances, etc, etc.

Le vœu de l'académie et celui de l'auteur de la dissertation couronnée, seroit que l'algèbre et l'analyse pouvant être regardées comme de nouvelles langues dont la découverte a si prodigieusement reculé nos connoissances, ce nouveau point de vue pût conduire à beaucoup de vérités. « Cet objet mé» riteroit, dit-il, d'être manié par un philosophe » géomètre dont l'algèbre seroit devenue une seconde » langue ». Voici l'extrait de l'éloge que fait de cette dissertation, dans cette même académie de Berlin, *M. Mérian*. On y trouve des règles judicieuses pour éviter les écueils dont le langage est environné ; on y propose d'excellentes vues pour la correction des langues : l'auteur, sur-tout, désire la culture de la métaphysique du langage ; mais il observe avec raison, *qu'il faut procéder par la voie de l'expérience ; et qu'avant d'avoir*

recueilli un nombre suffisant d'observations, il ne faut point se presser de faire des systêmes.

Nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage même, qui mérite d'etre lu et approfondi, et qui nous entraîne, malgré nous, par l'intérêt qu'il comporte, à un extrait plus étendu que nous ne voulions, et qu'on nous pardonnera sans doute, à raison du mérite de l'ouvrage et de l'auteur; et d'autant plus que la dissertation de M. Michaëlis est extrêmement rare ici.

Nous oublions un article essentiel à notre objet: qu'un ami de M. Michaëlis avoit inventé un alphabet qui lui servoit à rendre parfaitement sur le papier, tous les sons imaginables de toutes les langues. « Il y est, ajoute-t-il, si fort accoutumé, que » jusqu'ici on n'a pu lui persuader que cet alphabet » seroit, pour tout autre que lui, très-difficile à » apprendre ».

Ce n'est point sortir de notre sujet de dire un mot de l'écriture en chiffre. On prétend que Charles I avoit un chiffre à lui, qui ne consistoit qu'en une courte ligne différemment penchée. Il y a une manière de chiffrer une lettre par la seule ponctuation; de sorte que les mots sont insignifians à celui qui n'en a point la clef, et que son contenu ne peut lui rien faire deviner. Ceux qui désirent des instructions plus étendues sur l'art d'écrire en chiffres, peuvent consulter les livres suivans: *Les Œuvres de Bacon*, où ils trouveront un chiffre de son invention; le *secret et prompt messager de l'évêque*

que Wilkins, et le *Cryptomenysis patefacta de M. Falconer.*

On trouve dans l'Histoire de l'académie des sciences de Berlin, année 1758, in-4.°, par rapport à un chiffre du professeur Herman, composé de vingt-cinq caractères différens, outre les neuf chiffres de l'arithmétique, lequel on regardoit comme absolument indéchiffrable; on trouve, dis-je, à ce sujet, la marche d'un esprit métaphysique, d'après les observations du célèbre S. Gravesande, et des règles sûres pour parvenir à déchiffrer et lire les caractères les plus indéchiffrables, par *M. Beguelin* de la même académie.

Revenons sur nos pas, et finissons cet article déjà trop étendu. Jusqu'à ce jour, on avoit mis au rang des choses impossibles, ainsi que la quadrature du cercle et la pierre philosophale, *le projet d'une langue universelle*; et toutes les tentatives, à cet égard, avoient été regardées comme les illusions et le langage de l'ignorance et du charlatanisme. Lorsque le père Bonier, jésuite, parloit de son projet sur la réunion des langues, le savant évêque d'Avranches, *M. Huet*, disoit qu'un pareil projet ne pouvoit sortir que de la tête d'un aventurier. Mais pourquoi nous défier de nos propres forces? Rien n'est impossible à la sagacité de l'esprit humain. Avant la méthode qui fit entendre les sourds, parler les muets, et les aveugles travailler de leurs mains; avant les divers prodiges de l'électricité; avant l'invention, la réussite, et le perfectionnement des aërostats, qui eût pu croire à toutes ces merveilles dont nous avons été

nous-mêmes les témoins? C'est bien aujourd'hui qu'on peut dire :

Nil mortalibus arduum est,
Cœlum ipsum petimus industria.

HORAT.

Heureusement, les auteurs *pasigraphes*, dans leur *prospectus*, paroissent comme certains d'un plein succès. Ils peuvent donc se promettre, comme le premier auteur de l'alphabet, de rendre à jamais leurs noms immortels, en formant entre les hommes de nouveaux liens; en créant entre nos semblables de nouveaux moyens d'une communication facile de secours, de lumières et d'instructions réciproques. Au reste, si ce projet est beau et difficile, il est bien digne de l'élève et du successeur d'un homme le plus admirable, le plus étonnant, et qui étoit digne qu'on lui élevât des statues, si jamais quelqu'un en méritât, pour la science, pour sa manière d'avoir su la communiquer, mais plus encore pour sa bienfaisance inaltérable. Car, si l'on recherche depuis que le monde existe, quel fût jamais le mortel qui ressemblât davantage à la *DIVINITÉ créatrice et bienfaisante* : assurément toutes les recherches, tous les avis, tous les cœurs reconnoissans et sensibles aux misères de l'homme; tous assurément s'accorderont à nommer *Charles-Michel de l'Épée*.

(E. B.)

LITTERATURE

Fragmens d'un Discours sur la politique et le caractère de Louis XI, fait en 1789.

Tibère craint le séjour de Rome ; il se dit à lui-même qu'on n'abuse pas impunément de la patience et de l'indignation publiques ; et c'est désormais de Caprée que vont partir tous les traits de la tyrannie ; c'est là que le tyran, périssant par degrés, dérobant aux yeux de tout son visage hideux et déjà frappé de la corruption de la mort, rendu plus féroce par la vieillesse même, qui, d'ordinaire, émousse la vivacité des passions ; chaque jour plus terrible à mesure qu'il s'affoiblit ; chaque jour bourrelé de remords, agité de soupçons, débauché et superstitieux, entouré de quelques scélérats dont la haine publique peut seule lui garantir la fidélité ; c'est là, dis-je, qu'il achève de mériter l'horreur de Rome, et le pinceau de Tacite.

Le Tibère français l'a pris pour son modèle, et doit finir comme lui. La mort de *Charles-le-Téméraire*, en le délivrant de son plus cruel ennemi, a rompu la seule digue qui arrêtât le débordement de ses vices. Il est devenu plus capricieux et plus défiant que jamais. Plus de contrainte pour le monarque, plus de ménagement pour les peuples, plus de respect pour les lois. Mais tel est le sort des tyrans ;

la crainte qu'ils inspirent rentre dans leur cœur pour n'en plus sortir, et pour s'acharner à sa proie. Redoutant un ennemi dans chacun de ses sujets, il fuira leurs regards pervers, qui lui semblent autant de reproches et de menaces. On ne le verra plus promener sa morne inquiétude et son activité malfaisante dans toutes les provinces de son royaume. Aigri par ses défiances, ne pouvant compter ni sur la vertu, à laquelle il a le malheur de ne pas croire, ni sur le vice, qui n'inspire aucune confiance à ceux qu'il unit, sans amis, sans famille, il s'enferme dans le château du Plessis-les-Tours, et se condamne à une captivité qui ne finira plus qu'avec sa vie. Malheureuses victimes, qu'il a fait gémir, qu'il a fait périr dans ces humides cachots, dans ces cages de fer qu'imagina son ingénieuse barbarie, là commence votre vengeance.

De ses vastes états, de ses heureuses acquisitions, de ses usurpations audacieuses, il ne lui reste qu'une cour étroite et sombre, où il ose à peine paroître, craignant jusqu'à l'air qu'il respire, et cherchant à se dérober à ses propres regards. Mais il n'est pas entré seul dans cette effrayante solitude; les alarmes, les remords, les soupçons y sont entrés avec lui, et, à chaque instant du jour et de la nuit, appuyent sur son cœur coupable leurs pointes pénétrantes. La terreur siége sur le seuil de ce palais; la défiance en parcourt toutes les avenues et les frappe de consternation: des grilles redoublées, des barrières de fer se croisent sur le taciturne et farouche despote, et des fossés larges et profonds l'investissent de leurs eaux croupissantes: de hautes murailles s'élèvent hérissées

de pointes aiguës; les portes sont défendues par des guérites de fer, et vingt mille chausse-trappes semées dans les campagnes, en interdisent l'accès à la cavalerie. Attentif, inquiet, tremblant au fond de cet antre redoutable, il porte un épieu avec lui, et ne le quitte pas même la nuit, pour assurer la paix de son sommeil. Mais une voix secrète lui crie : *Tu ne dormiras plus ;* et le sommeil fuit de sa paupière.

Cependant une garde nombreuse veille autour de sa retraite, et présente la mort à l'imprudent qui pourroit en approcher : deux fois par heure on entend la voix terrible des soldats qui s'appellent et se relèvent. Personne ne pénètre dans ce château menaçant, sans y être ou mandé par la défiance, ou traîné par la haine; personne ne paroît devant *Louis* sans avoir été rigoureusement visité : ses parens, ses enfans même ne sont pas à l'abri de cette humiliante et injurieuse précaution. Il n'a auprès de lui que cinq ou six scélérats, objets de l'exécration publique, pâles confidens d'un maître implacable, qui tremblent et le font trembler, dont la vie est attachée à la sienne, et dont la fidélité ne lui est pas moins suspecte; las d'une captivité insupportable, et n'envisageant qu'avec effroi le moment de leur liberté.

Des chaînes pesantes scellées dans les murs, des carcans, des boulets, des instrumens de tortures hérissent la cour intérieure; elle retentit des gémissemens des malheureux qui y sont attachés, ou qui hurlent sous le fouet des bourreaux : ce sont là les distractions de *Louis XI* et ses horribles passe-temps. Digne ministre de ses fureurs, le farouche

Tristan, l'hermite, est attentif au moindre signe de son maître, et sa présence toute seule est un arrêt de mort : tout à-la-fois accusateur, témoin, juge et bourreau, il joint l'insulte à la cruauté, commence les procès par l'exécution, et plus de quatre mille personnes sont étouffées dans les cachots, précipitées dans les eaux, ou tombent d'une bascule mobile sur des roues armées de tranchans et de pointes qui déchiquetent leurs membres palpitans.

Mais ces plaisirs barbares sont encore trop loin du tigre couronné. Pour s'en rapprocher, il assiste, derrière un rideau, aux interrogatoires et aux tortures, et, sans doute, il ne s'en tient pas là; il veut repaître aussi ses yeux de ces affreux spectacles, et animer les bourreaux du geste et de la voix, pour que le plus cruel de tous les supplices soit de voir le tyran et d'en être vu; et pendant que les soucis l'investissent de tout côté, qu'un ciel vengeur pèse sur sa tête, sous ses pieds des cachots descendent en abymes, d'où s'élèvent sans interruption les accens du désespoir.

La paix même des cabanes rustiques irrite sa férocité; il en fait autant de prisons, et les remplit d'infortunés dont les gémissemens apportent à son oreille le seul plaisir qui puisse le trouver sensible. C'est au milieu des cadavres suspendus aux arbres, de ces haies infectes et livides, que les bergers de Touraine et de Poitou forment, en tremblant, des danses champêtres, pour charmer un moment les cruelles angoisses du captif volontaire: il ose à peine s'approcher d'une sombre lucarne pour les contempler, et se retire précipitamment dans la crainte d'être aperçu.

Des satellites farouches, qui errent dans les campagnes les armes nues, la voix haute, le regard menaçant, président à ces jeux, dont ils bannissent la joie naïve et la douce familiarité ; et les accords des joueurs de flûte, les chants des bergers, se confondent avec l'horrible et discordante harmonie des cris plaintifs et des hurlemens dont retentissent tous les lieux d'alentour.

C'est du fond de ce séjour de larmes et d'épouvante que partent mille ordres arbitraires et tyranniques, mille arrêts de proscription et de mort ; c'est de là que, ne pouvant plus tromper ses sujets, il veut encore en imposer à l'Europe, en faisant acheter, à grands frais, les objets les plus bisarres et les plus frivoles, qu'il ne daigne pas même regarder lorsqu'ils arrivent : il casse ses officiers les plus fidèles ; il reproche, il menace ; et, craignant de voir son autorité suivre le déclin de ses forces, il essaie chaque jour la soumission et la patience, et chaque jour attend, en tremblant, la nouvelle de l'indignation et de la révolte : il fait les mêmes essais sur ceux qui approchent de sa personne ; et, non-content de les faire languir dans la misère et dans le besoin, il les chasse ignominieusement, pour en prendre d'autres qui se verront bientôt remplacés. *Nature se plaît en la diversité*, dit-il ; et, fidèle à son caractère de dissimulation, il cherche, par cet axiôme menteur, à déguiser le motif honteux qui le fait agir. Ce n'est pas là le secret de son ame : la justice qu'il se rend à lui-même, les mânes plaintifs qui l'assiégent, les soupçons qui glacent tout son sang, font pâlir son front et dresser ses che-

veux : voilà le principe de ces changemens injustes et bizarres. Ah ! s'écrie en pareille occasion l'éloquent Tacite, en peignant à grands traits le trouble et l'égarement de Tibère : que ne peut-on ouvrir le cœur des tyrans? Que ne peut-on le voir battre et palpiter sous la pointe acérée du remord ? Mais, qu'est-il besoin de ce spectacle ? Tacite lui-même a mis à nud l'ame atroce de Tibère ; et l'histoire, en tenant pour ainsi dire au registre fidèle des angoisses et des tortures de son odieux rival, nous présente un tableau non-moins instructif : elle nous apprend, pour la consolation de l'humanité gémissante, que si tous les tyrans ne sont pas punis, tous les tyrans au moins sont punis et justifient un ciel vengeur.

S'il étoit en effet quelqu'un à qui leurs succès donnassent lieu d'accuser sa justice, je lui dirois : Entrez avec moi dans le château du Plessis-les-Tours ; venez, et voyez un malheureux vieillard, morne, pâle, défiguré, d'une horrible maigreur, les yeux creux et étincelans encore d'un feu sombre et inquiet, cherchant à masquer, par une vaine et bisarre magnificence, sa hideuse décrépitude ; frémissant au moindre bruit ; redoutant tous ceux qui l'approchent *comme les archers de la mort ;* obligeant les grands à lui promettre, par écrit, *qu'ils ne le tueront pas*, et mourant mille fois dans la crainte de mourir ; embrassant son autorité d'autant plus étroitement, qu'il la sent prête à lui échapper ; menaçant les médecins et les astrologues, et à genoux devant leurs promesses ou leurs menaces, cherchant en vain dans des bains de sang, le sang des enfans, un remède à l'âcreté

du sien, qu'irritent sans cesse de nouvelles frayeurs; au défaut des secours naturels, appelant les miracles qu'il ne seroit pas digne d'obtenir, et invoquant en vain le ciel, qui se venge par la superstition même de ceux qui l'ont trop bravé: contemplez cette horrible vue, et osez encore accuser la providence.

F. N.

POÉSIE.

Mes adieux à la famille PELTZER, *rue Saint Jacques, à Aix-la-Chapelle.*

Adieu, mes charmantes hôtesses,
Adieu, famille aimable, enfans remplis d'appas,
Joyeux plaisirs, rians ébats,
Simples vertus, graces enchanteresses,
Je vous quitte — Je pars. — On m'appelle aux combats.
O toi! sœur d'amitié, tendre reconnoissance,
Viens calmer, dans mon cœur, l'ennui que je ressens!
Que l'heureux souvenir de leurs traits bienfaisans
Prolonge encor, de ma douce existence,
Loin de ces bons amis, les charmes séduisans!
Puis-je oublier ces jours charmans
Où, malgré les frimats, au sein de l'abondance,
Il couloit sur ma vie un torrent de douceurs?
Des froids cruels, à peine les rigueurs
Ont pu de mon destin gêner la jouissance:
Sous leur triste influence,
Dans les plus beaux loisirs, je vis couler mes jours.

O mes jours ! jours que je regrette,
Tandis que la nature, arrêtée en son cours,
Aux êtres tout glacés n'offroit plus de retraite,
Et que les noirs autans, maîtres de la tempête,
Semoient par-tout le ravage et l'horreur,
Que vous goûtiez de paix et de bonheur !
Non, vous ne sortirez jamais de ma mémoire,
Plaisirs charmans que je dois au bon cœur,
Plaisirs que connoit peu la gloire,
Encor moins connus des amours,
Mais dans qui je trouvai tant d'attraits, tant de charmes,
Confondus dans une ame exempte de détours ;
Au sein de mes foyers, dans le sein des alarmes,
En tout temps, en tout lieu, vous me plairez toujours.
Et vous, vertus hospitalières,
Adorables vertus ;
Vous, qu'aimoient tant nos premiers pères,
Et qu'à présent, hélas ! nous ne possédons plus,
Vous serez, pour toujours, mes idoles chéries !
Filles de l'âge d'or, immortelles amies,
Mon encens vous est dû, je vous l'offre à jamais.
Divinités charmantes,
Dans mes hôtesses bienfaisantes
Ne respirez-vous pas ? Sur les fronts pleins d'attraits
De ces mortelles séduisantes,
J'ai reconnu vos divins traits :
Elles avoient vos graces innocentes,
Votre bonté, votre candeur,
Votre air d'aménité, votre aimable douceur ;
Et ce cœur, ce bon cœur, formé par la nature,
Ardent foyer de la volupté pure,
Où brûle un sentiment qu'autorise l'honneur.....
Oh ! si jamais, enfans que j'aime,
Un sort affreux menaçoit vos beaux jours,
Que, sans nul espoir de secours,

Vous pensiez qu'il fallût s'alarmer sur soi-même,
Calmez d'inutiles frayeurs !
Aux humains vertueux, la justice suprême
Porte ses soins consolateurs :
Le méchant doit trembler dans un malheur extrême;
Le juste ne doit pas pour lui verser des pleurs.
Rappelez-vous que le dieu du tonnerre
Un jour, plein de courroux contre d'ingrats mortels,
Pour se venger de leurs traits criminels,
D'un déluge subit frappa toute la terre :
Tandis que, sous les flots, le monde et ses débris
En proie à sa juste vengeance,
Disparoissoient de l'univers surpris,
Ce dieu, le protecteur, l'ami de l'innocence,
Au milieu des fureurs qu'exhaloient ces esprits,
Souriolt à la bienfaisance ;
Et, consacrant un culte à la reconnoissance,
Il transformoit en dieux Philémon et Beaucis.

Le capitaine du Génie,
M. A. Geoffroy.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LE 28 nivôse dernier, les officiers de santé de la commune de Nancy, en vertu de l'article CCC du titre X (qui concerne l'*Instruction publique*) de la Constitution de la République française, et avec l'approbation du gouvernement, ont repris et ouvert les cours relatifs à l'art de guérir. Le docteur a prononcé, avec netteté et précision, un discours analogue aux circonstances, qui a été généralement applaudi. Cette assemblée étoit présidée par le corps municipal.

Trois professeurs sont déjà en exercice : ils enseignent l'anatomie, les principes et la médecine clinique. Après ces cours succéderont ceux de physiologie, de pathologie, de thérapeutique, d'hygiène, de chymie, de botanique, d'histoire naturelle, de l'art des accouchemens, des maladies du sexe, de matière médicale et de pharmacie. Tous ces cours se font gratuitement, et chaque professeur a encore son adjoint, malgré qu'il n'enseigne qu'une branche de l'art iatrique.

Il est inutile d'énoncer ici combien ces institutions doivent être applaudies et favorisées.

Les administrateurs de la *Fondation stolpienne* de Leyde ont arrêté, dans leur séance du 30 décem-

Ere 1795, de retirer la question qu'ils avoient déjà proposée deux fois, concernant *les préceptes de la morale naturelle et de celle du christianisme, relativement à l'esclavage.* Ils n'ont reçu que deux mémoires sur *la nature et les causes de l'incrédulité*, etc. sujet proposé en 1794. Le prix, consistant en une médaille d'or, a été adjugé à *Sjerp Cjnatama*, avocat à Harlingue, qui avoit écrit sous la devise :

Crescit indulgens sibi dirus hydrops.

La société se propose de faire imprimer l'autre mémoire, portant la devise :

Adeo a teneris adsuescere multum est!

Elle invite l'auteur à se faire connoître.

La société royale des sciences de Goetingue a célébré, le 21 novembre dernier, le quinzième anniversaire de sa fondation. Le conseiller aulique *Gatterer* ouvrit la séance, par un mémoire latin, sur les *Lithuaniens envisagés comme descendans des Sarmates.* Le célèbre professeur *Heyne* rendit ensuite compte à la société, de ses dernières pertes et de ses nouvelles acquisitions.

La société a perdu, pendant le cours de l'année dernière, deux de ses membres externes, le comte *de Hertzberg*, ministre d'état du roi de Prusse, et le conseiller intime de l'impératrice de toutes les Russies, *Ivan Betzkoy*; un de ses membres ordinaires,

l'archi âtre *Zimmermann*; et un de ses correspondans à Padoue, l'abbé *Oliva*.

La société s'est donné, pour correspondans, Ch. Fr. G. *Westfeld*, commissaire-royal-supérieur à Wehnde, près Goettingue; J. *Willard*, professeur à l'université de New-Cambridge dans l'Amérique septentrionale, et vice-président de la société des sciences de Philadelphie; S. *l'Huilier*, professeur à Genève, nouvellement appelé à l'université de Leyde; B. *Swergin*, professeur d'oryctologie à l'académie des sciences de Pétersbourg; A. *Morelli*, docteur en médecine à Sienne; R. *Gerbi*, professeur de mathématiques à Pise; A. *Brugnatelli*, docteur en médecine à Pavie; F. *Marabelli*, professeur de chymie et de pharmacie à Venise. — Séance tenante, la société a adopté, pour membres honoraires, F. *Grulert*, préfet d'architecture en Bohême; F. *Gerstner*, professeur de mathématiques et d'astronomie à Prague; Fr. *Mainardi*, secrétaire du magistrat *Politico-Camerale* de Milan, et Th. G. A. *Roose*, professeur de médecine et d'anatomie à Brunswic.

Sur la question proposée par la société, concernant *les avantages que les Etats Germaniques du roi Georges III peuvent recueillir de leur alliance avec les villes anséatiques*, il ne lui est parvenu absolument aucun mémoire. Sur cinq mémoires relatifs à l'économie agricole, elle a attribué le prix à celui de J. J. *Berghans*, lecteur de mathématiques, etc. à Clèves.

Pour l'année 1796, la société a proposé les questions suivantes:

Classe de Physique.

« *Quæ sit natura materiei lucentis, quam, in* « *variis vegetabilibus putredine corruptis, et in* « *multis animantibus viventibus, quin in homi-* « *nibus ipsis, præcipue autem in variis Oceani* « *incolis, et in diversis partibus fluidis homi-* « *num, corruptione putridâ contaminatorum,* « *tanta in quantitate observamus, ut rivulum* « *interdum lucentem repræsentet? Num sit ea-* « *dem in omnibus corporibus naturalibus, an* « *diversa?*

« *Quæ causa sit hujus diversitatis, copiæ,* « *naturæ phænomenonem? an colligi, separari et* « *in phosphorum quasi multari queat? an me-* « *morabili phænomeno combustionis spontaneæ,* « *cujus plura exempla leguntur, ansam præ-* « *beat? an usus medicus ab ista materia ex-* « *pectari possit»?*

Classe de Mathématiques.

« *Qui observata stellarum loca ad vera reduc-* « *cunt, propagatione lucis successiva ita utun-* « *tur, ut sumant, lucem singularum fixarum,* « *imo et omnium planetarum, eadem velocitate* « *oculos nostros ferire.*

« *Optat societas Regia, explicari argumenta,* « *quibus hæc hypothesis nititur, et ostendi,* « *quæ consequantur, si non universum vera sit*«.

« *Quod si enim aliarum stellarum lucis alia* « *sit velocitas, monuerunt jam astronomi,* « *phœnomena, inde nascitura, quæ is, qui* « *hypothesi perpetuo est fidus, causis tribuat* « *non omnino veris* ».

CLASSE HISTORIQUE POUR L'AN 1798.

« *Origines et historia dialecti Saxonicæ us-* « *que ad Lutheri tempora* ».

LA société teylérienne de Harlem propose, pour sujet du prix à adjuger par elle, dans sa séance du premier novembre 1797, la question suivante :

« Que nous enseigne l'Histoire concernant la cons- « titution et les gouvernemens divers des républiques « grecques, dans le temps de la plus grande prospé- « rité de la Grèce, et quelle influence ont eu ces « gouvernemens, sur le sort des habitans respectifs »?

Les mémoires doivent être adressés à la *Fondation teylérienne* avant le premier avril 1797.

Nous craignons que la manière un peu vague dont la question nous semble posée, ne jette de l'embarras dans les réponses.

JOSEPH GOTTLIEB KŒLREUTER, docteur en médecine, conseiller du Landgrave de Bade Dourlach, professeur d'Histoire naturelle, membre de l'académie impériale des sciences de Russie, continue ses

ses savantes expériences. Après en avoir fait de très-exactes sur le sexe et l'irritabilité des plantes, il en fait depuis quelques temps pour obtenir des espèces végétales mulâtres; il a, en conséquence de ses longues expériences, en employant la poussière séminale de plusieurs *lychnis*, obtenu *le lychnis cucubalus*; il a également fait naître un *lycia hybrida*, une *digitale hybride*, un œillet hybride (*dianthus hybridus*), et un nouveau lin mulâtre : cette immense quantité d'essais est consignée dans les nouveaux mémoires de l'académie impériale des sciences de Pétersbourg.

PAUL-HENRI-GÉRARD MŒHRING, conseiller aulique du prince d'Anhalt, membre de l'académie des sciences de Pétersbourg et autres sociétés savantes, auteur de plusieurs dissertations de médecine et d'Histoire naturelle, mort le 28 octobre 1795, âgé de 83 ans.

CASANOVA, célèbre professeur à l'académie de sculpture et d'architecture de Dresde, vient de mourir dans cette ville.

ON écrit de Harlem qu'une plante, dont la floraison est extrêmement rare en Hollande, la *strelitzia regina*, y étoit en pleine fleur, vers la fin du mois de décembre dernier, dans le jardin de *Voorhelm* et *Schneevoogt*.

M. Jaquin vient de publier sa monographie sur l'Oxalis, avec plus de 80 planches coloriées.

Hedwig prépare une nouvelle édition de sa théorie de la fructification des Cryptogames.

Humbold continue ses observations sur les plantes des mines et sur celles qui croissent dans les lieux souterrains.

Les curateurs de l'université de Leyde ont appelé à la chaire de professeur en langues et antiquités orientales, le citoyen Henri van der Palm, demeurant actuellement à Middelbourg en Hollande.

Dans une des dernières séances de la société d'Histoire naturelle, le citoyen Cuvier a présenté quelques observations sur les os des oreilles des cétacés; il a découvert dans un os qu'on juge, par sa grandeur, avoir appartenu à un grand cétacé, tous les os propres à l'oreille des mammifères, le marteau, l'enclume et l'étrier, et que cette dernière partie sert également à former la fenêtre ovale; il présente les mêmes observations sur d'autres cétacés du genre delphinus, dans lesquels il a trouvé bien distinctement un limaçon et des canaux semi circulaires.

L'institut national est occupé de la nomination de ses correspondans; nous donnerons la liste de

tous les membres et correspondans de cette société savante, quand les nominations seront achevées.

Les arts ont perdu Jacob Orten *Husly*, architecte et directeur de l'académie de peinture, à Amsterdam, décédé dans la maison dite *Sorterhalt*, prés *Campen*, *en Orevisses*, le 7 janvier 1793, à l'âge de 58 ans.

M. Spillard, le célèbre voyageur à pied, dont les journaux américains et européens ont fait si souvent mention, est arrivé à Halifax dans la nouvelle Ecosse. Cet homme singulier a été en route pendant près de 12 ans, et il a fait à pied, durant ce temps 69000, milles et plus, à travers toute l'Europe, une grande partie de la Turquie Asiatique, la Barbarie, Maoquinez, Fez et Maroc, et dans toute l'Arabie.

Désirant ajouter l'Amérique aux trois autres parties du monde qu'il avoit visitées, il s'est embarqué à Gibraltar (il y a environ six ans) pour Boston, et a parcouru depuis ce temps les Etats-Unis, traversé l'est de la Floride et de la rivière de Sainte-Marie, depuis la hauteur du cap Wolder, jusqu'en remontant à celle de la nation de Crecs.

Il a été très-bien reçu par son ami le colonel Majillery. Avec sa protection, il y a demeuré un

temps considérable, et il s'est procuré des notes sur cette nation, sur les manières et coutumes des indiens. En quittant les Creecs il a visité les Chicasas, les Cherokis et les Choctas, nations d'indiens, et a assisté à tous leurs conseils et entretiens. De la nation creek, il est allé vers Pensacola, dans l'est de la Floride, où il s'est procuré des lettres de recommandation du gouverneur O'neal (au service de l'Espagne) et de M. Guillaume Pauton, négociant de cette ville, adressées au baron de Carondelet, à la nouvelle Orléans. Le gouverneur actuel de la Louisianne qui, contre l'attente de M. Spillard, aussi bien que de ses amis, le reçut très-poliment; non-seulement lui donna un passe-port général, mais même des lettres de recommandation pour le gouverneur de Natichez, et pour tous les commandans des districts et places frontières de cette vaste province.

L'intention de M. Spillard étant de remonter la rivière de Messura jusqu'à sa source, il est parti de la nouvelle Orléans, accompagné de quelques personnes qui le reconduisirent jusqu'aux hauteurs de Walnat.

Ensuite il a remonté la rivière de Mississipi, accompagné de six hommes, et l'a suivie jusqu'à la jonction du Messura avec le Mississipi. Ayant remonté le Messura dans la longueur de 3000 milles, il a rencontré six chasseurs blancs de la rivière Ouchita, qui lui donnèrent avis de ne pas entreprendre d'aller plus loin, comme eux-mêmes avoient fait, il y avoit trois ans, en chassant, et avoient perdu toutes

leurs pelleteries et leurs chevaux, et s'étoient à peine échappés la vie sauve des mains des indiens Ouza. Ces indiens ne donnent jamais aucun quartier ni aux blancs, ni aux noirs; et le parti qui vint sur cette rivière pour les visiter sous la conduite du gouverneur Mure, furent tous tués. Effrayé par ce récit, il a quitté Natchiz, et bientôt après a descendu la Mississipi, jusqu'à ce qu'il vint au confluent de la rivière rouge, dont il étoit résolu de trouver la source à tout événement.

En conséquence, il remonta jusqu'à Ænoille, où il partit avec son canot, et en sortit à Oppalusa, qu'il examina soigneusement aussi bien qu'Aklakapan et la nouvelle Espagne. Là, il traversa les montagnes de Nachitoches, qui est le dernier port espagnol sur la rivière rouge. Désirant d'aller à la nouvelle Orléans, le gouverneur lui donna des lettres pour le gouverneur de la province de Thikoss, dans la nouvelle Espagne, où il arriva à la ville de Saint-Antoine, dans l'espace d'un mois après son départ de Nachitoches. Le gouverneur D. Jean Curtess le reçut poliment, et après qu'il eût resté quelques jours, lui donna une petite garde pour lui servir d'escorte pour les montagnes au sud de Santafé. Là, il trouva sur la branche méridionale de la rivière rouge, qu'il continua de descendre jusqu'à ce qu'il arriva à la branche septentrionale, et il continua ainsi le long de ses bords jusqu'à Pawnie, nation d'indiens et jusqu'aux indiens Causis, continuant sa route jusqu'à ce qu'il revint à Nachitoches, et aussi bas que l'embouchure de la rivière.

M. Spillard est la première personne qui ait pris un dessein de cette rivière, depuis la source des montagnes de Santafé, à sa jonction avec le Mississipi ; ce qui fait, avec les détours, un trajet de 4000 milles.

Nous sommes fâchés d'apprendre que ce voyageur, dans l'attente d'aller en Angleterre, a été deux fois pris par les armateurs français hors de Charles-Town, et dépouillé de tout ce qu'il avoit sur lui; mais il eut le bonheur de sauver ses journaux et notes, qu'il a intention de publier au plutôt.

Il est arrivé à Halifax dans le vaisseau du roi le Thisbé, avec la recommandation du prince Edouart à Halifax.

Il y a plusieurs rivières qui tombent dans la rivière rouge, aussi bien que le faux Ouchita, rivière Muddy, Acos-Machis, ou la rivière de la Mère, la petite rivière est la rivière noire, avec l'Ouchita, y tombe précisément à vingt lieues du Mississipi. L'eau de la rivière rouge est très-malsaine, à cause de son goût salé; elle est aussi très-bourbeuse et rapide.

Le gouvernement français a donné ordre de rendre à cet intéressant voyageur tout ce qui lui appartient.

LIVRES DIVERS.

SCIENCES ET ARTS.

JOURNAL de l'Ecole polytechnique, ou BULLETIN *du travail fait à l'école centrale des travaux publics, publié par le Conseil d'Instruction et d'Administration de cette Ecole, an* 3 *de la République.*

CET ouvrage, d'un genre absolument neuf, est recommandable à plus d'un titre, soit par rapport aux matières qui y sont traitées, soit par le mérite des auteurs. C'est en effet la première fois que l'on offre au public un journal d'enseignement tel que celui-ci.

Le journal de l'école normale, qui a en quelque sorte r'ouvert la carrière des études en France, a donné le précis de ce qui avoit été professé par des maîtres habiles, ou discuté avec eux par leurs élèves. Le Journal polytechnique rend compte des travaux faits par les uns et les autres.

Il faut donc se représenter près de quatre cents jeunes gens préalablement instruits sur les élémens des mathémathiques, et se destinant la plupart aux professions d'ingénieurs de différentes sortes; il faut les voir, réunis dans un local vaste et convenablement disposé, ayant près d'eux les collections, les instrumens, et tout ce qui est nécessaire à leur instruction,

se livrer, pendant neuf heures chaque jour, aux exercices prescrits par le régime de l'école, dans lesquels ils sont guidés par leurs instituteurs; c'est le travail exécuté par cet atelier, continuellement en activité, qu'il s'agit de faire connoître.

Il seroit difficile ici de donner une idée des objets, aussi nombreux qu'intéressans, contenus dans le premier cahier du journal que nous annonçons. Nommer les auteurs des principaux articles suffira pour disposer le public à les accueillir : ce sont les citoyens *Monge*, *Lamblardie*, *Baltard*, *Dobenheim*, *Neveu*, *Prony*, *Barruel*, *Fourcroy*, *Chaptal*, *Berthollet*, *Guyton*, *Vauquelin* et *Chaussier*.

Quant à la nature des objets, elle se rapporte à plusieurs branches de mathématiques, à la physique, à la chymie, au dessin et aux arts, fondés sur ces genres de connoissances.

Enfin, cet ouvrage contiendra une collection de nouveautés, qui mettront par conséquent au courant de l'avancement des sciences, et en même-temps il donnera des choses appropriées à l'enseignement, ce qui doit en rendre l'utilité plus prochaine, et les tient à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs.

Pour augmenter les facilités à cet égard, on expose en vente le journal polytechnique à un prix modéré.

Il se trouve à Paris, chez les citoyens *Régent et Bernard*, *libraires*, *quai des Augustins*, *n.°* 37.

Le format est *in-quarto*, sur très-beau papier, et imprimé avec soin.

Ceux qui désireront souscrire pour le Bulletin complet d'une année, pourront s'adresser en conséquence

aux citoyens Régent et Bernard, en affranchissant les lettres.

On a déjà publié deux cahiers de ce journal : ils contiennent les mois germinal, floréal et prairial. On y trouve les leçons d'analogie des citoyens Lagrange et Prony, un grand nombre d'expériences neuves et curieuses des citoyens Vauquelin, Chaussier et Guyton. En général cette collection, accompagnée de planches et de tableaux, et dont la partie typographique est très-soignée, est de la plus grande importance pour tous ceux qui aiment les arts et les lettres.

Métrologie.

Instruction sur le calcul des nouvelles mesures républicaines, appliqué principalement aux monnoies et aux mesures de longueur, à l'usage des marchands et de ceux qui savent déjà les premières régles de l'arithmétique, adopté par l'agence temporaire des poids et mesures. — Almanach pour l'an 4 de la république française, avec une notice des nouveaux poids et mesures. — Tableau pour réduire les anciennes mesures en nouvelles, publié par l'agence temporaire des poids et mesures. A Paris, chez Maginel, libraire, quai des Augustins, près le Pont-Neuf.

Ces opuscules sont extrêmement utiles pour la connoissance des nouveaux poids et mesures.

Economie politique.

Quelques idées sur la nature du numéraire, *et sur la nécessité de combiner l'intérêt du* cultivateur *avec celui du* négociant, *au moment où l'on établit un nouveau plan de finances, par C. B. Wadshom, suédois, auteur d'un essai sur l'établissement des colonies en général, et en particulier sur celles de Sierra Leona et de Bulamas*, en Afrique, in-8.°, chez le directeur de l'imprimerie des Sciences et Arts, rue Thérèse; prix 30 liv.

Cet ouvrage traite un sujet à-la-fois nouveau et important. L'auteur pense qu'on doit rechercher dans la nature des monnoies, la cause de cet esprit de commerce qui absorbe aujourd'hui tous les individus de la société, et que le législateur peut, en choisissant pour signe d'échange une certaine espèce de denrée, diriger l'esprit et l'activité de la nation vers la production des denrées réelles et utiles.

Il y a encore d'autres observations essentielles pour tous ceux qui cherchent avec sincérité la réforme des abus que le commerce, tel qu'il est aujourd'hui, a introduit dans la société.

Géographie.

Nouvelle géographie de la France, en vers techniques, pour en faciliter l'étude à la jeunesse, contenant, 1.° *la division des dé-*

partemens en 9 régions, l'étendue en lieues quarrées et la population de chaque région; 2.° la division de chaque département en districts, leur étendue et leur population; les provinces anciennes auxquelles répond chaque département, et le nombre de cantons qu'il renferme; 3.° *une notice sur la topographie des lieux, leur population particulière, leurs produits naturels et industriels, leur commerce, les hommes distingués de chaque pays, et les monumens anciens et modernes, par L. S. B.***, citoyen français.* A Troye, chez la citoyenne Oberhauser, institutrice. An 3 de la république française.

Cet ouvrage est dans le genre de la grammaire de Despautère, des racines grecques, de la géographie de Buffier, de la coutume de Paris et de l'usement de Rohan, qui ont été également mis en vers.

Histoire.

Discours sur l'histoire et sur la politique en général, par le D. J. Priestley, traduit de l'anglais, par le citoyen Cantwell, 2 vol. in-8.° de 400 pag. chacun, an 4 de la répub. A Paris, chez Jausen et compagnie, place du Muséum; prix 6 liv. en espèce.

Ces discours de Priestley jouissent d'une grande réputation. Le citoyen Cantwell rend, par cette traduction, un nouveau service aux lettres, dont

il a déjà bien mérité par divers ouvrages de ce genre.

VOYAGES.

VOYAGES du C. P. THUNBERG au Japon, sur le cap de Bonne-Espérance, les isles de la Sonde, traduits, rédigés et augmentés de notes considérables sur la religion, le gouvernement, le commerce, l'industrie et les langues de ces différentes contrées, particulièrement sur le Japan et le Malac, par L. LANGLES conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque nationale et professeur de Persan, de Tatar-Montchou, etc, *à la même bibliothèque; et revus, quant à la partie d'Histoire naturelle, par J. B. LAMARCK, professeur d'entomologie au Muséum national d'Histoire naturelle, avec 29 planches et le portrait de l'auteur*, 2 vol. in-4.°; prix 2500 liv., et franc de port 2800 liv. 4 volumes in-8.°; prix 2000 liv., et franc de port 2300 liv. A Paris, chez Obré, libraire et commissionnaire, rue Traversière-St.-Honoré, n.° 847.

Ce voyage a été traduit dans toutes les langues, et nous n'en avions encore qu'un abrégé; il est inutile d'en faire sentir l'importance; le savoir de son illustre auteur, dans toutes les parties de l'Histoire naturelle, est suffisamment connu.

SECOND voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le cap de Bonne-Espérance, dans les

années 1783, 1784 *et* 1785, *par* F. LEVAILLANT, 3 vol in-8°., avec beaucoup de plan hes. A Paris, chez Jansen, place du Muséum; prix 15 liv. en espèce.

L'intérêt avec lequel on a reçu le premier voyage du citoyen Levaillant, assure le succès de celui-ci.

PHILOSOPHIE.

DÉLICES de la solitude, par ANDRÉ-JOSEPH CANOLLE, *avec cette épigraphe :* « Tout est » ame dans la nature; la loi du plaisir régit l'uni» vers ». *Délic. de la solit. chap.* 1^r^. A Poitiers, l'an 3e. vol. in-12 de près de 200 pag. Prix 80 liv. pris à Paris, et 100 liv. franc de port pour les départemens. A Poitiers chez l'auteur; et à Paris, chez le citoyen Breton, jeune, libraire, rue du Cherche-Midi, n°. 790, près la Croix-Rouge. L'on est prié d'affranchir les lettres.

Cet ouvrage pourroit aussi être appelé contemplation de la nature. L'auteur, ami des champs et doué d'une ame sensible, a recueilli les impressions que les méditations que procure la vue de la campagne lui ont faites. Ses descriptions ont pour objet principal, les paysages et les mœurs des lieux qui l'ont vu naître et qu'il a parcouru; il médite sur le réveil de Flore, sur les amours des oiseaux, sur les diverses saisons, sur plusieurs scènes champêtres; le style a un peu d'affectation, le ton un

peu de monotonie, défaut presqu'inséparable de ce genre de littérature. Cet ouvrage est d'ailleurs dicté par une ame honnête et susceptible des plus douces affections.

POÉSIE.

FABLES de Lafontaine, gravées en caractère sténographiques. A Paris, chez T. P. Bertin, éditeur et libraire, an 4, 1796; prix de chaque livraison, port franc, papier vélin, tiré à 125 exemplaires, numéroté, 6 liv.; papier fin, 3 liv. ou 300 liv. La souscription pour l'ouvrage entier, qui formera 10 à 12 livraisons, est, pour le papier vélin, de 48 liv.; pour le papier fin, de 24 liv., ou 2500 liv.

Cette petite édition est très-soignée dans son genre, et sera très-commode pour les personnes qui ont la clef des caractères sténographiques.

POÉSIE ANGLAISE.

THE ÆNEID OF VIRGIL, etc. c'est-à-dire, *l'Enéïde de Virgile, traduit en vers francs par JACQUES BERESFORD, membre du Merton-Collége.* A Oxford, chez Johnson, 1794, *in*-4.°

Pitt et *Dryden* ont traduit l'Enéïde en vers anglais; l'une et l'autre traductions, sont fort estimables. Le nouveau traducteur, en adoptant l'usage des vers francs, a cru qu'il trouveroit moins de peine à rester près de son original, et à en exprimer fidèlement le sens. Son ouvrage prouve des connoissances et du talent; mais le style a géné-

ralement plus de vigueur et de nerf, que de douceur et de grace. Virgile, Anglais, eût souvent désavoué sa versification. M. B. auroit dû venir avant *Pitt* et *Dryden*, et non pas après eux.

ROMANS.

Les Amours du fameux comte de Bonneval, pacha à deux queues, connu sous le nom d'Osman, rédigé d'après quelques mémoires particuliers, par J. Grasset-St.-Sauveur, édition ornée de 4 gravures. A Paris, chez Deroi, libraire, rue du Cimetière-André-des Arts; prix 100 liv. franc de port, 1796, an 4 de la république française.

Comme l'éditeur de ces mémoires ne dit point d'où il les a tirés, leur authenticité est plus que suspecte; mais ils peuvent amuser un moment; ils sont accompagnés de quatre gravures à la manière du dessin, dans le genre de celles qui ornent toutes les éditions du citoyen Grasset-St.-Sauveur.

Martial, roman postoral, imité d'Estelle, de Florian, par J. T. Brugnière, 3 vol. in-18, sur beau papier, caractères de Didot, avec une gravure très-soignée. Se vend à Paris, à l'imprimerie des sciences et arts, rue Thérèse, n°. 65; prix 150 liv. les trois vol.

L'auteur de ce roman étoit lié avec Florian, sur lequel nous avons publié une notice, et dont le nom sera toujours cher aux amis des lettres; son

intention a été de peindre MARTIAL LOMENIE, coadjuteur de Sens, et victime des événemens révolutionnaires. Il a placé la scène dans la Provence, sa patrie, et place dans ce cadre la peinture des mœurs des campagnes de ce beau pays. Le discours est mêlé de romances, dont la musique a été composée par le citoyen Devigne. L'impression est bien soignée, et le frontispice est accompagné d'une gravure allégorique, agréablement faite, à l'honneur de Florian.

JEMIMA A NOYEL, c'est-à-dire, Jémima Nouvelle, par l'auteur de Zoraïda ou *des Annales villageoises*, 2 vol. in-12. A Londres, chez Lane, 1795.

Ce ne sont pas des descriptions pompeuses ni des avantures romanesques qu'il faut chercher dans cette production; mais elle attache par une simplicité touchante, par des tableaux de famille intéressans, quoique tracés sans prétention. Les caractère ont moins le mérite de l'originalité que celui d'être bien développés et bien soutenus.

A nos Correspondans.

Nous ne pouvons pas faire usage de l'Ode du citoyen P....; cela ne doit pas l'empêcher de nous adresser les Mémoires sur les mines de plomb qu'il nous a annoncés.

Nous avons reçu l'article du citoyen T.... de Douay, et nous en ferons usage.

Magazin Encyclopédique, rue S. Honoré, N°. 94, vis à-vis le passage S. Roch.

Il faut affranchir les lettres et charger celles qui contiennent des assignats.

Le prix de l'abonnement, pour l'étranger, est, franc de port :

de 9 rixdallers en or,
de 36 livres en espèces,
de 20 florins de Hollande,
} pour l'année.

de 5 rixdallers en or,
de 20 livres en espèces,
de 11 florins de Hollande,
} pour 6 mois, ou 12 numéros.

On s'abonne, pour la Suisse,

à Basle, chez J. R. Preisverch ;
à Berne, chez la Société typographique.

Pour les Pays-Bas et Liége,

à Bruxelles, chez Horgnietz.

Pour la Hollande,

à La Haye, chez Van Cleef ;
à Leyde, chez Murray, frères ;
à Amsterdam, chez Changuion.

Pour l'Allemagne,

à Leipsic, chez Voss et Compagnie.

Pour le Nord,

à Hambourg, chez Hoffmann.

Pour l'Italie,

à Livourne, chez Masi et Compagnie.

Pour l'Angleterre,

à Londres, chez Johnson, St. Paul. Church-Yard.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

Ichtyologie.

Mémoire sur les migrations du hareng, par le citoyen Noël, *de Rouen*, page 1

Botanique.

Démonstrations élémentaires de botanique, par Gilibert, 23

Pétrifications.

*Lettre d'*Aubin-Louis Millin, *au professeur Herman, sur une tête pétrifiée, conservée au Muséum national*, 34

Médecine.

Préservatif contre la rage, par Demoneta, 38

Histoire.

Notice sur l'Indoustan, par L. Langlès, 39

Glyptique.

Notice sur les pierres gravées Egyptiennes du Muséum national des Antiques, par A. L. Millin, 60

Biographie.

Notice sur Riché Van Ommeren, Littérateur hollandais, par P. Marron, 89

Morale.

Pensées sur l'amour de la Renommée, par S. C. 95

Grammaire.

Sur une langue universelle et sur l'écriture en chiffres, par E. B. 100

Littérature.

Fragmens d'un discours sur la politique et le caractère de Louis XI, fait en 1789, 115

Poésie.

Mes adieux à la famille Peltzer à Aix la-Chapelle, par Geoffroy, 121

Nouvelles Littéraires.

Collège de médecine de Nancy, 124

Fondation stolpienne, ibid.

Société des sciences de Gœttingue, 125

Société Teylérienne de Harlem, 128

Expériences de Kœlreuter sur la fructification, ibid.

Mort de Mœhring, 129

Mort de Casanova, ibid.

Floraison de la strelitzia regina à Harlem, ibid.

Nomination de Henri van der Palm, 130

Découverte des os de l'oreille des cétacés, par Cuvier, ibid.

Institut national, 131

Mort d'Hasly, ibid.

Retour du voyageur à pied M. Spilliard, ibid.

Livres divers.

Sciences et Arts.

Journal de l'Ecole polytechnique, 135

Métrologie.

Instruction, Tableau et Almanach pour l'Agence des poids et mesures, 137

Economie politique.

Du numéraire, par Wadshom, 138

Géographie.

Géographie de la France, ibid.

Histoire.

Discours sur l'histoire, par Priestley, 139

Voyages.

Voyages de Thunberg, 141

Voyages de Vaillant, ibid.

Philosophie.

Délices de la solitude, par Canolle, 142

Poésie.

Fables de Lafontaine sténographiées, 142

Poésie anglaise.

The Æneid by J. Beresford, ibid.

Romans.

Amours du comte de Bonneval, par Grasset-St.-Sauveur, 143

Martial, par T. Brugnière, ibid.

Gemima, 144

A nos Correspondans, ibid.

De l'Imprimerie du Magasin Encyclopédique.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par MILLIN, NOEL et WARENS.

Il n'y a presque plus d'ouvrages périodiques qui servent de dépôt aux inventions nouvelles et qui retracent l'histoire de l'esprit humain ; ceux qui ont cours semblent, pour la plupart, éviter avec affectation tout ce qui peut alimenter le goût des sciences et même de la morale. Seroit-il donc indigne de la Convention de s'occuper à réorganiser cette branche de l'instruction nationale?

GRÉGOIRE, *Rapport sur les encouragemens, récompenses et pensions à accorder aux Savans*, page 16.

AVIS.

Nous prévenons le Public que le prix de l'abonnement de ce Journal, tant pour les Numéros qui ont déjà paru que pour ceux qui paroîtront à l'avenir, est actuellement de 15 liv. en numéraire, ou 3200 l.v. en assignats pour l'année.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens BITAUBÉ, CABANIS, CAILLARD, CHENIER,

Daubenton, Delille, Desfontaines, Dolomieu, Fontanes, Fourcroy, Hallé, Hauy, Herman, Lacepede, Lagrange, Laharpe, Lalande, Lamark, Langlès, Laplace, Lebrun, Leroy, L'heritier, Mentelle, Morellet, Oberlin, Pastoret, Sicard, Suard, etc. etc. contribuent, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux; on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles, de la formation et de l'ouverture des Muséums. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant, une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte, enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8°. par an, de 600 pages chacun, et au moins de 24 gravures en regard des articles qui en exigent. Il paroît tous les quinze jours un numéro de 9 feuilles.

Le prix de l'abonnement est à raison de 800 liv. pour trois mois, rendu franc de port par toute la République.

On s'adresse, pour l'abonnement, au Bureau du Magazin Encyclopédique, rue S. Honoré, N°. 94, vis-à-vis le passage S. Roch.

Il faut affranchir les lettres et charger celles qui contiennent des assignats.

PHYSIQUE.

Examen d'une difficulté relative à la théorie de l'électricité, par P. Prevost, professeur de philosophie à Genève.

Un de vos correspondans, occupé sans doute de recherches sur l'électricité, s'efforce de répondre à une objection qu'on a faite contre la théorie de M. Æpinus (1). On sait que ce savant admet dans les particules des corps, une force répulsive qui tend à les écarter les unes des autres, tandis que Newton admet, dans ces mêmes particules, une force attractive qui tend à les réunir. N'y a-t-il pas contradiction entre ces deux propriétés attribuées aux particules des corps? Telle est l'objection proposée.

Avant de se livrer à aucun travail pour résoudre une objection dirigée contre une opinion quelconque, il est convenable, sans doute, de s'assurer que cette objection n'a point encore été réfutée; et la première recherche à faire à cet égard, paroît être celle qui consiste à lire l'exposé que l'auteur lui-même a fait

(1) *Magasin Encyclopédique*, N.° 17, *Tom. V*, *p.* 5. L'auteur de l'article cité ici semble avoir écrit en 1789. Voy. la note *ibid.*

de son opinion : ensuite on a recours aux commentaires.

Dans le cas présent, cette recherche étoit bien facile. L'auteur a soin d'exposer et de réfuter l'objection dès le commencement de son ouvrage (2). Son célèbre commentateur (M. *Haüy*) en use de même (3) : et l'un et l'autre répondent à l'objection avec tant de clarté, que je ne saurois voir ce qu'on peut désirer de plus. Voici la substance de leur réponse : 1.° Les corps, dans l'état naturel, et abstraction faite de l'attraction newtonienne, sont sollicités par des forces qui se font équilibre : il est donc tout simple que l'attraction newtonienne ait son plein et entier effet sur les corps qui sont dans cet état. En d'autres termes : cette attraction ne doit être masquée que quand l'équilibre des autres forces vient à être rompu, ou quand les corps sortent de l'état naturel, c'est-à-dire, quand ils s'électrisent. 2.° Il n'y a aucune contradiction à parler de forces attractives et répulsives relatives à un même sujet ; car, on sait bien que de telles forces sont de simples formules qui présentent, sous une forme commode, des faits généralisés. C'est ainsi que doivent être conçues les attractions et répulsions de la lumière, et toutes celles qu'on emploie en divers cas pour calculer les retours ou la quantité des mouvemens qu'on observe dans la nature. « Si quelqu'un pense, dit M. Æpinus, qu'il y ait « quelque contradiction de ma part à supposer la

(2) *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, §. 31.

(3) *Exposition raisonnée de la théorie de l'électricité et du magnétisme*, *p.* 2. *Discours préliminaire*, *p.* *xvij*.

« matière douée de deux forces opposées, la répulsive « et l'attractive, je le prie de remarquer que ni cette « force répulsive, récemment découverte, ni la force « attractive, connue sous le nom de gravité univer- « selle, ne sont à mes yeux des forces inhérentes ou « implantées dans la matière. Il est donc évident que « je ne puis être accusé de contradiction; car, je ne « suppose point que ces qualités opposées sont inhé- « rentes au même sujet: mais, quoique j'ignore quels « sont les moyens que la nature emploie pour produire « ces forces, je suis néanmoins certain de ceci: c'est « que l'une et l'autre de ces forces est l'effet d'une « cause externe. Or, il n'y a nulle contradiction à ce « qu'un même corps soit sollicité, à un seul et même « instant, par des forces externes et opposées ». MM. Hauy et Coulomb ne me semblent pas s'être écartés de ces principes.

Mais M. Hauy va plus loin. Aidé de diverses recherches postérieures à l'ouvrage de M. Æpinus, il a entrevu, « comme très-vraisemblable, que quand la « nature de ces phénomènes sera mieux connue, on « découvrira qu'ils dépendent des actions simultanées « de deux fluides ». M. Coulomb a fait, contre ces deux fluides, une objection fondée sur une expérience particulière (4). Je n'examine point ici la force de cette objection, que j'espère avoir occasion de discuter ailleurs. Ce que j'ai en vue actuellement, est uniquement d'établir que l'objection tirée de l'attraction newtonienne ne frappe pas la théorie d'Æpinus;

(4) *Journal de Physique, octobre* 1793.

que l'auteur de cette théorie et son commentateur ont prévu et prévenu cette objection, et qu'il est inutile d'y chercher de nouvelles réponses. Aussi m'abstiendrai-je de soumettre à un examen rigoureux celle de votre correspondant. Les citations précédentes peuvent l'engager à revoir lui-même ses premières pensées, et à leur donner un nouveau cours.

Qu'il me soit permis de dire que la même année (1788), où parut l'ouvrage de M. Hauy, j'avois tenté et publié une explication (que je crois encore solide) des phénomènes magnétiques au moyen de deux fluides. J'ai rappelé cette explication à la fin d'un opuscule intitulé : *Recherches physico-mécaniques sur la chaleur* (5), et je l'y ai présentée sous une forme plus simple.

Dès 1786, M. Deluc employa deux fluides pour expliquer les phénomènes de l'électricité (6).

Plusieurs physiciens ont eu l'idée d'employer deux fluides pour expliquer les phénomènes électriques et magnétiques (7). C'est sur-tout dans les *Leçons d'Erxleben* (*Erxlebens Naturlehre*), et dans le commentaire que M. Lichtemberg y a annexé, que j'en ai trouvé des indices. Il est fort indifférent au public que j'y eusse pensé avant de les avoir eus : c'est pourtant la vérité. Mais je n'y donne aucune

(5) Publié à Genève en 1792. Il se trouve à Paris, chez Mérigot le jeune, quai des Augustins.

(6) *Idées sur la Météorologie.*

(7) Sans compter les hypothèses cartésiennes et autres, relatives à des courans, etc. exclues par tous les physiciens exacts, et dont il n'est pas ici question.

importance ni pour moi, ni pour mon savant compatriote (DELUC), qui a d'autres titres à la gloire et à la reconnoissance des hommes livrés à l'étude de la nature. L'idée de ces deux fluides étoit une conséquence trop naturelle des premières découvertes, pour qu'on ne dût pas s'attendre à la voir germer à-la-fois de plusieurs côtés, dès qu'on contempleroit les faits avec une attention recueillie. Voici cependant à quoi j'attache quelqu'importance, et que je crois utile de faire remarquer à ceux de vos lecteurs qui s'occupent de ces matières.

C'est peu de chose d'indiquer la possibilité d'expliquer les phénomènes; il faut en venir au point de réaliser cette explication: or, celui qui se contente d'indiquer deux fluides, en se bornant, par apperçu, à faire de leur action une application rapide aux phénomènes principaux, ne fait qu'indiquer la possibilité de l'explication.

M. DELUC, le premier, a donné des idées déterminées sur la nature des deux fluides électriques; et c'est ici que ses travaux sur cet objet prennent un caractère nouveau. L'un de ces deux fluides, qu'il nomme *matière*, produit les phénomènes électriques connus sous le nom d'attractions et répulsions; l'autre produit essentiellement les influences électriques: M. DELUC le nomme *déférent*. Ce fluide déférent agit sur la matière électrique comme le feu sur l'eau, et la vaporise. De nombreuses expériences sont employées par ce physicien, pour confirmer et développer sa théorie: elle sera sans doute prise en considération par tous ceux qui voudront faire faire de nouveaux pro-

grès à cette partie si intéressante de la physique, et elle pourra ainsi devenir la source de nouvelles découvertes.

Pour moi, je me suis borné au fluide magnétique, et je me suis appliqué à établir solidement deux propositions : 1.° Qu'un seul fluide ne pouvoit expliquer tous les phénomènes magnétiques ; 2.° que deux fluides simplement mêlés n'expliquoient rien de plus. Cette partie purement négative de la question, m'ayant paru bien établie, j'ai cherché la condition qui manquoit aux hypothèses précédentes, et j'ai vu que c'étoit la *combinaison* des molécules hétérogènes. J'ai suivi, avec détail, les applications de ce principe, et j'en ai déduit des explications qui m'ont satisfait. Il ne m'a pas paru qu'aucun physicien (ni même M. Coulomb, dans ses beaux et savans mémoires, dont quelques-uns sont assez récens,) ait fait aucune attention à cette circonstance. Comme elle me paroît tout-à-fait importante, essentielle même à cette théorie, je désirerois fort qu'elle fût prise en considération, et soumise à un examen attentif.

Mais, pour vrai dire, telle est l'occupation de chacun de ceux qui travaillent sur une même matière, qu'on semble n'avoir pas le temps de jeter même un coup-d'œil fugitif sur les travaux de ses contemporains. En voici un exemple tiré d'un sujet assez voisin de celui qui fait le premier objet de cette lettre.

Ceux qui auront pris la peine de la lire, seront, je pense, bien convaincus que M. Æpinus n'admet *qu'un seul* fluide électrique, *qu'un seul* fluide magnétique. S'ils veulent s'en assurer mieux, il leur est

singulièrement facile de le faire, puisqu'il ne s'agit que de jeter les yeux sur les premières pages de l'ouvrage de M. HAUY, qui est fort répandu. Comment donc arrive-t-il qu'un physicien savant et entouré de tous les moyens de lumière, commette une erreur historique à ce sujet, au moment même où il fait fonction d'historien, et où il s'occupe d'exposer à ses lecteurs une opinion aussi remarquable? Ce savant s'exprime ainsi, dans une *Théorie de la Terre* (8), où il a consigné une multitude de faits et d'opinions: « ÆPI-» NUS admet *deux* fluides magnétiques, comme il « admet *deux* fluides électriques; mais c'est une « simple hypothèse qu'il n'a pu prouver ».

On seroit tenté de croire que, par quelque malheureuse circonstance, les erreurs de cette espèce ont été plus difficiles à éviter dans cette matière qu'en d'autres; mais il est certain qu'en d'autres aussi, de tels accidens ne sont pas rares, et qu'on prête souvent à de grands philosophes non-seulement ce qu'ils n'ont pas dit, mais le contraire de ce qu'ils ont dit. Il seroit à désirer qu'on cherchât le moyen de rendre ces méprises plus rares.

(8) *Tom. I, p.* 91.

BOTANIQUE.

Cours complet et suivi de botanique, rédigé sous les formes et dans les termes les plus clairs, d'après les diverses méthodes et les principes adoptés par TOURNEFORT, LINNÉ, J. J. ROUSSEAU, JUSSIEUX, LAMARK, DURAND, VILLARS *et autres auteurs les plus illustres; ouvrage consacré aux progrès des sciences utiles, de l'agriculture et des arts, dans la république française, par le citoyen J.***, naturaliste, tome* 1.er. *Principes élémentaires de cette science.* A Lyon, de l'imprimerie de Tournachon et Daval, libraires, quai et maison dits Antoine, n.° 8. L'an 3.e de la république; in-8.°, de 534 pag.

Ce rudiment de botanique, ouvre par une épître dédicatoire à l'humanité entière où se trouvent plusieurs phrases oiseuses et fastidieuses; on lit ensuite un avant-propos, dans lequel le citoyen Nicolas Jolyclerc veut prouver qu'il n'y a qu'une seule science vraiment profitable, une seule science vraie, celle qui nous élève au créateur : cette science, sans doute, est celle de l'Histoire de la nature. « Je n'écris pas, dit notre naturaliste, pour les savans, ni pour les hommes à qui une éducation première a ouvert la carrière des sciences

utiles et des principes dignes de l'homme ». Malgré cette résolution, quelques lignes plus loin, il s'énonce, en disant qu'il écrit pour toutes les classes de citoyens dans qui le sentiment est de connoître et d'aimer la belle nature; qu'il écrit pour tous les âges, pour tous les sexes, pour toutes les conditions. « Cet enthousiasme n'e paroît entraîner l'auteur au-delà de ses conceptions. Il donne, dans cet avant-propos, l'histoire de sa jeunesse. Je vais présenter, d'après lui, plusieurs de ses traits biographiques.

A peine âgé de quatorze ans, les dispositions que l'on crut appercevoir en lui pour parvenir aux sciences, décidèrent de son sort. La Congrégation de S. Maur lui fut donnée pour asile éternel, par ses parens; la foiblesse de son âge consentit à tout. Dès-lors, éconduit à 150 lieues de son pays natal, et n'ayant pas seize ans révolus, il prononça la redoutable formule qui devoit l'enchaîner à jamais. On le plongea dans toutes les études usitées parmi les moines bénédictins. L'étude secrète des mathématiques et de l'astronomie le consola de l'ennui occasionné par les premières. « J'aimois encore, dit-il, à m'égarer dans ces vastes forêts, où des sucs nourriciers élèvent jusqu'aux nuées, des arbres vénérables par leur antiquité et par le silence qu'ils inspirent ». Jolyclerc n'avoit alors pour guide dans l'étude des végétaux, que les ouvrages de Jean et de Gaspard Bauhin. Il ne conseille à aucun homme de subir des épreuves aussi pénibles, s'il vouloit devenir botaniste; mais il dit

qu'il n'aspiroit pas à être médecin, et que le travail de ces deux illustres frères conduit, suivant lui, moins à la connoissance des plantes, qu'il n'indique leur emploi ; ce n'est pas la botanique qu'ils enseignent ; c'est la matière médicale : « J'observerai au citoyen Jolyclerc, qu'en effet, Jean Bauhin offre, dans sa grande Histoire des plantes, après de longues descriptions de la plante, les propriétés connues de chacune ; mais, quant à Gaspard Bauhin, ses divers ouvrages de botanique n'ont aucunement trait à la matière médicale.

Le fragment qui va suivre, fera connoître le génie contemplatif de l'auteur.

« Entraîné par mon penchant, dit Jolyclerc, » je franchis un jour les barrières du cloître. A » l'issue des matines, je dépose les habits de » S. Benoît, j'en revêts d'autres ; je m'enfuis, ré» solu de ne rentrer qu'après m'être rassasié de tous » les plaisirs, de toutes les jouissances que me pré» sentoit la nature. Plus je m'éloignois des murs » sacrés, plus mon extase envers cette autre di» vinité s'accroissoit : tantôt, abrité par des arbres » dont le feuillage élégant formoit de superbes pa» villons, servoit d'asile aux oiseaux, et retentis» soit de leur revissante mélodie ; tantôt, ébloui » par une foule de fleurs aussi variées qu'odorantes, » toutes nécessaires à l'homme : quelle douce » ivresse ! j'oubliai mon cloître, et la route que je » suivis depuis fut immense ».

» Affranchi des honteuses momeries des cloîtres, » que de nuits délicieuses je passai sur les plus

» hautes montagnes, n'ayant d'autre abri que la » voûte des cieux ! que de nouvelles extases ! quel » plus puissant motif de bénir le créateur de tant » de merveilles ! Oui, je lui rendois alors des ac- » tions de graces mille fois plus ferventes que toutes » celles que n'inspirèrent jamais les mélodies noc- » turnes des cloîtres. Qu'il est grand, m'écriai-je » plus de mille fois, celui qui fit éclore tous ces » mondes ! il les conduit avec plus de facilité que » le berger ne conduit son troupeau ; douces in- » fluences des pléïades, barrière de l'orion, révo- » lutions invariables des planettes ! vous déterminez » l'harmonie des années, des saisons et des jours »....

» Cinq mois s'écoulèrent dans le cours de ce » pélérinage ; il fut de cent cinquante lieues, peut- » être plus de quatre cents, si j'y comprends tous » les contours où m'engagea ma passion. Je le dis » avec vérité, je ne fus jamais tenté d'entrer dans » aucune ville, dans aucun village même ; la na- » ture seule avoit pour moi des attraits : le hêtre, » le peuplier, le chêne étoient pendant le jour » mon seul abri contre l'intempérie des saisons ; » la cabane du charbonnier et du fondeur, la grange » du cultivateur, me servoient d'asile lorsque la » tâche prescrite à ma journée étoit enfin remplie. » Une grosse serpette étoit ma seule arme, une » boussole mon horloge, le pain le plus rustique, » le laitage des granges, ma seule nourriture ; la » faim, la soif souvent vinrent me traverser, mais » elles me paroissoient plus supportables qu'une

» triste végétation dans les exercices fastidieux et » les études forcées de mon cloître ».

Jolyclerc avoit alors 23 ans : sa santé n'avoit souffert aucune altération; mais le premier mois d'automne s'étoit déjà écoulé, la saison devenoit froide et pluvieuse : ses habits étoient usés; il se voyoit sans chaussure et sans argent; il fut forcé de rentrer dans son cloître. Cette désertion lui mérita la prison claustrale. Ce que Jolyclerc put obtenir alors, c'est l'échange de sa prison, pour être renfermé à la bibliothèque de cette maison, où il essuya les rigueurs d'un hiver, sans feu. C'est dans cette solitude qu'il travailla à perfectionner son ouvrage, que l'étude et la contemplation de la nature n'avoient fait qu'ébaucher. C'est dans ce moment et à cet article qu'il finit sa narration anecdoctique sur sa vie. Je regrette de perdre le fil de ce qui est arrivé à notre phytophile jusqu'au moment de la révolution française, et même depuis cette époque jusqu'à celle de la publication de ce premier volume.

Ce cours de botanique remplira huit volumes. Dans le premier, il donne les principes élémentaires et généraux de toute la science du botaniste; le second, le troisième, le quatrième, le cinquième et le sixième seront consacrés à la description de toutes les plantes indiquées dans le premier. L'auteur y comprendra leurs variétés; il indiquera le lieu de leur naissance, enseignera les moyens de les acclimater et la manière de les cultiver sous

notre horison. Le septième volume développera leurs qualités chymiques, relativement aux arts, aux teintures, et leur aptitude aux diverses constructions. Le huitième enfin traitera de leurs vertus médicales.

Le tome qui fait l'objet de cet article contient deux parties. La première commence par une introduction, où il est traité de l'organisation extérieure des plantes. Suivent sept chapitres qui expliquent la forme, le caractère, le méchanisme des différentes sortes de racines, de tiges, de feuilles, de fleurs et de fruits, sur la végétation des plantes et la manière de former un herbier.

» La botanique est la connoissance acquise par principes de cette partie de la nature qui embrasse tous les végétaux : son objet, dit Adanson, est d'en étudier toutes les parties diverses, de les examiner, de les comparer, de combiner leurs différens rapports, de juger sur leur dissemblance ou leur conformité, pour parvenir à connoître leur véritable nature ».

» Mais celui-là seul, continue Jolyclerc, est digne du nom de botaniste, qui répand utilement le fruit de sa science dans la société des hommes, et sait leur apprendre que le règne végétal est une source intarissable des bienfaits du créateur ».

» Le nombre des plantes qu'embrasse la botanique est immense : Commerson se glorifia d'en avoir formé une collection de 25000. On dit que Sherard en connoissoit 16000; Adanson les portoit à 20000. Linné en décrit 10000; nous les portons à 8000,

sans y comprendre les variétés, et à 20000 en les comprenant ».

La seconde partie est également composée d'une introduction et de chapitres qui sont au nombre de quatre ; ils font connoître le système sexuel de Linnéus, les méthodes de Villars, de Jussieux et de Tournefort.

Voici ce que l'auteur dit de la floraison :

« La nature, mère féconde, prodigue et inépuisable, présente dans toutes ses saisons et dans toutes « ses températures, un aliment certain à l'avidité des « recherches du botaniste : aussi sa condition a-t-elle « cela de plus pénible ou de plus attrayant que toutes « les autres. En aucun temps, comme en aucun lieu, « il ne doit, il ne peut se livrer aux loisirs du repos. « Les glaces de l'hiver, de même que les chaleurs « brûlantes de l'été ; le printems, où tout semble re- « naître ; l'automne, où tout paroît dépérir et tendre « à sa fin, fournissent également à ses éternelles ob- « servations. Depuis l'orient jusqu'au couchant, du « midi jusqu'au nord, chaque province, chaque con- « trée de la terre possèdent ses richesses diversifiées et « distinctes. Il est des plantes qui fleurissent dans les « frimats, et à qui l'influence des premiers rayons de « l'astre du jour devient aussitôt funeste ; il en est qui « n'obtiennent leur végétation que des chaleurs « même excessives de cet astre dans son midi ; « d'autres, plus délicates et plus douces, ne suppor- « tent qu'une chaleur modérée : il est des fleurs qui « n'étalent leur beauté que pendant les ténèbres, la

« *belle de nuit* (sur-tout le *silene noctiflora*); il « en est qui attendent le retour de la nuit pour ré- « pandre leurs parfums, le *geranium triste*. La na- « ture, toujours prévoyante, n'oublie rien pour favo- « riser leurs divers penchans : elle leur a donné à « toutes une position analogue à leurs manières de « vivre et à leurs tempéramens ou froids, ou chauds, « ou tempérés. L'infatigable botaniste les recueille « avec avidité dans tous leurs climats divers; il sait les « découvrir par-tout, et les observer dans leur brillant, « sur toutes leurs positions, en tous lieux, en tout « temps ».

En parlant du changement de couleur de plusieurs fleurs, ce qui forme souvent des variétés, Jolyclerc cite le mouron (*anagallis arvensis*), qui, de rouge, dit-il, devient bleu. Il ne sait pas, sans doute, que Willdenow, célebre botaniste prussien, rapporte, dans sa Flore de Berlin, que pour s'assurer des couleurs de la corolle des mourons rouge et bleu, il les avoit ensemencés séparément, pendant plusieurs années consécutives, sans qu'il en ait résulté le moindre changement dans les couleurs. Il en a fait, d'après ces expériences certaines, deux espèces distinctes.

Comme dans un ouvrage élémentaire il faut soigner les fautes de principes le plus qu'il est possible, je me crois obligé de relever les suivantes :

1.° En expliquant ce qui est relatif aux fruits à noyau, Jolyclerc avance que Linnéus place le *noyer*, l'*amandier*, le *noisetier*, etc. parmi les *cerisiers*, les *pruniers*, les *pêchers*. Dans quel ouvrage du naturaliste suédois a-t-il vu que le noyer et le noisetier,

qui sont de la Monœcie, se trouvoient parmi les pruniers, les cerisiers et les pêchers, qui sont de l'Icosandrie ?

2.°. L'*épimedium*, dit-il, est une espèce de néflier : une petite plante herbacée, qui n'a que des feuilles radicales, qui est de la classe tétrandrie, peût-elle être assimilée à un arbre tel que le néflier, qui est de l'Icosandrie ?

3.° Le *lycium*, suivant lui, est le noirprun : le *lycium* est le *jasminoïde ;* le noirprun ou nerprun est le *rhamnus catharticus* de Linnéus ; petit arbre dont les baies servent à la médecine et à la teinture.

4.°. *Evonymus* est encore nommé, par Linnéus, nerprun : l'*evonymus* est le *fusain*, ou bonnet de prêtre.

5.° Le *phellandrium* est la ciguë aquatique, suivant Jolyclerc : le *phellandrium* est le fenouil aquatique, plante dont la semence est en réputation chez les Allemands pour guérir les fièvres intermittentes ; au lieu que la ciguë aquatique est une plante infiniment délétère. Vepfer a composé un traité pour la faire connoître : c'est la *Cicuta virosa* de Linnéus.

6.° *Hesperis*, l'alliaire, la julienne : ce dernier nom français appartient à cette plante ; mais l'alliaire, ou herbe aux aulx, est assurément une autre espèce, c'est l'*erysimum alliaria*, L.

Ces six observations suffisent pour inviter l'auteur à revoir avec soin sa rédaction. D'ailleurs, si je n'avois pas craint d'être fastidieux et de passer pour un critique sévère, j'aurois pu augmenter mes remarques :

d'un

d'un autre côté, les fautes typographiques fourmillent dans ce volume ; les mots techniques y sont souvent mutilés : ce qu'il est nécessaire d'éviter, lorsqu'on travaille pour des élèves.

W.

MÉDECINE.

Essai sur la dyssenterie épidémique qui a régné en Flandre et spécialement à Courtrai, l'an 1794 (*V. S.*), *par J. F. Van-Dorpe, médecin à Courtrai.*

Nos conquêtes dans la Belgique nous ont déjà donné plusieurs fois l'occasion d'appercevoir que les sciences et les arts n'y étoient pas des productions étrangères ; nous y avons trouvé, en plus d'un genre, des monumens précieux qui nous atiestent que les belges agriculteurs, belliqueux et commerçans, peuvent encore tenir une place distinguée parmi les peuples éclairés et jaloux des progrès des connoissances humaines. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui prouvera que l'art de guérir n'y est pas négligé, et que la France peut espérer d'y conquérir aussi quelques médecins instruits. Le traité dont il est question, est un traité de circonstance. Placé au milieu du théâtre de la guerre, l'auteur de cet essai a porté un regard attentif sur les résultats qui pouvoient intéresser son art ; et il ex-

pose les phénomènes constans, et les variétés d'une maladie qui a paru, dans tous les temps, s'attacher particulièrement aux armées.

Après avoir discuté la question de la nature du miasme dyssentérique, et avoué que ce principe est inconnu, l'auteur trace rapidement les symptômes qu'il développe à la suite de l'irritation qu'il produit; d'après leur énumération, il découvre dans cette maladie cinq nuances, ou cinq variétés qu'il juge assez prononcées pour former, chacune, une maladie spéciale et distincte : dyssenterie *légère*, dyssenterie *confirmée*, dyssenterie *inflammatoire*, dyssenterie *bilieuse* ou *saburrale*, dyssenterie *inflammatoire bilieuse;* telle est la division et le plan de son ouvrage. Chacun de ces articles est suivi de sa partie curative; et l'ouvrage est terminé par un tableau de formules, rédigées en latin et en français.

Ce nouveau traité de la dyssenterie nous a paru renfermer beaucoup d'érudition ; l'auteur est pénétré de la doctrine de tous les ouvrages célèbres. A toutes ces connoissances acquises, Van-Dorpe paroît joindre ce coup-d'œil juste et sévère qui aperçoit nettement, et qui classe les objets avec précision : on saura gré à l'auteur d'avoir rassemblé dans un petit volume, tout ce que les observateurs nous ont légué de plus instructif sur cette importante maladie, et l'on ne lira pas sans intérêt, ce qu'il y ajoute de son propre fonds. Van-Dorpe, médecin éclairé, plus jaloux des succès de son art qu'occupé des moyens de fortune, plus philantrope que

calculateur, Van-Derpe se plaint d'avoir des ennemis ; je ne peux m'empêcher de l'en féliciter : C'est un genre d'éloges que je lui envierois, si je n'avois pas aussi les miens. Mais qu'il continue à mériter leur animadversion, je le plaindrois fort s'il obtenoit leur estime.

Les lecteurs français ne trouveront pas dans cet essai le style pur et châtié des bons ouvrages de notre pays. Il est permis à un belge d'ignorer les finesses et la perfection de notre langue. Nous avouons que la diction n'est pas tout ce qu'elle pourroit être ; mais ce léger défaut est racheté par beaucoup d'instructions : le style est très-intelligible, et quelle que soit enfin notre délicatesse, nous n'avons pas le droit, sans doute, d'être plus sévères qu'Horace, et sans nous compromettre, nous pouvons dire après lui,

Verum ubi plura nitent... non ego paucis
Offendar maculis :

On pourra peut-être encore reprocher à quelques formules, un certain luxe dans les prescriptions ; mais c'est un luxe national. Tandis que les français simplifient chaque jour l'art de formuler, la Belgique, le pays de Liége, l'Allemagne croient encore beaucoup à l'efficacité des entassemens pharmaceutiques. Les sciences ne peuvent pas être par-tout au même niveau.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Discours sur l'origine et le progrès du langage et de l'écriture, traduit de H. Blair par A. M. H. B. (1).

Quand nous considérons l'ordre suivant lequel les mots sont rangés dans une phrase ou une proposition qui a un sens, nous trouvons une différence très-remarquable entre les langues anciennes et modernes. L'examen de cette différence servira à développer davantage le génie du langage et à montrer les causes des changemens qu'il a subis, à mesure que la société a fait des progrès.

Pour concevoir distinctement la nature du changement dont je parle maintenant, remontons, comme nous l'avons déjà fait, à l'époque la plus ancienne de la langue. Figurons-nous un sauvage, qui voit un objet excitant son désir, tel qu'un fruit, et qui prie un autre de le lui donner. Supposons que notre sauvage ne connoisse pas les mots, il s'efforcera dans ce cas, de se faire entendre, en montrant avec

(1) Ce morceau est tiré des leçons sur la rhétorique et les belles-lettres de Blair. Je publierai incessamment la traduction d'un morceau de Smith, sur la formation des langues. On peut voir aussi, sur ce sujet, le tableau des arts et sciences, avant Alexandre, dont j'ai donné la traduction en 1786. *Note de A. M. H. B. traducteur.*

viva ité l'objet qu'il désire, et en poussant en même temps un cri avec passion. Supposons ensuite qu'il connoît les mots; le premier qui sortira de sa bouche, sera naturellement le nom de cet objet. Il ne dira pas, en suivant notre ordre de construction: « donnez-moi du fruit »; mais il dira, suivant l'ordre de la construction latine : « fruit donnez-moi : » *fructum da mihi*, par cette raison évidente que son attention est totalement dirigée vers le fruit, vers l'objet désiré. C'est là l'idée qui l'occupe, l'objet qui l'excite à parler, et qui doit par conséquent être le premier nommé. Un pareil arrangement est précisément la traduction en mots du geste que la nature a appris au sauvage à faire, avant qu'il connût les mots. Aussi peut-on regarder comme certain que le sauvage doit le plus aisément suivre cet ordre.

Maintenant, que nous sommes accoutumés à une manière différente d'arranger nos mots, nous appelons cet arrangement une inversion, et nous le regardons comme un ordre forcé et contraire à la nature. Mais, quoique cet ordre ne soit pas le plus logique, cependant il est le plus naturel en un sens, parce que c'est celui qui est suggéré par l'imagination et le désir, qui nous portent toujours à faire mention de leur objet en premier lieu. Nous pouvons donc conclure *à priori*, que ce fut là l'ordre dans lequel les mots furent le plus communément rangés lors de la formation du langage: aussi trouvons-nous dans le fait, que c'est suivant cet ordre que les mots sont disposés dans les plus an-

ciennes langues, telles que le grec et le latin, à ce qu'on m'a dit, dans le russe, l'esclavon, le gaelic, et plusieurs des idiômes de l'Amérique.

Dans la langue latine, l'arrangement qui a lieu le plus souvent, est celui où l'on place d'abord dans la phrase le mot qui exprime le principal objet du discours avec ses circonstances, et ensuite la personne ou la chose qui agit sur lui. C'est ainsi que Salluste comparant le corps et l'esprit, dit : « *animi imperio, corporis servitio magis utimur ;* » ordre qui rend certainement la pensée plus vive et plus frappante que quand elle est énoncée suivant la construction française, comme on va le voir dans la traduction suivante : *Nous nous servons plus de l'esprit pour commander, et du corps pour obéir.*

L'ordre latin satisfait davantage la rapidité de l'imagination, qui naturellement court d'abord vers son premier objet, et qui, l'ayant ainsi nommé, le tient en vue dans tout le reste de la pensée. On peut faire la même remarque sur le passage suivant d'Horace :

Justum et tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni,
Mente quatit solidâ.

Toute personne de goût doit sentir que les mots sont ici rangés d'une manière qui répond bien mieux à la place tenue dans l'imagination, par les différens objets, que l'arrangement suivant, exigé par la

construction française de la traduction ci-dessous transcrite (2), où les mots (*justum et tenacem propositi virum*) quoiqu'étant incontestablement l'objet capital de la phrase, sont mis à la fin.

J'ai dit que, dans les langues grecque et latine, l'arrangement le plus commun est de placer d'abord ce qui frappe le plus l'imagination de celui qui parle. Je ne prétends pas cependant que cet ordre soit suivi sans exception. Quelquefois l'harmonie de la période exige un arrangement différent ; et dans les langues susceptibles d'autant de beautés musicales et prononcées avec autant d'accent et de modulation que celles des Grecs et de Romains, on s'occupoit beaucoup de l'harmonie des périodes. Quelquefois aussi l'attention qu'on mettoit à la clarté, à la force ou à une suspension adroite du sens de l'interlocuteur, altéroient cet ordre, et produisoient, dans l'arrangement, de telles variations, qu'il n'est pas facile de les réduire à un seul principe. Mais en général le génie et le caractère de la plupart des anciennes langues étoient de laisser une liberté complète d'arranger les mots, de manière qu'ils pouvoient être mis dans l'ordre qui plaisoit le plus à l'imagination du lecteur. Cependant l'hébreu forme une exception ; car, quoique cette langue ne soit pas entièrement sans inversions, elle les emploie moins souvent et approche plus des cons-

(2) Ni la fougue des citoyens ordonnant une injustice, ni les regards menaçants d'un tyran farouche, n'ébranlent l'ame ferme de l'homme juste et constant dans ses résolutions.

tructions française et anglaise que le grec ou le latin.

Toutes les langues modernes de l'Europe ont adopté un arrangement différent des anciennes. Dans leurs compositions en prose, elles admettent très-peu de variété pour le placement des mots; ils sont le plus souvent bornés à un seul ordre; et cet ordre est ce qu'on peut appeler l'ordre de l'entendement. Elles placent d'abord dans la phrase, la personne qui parle ou qui agit, ensuite son action, et enfin l'objet de son action; de manière qu'on y fait succéder les idées les unes aux autres, non suivant le degré d'importance que les différens objets ont dans l'imagination, mais suivant l'ordre de la nature et du temps.

Un écrivain français ou anglais, complimentant un grand homme, diroit : « Il m'est impossible de » passer sous silence une douceur aussi remarqua» ble, une clémence aussi singulière, enfin une mo» dération si extraordinaire dans l'exercice du pou» voir suprême. » Ici nous présentons d'abord la personne qui parle. « Il est impossible *à moi;* » ensuite ce que cette personne doit faire : *Il m'est impossible de passer sous silence;* et enfin l'objet qui l'excite à se conduire ainsi; savoir, *la douceur, la clémence* et *la modération* de l'objet de son éloge. Cicéron, d'après qui j'ai traduit ce passage, suit un ordre absolument contraire; il place en premier l'objet qui fait naître l'idée de l'orateur, et il finit par l'orateur même et son action. *Tantam mansuetudinem, tam inusitatam inauditam-*

que clementiam, tantumque in summa potestate verum omnium modum, tacitus nullo modo præterire possum.

Orat. pro Marcello.

L'ordre latin est plus animé; l'ordre français ou anglais est plus clair et plus distinct. Les Romains rangeoient en général leurs mots suivant l'ordre dans lequel les idées se présentoient à l'imagination de celui qui parloit. Nous les rangeons suivant l'ordre dans lequel le jugement porte à placer ces idées, quand on veut les présenter de suite à d'autres personnes. Notre arrangement paroît donc être la suite d'un plus grand raffinement dans l'art de parler, puisque le but qu'on se propose dans le discours, est de parvenir à se communiquer le plus clairement ses idées.

Dans la poësie, où nous sommes supposés nous élever au-dessus du style ordinaire, et parler le langage de l'imagination et de la passion, notre faculté de ranger les mots comme il nous plaît, n'est pas tout-à-fait si restreinte; et l'on nous y accorde plus de liberté pour la transposition et l'inversion. Cependant, même dans ce genre d'écrire, cette liberté est resserrée dans des bornes beaucoup plus étroites, en comparaison des langues anciennes. Les diverses langues modernes s'écartent l'une de l'autre à cet égard. La langue française est de toutes, celle où l'ordre des mots est le plus déterminé, et qui admet le moins d'inversions, soit en prose, soit en poësie. L'Anglais en admet davantage. C'est l'Italien qui retient le plus de cet ancien caractère

transpositif, quoiqu'on soit porté à le croire accompagné de quelqu'obscurité dans le style de quelques-uns de leurs auteurs qui ont le plus de ces transpositions.

Il convient ensuite d'observer que dans la structure de toutes les langues modernes il se trouve une circonstance qui borne nécessairement leur faculté de ranger les mots à un seul ordre fixe et déterminé. Nous n'avons pas ces différences dans les terminaisons, qui dans le grec et le latin distinguent les divers cas des noms et les temps des verbes, et qui en conséquence indiquent le rapport qu'ont entr'eux les divers mots d'une phrase, quoique les mots, entre lesquels ces rapports existent, soient séparés et placés dans des parties différentes de la phrase. C'est un changement dans la structure de la langue, dont j'aurai occasion de parler davantage dans la leçon suivante. Un effet qui en résulte évidemment, c'est que nous n'avons point le plus souvent d'autre moyen de marquer l'étroite liaison existante entre deux mots, qu'en les plaçant dans la phrase l'un auprès de l'autre. Par exemple, les Romains pouvoient s'exprimer très-intelligiblement de la manière suivante :

Extinctum nymphæ crudeli funere Daphnim flebant.

C'est-à-dire, *les nymphes pleuroient Daphnis enlevé par une mort cruelle.*

On entendoit bien la phrase latine, parce que les mots *extinctum* et *Daphnim* étant tous les deux à l'accusatif, cela montroit que le substantif et l'ad-

jectif se rapportoient l'un à l'autre, quoiqu'ils fussent placés aux deux extrémités du vers; et on voyoit aussi clairement qu'ils étoient gouvernés par le verbe actif *flebant* dont *nymphæ* étoit évidemment le nominatif. Les terminaisons différentes mettoient ici tout en ordre, et rendoient la liaison des divers mots parfaitement claire. Mais traduisons littéralement ces mots en anglais ou en français, en conservant l'ordre du latin. *Mort les nymphes par un cruel trépas Daphnis pleuroient ;* et ils deviennent une énigme parfaite où il est impossible de trouver aucun sens.

C'étoit cet avantage que les langues anciennes avoient de varier la terminaison des noms et des verbes, et d'indiquer ainsi dans une phrase ce qui gouvernoit les mots et ceux qui avoient du rapport entr'eux : c'étoit, dis-je, cet avantage qui leur donnoit tant de facilité de transposer les mots et de les ranger de manière à charmer l'oreille et à satisfaire l'imagination. Quand la langue vint à être imitée par les peuples du nord qui envahirent l'empire romain, ils laissèrent tomber les cas des noms et la différente terminaison des verbes avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'attachoient pas un grand prix aux avantages résultans de cette structure de la langue. Ils ne s'occupèrent que de la clarté et de l'abondance de l'expression. Ils pensoient peu à l'harmonie des sons, et ne cherchoient pas à satisfaire l'imagination par l'arrangement des mots. Ils [illegible] dioient seulement à s'exprimer d'une manière qui pût présenter leurs idées aux autres, [illegible]

plus distinct et le plus intelligible. De-là vient que, si la langue anglaise, au moyen de l'arrangement simple de ses mots, a moins d'harmonie, moins de beauté et moins de force que la grecque et la latine, elle est cependant plus claire et plus facile à entendre.

J'ai donc montré quelle avoit été la marche naturelle de la langue dans différens points importans; et cette description du génie et de la marche de la langue est le fondement de beaucoup d'observations curieuses et utiles. Il paroît, d'après ce qui a été dit dans cette leçon et dans la précédente, que la langue fut d'abord peu riche en mots, mais qu'elle peignit par leur son, et qu'elle fut expressive par la manière de les prononcer, avec le secours des tons et des gestes qui leur donnoient du sens. Le style étoit figuré et poëtique; l'arrangement étoit plein d'imagination et animé. Il paroît que, dans tous les changemens successifs que la langue a subis, à mesure que le monde a vieilli, l'entendement a gagné du terrein sur l'imagination. La marche de la langue a suivi à cet égard la marche que tient l'homme en avançant en âge. L'imagination est la faculté qui a le plus de vigueur et qui domine le plus dans la jeunesse. A mesure que les années augmentent, elle se refroidit, et l'entendement acquiert de la maturité. De même, la langue, passant de la stérilité à l'abondance, passe en même temps de la vivacité à l'exactitude, du feu et de l'enthousiasme au phlegme et à la précision. L'harmonie imitative, les tons et les gestes véhémens, les inversions, le style figuré, tous ces caractères de la langue naissante, qui viennent d'être indiqués, se

tenoient et avoient une influence mutuelle les uns sur les autres; ils ont tous cédé graduellement la place aux sons arbitraires, à la prononciation calme, au style simple et à l'arrangement le plus clair. La langue est donc devenue plus correcte et plus exacte dans les temps modernes, mais aussi elle est devenue moins frappante et moins animée. Dans son ancien état elle étoit plus favorable à la poésie et à l'éloquence; dans son état actuel, elle l'est davantage à la raison et à la philosophie.

Origine et progrès de l'écriture.

Ayant fini ce que j'avois à dire de la marche de la langue, je vais parler de celle de l'écriture, dont il est naturel que je m'occupe ensuite; mais ce dernier art n'exigera pas une aussi longue discussion que le premier.

Après le discours, l'écriture est incontestablement l'art le plus utile que les hommes possèdent. Elle est évidemment un perfectionnement du discours, elle doit donc être moins ancienne que lui. D'abord les hommes n'ont pensé qu'à se communiquer leurs pensées les uns aux autres quand ils étoient presens, à l'aide des mots ou des sons qu'ils proféroient. Ensuite ils imaginèrent un autre moyen de se les communiquer mutuellement les uns aux autres, lorsqu'ils étoient absens, par des marques ou des caractères, mis sous les yeux, ce que nous appelons écriture.

Les caractères écrits sont de deux sortes. Ils sont ou des signes de choses ou des signes de mots. Les peintures, les hiéroglyphes et les symboles sont du

premier genre, c'est-à-dire, des signes de choses. Les caractères alphabétiques dont se servent actuellement tous les Européens, sont du dernier genre, c'est-à-dire, des signes de mots. Ces deux espèces d'écritures sont d'un genre essentiellement différent.

Les peintures furent incontestablement le premier essai vers l'écriture. L'imitation est si naturelle à l'homme, que dans tous les âges et chez toutes les nations, on a employé quelque moyen de copier ou tracer la ressemblance des objets sensibles. Ces moyens auront été bientôt mis en usage par les hommes, pour donner à ceux qui étoient éloignés, quelque connoissance imparfaite de ce qui étoit arrivé, ou pour conserver la mémoire des faits dont ils vouloient perpétuer le souvenir. C'est ainsi que, pour marquer qu'un homme en avoit tué un autre, on a tracé la figure d'un individu étendu à terre, et celle d'un autre étant debout à côté de lui et tenant dans sa main une arme capable de donner la mort. Nous voyons en effet que, quand l'Amérique fut découverte, c'étoit la seule espèce d'écriture connue dans le royaume du Mexique. On dit que les Mexicains avoient transmis, par des peintures historiques, le souvenir des évènemens les plus importans de leur empire. Ce genre d'annales doit cependant avoir été très-imparfait, et les nations qui n'en ont pas d'autres, sont nécessairement très-grossières. Les peintures ne peuvent représenter que les évènemens qui frappent les sens. Elles ne peuvent tracer la liaison de ces évènemens, ni décrire ces qualités qui ne sont pas visibles aux yeux, ni enfin donner

aucune idée des dispositions ou des paroles des hommes.

Pour remédier à ce défaut jusqu'à un certain point, on inventa, dans la suite des temps, ce qui est appelé les caractères hiéroglyphiques, qu'on peut regarder comme le second pas de l'art de l'écriture. Les hiéroglyphes consistent dans certains symboles, destinés à représenter des objets invisibles, à cause de l'analogie ou de la ressemblance que ces symboles sont supposés avoir avec eux. C'est ainsi qu'un œil étoit le symbole hiéroglyphique de la connoissance, et qu'un cercle l'étoit de l'éternité qui n'a ni commencement ni fin. Les hiéroglyphes étoient donc un genre de peinture plus rafiné et plus étendu. Les peintures représentoient la ressemblance des objets visibles et frappant les sens. Les hiéroglyphes peignoient les objets invisibles par des analogies prises du monde sensible.

On trouva chez les Mexicains quelques traces des caractères hiéroglyphiques, mêlés à leurs peintures historiques. Mais l'Egypte est le pays où l'on s'est le plus appliqué à cette espèce d'écriture, et où elle a été réduite en un art régulier. Toute la sagesse si vantée des prêtres Egyptiens étoit transmise par des hiéroglyphes. Suivant les propriétés qu'ils attribuoient aux animaux ou aux qualités dont ils supposoient que les objets naturels étoient doués, ils les choisirent pour être les emblèmes ou les hiéroglyphes des objets moraux, et ils les employèrent à cet usage dans leur écriture. C'est ainsi qu'ils désignèrent l'ingratitude par une vipère; l'imprudence,

par une mouche; la sagesse, par une fourmi; la victoire, par un faucon; un enfant obéissant, par une cicogne; un homme évité universellement, par une anguille, qu'ils supposoient qu'on ne trouvoit dans la compagnie d'aucun autre poisson. Quelquefois ils joignoient ensemble deux ou un plus grand nombre de ces caractères hiéroglyphiques, comme un serpent avec la tête d'un faucon, pour exprimer la nature, et Dieu qui y préside. Mais comme beaucoup de ces propriétés des objets qu'ils prenoient pour fondement de leurs hiéroglyphes, étoient purement imaginaires, et comme les allusions qu'on en tiroit étoient forcées et ambiguës; comme la liaison de leurs caractères les rendoit encore plus obscurs, et doit avoir exprimé d'une manière très-peu claire les liaisons et les rapports des choses; cette espèce d'écriture n'a pu être qu'énigmatique et extrêmement confuse, et elle n'a été qu'un moyen très-imparfait de répandre des connoissances d'aucun genre.

On a prétendu que les hiéroglyphes avoient été imaginés par les prêtres Egyptiens pour cacher leurs connoissances au vulgaire, et que c'étoit dans cette vue qu'ils avoient préféré ce procédé à l'écriture alphabétique; mais cette opinion est certainement une méprise. Les hiéroglyphes furent incontestablement employés d'abord par nécessité, et non par choix ou par finesse; et on n'en auroit jamais eu l'idée, si les caractères alphabétiques avoient été connus. La nature de l'invention montre clairement que ce fut un de ces essais grossiers, tentés pour

parvenir

parvenir à l'écriture, qui furent adoptés dans les premiers siècles du monde, afin d'étendre plus loin le premier procédé qu'on avoit employé, et qui consistoit dans de simples peintures ou des représentations des objets visibles. En effet, dans les temps postérieurs, lorsque l'écriture alphabétique eût été introduite en Egypte, et que par conséquent l'hiéroglyphique eût cessé d'être en usage, on sait que les prêtres se servirent encore des caractères hiéroglyphiques comme d'un genre d'écriture sacré, qui leur étoit devenu particulier et qui servoit à donner un air de mystère à leurs connoissances et à leur religion. C'est dans cet état que les Grecs trouvèrent leur écriture hiéroglyphiques, lorsqu'ils commencèrent à communiquer avec l'Egypte; et quelques-uns de leurs écrivains se sont trompés en prenant cet usage, auquel ils trouvèrent cette espèce d'écriture appliquée, pour la cause qui avoit donné lieu à cette invention.

De même que l'écriture étoit parvenue des peintures des objets visibles aux hiéroglyphes ou symboles des choses invisibles, elle passa chez quelques nations, de ce dernier genre, à de simples signes arbitraires qu'on mit à la place des objets, quoiqu'il n'y eût aucune ressemblance ou *analogie* entr'eux et les objets signifiés. C'est de ce genre qu'étoit l'espèce d'écriture employée par les Péruviens. Ils faisoient usage de petites cordes de différentes couleurs; et, au moyen de ce qu'ils y faisoient des nœuds de diverses grosseurs et à différentes distances, ils avoient trouvé des signes pour

s'instruire, et pour se communiquer leurs pensées les uns aux autres.

C'est aussi de cette nature que sont les caractères écrits qu'on emploie jusqu'à ce jour dans tout le vaste empire de la Chine. Les Chinois n'ont point d'alphabet : des lettres ou des simples sons composent leurs mots ; mais chaque caractère particulier dont ils se servent en écrivant, signifie une idée ; c'est une marque qui tient lieu d'une chose ou d'un objet : par conséquent le nombre de ces caractères doit être immense ; il doit répondre au nombre total des objets ou des idées qu'ils ont occasion d'exprimer, c'est-à-dire, au nombre total des mots dont ils font usage dans le discours. Il y a plus ; il doit même être plus grand que le nombre des mots ; un mot pouvant signifier différentes choses, suivant le ton avec lequel on le prononce. On dit qu'ils ont soixante-dix mille de ces caractères écrits. Les lire et les écrire parfaitement forme l'étude de toute la vie ; ce qui augmente beaucoup, parmi eux, la difficulté d'acquérir des connoissances, et qui doit avoir considérablement retardé leurs progrès dans toutes les sciences.

Il y a eu différentes opinions et on a beaucoup disputé sur l'origine de ces caractères chinois. Suivant les idées les plus probables, l'écriture chinoise a commencé, comme l'égyptienne, par des peintures et des figures hiéroglyphiques. Ces figures ayant été dans la suite abrégées dans leur forme, pour qu'on pût les tracer plus aisément, et leur nombre ayant été considérablement augmenté, elles

se changèrent à la longue en ces signes ou caractères dont nous faisons maintenant usage, et qui se sont répandus eux-mêmes chez toutes les nations de l'Europe. En effet, nous savons que les Japonnois, les Tonquinois et les Coréens, qui parlent des langues qui diffèrent les unes des autres, ainsi que de la langue des Chinois, se servent cependant des mêmes caractères écrits qu'eux, et correspondent ainsi par écrit, d'une manière intelligible, les uns avec les autres, quoiqu'ignorant la langue parlée dans leurs différentes contrées; ce qui prouve clairement que les caractères chinois, de même que les hiéroglyphes, sont indépendans de la langue, sont des signes de choses et non de mots.

Nous avons un exemple de cette espèce d'écriture en Europe. Nos chiffres, suivant le nom qu'on leur a donné, ou nos figures arithmétiques 1, 2, 3, 4, etc., que nous avons tirés des Arabes, sont des marques significatives, précisément du même genre que les caractères chinois. Ils ne dépendent pas des mots; mais chaque chiffre indique un objet, indique le nombre pour lequel on le met; en conséquence, lorsqu'il est placé sous les yeux, il est également entendu par toutes les nations qui s'accordent dans l'usage de ces chiffres, tels, par exemple, que les Italiens, les Espagnols, les Français, les Anglais, quelque différence qu'il y ait entre les langues de ces nations, et entre les divers noms qu'elles donnent à chaque chiffre numérique dans leur langue respective.

Jusqu'ici il n'a rien paru qui ressemblât à nos

lettres, ou à ce qu'on peut appeler l'écriture, dans le sens que nous donnons à ce terme. Tous les procédés que nous avons vus jusqu'ici étoient des signes directs des choses, et l'on n'y faisoit point d'usage du moyen du son ou des mots; c'étoit, ou des signes de représentation, tels que les peintures mexicaines, ou des signes par analogie, comme les hiéroglyphes égyptiens, ou des signes de convention, comme les nœuds du Pérou, les caractères chinois et les chiffres arabes.

A la fin, dans les différentes nations, les hommes ont senti l'imperfection, l'ambiguité et l'ennui de chacun de ces moyens de communiquer les uns avec les autres. Ils commencèrent à considérer qu'en employant des signes qui tiendroient lieu non directement des choses, mais des mots dont on se servoit dans le discours pour nommer ces choses, on en retireroit un grand avantage; ils sentirent en outre, en réfléchissant, que, quoique le nombre des mots dans chaque langue fût à la vérité très-grand, cependant le nombre des sons articulés dont on se sert pour composer ces mots, est fort petit en comparaison. Les mêmes sons simples reviennent et sont répétés sans cesse; et ils sont combinés ensemble de différentes manières pour former toute cette variété de mots que nous proférons. Ils s'avisèrent donc d'inventer des signes, non pour chaque mot en lui-même, mais encore pour chacun de ces simples sons que nous employons à former nos propres mots; et en joignant ensemble un petit nombre de ces signes, ils virent qu'on pouvoit exprimer dans

l'écriture toutes les combinaisons de sons que nos mots exigent.

Le premier pas dans ce nouveau progrès fut l'invention d'un alphabet de syllabes, qui précéda probablement l'invention de l'alphabet des lettres chez quelques-uns des anciens peuples, et dont on dit qu'on fait encore aujourd'hui usage en Ethiopie et dans quelques contrées de l'Inde. En fixant un signe ou un caractère particulier pour chaque syllabe de la langue, le nombre des caractères nécessaires pour écrire devint beaucoup moins considérable que celui des mots de la langue. Cependant le nombre des caractères étoit encore fort grand, et doit avoir continué à rendre et la lecture et l'écriture des arts très-pénibles, jusqu'à ce qu'à la fin il s'éleva quelque génie heureux qui, ayant cherché et découvert les plus simples élémens des sons de la voix humaine, les réduisit à un petit nombre de voyelles et de consonnes, et qui, ayant appliqué d'une manière fixe à chacun de ces élémens, les signes que nous appelons maintenant lettres, apprit comment on pouvoit, par leurs différentes combinaisons, mettre par écrit tous les différens mots ou combinaisons de sons employés dans le discours. L'art de l'écriture étant réduit à cette simplicité, fut porté à son plus haut degré de perfection ; et c'est dans cet état que nous en jouissons maintenant dans toutes les contrées de l'Europe.

On ne voit pas à qui nous sommes redevables de cette découverte sublime et ingénieuse. Son grand auteur, caché par l'obscurité d'une antiquité recu-

lée, est privé de ces honneurs que rendroient encore à sa mémoire tous les amateurs des connoissances et des sciences. Il paroît, par les livres de Moïse, que chez les Juifs et probablement chez les Egyptiens, l'invention des lettres est antérieure au siècle de cet auteur. La tradition universelle chez les anciens, est qu'elles furent apportées dans la Grèce par Cadmus le Phénicien, qui étoit contemporain de Josué, suivant le système ordinaire de chronologie, et de David suivant celui de Newton. Les Phéniciens n'étant pas connus pour être les inventeurs d'aucun art ou d'aucune science, quoique, par le moyen de leur commerce étendu, ils aient propagé les découvertes faites par les autres nations, la conjecture la plus probable et la plus naturelle sur les caractères alphabétiques, est qu'ils prirent naissance en Egypte, le premier royaume civilisé sur lequel nous ayons quelques détails authentiques, et la grande source des arts et de la politique chez les anciens. Dans cette contrée, l'étude favorite des caractères hiéroglyphiques avoit dirigé beaucoup l'attention sur l'art de l'écriture. On sait que leurs hiéroglyphes étoient entremêlés de symboles abrégés et de signes arbitraires. Aussi, Platon dans son Phœdre, attribue-t-il expressément l'invention des lettres à Teuth l'Egyptien, qu'on présume avoir été l'hermès ou le Mercure des Grecs. Plusieurs anciens ont cependant affirmé que Cadmus lui-même, quoiqu'il ait passé de Phénicie en Grèce, avoit été originairement de Thèbes en Egypte. Très-probablement Moïse apporta avec lui

les lettres égyptiennes dans la terre de Chanaan; et ces lettres y ayant été adoptées par les Phéniciens qui habitoient une partie de cette contrée, furent transmises à la Grèce.

L'alphabet que Cadmus apporta dans la Grèce étoit imparfait, et on dit qu'il ne contenoit que seize lettres. On ajouta dans la suite les autres, suivant qu'il fut trouvé qu'on manquoit de signes pour certains sons. Il est curieux d'observer qu'on peut faire remonter jusqu'à l'alphabet même de Cadmus, les lettres dont nous nous servons aujourd'hui. L'alphabet romain qu'on suit parmi nous et chez la plupart des nations de l'Europe, est évidemment formé sur le grec avec peu de changemens. Tous les savans ont observé que les caractères grecs, sur-tout suivant la manière dont ils sont formés dans les plus anciennes inscriptions, ont une conformité remarquable avec les caractères hébreux ou samaritains, qui sont reconnus pour être les mêmes que les phéniciens ou l'alphabet de Cadmus. Retournez les caractères grecs de gauche à droite, suivant le genre d'écriture des Phéniciens et des Hébreux, et ils sont presque les mêmes. Indépendamment de la conformité de figures, les noms ou dénominations des lettres alpha, béta, gamma, etc. et l'ordre dans lequel elles sont rangées dans tous les divers alphabets, phénicien, hébreu, grec et romain, s'accordent tellement, qu'il est presque démontré qu'ils furent tous tirés originairement de la même source. Une invention si utile et si simple fut reçue avec joie par le genre humain, et se propagea

promptement et facilement chez un grand nombre de nations.

Les lettres furent originairement écrites de droite à gauche, c'est-à-dire, dans un ordre contraire de celui que nous suivons aujourd'hui. Cette manière d'écrire fut suivie chez les Assyriens, les Phéniciens, les Arabes et les Hébreux; et d'après des inscriptions très-anciennes, il paroît qu'elle eut aussi lieu chez les Grecs. Ensuite les Grecs adoptèrent une autre méthode, celle d'écrire leurs lignes alternativement de droite à gauche, et de gauche à droite, ce qui est appelé boustrophedon, ou écriture conforme à la manière dont les bœufs labourent la terre. Il nous reste encore plusieurs monumens de ce genre, particulièrement l'inscription de Sigée; cette manière d'écrire continua d'être celle dont on se servit ordinairement jusqu'au temps de Solon, le législateur d'Athènes. A la fin, le mouvement de gauche à droite ayant été trouvé plus naturel et plus commode, le genre d'écriture dans ce sens a prévalu dans presque toutes les contrées de l'Europe.

L'écriture fut long-temps une espèce de gravure. On employa à cet usage d'abord des colonnes et des tables de marbre, et ensuite des plaques de métaux plus doux, tels que le plomb. A mesure que l'écriture devint plus commune, on se servit de matières plus légères et plus portatives. On fit usage dans quelques contrées, de feuilles et d'écorces de certains arbres, et dans d'autres, de tablettes de bois enduites d'une légère couche de cire douce, sur la-

quelle on écrivoit avec un stilet de fer. Dans des temps postérieurs, les peaux d'animaux, préparées convenablement et réduites en parchemin poli, furent les matériaux les plus ordinaires. Notre méthode actuelle d'écrire sur le papier est une invention qui n'est pas plus ancienne que le quatorzième siècle.

Telles sont mes observations sur la marche de ces deux grands arts (le discours et l'écriture), par lesquels les hommes se communiquent leurs pensées, et qui sont le fondement de toutes les connoissances et de tous les progrès. Terminons ce sujet en comparant en peu de mots le langage parlé avec le langage écrit, ou les mots frappant les oreilles avec les mots mis sous nos yeux; nous y verrons que les avantages et les désavantages de ces deux genres se balancent des deux côtés.

Les avantages de l'écriture sur le discours, sont que l'écriture est un moyen de communication dont les effets sont plus étendus et plus durables. *Ils sont plus étendus;* car l'écriture n'est pas bornée au cercle étroit de ceux qui nous entendent parler; mais, par le moyen des caractères écrits, nous répandons nos pensées au dehors, et nous les propageons dans l'univers; nous y pouvons élever notre voix de manière à nous faire entendre jusques dans les régions de la terre les plus éloignées. *Ils sont aussi plus durables;* puisque l'écriture porte cette voix aux siècles les plus éloignés, et qu'elle nous donne le moyen de rappeler nos sentimens aux générations futures, et de perpétuer le souvenir ins-

tructif des évènemens passés. Elle procure aussi à ceux qui lisent un avantage que n'ont pas ceux qui écoutent, celui de prolonger la durée de la voix de l'écrivain, au moyen de ce que ceux qui le lisent, le retiennent, pour ainsi dire, en ayant ses caractères écrits sous leurs yeux. Les lecteurs peuvent alors faire une pause, méditer et comparer à loisir un passage avec un autre, tandis que la voix est fugitive et passagère ; il faut dans le discours, saisir les mots à mesure qu'ils sont proférés, ou vous les perdez pour toujours.

Mais quoique le discours écrit ait de si grands avantages, que le simple discours, sans l'écriture, n'auroit que foiblement instruit le genre humain, cependant nous ne devons pas oublier d'observer que le discours parlé l'emporte de beaucoup sur le discours écrit, par rapport à l'énergie et à la force. La voix d'un orateur vivant fait sur l'esprit une impression bien plus considérable que celle que peut faire la lecture d'un écrit quelconque. Le ton de la voix, le regard et le geste qui accompagnent le discours, accessoires qui ne peuvent être transmis par l'écriture, rendent le discours, quand il est bien ménagé, infiniment plus clair et plus expressif que l'écrit le plus soigné ; car le ton, les regards et le geste sont les interprètes naturels des pensées de l'esprit. Ils écartent les ambiguités, ils fortifient les impressions, ils opèrent sur nous par le moyen de la sympathie qui est l'un des plus puissans instrumens de la persuasion. Notre sympathie est toujours plus fortement excitée lorsque nous entendons l'ora-

teur, que quand nous lisons ses ouvrages dans le silence du cabinet. Aussi, quoique l'écriture puisse remplir le but de la simple instruction, cependant tous les grands et importans effets de l'éloquence ne peuvent être produits que par le moyen du discours parlé, et non par ceux du discours écrit (1).

HISTOIRES.

Remarques sur le meurtre de Géta.

Plus les circonstances agravent une action criminelle, plus elles méritent d'être examinées avec soin. On est trop porté à croire ce qui concerne les princes voués à l'exécration de la postérité, pour ne pas soupçonner ces mêmes circonstances d'avoir été altérées par la haine. C'est du moins ce que nous croyons appercevoir dans le récit du meurtre de Publius-Septimius Géta, fils infortuné de Septime-Sévère, par son barbare frère, Marc-Aurèle-Antonin, surnommé Caracalla, qui ne voulant pas partager l'empire avec lui, résolut de s'en défaire.

(3) Les leçons de rhétorique du professeur Blair jouissent d'une estime méritée dans toute l'Europe. Elles mériteroient d'être traduites en français, et cependant personne ne l'a encore entrepris. Nous ne connoissons du moins que ce morceau et celui sur la poésie des Hébreux que l'on ait fait passer dans notre langue. Ce dernier morceau se trouve dans le Tome IV des mélanges de littérature étrangères, par *A. L. Millin*.

Il tenta d'abord de le tuer dans la fête des Saturnales; mais n'ayant pu y réussir, il engagea Julie, sa mère, de les appeler l'un et l'autre dans l'intérieur de son palais, afin d'y ménager, entr'eux seuls, une réconciliation. Géta consent à cette entrevue; et à peine est-il entré qu'il découvre des Centurions, envoyés par Caracalla. Au moment qu'ils se précipitoient sur lui, Géta s'élance dans les bras de sa mère, se pend à son cou et se presse contre ses mamelles, en criant : *Ma mère, à mon secours, je suis assassiné.* Julie est aussitôt couverte du sang de son fils qui est égorgé sur son propre sein; elle reçoit même une blessure à la main. Loin de lui permettre de pleurer la mort de cet enfant, Caracalla la force encore de paroître s'en réjouir (1). Quel affreux supplice! Néron ne l'auroit pas imaginé. Tel est néanmoins le récit de Dion-Cassius, ou plutôt celui que Xiphilin, son abréviateur, et Zonare, copiste de ce dernier, nous ont conservé. Aucun autre historien n'est entré là-dessus dans de si grands détails. Hérodien dit seulement que Géta, blessé à mort et répandant son sang sur le sein de sa mère, expira (2).

La narration de Dion semble d'abord indiquer le contraire; mais en l'examinant attentivement, on voit ensuite qu'au fond elle ne diffère pas beaucoup de celle d'Hérodien. L'exclamation de Géta prouve

(1) Dio. Cass. *Hist.* L. LXXVII. S. 2. *ed.* Reim.

(2) Γέτας μὲν δὴ τρωθεὶς χαιρίως, προχέας τὸ αἷμα τοῖς τῆς μητρὸς στήθεσι μεμηλλαξε τὸν βίον. Hérod. L. IV. C. IV.

assez qu'ayant apperçu les Centurions, il reçut d'eux, à l'instant, le coup mortel. Le poursuivirent-ils jusque dans les bras de sa mère ? c'est ce que Dion paroissoit assurer, et en quoi il différoit d'Hérodien. Pour prononcer définitivement sur cette circonstance, il faudroit avoir le texe même du premier, que nous avons perdu en cet endroit. D'ailleurs, rien ne montre que Caracalla fut présent à cette action. Vraisemblablement, il avoit tardé à se rendre chez sa mère, pour attendre l'issue de l'événement. Il ne falloit donc pas avancer qu'il égorgea lui-même son frère, comme Cédrénus, écrivain ignorant et crédule, ose le rapporter (3).

Un fait qu'on lit dans l'abrégé de Dion peut avoir donné lieu à l'erreur dont nous parlons. Cet historien étoit fort superstitieux; aussi ne manque-t-il jamais de faire mention des présages et de toutes les choses extraordinaires qu'on a coutume de répandre sur les événemens remarquables, principalement quand ils sont arrivés. L'incendie de l'intérieur du temple de Sérapis, à Alexandrie, est de ce genre. Rien n'y fut consumé, suivant Dion, que le poignard ou glaive avec lequel Caracalla avoit tué son malheureux frère (4). Il n'est question de cela, ni dans le récit du meurtre, ni dans ce qui le suivit. Comment Caracalla, sans cesse agité par de cruels remords, écartant tous les objets qui

(3) *Hist. Comp.* p. 255.

(4) Τὸ δὲ δὴ ξίφος ἐκεῖνο, ᾧ τὸν ἀδελφὸν ἀπεσφάξει, μόνον ἔφθειρε. L. LXXVIII. S. 7.

pouvoient lui rappeler son crime, ne permettant même pas qu'on prononçât le nom de Géta ; comment dis-je, un pareil homme auroit-il consacré ce fer homicide à Sérapis? Nous ne le croyons pas; il est bien plus raisonnable de penser que le peuple imagina, en haine du tyran, cette anecdote, que Dion avoit adoptée, sans réfléchir à la contradiction dans laquelle il tomboit, en la rapportant. Le témoignage de Spartien, auteur d'une vie de Caracalla, achève de montrer la fausseté de ce fait atroce. Il dit que cet empereur s'étant plaint à ses soldats qu'il étoit circonvenu par les embuches de son frère, le fit tuer dans le palais (5) I n'exécuta donc point de ses propres mains un si horrible fratricide.

Lorsque Spartien, en terminant la vie de Sévère, avance que Caracalla avoit épousé sa belle-mère, dans les bras de laquelle il tua son frère (6) ; on doit expliquer cet historien par lui-même, et entendre le mot *occiderat*, par l'ordre et non l'action de tuer. Au reste, Spartien, Eutrope (7), Paul-Orose (8) et Aurelius-Victor (9) ne font pas

(5) . . . . . *Apud milites conquestus est circumveniri se fratris insidiis : atque ita fratrem in palatio* FECIT *occidi.* Æl. Spart. *Hist. Aug. ed. var.* T. I, p. 708.

(6) . . . . *Qui novercam matrem quinimo in cujus sinu filium ejus occiderat, uxorem duxit.* T. I, p. 635.

(7) L. VIII, C. XX.

(8) L. VII, C. XVIII.

(9) *De Cesar. ed. var.* P. 144.

Caracalla et Géta enfans d'une même mère, afin sans doute de rendre plus croyable ce mariage; mais il n'en est fait aucune mention par Hérodien, et sur-tout par Dion Cassius, dont le silence, à cet égard, mérite d'autant plus d'attention qu'il avoit vécu dans l'intimité de Sévère, et étoit au nombre des sénateurs, sous le règne de Caracalla.

Les Alexandrins peuvent avoir donné lieu à cette erreur. Toujours portés à la satyre, il donnèrent le surnom de Jocaste à la mère de Caracalla (10), pour désigner qu'elle avoit mis au monde deux frères aussi ennemis, qu'Etéocle et Polynice. Ils rappeloient par-là au tyran le cruel souvenir de Géta, sans enfreindre la loi du silence qu'il avoit imposé, relativement à cette malheureuse victime de ses fureurs. D'après ce surnom, Spartien et les autres historiens que nous venons de citer, auront imaginé le mariage incestueux de Caracalla, faute de pénétrer le véritable sens du trait satyrique lancé contre lui par les habitans d'Alexandrie. N'écoutant plus que la vengeance, il en fit massacrer une partie (11). Peut-être qu'un si funeste propos avoit pour auteur quelqu'un des gens de lettres attachés au Musée, dont il venoit de retrancher le traitement (12).

L'erreur qui est l'objet de ces remarques n'a été accréditée que par la négligence des traducteurs.

(10) Hérodian. L. IV, C. XVI.

(11) Dio Cass. L. LXXVII, §. 7, t. II, p. 1293.

(12) *Ibid.* p. 1306.

Politien, dans sa version latine d'Hérodien, plus élégante que fidèle, fait dire à cet historien que Caracalla surprit son frère, et le massacra lui-même sur le sein de sa mère (13). On ne lit point cela dans le texte grec. Il pouvoit, selon la conjecture de Reimar, être mutilé en cet endroit, au temps de Politien qui l'aura suppléé ou corrigé, au moyen d'un passage de Cédrénus (14). Bergier ne s'y est point mépris, et a fort bien rendu le véritable sens d'Hérodien (15). Il est surprenant que M. Irmisch, dernier éditeur de cet historien, après avoir adopté la version de Bergier, suppose encore dans une de ses longues notes, que Géta ait été tué sur le sein de sa mère (16). L'abbé Mongault, auteur d'une traduction française d'Hérodien, qui, malgré toutes ses licences, a eu un succès constant, le fait parler en ces termes : « Caracalla étant entré » brusquement dans la chambre de Géta, qui ne se » tenoit pas en garde contre sa fureur, lui porta un » coup de poignard dont il mourut à l'heure même, » entre le bras de sa mère (17) ». C'est traduire

(13) *Quare irrupto fratris cubiculo, nihil eum tale expectantem supra matris pectus multo undantem sanguine Servus Obtruncat.*

(14) Reimar. *ad* Dion Cass. *aut* Xiphil. not. T. II, p. 1289.

(15) *Ac Geta quidem vulneratus letaliter, effuso sanguine ad matris pectus decessit è vitâ.*

(16) *Cæterum de liberis, in gremio matris occisis, similia collegit Barthius*, etc., t. II, p. 853.

(17) L'histoire d'Hérodien, p. 164, édition de 1745.

la

la version de Politien et non l'original. Des écrivains savans et judicieux, tels que Tillemont (18), Gibbon (19), etc. s'y sont aussi trompés, ou ont suivi trop facilement le récit de l'abréviateur de Dion Cassius. Du moins s'expriment-ils d'une manière peu exacte, en ne distinguant point la mort de Géta, de son assassinat. Quel que fût le léger intervalle qu'il y eût entre ces deux faits, on ne peut cependant pas le supprimer, sans manquer essentiellement à la vérité de l'histoire.

Les traducteurs anciens n'étoient pas quelquefois plus fidèles que les modernes; je ne puis m'empêcher d'en citer un exemple. Pœanius, qui n'étoit pas fort éloigné du temps où vécut Eutrope, dont il nous a laissé une métaphrase ou version grecque, fort répandue autrefois en Orient, Pœanius, dis-je, rapporte que Caligula corrompit sa propre sœur, et de ce commerce naquit une fille qu'il parvint encore à séduire (20). Eutrope assure que cet infame prince déshonora ses sœurs, et reconnut l'enfant qu'il avoit eu d'une d'elles (21) C'étoit Drusille, la seule dont Suétone parle, ainsi que Dion Cassius (22). Sur les médailles de Caligula, elle se

(18) Hist. des empereurs, t. 3, p. 115.

(19) Hist. de la décad. de l'emp. rom., t. 1, p. 336, *in fr.*

(20) L. VII, C. VII, p. 125.

(21) *Stupra sororibus intulit : ex una etiam natam filiam agnovit*, L. VII, C. XII.

(22) Suet. *cit.* Calig. §. 24, Dio. Cass. L. LIX, §. 11.

trouve réunie aux deux autres, Livie et Agrippine. Furent-elles toutes les trois, victimes de la brutalité de leur frère, comme l'avancent Eutrope, Paul-Orose (23) et Aurelius-Victor (24)? Certainement Caligula étoit bien capable de ce crime; mais le double inceste de la mère et de la fille que Pœanius suppose, paroît impossible, si l'on considère l'âge et la durée du règne de cet empereur. Ce nouveau trait, ajouté à sa vie, n'est pas la seule calomnie dont les barbares et insensés tyrans de Rome aient été accablés. Ils ne méritent sans doute aucune indulgence: mais l'austère vérité est inséparable de l'impassible justice; et nous devons celle-ci toute entière aux plus exécrables scélérats. La leur refuser en dissimulant ou atténuant leur bonnes actions, en exagérant les mauvaises, ou leur supposant des crimes, c'est les rendre plus atroces; c'est fermer leur cœur à la pitié; en un mot, c'est les réduire au désespoir des remords.

Un magistrat à grand caractère, Matthieu Molé, avoit pour maxime *de juger les actions par les hommes*, ce qui étoit assez conforme à la doctrine des Stoïciens: mais pour être vraie, il faudroit que ces hommes fussent toujours conséquent, et cela n'est point dans leur nature. Le plus grand scélérat se contredit malgré lui, en faisant quelquefois le bien; le plus exécrable de tous les tyrans s'oublie et se laisse surprendre dans des actes de bonté et

(23) L. VII, C. V.

(24) *De Cæs.*, C. III.

de clémence. L'homme vertueux peut commettre des fautes, mais jamais des crimes ; voilà ce qui le distingue essentiellement du méchant. L'un a l'habitude du bien, et l'autre celle du mal ; de manière pourtant que celui-ci s'en écarte par intervales plus ou moins fréquents. Parvenu même jusqu'à la férocité, il ne s'abandonne pas tellement à ses passions qu'il ne sache par fois se retenir, suivant la remarque d'Aristote (25) qui, pour le prouver, cite un exemple tiré de la vie de Phalaris. D'ailleurs, retrancher des annales déjà trop affligeantes de l'histoire, des circonstances fausses ou douteuses de quelques faits atroces, n'est-ce pas servir l'humanité et soulager les ames honnêtes, en rendant à leurs yeux le spectacle du crime moins affreux.

(25) *Ethic. Nicomach.* L. VII, C. V. Ce philosophe observe ensuite que l'homme méchant cause bien plus de maux que l'homme féroce ; celui-ci étant beaucoup plus rare. C. IV, etc...

S. C.

SELECTIONS from M. PAW, with additions by DANIEL WEBB. *London*, 8°., 1795.

CHOIX de morceaux tirés des ouvrages de M. PAW, avec des additions, par DANIEL WEBB, etc.

M. PAW est célèbre par ses recherches sur les Américains, sur les Egyptiens et les Chinois, sur les Grecs, et parmi beaucoup d'assertions hasardées et de paradoxes hardis, soutenus avec beaucoup d'esprit et même de talent. On trouve, dans ses écrits, un grand nombre d'idées ingénieuses et d'observations philosophiques et neuves. M. Webb, connu par différens ouvrages sur la poésie et la peinture, écrits avec beaucoup d'élégance et de goût, a pris la peine de recueillir et de réunir ce qu'il y a de plus piquant ou de plus instructif dans les ouvrages de M. Paw, en y ajoutant ses propres observations, soit pour appuyer, soit pour contredire celles de l'auteur. Il est résulté de ce travail, un ouvrage également utile et agréable, qui mérite d'être traduit ou imité dans toutes les langues. Nous allons donner une idée du travail de M. Webb, en traduisant une note de l'Appendix, *sur certaines coutumes établies anciennement dans notre hémisphère, et qui se sont retrouvées en Amérique.*

L'usage d'enterrer des personnes vivantes avec les morts n'étoit pas entièrement aboli dans les Gaules au temps de César: il y avoit été introduit par des colo-

nies scythes ; il existoit en différentes parties de l'Asie et des côtes d'Afrique ; et on l'a trouvé dans plusieurs cantons de l'Amérique méridionale et septentrionale. Cet usage semble avoir pris sa source dans l'idée qu'on sera servi dans un autre monde par ceux qui nous servoient dans celui-ci : de là ces sacrifices d'esclaves sur le tombeau de leurs maîtres, et de femmes sur les cadavres de leurs maris. M. Roemer, qui voyageoit dans le royaume d'Akin en 1764, y a vu, aux funérailles du roi, 300 de ses femmes et un plus grand nombre d'esclaves enterrés avec lui.

Chez les Indiens, la femme qui a des enfans n'a pas la liberté de se brûler avec le corps de son mari mort; mais cet honneur est réservé à celle qu'il aimoit davantage, dans la supposition, sans doute, qu'il jouira encore de sa société dans un autre monde. Cette monstrueuse absurdité est profondément enracinée dans les mœurs des Indiens, quoiqu'elle soit en opposition directe avec leur doctrine favorite de la métempsycose, suivant laquelle il peut se faire que l'ame du mari passe dans le corps d'une souris, tandis que celle de la femme passeroit dans le corps d'un chat. On voit par-là qu'une contradiction entre les dogmes religieux et les coutumes civiles est un mauvais argument, quoique souvent employé contre l'existence de ces coutumes.

Les Indiens font prendre aux veuves qui se brûlent avec le corps de leurs maris, un breuvage composé des plus forts narcotiques, ce qui leur ôte, en grande partie, le sentiment de leur état. Les naturels de l'Amérique septentrionale donnent aux victimes de-

vouées aux mêmes sacrifices, une espèce de pâte composée de feuilles de tabac hachées, dont l'effet est à-peu-près le même.

La doctrine de la résurrection des corps a été plus générale qu'on ne l'imagine communément : il n'y a guères de nations anciennes connues qui n'aient pratiqué l'usage de mettre dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des alimens, des ustensiles de cuisine, etc. témoignage évident de leur croyance à une nouvelle existence après la mort. A cette coutume on peut en ajouter une autre bien étrange et relative au deuil ; elle consiste à se couper la jointure d'un doigt à la mort d'un père, d'un mari, d'une femme, etc. Chez les habitans du Paraguay, les Guaranis et d'autres peuples de l'Amérique, ces amputations sont si communes qu'on voit un grand nombre d'hommes et de femmes à qui il ne reste pas cinq ou six doigts entiers aux deux mains ; ce qui a donné lieu à certains voyageurs, de croire que ces peuples naissoient avec trois ou quatre doigts seulement à chaque main.

Les Hottentots, qui se coupent un des testicules, ont mieux conservé, en cela, l'esprit primitif des sacrifices de ce genre. Cette coutume, quelqu'inconcevable qu'elle paroisse, n'a-t-elle pas son principe dans une raison bien simple : c'est d'offrir une partie pour le tout : espèce de composition pour l'ancienne et destructive coutume, de sacrifier sa vie pour honorer les morts.

C'est encore un usage chez quelques nations de l'Amérique, que le mari se mette au lit après que sa

femme est accouchée. Auroit-on imaginé que cette bisarrerie existeroit encore en Europe, et qu'on la trouveroit aujourd'hui dans le canton de Berne, où cela s'appelle *faire couvade?* Il est probable que les Bernois l'ont reçue des Espagnols, parmi lesquels elle étoit en usage du temps de Strabon. Hérodote l'a observée chez les Scythes et les Egyptiens; elle existe encore au Brésil et dans d'autres parties du Nouveau-Monde. Marc-Paul l'a retrouvée chez différentes tribus de Tartares indépendans: ainsi l'on voit que cette coutume a fait le tour du globe.

M. Paw trouve très-extraordinaire un autre usage de beaucoup de peuples, qui poussent de grands cris et font le plus de bruit qu'ils peuvent à l'apparition d'une éclipse. Je trouverois extraordinaire que cet usage parût tel à un homme qui croit notre monde beaucoup plus ancien qu'on ne le croit, si je ne savois qu'ayant entrepris de prouver que les Américains sont une race aborigène, il doit, par conséquent, rejeter toute idée de communication entre ce continent et l'ancien monde: tant est puissante l'influence d'un système, même sur les esprits les plus éclairés!

Donnez à notre globe terraqué l'antiquité la plus reculée; admettez que, dans le cours indéfini du temps, il a pu subir de grandes et nombreuses révolutions; que l'Océan a pu se changer en terre habitable, et les continens en mer; et ce dernier changement est confirmé par les nouvelles découvertes de plusieurs isles de la mer du Sud, qui ne sont, comme on sait, que les sommités d'une terre inondée par la

mer. Cette hypothèse admise, il s'en suit que l'état actuel de la terre ne peut fournir aucune induction plausible contre les communications qui ont pu exister dans des temps éloignés, entre les habitans des différentes parties du globe.

Tous les peuples qui admettent le dogme de la transmigration des ames, croient le monde beaucoup plus ancien que ceux qui n'ont pas cette doctrine : de là cette période prodigieuse, admise par les peuples du Thibet et par les Indiens, de qui les Chinois l'ont empruntée ; si prodigieuse en effet, qu'elle ne peut s'arrêter à aucun terme ; car le passage continuel de toutes les ames d'un corps dans un autre, semble supposer une progression sans fin, et, par une induction naturelle, sans commencement aussi : de là l'éternité du monde : si le monde n'a pas été créé, point de première cause ; et cette chaîne de raisonnemens conduit nécessairement à l'athéisme, quoique ce résultat ne soit point explicitement reconnu par les Orientaux. Il n'en est pas moins vrai que le spinarisme n'est qu'un renouvellement de la doctrine indienne, avec l'avantage d'une méthode plus imposante par sa forme prétendue géométrique.

BIOGRAPHIE.

Notice sur la vie de Guillaume Harvey, traduit de l'anglais de M. Aikin (1), *par A. L. Millin.*

Beaucoup d'hommes célèbres, avant Harvey, s'étoient illustrés par leurs écrits ou leur savoir, et avoient enrichi la médecine d'observations utiles et curieuses; mais aucun n'avoit mérité de faire une nouvelle époque dans l'histoire de cette science par des découvertes grandes et sublimes. Harvey rendit à l'anatomie, par sa doctrine sur la circulation du sang, le même service que Newton avoit rendu à l'optique et à l'astronomie par sa théorie de la lumière et de la gravitation.

Guillaume Harvey descendoit d'une famille respectable du comté de Kent. Son père, Thomas Harvey avoit 7 fils et deux filles. Cinq de ses fils s'enrichirent par le commerce avec la Turquie. Guillaume, son fils aîné, heureusement pour l'humanité, choisit un état dans les lettres; il étoit né à Folkstone, dans le comté de Kent, en 1578. Après avoir fait les études relatives à sa profession, il voyagea pour s'instruire en France, en Allemagne et se fixa à Padoue. Les écoles de mé-

(1) *Biographicals essays ou surgery.*

decine avoient de la célébrité ; il étudia sous Fabricius, *ab Aquapendente*, et prit le bonnet de docteur à 24 ans, le 25 avril 1602.

Il revint dans sa patrie, s'établit à Londres et s'y maria : son épouse vivoit encore en 1645.

En 1604 il entra dans le collége de médecine, et fut nommé médecin de l'hôpital de St.-Bartholomée.

En 1613 il fut nommé régent, et ce fut dans le cours de ses leçons qu'il exposa pour la première fois son système de la circulation. Son mérite commença alors à se faire connoître ; et le roi le nomma un de ses médecins en 1623.

Sa doctrine de la circulation qu'il avoit laissé mûrir quelques années, fut enfin livrée à la presse à Francfort en 1628. Il choisit cette ville probablement à cause de ses foires, d'où les livres se répandoient dans toute l'Europe. Nous parlerons plus bas de la révolution que causa cet ouvrage, tout ce qu'on tenta pour le réfuter, ou pour ravir à l'auteur l'honneur de sa découverte. Nous observerons seulement que, malgré le rang qu'Harvey tenoit dans son état et la favorable réception que ses confrères firent à son système, les préjugés contre tout innovateur sont toujours si fort que nous avons une lettre, dans laquelle il se plaint à un ami de ce que sa pratique a considérablement diminué depuis la publication de son ouvrage.

Il fut dédommagé de cette humiliation par l'estime et la faveur de Charles I. Le goût de ce prince, pour les arts et les sciences, faisoit une des par-

ties brillantes de son caractère. On peut pardonner la vanité avec laquelle Harvey décrit ce prince et les plus illustres seigneurs de sa cour, daignans être spectateurs et témoins de ses expériences. L'intérêt que le roi prit à ses travaux fut très-utile à ses recherches sur la nature de la génération; il lui fournit plusieurs biches pleines pour les disséquer, et lui donna une autre marque de sa bienveillance en le nommant pour accompagner le duc de Lenox dans ses voyages.

La guerre civile éclata. Harvey, attaché à Charles premier par devoir et par affection, le suivit dans ses voyages, et fut nommé en 1645, par le roi, garde du collége de Merton. Il méritoit cet emploi, non-seulement par sa fidélité et ses services, mais encore pour les pertes qu'il avoit faites pour soutenir la cause du roi. Les meubles de sa maison de Londres avoient été pillés; et ce qu'il regrettoit le plus, c'étoit la perte de ses papiers qui contenoient beaucoup d'observations anatomiques, principalement sur la génération des insectes. Cette injure lui arracha des plaintes nobles et pathétiques.

Il ne posséda pas long-temps la présidence du collége de Merton; Oxford se rendit au parlement, et Harvey vint à Londres, et il vécut d'une manière très-retirée, tantôt à Londres, tantôt à Lambeth, ou dans la maison d'un de ses frères, à Richemont, en 1651. Le docteur Ent, son ami, lui fit publier, ou plutôt le força de consentir qu'on publiât son autre grand ouvrage sur la génération des animaux. « Je le trouvai, dit le docteur Ent, dans sa

» retraite près de la ville, l'air gai et satisfait, oc-
» cupé, comme Démocrite, à la recherche des secrets
» de la nature. Lui ayant demandé si tout alloit
» bien pour lui : Comment cela pourroit-il être, ré-
» pondit-il, l'état est plein de troubles, et moi, je
» suis encore dans une mer agitée. Si l'étude et le
» plaisir de rassembler mes observations ne me
» consoloit, rien ne me feroit désirer de con-
» tinuer de vivre ; mais cette vie obscure ainsi em-
» ployée, et l'éloignement des soins publics qui trou-
» bleroient le repos d'autres ames, sont les médecins
» de la mienne ». Cette conversation philosophique continua, et l'on vint à parler de ses écrits si désirés par le public. Après une modeste résistance, Harvey les lui remit, avec la permission de les publier sur-le-champ ou de les supprimer pour toujours. Je reviens, dit Ent, comme Jason chargé de la toison d'or. J'examinai ces observations, et je fus étonné qu'un si vaste trésor eût pu rester si longtemps caché.

Personne ne paroît avoir possédé à un degré plus éminent cette modestie ingénue qui caractérise le vrai philosophe. Sa grande découverte ne fut offerte au public qu'après neuf ans d'approbation parmi ses collègues ; et ces derniers travaux n'auroient paru qu'après sa mort, sans les importunités d'une ami.

En décembre, le collége des médecins témoigna son respect pour cet illustre associé, de la manière la plus honorable. On lui éleva une statue dans la salle d'exercice, avec cette inscription :

Gulielmo Harveio,
Viro monumentis suis immortali
Hoc insuper Collegium medicorum Londinense
Posuit
Qui enim sanguinis motum,
Ut et
Animalibus ortum dedit meruit esse
Stator perpetuus.

Harvey fit don au collége, d'une salle d'assemblée qu'il avoit fait bâtir dans le jardin, et d'un cabinet fourni de livres de choix et d'instrumens de chirurgie : il refusa la présidence du collège qu'on lui offrit. Il continua cependant d'assister à ses assemblées, et, en 1656, lui assura une rente de 56 l. sterling à perpétuité. Le but de cette donation étoit l'institution d'une fête annuelle dans laquelle on devoit prononcer un discours latin en l'honneur des bienfaiteurs du collège. Cette somme devoit servir au salaire de l'orateur et à pensionner le garde de la bibliothèque. Cette attention à maintenir un esprit de concorde et d'amitié parmi ses confrères doit donner une idée favorable de la douceur de son caractère, de sa bienfaisance et de sa libéralité. Dans le même temps, il résigna au docteur Scarborough sa charge de professeur.

Il ne put plus alors supporter le poids de ses infirmités, et il y succomba le 3 juin 1658, à quatre-vingt ans. Le faux bruit se répandit qu'il n'avoit pu résister aux maux de la vieillesse, et sur-tout à la

perte subite de la vue, et qu'il avoit terminé ses souffrances par le poison. Le docteur Wilson dit qu'Harvey vit approcher la mort avec tranquillité; et quand il fut près de sa fin, il rassembla toutes les facultés de son ame et se tâta le pouls, observant avec une attention philosophique les approches successives de sa dissolution, et qu'il mourut ainsi calme et résigné. Il fut inhumé à Hempsted, dans le comté d'Essex, où on lui éleva un monument.

Les legs peu considérables qu'il fit à ses frères, à ses amis et à ses domestiques, prouvent qu'il n'étoit pas riche.

Le caractère de ce grand homme n'étoit pas inférieur à sa réputation : il étoit gai, franc et droit; il ne cherchoit ni à déprimer le mérite des autres, ni à faire une vaine ostentation du sien; il répondit toujours aux adversaires que lui suscitèrent sa réputation et la nouveauté de ses opinions, d'un style modeste et modéré, bien différent souvent de celui de leurs attaques; et, tout en les réfutant, il leur accordoit les éloges qu'ils méritoient. Il vivoit dans une intelligence parfaite avec ses confrères, et ne fut jamais très-ardent pour accroître sa pratique médicale. On dit que la vieillesse et les infirmités avoient aigri son caractère : mais est-il étonnant que ces maux, qui ont tant d'influence sur le moral, en aient un peu sur le physique? Harvey attribuoit à Dieu toutes les merveilles de la nature; il disoit qu'il n'avoit jamais disséqué aucun animal sans reconnoître, dans sa conformation, la main du Tout-Puissant. Dans la conversation, Harvey étoit clair

et communicatif ; il parloit, avec connoissance, de l'histoire ancienne et moderne, et de la politique ; il aimoit la lecture des anciens poëtes, et surtout celle de Virgile ; il joignoit à ces qualités, la politesse et l'urbanité qu'il faut apporter dans le commerce des grands.

Je dois donner un détail concis, mais exact, des travaux de ce grand homme, pour le progrès des sciences. Mais il est nécessaire de jeter un coup-d'œil rapide sur les progrès que ses prédécesseurs avoient fait dans les recherches qui furent les objets de son attention particulière.

Autant qu'il est possible d'entendre le langage contradictoire et confus des anciens anatomistes, les premiers paroissent avoir pensé que les veines ayant leur origine dans le foie, étoient les seuls vaisseaux qui portassent le sang dans le cœur ; qu'il y avoit un mouvement de flux et reflux irrégulier, et que les artères venant du cœur, contenoient les esprits animaux qui avoient été élaborés dans cet organe ; que tel étoit l'état de santé ; mais que, dans les maladies, le sang forçoit quelquefois le passage dans les artères. Ce système, établi par Hippocrate, fut principalement soutenu par Erasistrate. Galien approcha le premier de la véritable doctrine, en assurant que les artères contenoient toujours le sang dans l'animal vivant ; que le ventricule gauche du cœur en contenoit beaucoup aussi, et même que la contraction des artères chassoit le sang dans les veines : mais il suppose toujours que le sang coule du côté droit du cœur dans la veine-cave,

et de là au travers du corps; que les artères seulement reçoivent le sang des veines, et que le mouvement circulatoire d'un ordre de vaisseaux dans un autre n'est pas constant; que tout le sang qui arrive dans le poumon sert à sa nutrition; et que le foie, plutôt que le cœur, est la source du sang. Il décrit avec exactitude les valvules du cœur, mais il n'a pas une idée juste de leur action.

L'opinion de Galien eut une autorité si inviolable, pendant quelque siècle après lui, et les recherches expérimentales furent si négligées, qu'il n'est pas étonnant que cette importante partie de la physiologie n'ait pas fait plus de progrès jusqu'au temps de Vesale. Ce grand homme qui peut être regardé comme le père de l'anatomie moderne, donna beaucoup d'attention à ce sujet. Il confirma l'assertion de Galien, que les artères contiennent toujours le sang. En coupant un morceau d'artère entre deux ligatures, il prouva bientôt que le mouvement du sang se faisoit du cœur, vers les extrémités, au travers des artères; que ce mouvement est rapide et violent, et que quand le cœur se contracte, les artères se remplissent. Il observa que le mouvement du sang cessoit dans une artère coupée au-dessous de la section, et que si on ajoute un tube à la place du morceau coupé, le mouvement se rétablit; il dit aussi que si on fait une ligature à une veine, la partie la plus proche du cœur s'affaisse; et cependant contradictoirement à tous ces faits, il suppose avec les anciens, que le sang se meut du cœur au travers des veines.

Quelque

Quelque temps avant, mais après la publication du livre de Vesale, Servet, médecin espagnol, si fameux par les persécutions de Calvin, imprima deux traités théologiques, dans lesquels il soutint la communication des artères pulmonaires et des veines que le sang traverse de droite à gauche du cœur; et qu'il n'arrive pas au poumon seulement pour se nourrir, mais pour y être élaboré et purifié, par un esprit qu'il reçoit de l'air respiré, et par l'exhalaison d'une matière fréliginieuse qu'il expire. Cette partie importante du vrai système n'étoit cependant pas fondée sur l'expérience; c'étoit seulement une hypothèse ingénieuse, qu'il eût été difficile à l'auteur de soutenir, puisqu'il ignoroit la force du cœur pour pousser le sang, et l'action de ses valvules pour diriger cette force; d'ailleurs il adopta l'erreur de Galien, en supposant que le poumon et les veines étoient le siége du sang, et le cœur et les artères, celui de l'esprit vital, qui, par fois communiquoit au sang par les anastomoses.

En 1569, Riolanus Columbus, excellent anatomiste, publia à Venise un livre où il décrit plus particulièrement le passage de droit à gauche du cœur, et démontre le véritable usage de ses valvules: mais il nie sa structure musculaire, il ne cite aucune expérience pour preuve de la communication entre les veines et les artères pulmonaires, et adopte les autres erreurs de Galien.

Césalpin, 12 ans après, établit un système qui approche encore plus de la vérité, quoique mêlé

d'erreurs et d'incohérences. Il suppose, d'après Aristote, deux sortes de sang, l'une servant à l'accroissement du corps, l'autre à sa nutrition. La première vient du foie dans la veine cave, d'où elle est attirée par la chaleur du cœur dans le ventricule droit. Alors, d'après les principes de Columbus sur les valvules du cœur et leur usage, Césalpin suit le cours du sang au travers du poumon, où il suppose qu'il ne reçoit point une nature spiritueuse de l'air, mais qu'il est seulement échauffé par lui. Cette chaleur produit une effervescence qui distend le cœur et les artères. Pendant cette distention, le sang et les esprits vitaux sont portés au travers des artères dans toutes les parties du corps. Dans le même temps l'aliment surabondant sort des veines par les anastomoses, le cœur et les artères deviennent flasques jusqu'à une nouvelle effervescence; et ce mouvement alterne est la cause du poulx. Plus loin il dit que les ramifications de l'extrémité des artères communiquent aux veines; et que pendant le sommeil, le sang et les esprits vitaux vont des artères dans les veines; ce qu'il imagine d'après la tuméfaction des veines et la diminution du battement des artères, pendant cet état. Il ajoute que quand les veines sont fermées par des ligatures, le sang retourne à sa source, de peur qu'intercepté par ses veines, son cours ne soit entiérement détruit. On voit donc que quoique Césalpin admit la circulation, il n'avoit aucune idée de sa constance et de sa rapidité, et n'en connoissoit ni les causes réelles, ni les véritables conséquences.

Tel étoit l'état dans lequel Harvey trouva la doctrine de la circulation. Quoiqu'il restât encore beaucoup à faire pour le complément et la démonstration du vrai système, on ne peut cependant nier que les hommes célèbres, dont nous venons de parler, avoient déjà jeté un grand jour sur ce sujet, et que plusieurs de ses principes fondamentaux avoient été développés. Il n'est pas étonnant que cette découverte n'ait pas été faite plutôt; il falloit une succession graduée de progrès, la concurrence de plusieurs expériences anatomiques, et de plusieurs réflexions sur la théorie pour perfectionner un pareil système qu'on ne peut pas classer parmi ceux qu'un moment de génie, ou un effet du hasard peuvent faire inventer. Les chinois qui connoissoient l'usage de la boussole, la composition de la porcelaine, de la poudre à canon, et l'art de l'imprimerie long-temps avant les européens, ignorent encore la circulation du sang, et toutes les autres découvertes importantes de l'anatomie, science qui n'a jamais été l'objet de leurs expériences, et que le hasard ni la fertilité du génie ne peuvent avancer. Les travaux des prédécesseurs d'Harvey lui avoient encore laissé un vaste champ pour déployer son habileté; et les honneurs qu'il a obtenu lui étoient bien acquis, puisque ce génie éclairé, étendu et pénétrant qui sait former un système simple, lié et démontré, d'un chaos de faits confus et de raisonnemens contradictoires, est certainement la faculté la moins commune et la plus estimable de l'ame. Tel est le mérite de l'immortel Newton,

dans celles de ses productions qui ont excité la plus vive admiration.

La méthode qu'Harvey a suivie dans son traité célèbre, *Exercitatio anatomica de cordis et sanguinis motu*, est la plus belle et la plus satisfaisante qu'on puisse imaginer. Il éclaire d'abord la route en écartant les erreurs de l'antiquité ; il décrit ensuite le mouvement du cœur dans l'animal vivant ; il montre sa structure musculaire, les contractions alternatives des ventricules et des oreillettes, l'effet qu'elles doivent avoir pour chasser le sang avec force dans les artères, déterminé par le méchanisme des valvules ; enfin, il établit tout le système de la circulation. Il termine ce traité par des observations curieuses et originales sur la différence de structure du cœur dans différens animaux, et à différentes périodes de la vie. Il discute la raison par laquelle les animaux à sang froid (2) et ceux qui n'ont pas de poumons, n'ont qu'un ventricule du cœur : il pense que toutes ces variétés se déduisent aisément du système de la circulation, et s'accordent parfaitement avec lui.

On n'auroit pas dû s'attendre, d'après la clarté et la force des argumens dont la doctrine d'Harvey étoit soutenue, que quelques hommes retourneroient encore à leurs anciennes erreurs, consacrées par l'autorité de noms auxquels l'école avoit l'habitude d'accorder une vénération implicite. Jean Primrose, médecin

(2) Essai anatomique sur le mouvement du cœur et du sang.

français, Ecossais d'origine, défendit l'ancienne doctrine avec toutes les subtilités de la logique ; mais son ignorance complette des lois mécaniques du mouvement, et sa soumission servile à Galien, rendirent cet adversaire justement méprisable aux yeux d'Harvey : il ne lui répondit pas.

Quatre ans après, Æmilius Parisanus, médecin de Venise, chercha à renverser le système d'Harvey pour établir le sien, composé des anciennes erreurs et d'extravagances qui lui étoient propres. L'obscurité et l'embarras de son style le rendoient difficile à entendre et à réfuter. Eut entreprit cependant de le faire ; et, avec un heureux mélange du raisonnement et du ridicule, il exposa la foiblesse de tout ce qu'on pouvoit opposer au système d'Harvey.

Riolan, médecin et anatomiste de Paris, parut à Harvey un adversaire plus redoutable ; il lui répondit ; et, dans ses réponses, il confondit tous ses autres antagonistes. Harvey eut le plaisir de voir son système complétement établi avant sa mort. Ses traités sont encore regardés comme des ouvrages capitaux sur cette matière, par leur clarté et leur méthode, et par la solidité des argumens. Son système est cependant défectueux à deux égards : 1°. il ne fait point attention à la force de contraction des artères ; 2°. il n'admet point la communication immédiate des petites artères et des veines, ou n'en parle que très-obscurément. La première omission peut être attribuée à l'imperfection de toute nouvelle découverte ; la seconde vient de son obstination à ne vouloir point admettre de découverte qui ne fût pas confirmée par une démonstration

oculaire, et de la crainte qu'on ne pût tirer un argument en faveur de la possibilité du reflux des veines aux artères.

Quant aux tentatives faites pour lui enlever les honneurs qu'il méritoit par une recherche minutieuse des preuves de la connoissance de la circulation, dans les phrases obscures d'auteurs qui n'étoient point anatomistes, ou qui avoient professé une théorie tout-à-fait différente, elles ne méritent aucune réfutation, comme nous l'avons déjà prouvé.

L'autre grand ouvrage d'Harvey sur le génération, consiste principalement dans des détails de faits et d'observations qu'il n'est pas facile d'analyser. Je tenterai cependant d'en donner une idée générale, ainsi que des travaux entrepris pour éclaircir un sujet aussi difficile.

L'objet d'Harvey est de découvrir la nature de la conception, et l'origine et les progrès du nouvel animal. Il prend pour exemple, la poule et le poulet, à cause de l'abondance de cette espèce et de la certitude de la durée de l'incubation. Après une description exacte des parties de la génération, il traite de la formation et de l'accroissement de l'œuf, et des différentes parties qui le composent: alors, d'après une inspection journalière pendant le temps de l'incubation, il trace la première apparition du poulet et la gradation de ses progrès. Il découvrit, le premier, qu'il tire son origine de la cicatricule de l'œuf, et il aperçut que le *punctum saliens* est le cœur. Il développe, autant que l'on peut la suivre, la formation successive des différentes parties, et corrige plusieurs

erreurs anciennes. Il soutient que la génération des animaux vivipares ne diffère pas de celle des oiseaux : ce qu'il confirme par la dissection de plusieurs biches à différentes époques de leur portée.

Le système qu'il déduit de ces observations est tout-à-fait singulier. Il suppose que le sang est le principe de tous les animaux, même avant la formation des vaisseaux ; que les femelles fournissent la matière première, et que les mâles l'animent et la vivifient. Il nie que la semence du mâle et celle de la femelle se mêlent pendant l'accouplement, et que la semence du mâle pénètre jamais dans l'ovaire, ni même dans l'utérus. Il imagine que l'œuf est fécondé non par le contact de la semence, mais par une sorte de contagion subtile (ce sont ses termes), qui affecte la femelle plutôt que l'œuf. Il soutient qu'une cause matérielle ne peut pas causer la fécondation ; mais, à l'exemple de l'ame, qui, par son action, produit la pensée ou la conception dans le cerveau, il suppose l'existence de quelque chose d'analogue dans la matrice, qu'il appelle *phantasis*, qui, par sa vertu et son énergie, féconde l'œuf.

Cette théorie, malgré les différens raisonnemens métaphysiques dont elle est appuyée, doit paroître aussi bisarre que celle qu'Harvey a voulu détruire. Il est même extraordinaire qu'un homme qui faisoit profession de ne raisonner que d'après l'expérience et la démonstration oculaires, ait pu adopter une hypothèse aussi susceptible de pareilles preuves.

Ses observations anatomiques furent cependant faites avec tant d'attention et d'exactitude qu'elles sont encore

estimées, excepté dans les objets sur lesquels le microscope seul pouvoit éclairer. Son ouvrage est semé d'observations curieuses sur l'avortement, sur les hermaphrodites et les accouchemens laborieux, et sur les différentes maladies de l'utérus. Ses observations sur la génération des insectes, qui furent malheureusement perdues, auroient sans doute été une addition estimable à cet ouvrage.

Harvey n'a laissé, outre les deux grands ouvrages dont nous venons de parler, qu'une petite pièce sur la dissection de Thomas Parr, qui mourut à cent cinquante-trois ans, et quelques lettres de savans étrangers.

Le style d'Harvey offre une circonstance digne d'observation. Quand il traite quelque sujet moderne, il ne s'arrête point aux règles d'une latinité scrupuleuse; il se sert des mots techniques qu'il juge nécessaires; il cherche plutôt la clarté que l'élégance. Son ouvrage sur la génération est pourtant écrit avec plus de pureté; et quelques passages éloquens prouvent même qu'il auroit pu soutenir la réputation que quelques médecins anglais, ses prédécesseurs, s'étoient faite avant lui par leur style.

Voici la liste des ouvrages qu'il avoit tracés ou écrits, mais qui furent perdus dans le pillage de sa maison pendant la guerre civile.

A Practice of Physic, conformable to the doctrine of the circulation.
Observationes de usu Lienis.
Observationes de motu locali.

Tractatus de pulmonum usu et motu, etc.

Tractatus de animalium amore, libidine et Coitu.

Observationes medicinales. (Celles qui sont dans le Muséum anglais et qui portent le nom d'Harvey, ne sont point originales.)

Anatomia medica ad medicinæ usum maxime accomodata.

De Nutritionis modo.

GRAMMAIRE.

LETTRE du Bibliothécaire national à Corbeil, département de Seine et Oise, aux rédacteurs du MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE, *sur les langues Flamande et Hollandaise.*

CITOYENS,

La formation des catalogues de livres appartenans à la République française a fait naître un doute, *s'il y a une différence entre la langue flamande et hollandaise*, et si on devroit faire *une distinction entre les auteurs flamands et hollandais :* sur ces questions, j'ai communiqué au savant et laborieux bibliographe le citoyen *Poirier*, quelques idées dont je prends la liberté de vous faire part.

Ces doutes me paroissent très-naturels : beaucoup d'auteurs de dictionnaires ont confondu la patrie des auteurs ; ils ont dit des uns qu'ils étoient Flamands,

tandis qu'ils étoient Hollandais ; des autres, qu'ils écrivoient en flamand et en hollandais : mais, avant de prouver ces faits, il me paroît nécessaire d'avoir une idée précise de ces deux langues.

Sont-elles les mêmes ? Oui ou non. F. *Halma* qualifie son dictionnaire *Flamand ; Marin* qualifie le sien *Hollandais ;* F. *Pitiscus* intitule le sien *Lexicon latino Belgicum*. Ainsi, les langues flamande, hollandaise et belgique paroissent les mêmes : mais il seroit nécessaire de faire des recherches et d'éclaircir si elles sont effectivement les mêmes ; dans ce cas là, on pourroit dire qu'un tel auteur a écrit en *Bas-Allemand* ou *Niederdeutsch*, parce que la langue flamande ou hollandaise a son origine de la langue allemande, et diffère beaucoup de ce qu'on nomme Platduitsch. Si on cherche dans F. *Halma*, au mot *Niederdeutsch*, on trouve la langue hollandaise, et au mot *Flamand*, de deutsch ou niederdeutsch Jaale : ainsi, il prend encore le Hollandais, le Flamand, le Deutsch of Niederdeutsch pour le Bas-Allemand. Les grammairiens modernes me paroissent avoir pris la langue Niederdeutsch (Bas-Allemand) pour la Hollandaise ; D. *Van Hoogstraten*, *A Moonen*, F. *Burman* et E. *Zydelaar* sont de ce nombre, excepté C. *Mauger* et autres, qui prennent la même langue pour la flamande.

Peut-être que dans l'origine toutes ces langues étoient les mêmes, et qu'actuellement il n'y a de différence que dans l'orthographe et dans la prononciation : il seroit à souhaiter que les littérateurs Belges et Bataves examinassent l'ouvrage de C. *Kilian*.

c'est un *Dictionnaire* ou *Etymologie de la langue Teutonique ;* un autre intitulé : *Thesaurus Theutonicæ linguæ*, imprimé à Anvers en 1573, *in*-4.° ; et le *Tweespraak van de Nederdeutsche letterkonst* (Dialogue de la grammaire Basse-Allemande), imprimé à Leyden en 1584, *in*-8.°, et de les confronter avec un ouvrage intitulé : *Idea linguæ Belgicæ cura : E. van Driel*, imprimé à Leyden, en 1783, *in*-8.° : à ces moyens, on aura quelques certitudes. Pour moi, je ne suis pas assez grammairien et n'ai pas assez de livres pour faire ces recherches : je risquerai une conjecture.

On pourroit penser que, quand les dix-sept provinces étoient réunies, le flamand et le hollandais étoient la même langue ; et ce qui mérite beaucoup d'attention, c'est qu'après leur séparation les Hollandais ont épuré la langue, en conservant le fond ; et que quelques auteurs, peut-être, ont écrit selon l'idiôme ou le jargon (excusez le terme) de leur pays. On sait qu'à la Haye on parle mieux hollandais qu'à Midelbourg, et qu'à Gand on parle mieux flamand qu'à Bruxelles : peut-être me trompé-je, et je verrois avec plaisir d'autres éclaircissemens.

J'ai dit, plus haut, que les auteurs des dictionnaires ont occasionné beaucoup de doutes ; je citerai quelques exemples : les bibliographes peuvent vérifier les faits dans *Bayle*, *Lavocat*, et le *Dictionnaire historique*, imprimé à Caen.

On cite P. C. *Hooft*, né à Amsterdam, D. *Van Hoogstraten*, né à Rotterdam, J. *Hoornbeck*, né à Haarlem, A. *Tromnius*, né à Groningen, comme

ayant écrit en flamand ; et l'on donne L. *Van Ceulen* pour être un mathématicien flamand, qui a écrit ses Fondemens de Géométrie en hollandais. J. *Cats*, J. *Vondel*, L. *Rotgans* ont écrit, dit-on, en hollandais : cependant *Hooft*, *Cats* et *Vondel* étoient contemporains et tous de villes de Hollande. *Bayle* parle de M. *Lydius* et de C. *Huygens-de-Zuglichem* comme d'écrivains flamands : il seroit curieux d'examiner si la langue diffère de celle de *Cats*, également leur contemporain.

Mais ceux sur qui on a le plus varié sont H. *de Groot* et G. *Brandt :* on prétend que le *Traité de la Religion*, du premier, est en hollandais ; d'un autre côté, on le dit en flamand : on n'a qu'à examiner, d'ailleurs, l'abrégé de l'*Histoire de la réformation des Pays-Bas, de G. Brandt*, le titre porte: *traduite du hollandais ;* et, dans la préface, on voit que c'est un ouvrage *écrit en flamand.* On trouve partout l'anecdote de Fagel avec Burnet : personne, néanmoins ne niera que l'*Histoire de la réformation* et *la Vie de Ruyter* ne soient en très-bon hollandais.

Je suis trop éloigné de Paris pour faire les confrontations nécessaires à ce sujet, et je répète que je n'ai pas assez de connoissances grammaticales pour décider si les langues flamande et hollandaise sont les mêmes : mais le but des nations libres et amies doit être la propagation des sciences. J'ose donc espérer que l'amour des lettres portera les littérateurs belges et bataves à dire s'il y a une différence entre ces deux langues ; dans le cas où il en auroit, on pourroit faci-

lement distinguer et classer les auteurs. Sinon les auteurs, rédacteurs et éditeurs des dictionnaires pourront prendre un mot générique pour les auteurs flamands et hollandais, comme ayant écrit en Bas-Allemand (Niederdeutsch); et, en cas de différence, corriger les fautes.

Votre journal, citoyens, me paroît le plus répandu et le plus consulté par les gens de lettres et les bibliographes: il seroit à desirer qu'ils voulussent communiquer leurs lumières par cette voie.

Confession de André Morellet, publiée par Urbain Domergue.

Dum noceat, sui negligens est, ultionis secum ultorem tracturæ, avidus.

Pourvu qu'il nuise, il brave son propre péril; il est avide de méchancetés qui tuent le méchant.

Sénèque, *philosophe et prophète.*

Préface de l'Éditeur.

Le prospectus du journal de la Langue française, inséré en entier dans le dix-neuvième numéro du Magasin encyclopédique, a excité la bile de M. Morellet; il l'a critiqué dans le vingtième. Je pourrois me contenter de dire: *Lisez le prospectus et la critique; je suis assez vengé.* Mais la morosité du nouveau maître de grammaire m'a inspiré une petite gaîté. Il m'est permis, je crois, de rire un mo-

ment, quand M. l'abbé s'est permis de se fâcher pendant dix-huit pages. Ecoutons : c'est lui-même qui parle.

CONFESSION.

« La destruction de l'Académie française, où je m'étois furtivement glissé..... la ruine totale de mon fameux *commerce du dictionnaire*..... l'établissement de l'institut national des sciences, où je n'ai pas été appelé..... toutes ces images affreuses se présentent à-la-fois à mon esprit, me jettent dans un trouble, dans un délire habituel. C'est dans ces dispositions que j'ai lu, dans le Magasin encyclopédique, Numéro XIX, le prospectus *tout entier* du journal de la langue française, par un membre de l'institut national. Soudain mon sang bouillonne; un redoublement de fièvre exprime de ma bouche envieuse une écume dont je m'efforce de couvrir des pages où l'on annonce de la philosophie en grammaire; mais un moment lucide m'est accordé : j'en profite, pour déclarer que dans ma longue diatribe il y a beaucoup de mauvaise humeur, un peu de mauva se foi, et nulle justesse ».

En effet, je sais très-bien que chaque science a une partie élémentaire et une partie transcendante, une partie qui *monte*, qui s'élève au-*delà* des idées vulgaires. Lebatteux nous a donné une poétique élémentaire; Racine et Boileau savoient la poétique *transcendante*. La grammaire particulière d'une langue peut être traitée de manière à justifier les hardiesses du poëte, à étonner la sagacité du philosophe, s'éle-

vant alors des sentiers battus du grammairiste à la hauteur du génie, elle sera *transcendante* et ne sera pas *générale*. Ce n'est que de celle-ci qu'Arnaud, Lancelot et Dumarsais ont parlé; et je n'ai invoqué de grands noms que pour couvrir une petite malice ».

« C'est par une pure malice aussi que j'ai confondu ce qui est *curieux* par la forme, et ce qui est intéressant par le fond. Des questions sont proposées de toutes parts sur toutes sortes de sujets. Comment seront-elles résolues? Voilà ce qui pique la curiosité; voilà ce qui est *curieux* par la forme. Je suis prêt, dans mon repentir, à boire le calice jusqu'à la lie.... Mais si l'auteur du journal, membre de l'institut, alloit être intéressant par le fond,..... ah! que ce calice d'amertume passe loin de moi! André Morellet n'est pas capable de ce sacrifice. Mais je m'égare.... je reviens, je reviens à moi. Ah! qu'il m'en coûte pour être juste et vrai».

Avouons-le courageusement: j'ai cumulé trois sottises en soutenant qu'il y a une faute dans cette phrase: *Une solution donnée en faveur d'un seul peut profiter à tous;* qu'il n'y a point de principes inconnus en grammaire; qu'on ne peut pas reculer les bornes de l'art grammatical ».

« *En faveur de*, suivant l'académie, et d'après l'usage universel, signifie tantôt *en considération de*, tantôt *au profit de*. Dans le premier sens on peut dire: Tel oncle est devenu académicien en faveur de l'hymen de sa nièce; et, dans le second sens, qui est celui de l'auteur du prospectus: La Constitution républicaine, en formant l'institut national, a élevé un beau

monument *en faveur* des sciences et des arts. Ces deux phrases doivent étonner dans ma bouche ; mais dans une confession on dit la vérité ».

« Il y a sans doute en grammaire, comme en toute chose, des principes inconnus : il faut l'application constante de l'esprit humain dans tous les siècles, pour reculer les bornes de chaque partie de nos connoissances, sans qu'on puisse jamais se flatter de les avoir posées. Malheur à l'homme froid ou ignorant qui dit : Le voile de la science est entièrement levé ; nous nageons dans les flots de sa pure lumière. Le vrai savant est celui qui, comptant pour rien ce qu'il sait, et pour beaucoup ce qu'il ignore, marche en avant dans la carrière, et meurt en cherchant encore à s'instruire. Moi-même, après quarante ans de sueur froide, j'ai fait une découverte en grammaire ; j'ai reculé les bornes de l'art grammatical ; j'ai conclu de ce que *est*, en latin, signifie *il est* et *il mange ;* que tous les verbes, sans excepter le verbe *être*, marquent l'action, et qu'un homme qui est mort est un homme qui agit ».

« A présent que l'aveu de mes fautes verse un baume de consolation sur mes sens, et communique un peu de calme à mon esprit, je vois clairement que l'auteur, en parlant du despotisme littéraire, n'a pu avoir en vue ses quarante immortels, parce que nul despotisme n'est à craindre des morts. Mais il falloit le montrer *peu généreux*, pour lui aliéner l'estime publique, tandis que cette hardiesse honore son courage. En effet, le despotisme littéraire nous menaçoit dans l'institution de l'école normale ; il nous menace dan

dans le jury des livres élémentaires, qui ose présenter à la sanction du corps législatif de chétives compilations grammaticales. Voilà bien ce *faux or qui, à l'aide d'un timbre imposant, mentiroit à la France entière et à l'Europe.* On est forcé de croire, en effet, que tel grammatiste est un Dumarsais, quand un sénat littéraire l'atteste, et qu'un décret l'ordonne. Ce grammatiste, *obscur*, et, quoique imprimé, *n'ayant pas vu la lumière*, eût été dédaigné par l'auteur du journal; mais, couronné par un jury académique, proclamé par une assemblée auguste, exposé solennellement au grand jour, il excite, à juste titre, la réclamation des bons esprits, et il y aura un vrai courage

A mettre sur son front
Au lieu d'une couronne, un éternel affront.

» Ma confession sur ce point ne seroit pas entière, si je ne disois pas que grammaire *obscure*, à l'aide de ce qui précède et de ce qui suit, signifie une grammaire ignorée; c'est ainsi que Boileau a dit:

O que d'écrits *obscurs*, de livres ignorés
Furent, en ce grand jour, de la poudre tirés!

» Je sais moi-même, par expérience, qu'un livre n'est pas exposé au grand jour pour être imprimé. Gilbert a dit de moi:

Ses écrits publiés ne parurent jamais.

» Une seule de mes expressions a fait fortune; mais celle-là est marquée au bon coin: j'appelle l'argent UN MOUTON ABSTRAIT ».

« Quant à l'incohérence que j'ai trouvée dans le despotisme littéraire, tombeau du génie, elle n'existe pas. J'avoue que l'auteur n'a pas fait au despotisme l'honneur de le personnifier ; il en fait un monument de mort, et l'expression en acquiert plus d'énergie. C'est bien ce qui m'avoit irrité ; je devois à ce despotisme mon entrée à l'académie sans titre, et mes pensions pour des pamphlets ».

« Un aveu qui me coûte bien, et qu'il faut pourtant faire, c'est que méchamment, uniquement pour obéir à ma rage, bien sûr que mes traits arriveroient mourans, comme ceux du vieux Priam, j'ai altéré les mots, détourné le sens, trouvé de l'emphase où il y a de la force, du galimathias dans l'expression fidelle de vérités que je voulois me cacher à moi-même ».

« Parmi une foule de mensonges, j'ai cependant quelque chose de vrai : *Ma place sera où je me la serai faite.* Ah ! de mon vivant, mon métier fut toujours de *crier*, d'*aboyer :* MORDS-LES, me disoit-on, et je mordois. Après ma mort on créera, sans doute exprès pour moi, une place de cerbère aux portes de l'Elysée. De mes triples aboyemens j'écarterai..... Qu'ai-je dit ? et où est mon repentir ? Quoi ! quand ma griffe septuagénaire est usée, mes désirs survivent à mon impuissance ! Un néant littéraire est mon partage pendant ma vie, un double néant m'attend après ma mort ».

« Poursuivons le cours de ma confession. La douleur que j'en éprouve est cruelle, mais elle est *juste, et j'ai de bonnes raisons pour ne pas l'adoucir.*

» Je ne peux le nier : l'annonce d'un dictionnaire,

dont le plan est une critique amère du dictionnaire de l'académie, m'a jeté dans un tel accès de fureur que je n'ai pu que déraisonner d'une manière humiliante. J'ai dit que dans un dictionnaire, des exemples tirés de Mably, de Condillac, d'Helvétius, ne dégagent pas l'esprit de la rouille des préjugés, *n'épurent pas l'esprit ;* que l'éloquent pinceau de Jean-Jacques, de Bernardin, de Saint-Pierre, de Buffon, *n'y échauffe pas le cœur* des mères, de l'homme social, de l'ami de la nature ; que *l'imagination ne se promène pas sur des fleurs* dans un livre où sont déployées toutes les richesses de l'auteur du lutrin, et des chantres immortels de Phèdre et de Mérope. Ce dictionnaire, je le vois bien, ne sera pas, comme celui de l'académie, un ramas indigeste d'expressions triviales, mais le répertoire de la langue vraiment usuelle et de la langue transcendante. Je ne peux le dissimuler : tandis que quelques académiciens honoroient, par leurs écrits, leur patrie et leur siècle, l'académie françaiſe étoit flétrie par son dictionnaire ».

« La liberté aussi, je le confesse, doit dicter certaines définitions dans la langue du peuple libre. Un esclave laisse par-tout la marque de ses fers : le citoyen est *l'habitant d'une ville ;* voilà une définition académique : un citoyen est un membre du souverain ; c'est la définition d'un sage. Le souverain est, selon Jean-Jacques, la constitution française et la raison, *l'universalité des citoyens ;* et, selon l'académie, *un seul homme* ployant toutes les volontés à la sienne, et donnant à quarante académiciens des

jetons d'argent pour faire un dictionnaire où règnent, à l'envi, l'ignorance, l'erreur et le mauvais goût ».

« C'est pourtant ce dictionnaire, enfanté par Chapelain et Cassagne, et toujours digne de cette noble extraction; c'est ce dictionnaire aux pages barbouillées de mes notes et enrichi de mes sottises dont je voulois donner, à mon profit, une nouvelle édition; comme si ce vieux meuble académique n'appartenoit pas, avec les fauteuils, à la nation qui l'a payé ».

« Mais j'ai besoin ici de toute la force de mon repentir pour ne pas retourner en arrière. Une jeune fille à confesse débite d'abord ses pécadilles, un sourire qu'elle a rendu, un petit larcin qu'elle a permis; mais si elle a forfait à son honneur, elle hésite, elle tremble, elle réserve ce péché pour le dernier : tel, malgré l'ascendant de mes remords, je n'ai pu avouer jusqu'ici de quelle manière j'ai forfait à mon honneur grammatical ».

« Et qu'on ne croie pas que ce grand crime soit d'avoir avancé qu'Urbain Domergue n'a point d'ouvrage connu, quoique sa grammaire ait été portée, par quatre éditions nombreuses et onze contrefaçons, dans tous les points de la France et chez l'étranger. On sait bien que les faiseurs de pamphlets ne sont ni croyables ni crus ».

« Ce crime n'est pas non plus d'avoir dit du mal d'Urbain Domergue, parce qu'il est de l'institut, et de l'institut, parce que je n'en suis pas. Cet aveu seroit inutile; il transpire dans chaque ligne de l'écrit qui me vaut cette humiliation ».

« Ce grand crime seroit-il d'avoir, dans des *Le-*

gons de Grammaire à un Grammairien, ALTÉRÉ L'ASPECT *des objets?*..... confondu *ou*, qui isole, avec *et*, qui cumule?..... *passé à indiquer* quelque chose?..... écrit *il y a à* parier que l'amour de la liberté *détournera de faire* les définitions justes?..... mis par-tout, dans la même phrase, des *qui* en rapports divergens?..... des *et*, signes d'addition, où il n'y a qu'une vaine battologie?.... confondu les époques grammaticales, etc. etc. le tout délayé dans un style trivial et lâche? On sait bien que mes écrits ne sont pas un modèle de style ».

« Le crime grammatical sous lequel je succombe est..... est la plus énorme période qui pèse sur la langue française. Les périodes de Maimbourg, que Montesquieu recommandoit aux asthmatiques, étoient du style coupé auprès de celle-là: je vois en elle un immense rocher qui renverse la chaire grammaticale qu'avoit élevée mon orgueil: mais, plus la faute est grave, plus je dois l'expier. Puis-je m'imposer une peine plus cruelle que de me condamner à la lire moi-même à haute voix? Quand Racine et Boileau se punissoient l'un l'autre par la lecture des vers de Chapelain, quelque douceur, du moins, se mêloit à cette rude pénitence.... *ils ne les avoient pas faits*..... N'importe; j'ai eu mille fois du courage pour le mal: ayons une fois du courage pour le bien ».

« *Je dirai donc que la Convention nationale, dans les derniers temps de sa session, ayant à sa disposition le manuscrit de la nouvelle édition du dictionnaire de l'académie française,*

remit au comité d'instruction publique, à l'époque de la suppression de la compagnie, après avoir ouï le rapporteur Lakanal, déclarant qu'on ne pouvoit tirer parti de ce travail sans le secours des hommes de lettres qui avoient concouru à sa confection ; au lieu de faire rendre la copie au petit nombre de membres de l'académie qui ont survécu à la destruction de leur corps et à la perte de la moitié de leurs confrères : parti qui sembloit dicté par l'exposé même du rapporteur et par la justice, l'a donnée, par un décret, en pur don, à deux libraires étrangers, pour en faire faire l'édition par qui ils aviseroient bon être ».

« Ah ! j'étouffe ; je meurs sous cet énorme poids. Aussi bien qu'avois-je besoin de donner des *Leçons de Grammaire à un Grammairien*, moi dont Palissot a dit :

C'est, de tous nos abbés, l'abbé le plus pesant ;
J'ignore s'il distingue un nom d'avec un verbe,
Et par-tout sa..... bêtise est passée en proverbe.

« Mais, infiniment coupable envers Urbain Domergue, ne lui dois-je pas quelque réparation ?.... Non..... non, sans doute ; JE NE LUI AI POINT FAIT DE MAL : mes intentions furent toujours méchantes, et mes écrits, toujours innocens ».

THÉAATRE HOLLANDAIS.

C. Mucius Cordus, of de Verlossing van Rome, etc.; *c'est-à-dire, C. Mucius Cordus, ou la délivrance de Rome, tragédie, par Rhynvis Feith.* A Amsterdam, chez Allart, 1795, in-8°.

MUCIUS *Cordus*, plus connu sous le nom de *Mucius-Scævola*, sauva Rome assiégée par Porsenna, roi d'Etrurie, (dont la capitale étoit *Clusium*, aujourd'hui *Chiusi* en Toscane). Par une action hardie et un trait de fermeté héroïque, Mucius préserva sa patrie du retour de la royauté, et il lui fit un allié généreux et utile du protecteur des Tarquins.

Le poëte *Feith* célèbre cet événement dans la tragédie que nous avons sous les yeux. Avant de juger son ouvrage, nous en allons offrir à nos lecteurs une rapide esquisse.

ACTE PREMIER.

(*Le théâtre représente une place publique devant le capitole*).

Valérius Publicola ne déguise pas aux Romains, assemblés en foule devant le Capitole, les calamités

qu'ils éprouvent et les dangers qui les menacent. Il les loue d'avoir non-seulement abattu le trône des Tarquins, mais encore résisté à tous les moyens de corruption, prodigués pour le rétablissement de leur autorité. Mais ne succomberont-ils pas sous le poids des fléaux que traîne à sa suite une guerre désastreuse? Porsenna est aux portes de Rome, déchirée par des factions : il propose un traité, revêtu des apparences de modération et de l'équité. Il veut que Tarquin remonte sur le trône, mais il laisse au peuple le droit de circonscrire dans telles bornes qu'il le jugera convenable, le pouvoir suprême, et lui-même sera garant du nouveau pacte social. Faut-il s'exposer, en rejettant ces propositions, à la périlleuse chance d'un assaut, préparé pour le jour même ou pour le lendemain? Brutus n'est plus! — Les citoyens, en portant la main sur leur cœur, répondent : « Il vit-là ». Publicola rassuré, déclare qu'un même sentiment anime le sénat; la volonté de tous est : « La liberté ou la mort »! — Une toile se lève, et, dans le fond du théâtre, montre le sénat assemblé. L'ambassadeur de Porsenna a fait demander une audience.—Il est reçu. Son langage est tour-à-tour celui de la flatterie, de l'orgueil, de la pitié. Vivement affecté des malheurs de Rome, il en rend le sénat responsable.—Publicola, chargé de lui répondre, s'en acquitte avec dignité, avec grandeur. — L'ambassadeur se retire en menaçant. — Au moment que le sénat va se séparer, Lucilius ouvre un autre avis. Nul, à l'en croire, n'est plus que lui ennemi de la tyrannie; mais les cir-

constances lui semblent impérieusement exiger que l'on renonce à cette morgue inflexible, qui caractérise le discours de Publicola. — Celui-ci exprime son indignation, et il invite tous ceux de ses collègues qui pourroient penser comme Lucilius, à se ranger à ses côtés. — Tous demeurent immobiles. — Le sénat se retire. — Lucilius, resté seul avec Appius, lui fait des reproches de ne pas l'avoir soutenu. — Appius blâme l'impolitique de son collègue, et il lui fait part ensuite de ses espérances et de ses moyens. Il est d'intelligence avec l'ambassadeur de Porsenna : celui-ci est caché dans Rome : l'assaut est remis au lendemain. Pendant cet intervalle les augures consultés blâmeront la téméraire obstination du sénat, et l'expérience a constamment prouvé leur ascendant sur le peuple. Enfin le seul homme qui puisse dans Rome balancer le crédit de Publicola, Mucius aime Claudia, la fille d'Appius, et ce sénateur espère que la piété filiale engagera Claudia à seconder ses projets.

Acte II.

(*Le théâtre représente une salle dans l'intérieur de la maison d'Appius*).

Claudia gémit sur le sort de Rome. D'un côté, elle est agitée par les inquiétudes et les pressentimens les plus sinistres; de l'autre, fière de l'amour de Mucius, elle jure que ce héros n'aura pas à rougir d'elle. Appius survient : l'espérance qui brille

dans ses regards, n'échappe point à ceux de sa fille. Alors Appius lui révèle que le salut de Rome est dans les mains de l'amante de Mucius. Ce langage la flatte d'abord; mais à peine son père lui a-t-il révélé tous ses projets, que l'étonnement, l'indignation, la douleur succèdent à la joie de Claudia. Appius combat ses répugnances; mais ses efforts sont vains, et il se retire en menaçant. — Scène entre Claudia et Mucius. Une lettre d'Appius à l'ambassadeur de Porsenna a été interceptée. Mucius annonce à Claudia que Rome est trahie. Claudia frémit, et elle maudit le traître, quel qu'il soit. Mucius lui déclare que c'est Appius, et il lui montre la lettre. — Désespoir et plaintes déchirantes de Claudia. — Mucius la relève de cet abattement, en lui faisant part du projet hardi qu'il médite. Il faut que Porsenna soit assassiné dans son propre camp, et c'est lui qui veut se charger de l'exécution de cette entreprise. Claudia applaudit et l'encourage. Son ame s'élève à l'idée de la gloire immortelle réservée aux grandes actions, et toute la sérénité de la vertu brille dans ses traits. — Son père la croit changée d'avis, depuis qu'il l'a quittée; mais elle se hâte de le détromper, et elle lui reproche avec non moins d'énergie que de tendresse, les odieuses trâmes dont elle a vu la preuve entre les mains de Mucius. — La dernière scène de cet acte est encore entre Appius et Lucilius, qui se confient sur-tout dans les ressources de la superstition.

Acte III.

Appius seul, se félicite du partage d'opinion qui se manifeste dans Rome. Les augures acheveront, sans doute, de décider le peuple dans le sens de ses projets. Il exprime sa haine pour Publicola, et son mépris pour le peuple, dont ce sénateur ne sera pas plus long-temps l'idôle. — Horatius, autre sénateur, arrive. Ils s'entretiennent sur l'utilité et le pouvoir de la religion. Horatius blâme l'abus qu'en ont fait les ambitieux de tous les temps pour asservir un peuple fasciné. Enfin ces reproches deviennent directs, quand Lucilius amène à sa suite une foule de citoyens mécontens, qui demandent une nouvelle audience pour l'ambassadeur de Porsenna. — Horatius veut dissuader le peuple. Les cris de la misère et de la faim, des tableaux exagérés de la détresse publique, sont opposés à ses raisons. — Appius feint de ne plus pouvoir résister à l'impulsion de la pitié : il crie au peuple de l'accompagner au sénat. — Publicola l'arrête sur le seuil du portique. « Traître, où vas-tu »? — (Appius): « Peuple, on m'insulte ! on t'insulte dans ma per» sonne ». (Publicola) : « Tu prostitues le nom du » peuple pour une trahison infâme. Le peuple a » proscrit à jamais et Tarquin et la tyrannie ». (Appius) : « Je n'entends que Publicola ». — Publicola, alors s'adresse au peuple, et le peuple répond : « Que Rome ne soit plus, ou qu'elle soit libre »! Lucilius annonce l'arrivée d'un augure. — Appius réclame le

respect dû à l'interprète des dieux. — L'augure plaide en faveur de l'alliance de l'autel et du trône. Il est fréquemment interrompu et démenti par Publicola. — L'augure, Appius, une partie du peuple demandent qu'il soit offert un sacrifice solemnel à Jupiter. — Publicola apprend au peuple que Mucius est sorti de Rome, accompagné seulement d'un esclave. Il déclare que ses projets lui sont connus, et il conjure le peuple de suspendre toute mesure ultérieure jusqu'à son retour. — L'augure parle d'aruspices effrayans. — Nouvelle contestation entre lui et Publicola. — Il est enfin décidé que le sacrifice aura lieu; et Publicola et Horatius gémissent sur le fatal empire de la superstition.

Acte IV.

(*Le théâtre représente le camp de Porsenna. On voit sur l'avant-scène la tente du roi et celles des principaux chef de l'armée : devant la tente de Porsenna, un autel et tous les apprêts du sacrifice*).

Monologue de Mucius, déguisé dans un costume Etrurien, sous lequel il cache un glaive. L'humanité, l'honneur, la patrie se combattent dans son sein. La patrie l'emporte. Porsenna se présente, accompagné de Tarchon, son fils, de Volscens son secrétaire, des principaux chefs de son armée et du grand-prêtre. Porsenna annonce que pour rendre les dieux propices à ses desseins, un sacrifice solemnel va être

offert. Tous se rangent autour de l'autel ; Volscens, aussi magnifiquement vêtu que Porsenna, à sa droite ; Tarchon à sa gauche, etc. — Porsenna expose la conduite qu'il a tenue à l'égard de Rome, et l'accueil outrageant nouvellement fait à son ambassadeur. Il se voit, malgré lui, forcé à en venir à des mesures extrêmes. Il attend encore un dernier avis de son ambassadeur, caché dans Rome. Volscens, d'un avis différent de celui de Tarchon, engage Porsenna à ne plus ménager un peuple insolent et ingrat. Mucius survient pendant que Volscens invective contre la liberté et la république ; il le prend pour Porsenna, fond impétueusement sur lui, et enfonce dans son sein le glaive qu'il tenoit caché. Volscens tombe mort au pied de l'autel ; Mucius jette son glaive et s'enfuit. — Porsenna fait courir après Mucius. — On l'amène. Il reconnoit sa méprise. — Porsenna l'interroge ; il veut savoir son nom, ses complices. — Mucius lui répond qu'il est Romain, qu'il s'appelle Mucius ; que c'est lui qu'il avoit voulu frapper ; qu'il saura mourir comme il a su tenter une entreprise hardie. — Porsenna ordonne que le feu sacré soit allumé sur l'autel. Il somme encore une fois Mucius, par le respect dû aux dieux, de lui déclarer ses complices ; un refus obstiné appellera sur la tête de Mucius les plus horribles supplices. (Mucius) : « Penses-tu que mon cœur s'affecte » de tes menaces » ? (En disant ces mots, il étend sa main au milieu des flammes, et il la laisse brûler sur l'autel) : « Tu vois combien peu l'ami de la » liberté redoute de souffrir ». Porsenna, stupéfait,

lui demande la raison de ce procédé si étrange. (Mucius) : « Je punis une main qui a pu trahir » Rome ». Porsenna veut lutter de grandeur d'ame avec son intrépide ennemi. Il lui pardonne, il brise ses fers, et de sa propre main, lui rend son glaive. (Mucius) : « Tu devras à mon admiration pour » ta vertu et à la reconnoissance, ce que tu n'aurois » jamais dû à la frayeur de tes menaces ». Alors Mucius annonce à Porsenna que trois cents jeunes Romains se sont ligués pour le détruire, que le sort l'avoit désigné pour tenter le premier cette glorieuse entreprise ; mais que tous brûlent de la même ardeur, et qu'ils périront jusqu'au dernier, plutôt que de manquer à venger Rome. (Porsenna) : « Qu'un » peuple qui aime la liberté, qui sent ses forces et » qui sait braver les rois est terrible » ! Tarchon, fils de Porsenna, qui n'approuva jamais la protection que son père accordoit aux Tarquins, lui propose de préférer à cette race de tyrans, le peuple Romain, et de s'allier avec lui. Mais on annonce à Porsenna qu'un envoyé de Rome vient d'arriver au camp, et toutes mesure est sursise pour le recevoir.

Acte V.

(*Le théâtre représente une place publique devant le temple de Jupiter Capitolinus, et le Capitole à côté de ce temple*).

Publicola gémit de l'ascendant des prêtres imposteurs sur un peuple égaré. Déjà le sang des victimes

a rougi l'autel, et les Aruspices vont lire la céleste volonté dans leurs entrailles fumantes. L'intérêt des prêtres est lié au rétablissement des Tarquins; ils persuaderont à Rome de reprendre ses fers. — Une grande partie du peuple réclame contre ces injustes craintes. Publicola se rassure. L'augure frémit; il éclate en menaces; il déploie la ressource accoutumée de l'imposture sacerdotale, les prodiges. Le tonnerre gronde; l'éclair brille. Au milieu de ce fracas le temple de Jupiter s'ouvre. Le grand-prêtre se présente sur le seuil du sanctuaire. Il prononce un discours foudroyant contre les impies, dont l'audace appelle sur le peuple d'interminables fléaux. Il déclare enfin que le salut de Rome est dans le rappel des Tarquins. « Malheureux! pendant qu'il en » est encore temps, recourez à Porsenna »! (Claudia): « Non, Romains, arrêtez! » Elle confirme alors ce que Publicola avoit déjà déclaré concernant l'entreprise de Mucius, dont on ne peut pas tarder à recevoir des nouvelles. — Appius survient; il annonce que Mucius a échoué dans son projet, et que sans doute Porsenna l'a déjà sacrifié à sa vengeance. Claudia offre aux Romains de se mettre à leur tête pour mourir comme Mucius, ou pour triompher avec eux. Elle excite l'admiration d'Horatius et de Publicola, la pitié d'Appius. Le grand-prêtre élève encore la voix pour le trône et l'autel. Mucius accourt. (Claudia): « Rome est libre! j'en ai pour garans » sa vertu, son courage et mon cœur ». (Mucius): « Ton cœur ne me méconnoît point, mon retour » t'est le gage du triomphe de la liberté ». — Il

instruit les Romains de la grandeur d'ame de Porsenna, qui aime mieux devenir l'allié de Rome que de demeurer l'appui des Tarquins. — Publicola, Horatius, le peuple se livrent aux transports de la joie et de la reconnoissance. Le peuple demande que les fourbes sacerdotaux soient traînés au supplice, et les autels de la superstition brisés. (Publicola) : « Non, peuple! honorez toujours les » dieux. Qu'a de commun la cause de la religion » avec la cause des prêtres? Mais vous, indignes » ministres de la religion (en s'adressant aux prêtres) » qui vous porta à la déshonorer, en vous rendant » les soutiens de la tyrannie « ? Le grand-prêtre rejette tout sur les intrigues et l'or corrupteur d'Appius. — Alors celui-ci lève entièrement le masque; il fait l'aveu de son insatiable ambition, de sa haine pour la liberté et de son mépris pour le peuple. (Claudia) : « O mon père, arrête! Romains, » pardonnez son aveugle transport! Je vous sa» crifiai mon amant; conservez-moi un père »? (Appius) : » Ton intercession m'offense. Je ne veux » leur rien devoir ». — Le peuple ordonne aux licteurs de saisir le monstre. — Appius les repousse, et après avoir vomi un nouveau torrent de blasphèmes contre la liberté, il se poignarde. — Claudia tombe sur son père expirant : « O mon père! quelle » fureur t'a entraîné dans l'abyme? Dieux! devoit» il ainsi périr déshonoré «! (Horatius) : « Reconnois» sons le juste salaire des ambitieux et des traîtres ». (Mucius) : « Incomparable Claudia, seche tes » pleurs! Rome est libre »!

Après

Après avoir analysé la nouvelle production de notre compatriote, nous nous sommes imposé la tâche de la juger. Nous observons d'abord que le poëte nous en a en très-grande partie épargné la peine, en se jugeant lui-même. Dans un discours préliminaire, très-bien fait, il nous dit d'abord « qu'il se flatte d'avoir produit un ouvrage ; qui, envisagé du côté de l'art, » n'est pas sans mérite ; qui, de plus, ne sera » pas inutile au peuple ; et qui enfin offrira sur la » scène un spectacle imposant, un nouveau genre » d'appareil et de pompe ». Nous ne croyons pas que l'amour-propre ait aveuglé l'auteur à aucun de ces égards, et nous souscrivons volontiers à son jugement. — Il passe ensuite à se justifier sur quelques nouveautés qu'il s'est permises, et auxquelles les routiniers pourront trouver à redire.

D'abord il a fait jouer au *peuple* un rôle actif dans sa pièce. La destination particulière et la grande utilité qu'il attribue au théâtre, en l'envisageant comme l'école du peuple, comme une des ressources les plus précieuses pour répandre parmi le peuple les vrais principes de vertu et de liberté, est son premier moyen de défense à cet égard. Ici il combat l'opinion presqu'universellement accréditée, qu'il n'y a que les personnages éminemment élevés au-dessus du vulgaire, qui puissent intéresser sur la scène tragique. Il traite cette opinion de préjugé ; elle est, selon lui, l'effet de la longue habitude du despotisme ; elle doit disparoître devant cette doctrine de la dignité de l'homme et du citoyen, accueillie de nos jours avec de si justes hommages. Il cite à

ce sujet un passage du *Voyage d'Anacharsis* (t. 6, ch. 71); et en payant à son auteur un juste tribut d'éloges, il regrette que « ce grand homme » ne soit pas encore tout-à-fait l'homme libre ». Les Grecs démocrates avoient des chœurs, au moyen desquels le peuple faisoit partie de l'action. L'usage des chœurs ne convient guère, selon lui, au théâtre hollandais. Il faut que le peuple parle sur la scène comme il parle dans la société, par un dialogue vif, franc, énergique, rapide. Comment les poètes du despotisme, ou du moins, qui ont vécu sous le joug des despotes, *Corneille*, *Racine*, etc. auroient-ils osé dans leurs chef-d'œuvres, donner un rôle au peuple? mais *Chénier* l'a pu, et il l'a fait.

Nous recueillerons encore de cette partie du discours préliminaire que nous avons sous les yeux, une anecdote digne d'être rapportée. « Il n'est peut-être » pas de plus forte preuve (dit l'auteur) de la con» viction des despotes, relativement à la grande in» fluence de la représentation théâtrale, envisagée » comme instruction populaire, que la défense éma» née dans ces derniers temps du magistrat d'Am» sterdam, de jouer sur le théâtre de cette ville aû» cune pièce dont le fond fût puisé dans notre » propre histoire, et en particulier le *Jacob Si*» *monszoon de Ryk*, de Lucrece-Guillelmine « *van Winter, née van Merken* (*).

(*) Le sujet de cette pièce est pris dans l'histoire de la révolution de Hollande au seizième siècle, (1574). Elle fut jouée à l'ouverture du nouveau théâtre d'Amsterdam, en 1774.

L'auteur se justifie ensuite sur un second point. » Ceux, dit-il, qui aiment mieux sacrifier des » beautés réelles, et même la vraisemblance, que » de voir déroger à une règle technique, s'of- » fenseront peut-être de la violation de l'unité de » lieu au 4.e acte. Mais, outre que je n'admets pas » la nécessité rigoureuse de cette règle, du moins dans

et a constamment joui d'un succès mérité sur les théâtres d'Amsterdam, de Rotterdam et de Leyde. Son auteur, *Lucrèce-Guillelmine Van Winter*, née *Von Merlen*, mariée depuis quelques années, a donné au théâtre hollandais les tragédies suivantes : *Le Siége de Leyde* ; *Jacques de Ryk* ; *les Camisards* ; *Marie de Bourgogne*, *Comtesse de Hollande* ; *Artemines* ; *Louise d'Arlac* ; *Célanire* : elles sont toutes en cinq actes, et ont été jouées avec de justes applaudissemens sur les différens théâtres de la république. Elles ont été recueillies en deux volumes in-4°., à Amsterdam, 1774 et 1786. On y trouve de plus, deux excellentes pièces de l'époux de notre auteur, *Monrango ou l'Esclave Royal*, et *Menzikoff*, toutes deux tragédies en 5 actes. *M. Van Winter* (que nous croyons toujours existant) est encore auteur d'un poëme très-estimable, intitulé : *Le Fleuve l'Amstel*, en 6 chants. A Amsterdam, 1755, in-4°., et d'un autre en 4 chants, intitulé : *Les Saisons*. A Amsterdam, 1763, in-4°. Nous devons à la verve féconde de *Mr. Van Winter*, outre ses productions dramatiques, un poëme moral, rempli de mérite, intitulé : *L'Usage de l'Adversité*, suivi *d'épîtres et de poésies diverses*. A Amsterdam, 1762, in-4°., réimprimé en 1767. *David*, poëme en 12 chants. A Amsterdam, 1767, in-4°, réimprimé en 1768 ; et enfin, *Germanicus*, poëme en 16 chants. A Amsterdam, 1779, in-4°., faiblement traduit en prose française, et imprimé à Amsterdam en 1787, in-12.

» les cas où son observation n'ajoute pas à la vraisemblance, je pense que cette petite irrégularité » est bien compensée dans ma pièce par le mérite » de l'*action*, laquelle me paroît y gagner beaucoup.

» (Je dis *petite irrégularité ;* car, de fait, » on n'a pas besoin de se transporter bien loin » avec son imagination, puisque le *Janiculus* et » les deux rives du Tibre étoient au pouvoir de » Porsenna, et qu'ainsi son camp touchoit aux murs » de Rome). Il ne m'eût pas été difficile de placer » toute l'action dans l'intérieur de cette ville. Le » trait héroïque de Mucius auroit fait alors la matière d'un récit pompeux, et ma pièce eût ressemblé à toutes les autres. Mais j'étois trop bien » persuadé que le récit le mieux fait n'équivaut » point sur la scène à la plus petite action, et j'ai » mieux aimé prendre une route moins battue, et » travailler sur un plan, qui m'a coûté plus de » méditation et d'efforts que peut-être au premier » abord on ne voudra croire ».

Le poëte, en se jugeant lui-même, a cru devoir encore quelques mots d'apologie à la toile, qui, au 1.er acte, se lève dans le fond du théâtre, ainsi qu'à ses sorties vigoureuses contre l'abus de la religion en matière de gouvernement, et contre la dangereuse influence du sacerdoce. Certes, ce n'est pas nous qui lui eussions cherché querelle sur ce dernier point ; mais nous ne pouvons pas nous empêcher de remarquer que cette partie est traitée dans sa pièce avec un peu trop de longueur, et que,

sous ce point de vue, le 3.me et le 5.me actes se ressemblent trop.

« Encore un mot (dit l'auteur) sur ma *Claudia*. » Je suis long-temps demeuré indécis, si j'admet- » trois dans ma pièce un rôle de femme. Le juge- » ment de la plupart de mes amis, que j'ai con- » sultés à ce sujet, différoit du mien. Je leur ai » cédé, et je n'en ai pas de regrets, puisque j'y ai » trouvé une occasion de mettre sur la scène un » amour d'un genre assez peu commun, et qui ne » fait aucun tort à la grandeur d'ame de Mucius ».

Il seroit injuste d'appésantir la critique sur un auteur qui se juge avec tant de candeur lui-même. Prévenir ainsi la critique, c'est la désarmer. On ne nous soupçonnera pas d'une partialité, capable de méconnoître le mérite de la nouvelle production du citoyen Feith, quand on se reportera à l'annonce que nous en avons faite, avant qu'elle nous fût connue autrement que par le titre; mais, nous l'avouerons, son *Mucius* n'a pas entiérement répondu à notre attente, et nous n'avons pas retrouvé l'auteur de *Thirza*. Ce n'est pas que la pièce ne soit conduite avec sagesse, et même avec art; mais *Mucius*, qui en est le héros, ne nous semble pas y jouer un personnage assez marquant. Il ne paroît que trois fois, et assez passagèrement, sur la scène, et tout son rôle se réduit à 150 vers. — *L'action* n'est pas (si l'on veut) terminée à la fin du 4.me acte, mais le *fait* l'est. Que fait encore *Mucius* au 5.me? Raconter ce dont on a déjà été témoin oculaire. Le poëte n'a pas manqué de le sentir, et il a, tant bien

que mal, esquivé un récit dét illé. Cet embarras a pour principale cause la violation de l'unité de lieu.—Il est aussi trop qu'stion, selon nous, de sacrifices et de sacrificateurs. On convient à la fin du 3.me acte que les Romains sacrifieront à Jupiter. Porsenna sacrifie au 4.me. Le sacrifice des Romains n'est pas precisément réalisé au dernier acte; mais il a fallu en faire encore mention expresse, et en offrir du moins les apprêts. — Quant au reste, les caractères ont généralement le mérite d'être bien conçus, bien contrastés, bien soutenus. — Les situations sont vraies et intéressantes. La versification est bonne: nous avons distingué plusieurs morceaux frappés au meilleur coin; tels que la description du peuple et de son imbécille versatilité, dans la bouche de l'ambassadeur de Porsenna, au 1.er acte; le monologue de Claudia, au 2.me; au 3.e le tableau tracé par l'augure des présages effrayans qu'il a observés; le monologue de Murius au 4.me; le discours du grand-prêtre de Jupiter, au dernier. — Nous ne pouvons passer sous silence quelques inexactitudes de diction et de style. Par exemple, nous avons remarqué que presque toutes les fois que l'auteur se sert d'un substantif, qui exprime une collection ou agglomération d'individus, tels que *peuple*, *conseil*, *sénat*, etc. il se plaît à employer dans la même phrase, à côté l'un de l'autre, les nombres singulier et pluriel, ce qui nous semble faire un effet aussi bizarre qu'irrégulier: ainsi à la page 8,

En tog durft *Romes raad, zoo wys in al* zyn *daaden,*
Een magtig koning, die hen *redden wil, versmaaden,*

(c. à d. littéralement) : « Et cependant *le sénat* de Rome, si sage dans toute *sa* conduite, *ose* braver un roi puissant, qui veut *les* sauver ».

(P. 9 et 10). *Het volk*-hun *mond*; (c. à. d. *le* peuple - *leur* bouche).

(P. 18. *'Kvoorzag 'tgedrag des Raads :* hun trots; (c. à. d., je prévoyois la conduite *du* sénat : *leur* orgueil, etc.)

(P. 17 et ailleurs). L'auteur emploie communément le mot *zetel* (siége) sans aucune désignation particulière, pour signifier le siége royal, le *trône*, ce qui nous paroît hazardé.

(P. 27),

Hoe Mucius, wiens deugd een vaderland verbreidt,

ce qui, veut dire, dans l'intention de l'auteur : « Comment Mucius, dont la vertu *fait honneur à sa patrie*, ou *contribue à la célébrité de sa patrie;* mais ce qui dit proprement: dont la vertu *étend* sa patrie ». *Verbreiden* signifie *étendre*, et ne prend un sens de *célébrité* que joint aux mots de *nom, gloire, renommée.*

(P. 57). *Jaa, burgers,* hoor *hun stem* Zie *daar,* etc., doit être évidemment *hoort . ziet*; ce qui fait en hollandais la différence du singulier au pluriel dans *écoute, écoutez, vois, voyez.*

(P. 69). *Of my* de *voorspraak van zyn wangedrag gevolde,* doit être, si nous ne nous trompons pas, *den* voorspraak; le mot de *voorspraak* est du genre masculin ou du féminin, selon qu'il signifie

celui qui défend (l'avocat) ou la défense même.

(P. 72). *Zie daar... myn raad; ligt word ze op nieuw veracht.... Raad* (conseil) est masculin; ainsi *ze* devroit être *hy*.

L'auteur pardonnera ces observations à l'estime que nous faisons de son talent, et à notre zèle pour l'honneur de la littérature hollandaise. Il est de l'intérêt de celle-ci de passer le moins de taches ou de fautes possible à un écrivain aussi distingué que l'auteur de *Mucius*.

Le citoyen E. déclare n'avoir jamais lu aucune pièce qui traitât le même sujet. Il n'ignoroit pas qu'il y avoit sur la scène française deux tragédies, l'une ancienne, l'autre tout-à-fait moderne, qui y étoient consacrées; mais il n'a pas voulu les connoître, avant de se mettre à l'ouvrage, parce qu'il ne vouloit devoir qu'à lui-même l'invention et tous les détails de son plan. Les circonstances du temps, en entravant les communications avec la France, ne lui ont pas permis de se les procurer depuis. Nous n'avons pas sous les yeux, dans ce moment, la pièce de *Duryer*, en cinq actes, qui date de 1647, et qui a été remise au théâtre, avec assez peu de succès, en 1769, quoiqu'on y eût trouvé des allusions à certaines conjonctures d'alors. Le citoyen *Marmontel* lui a fait l'honneur de la réimprimer parmi ses *Chefs-d'œuvres dramatiques*. Des 19 pièces de théâtre, sorties de la plume de *Duryer*, celle-ci est, sans contredit, la meilleure, et

l'on y trouve même de véritables beautés, et des beautés du premier ordre. Le style en est moins négligé que ne l'est communément celui de cet auteur, qui, par le dérangement survenu dans sa fortune, étoit réduit à écrire *magis fami quam famæ* (plutôt pour la faim que pour la gloire), et à qui le libraire *Sommaville* payoit (dit-on) quatre francs le cent de grands vers, et quarante sols celui des petits. — Le citoyen *Luce*, dont le *Mucius-Scævola*, en 3 actes, a été représenté sur le théâtre, dit *de la République*, le 27 juillet 1793, époque de la seconde fédération, reconnoit avoir eu des obligations essentielles à *Duryer*, et s'être attaché à rajeunir plusieurs de ses beautés. Sa pièce, production estimable, sur-tout envisagée comme un début, nous a paru d'un mérite inférieur à celui du poëte hollandais. Elles ont entr'elles plusieurs rapports. Le moment de l'action est absolument le même, la veille de l'assaut projeté; mais la pièce du citoyen *Luce* se passe d'un bout à l'autre dans le camp de Porsenna, sous les murs de Rome, où, par une imagination assez romanesque, il fait rencontrer ensemble Mucius et son amante; car il en a aussi donné une à son héros, et une, non moins digne de lui par l'élévation de son ame et par la ferveur de son patriotisme; c'est *Junie*, fille de Brutus, et héritière des vertus paternelles. *Arons* joue dans la pièce du citoyen *Luce* le même rôle que *Volscens* dans celle du citoyen *Feith*; mais *Arons* est en scène depuis le commencement de la pièce jusqu'à la fin, et *Volscens* ne paroît

dans l'ouvrage hollandais qu'au 1er. acte ; et l'auteur a fait très-heureusement contraster ce caractère avec celui de *Tarchon*, fils de Porsenna, qui, ayant été élevé à Rome, s'intéressoit vivement au sort de cette grande cité. — C'étoit un scandale, dans le temps où le citoyen *Luce* a fait jouer sa pièce, d'imaginer qu'un prince pût avoir des vertus ; et le caractère soutenu de sensibilité et de modération qu'il a donné à son *Porsenna*, a été fortement critiqué sous ce point de vue. Son *Mucius* lui-même ne fut pas trouvé *à la hauteur*. Nous ne croyons pas que les *exaltés* Bataves fassent jamais pareil reproche au *Mucius* du citoyen *Feith* ; et, quant à la générosité de *Porsenna*, il ne l'a fait éclater que dans sa conduite envers *Mucius*, dont le despote Toscan ne peut s'empêcher d'admirer l'héroïque fermeté. — Nous ne porterons pas plus loin ce parallèle, et nous sentons qu'il est plus que temps de terminer cet extrait. La liste des ouvrages de M. *Feith*, imprimés à la fin de ce volume, et dont plusieurs ont été annoncés dans ce journal, nous apprend qu'il est auteur de deux autres tragédies, publiées entre sa *Thirza* et celle-ci, et que nous n'avons pas encore eu occasion de voir, *Jeanne Gray* et *Inès de Castro*.

P. H. Marron.

MÉLANGES.

Lettre au citoyen Millin, l'un des auteurs du Magazin encyclopédique, par rapport à un des derniers articles de ce journal.

L'une de mes dernières lectures, citoyen, m'offre un passage qui peut servir de complément au *Rapprochement ingénieux et instructif* (de *Beausobre*, inséré Tome V, N.° XVIII, p. 238*,) *des différentes Républiques idéales à l'instar de la République de Platon.* C'est ici une bonne plaisanterie qui, je crois, vaut mieux qu'un examen suivi, sérieux et raisonné de tous ces beaux projets de gouvernemens, merveilleux sur le papier, ou plutôt moins admirables que bizarres, et la plupart impossibles dans la pratique. C'est le père du théâtre anglais qui me fournit cet article, *Shakespear*, qui avoit beaucoup lu, et toujours avec cet œil critique d'Aristophane ou de Tacite, et qui aimoit à s'amuser aux dépens de certains livres singuliers qui avoient eu beaucoup trop de vogue. Aussi ridiculise-t-il tantôt *les Voyages et les Aventures* peu croyables de *Fernand Men-*

* En tête de l'extrait des « Œuvres politiques d'Harrington, « contenant la République d'*Océana*, etc. ; 3 vol. in-8°. « Paris, Lecerc, rue S. Martin ; et Quatremerre, rue S. Benoit, près la rue Jacob ».

dez-Pintot, tantôt *les Voyages* fabuleux et enchantés de *Mandeville*, et souvent d'autres productions de ce genre.

Dans l'une de ses meilleures pièces, *la Tempête*, il fait tenir le discours suivant à Gonzale : c'est une allusion satyrique à l'*Utopie de Morus*. « Je voudrois, dit-il, gouverner ma république sur des principes *tout opposés à ceux qu'on suit par-tout* : « d'abord je n'y admettrois aucune espèce de trafic ; « le nom de magistrat, les procès, l'écriture n'y seroient point connus ; ni pauvreté, ni richesses, ni « maîtres, ni serviteurs ; point de contrats d'héritages, de limites, de partages de champs, ni vignobles, ni terres en friche, rien de tout cela : je n'y « voudrois ni argent, ni huile, ni bled ; nul travail : « tous les hommes seroient oisifs, et les femmes « aussi ; mais elles seroient vertueuses et chastes : surtout, point de souveraineté ».

Ce passage me fournit une occasion de faire ici quelques observations qui ne seront point déplacées dans un journal de ce genre.

Cette réputation si brillante que Shakespéar s'est acquise dans le monde littéraire, semble fondée (surtout chez les étrangers) sur les ressorts qu'il déploie admirablement dans le tragique ; sur les grands caractères qu'il a su y créer, et cette élévation de sentimens à laquelle peu de tragiques ont pu atteindre chez aucune nation. Les Anglais cependant, qui, mieux que nous, doivent connoître, comparer et apprécier les beautés qui étincellent chez ce poëte dramatique dans

les deux genres, ne le prisent pas moins dans la scène comique; également admirable, disent-ils, soit qu'il badine avec la marotte et le masque de Thalie, soit qu'il se montre armé du poignard de Melpomène. En effet, législation, police, usages, coutumes, vie domestique, modes, habillemens, il n'y a pas un côté vicieux, singulier ou bisarre que lui offrent ces différens objets, qu'il n'en saisisse le ridicule: rien n'échappe à la férule de ce censeur; et c'est ce qui a fait dire à l'un des commentateurs de son théâtre: « Que « si le grand Condé regardoit le Cinna de Corneille « comme *le Bréviaire des Rois*, le théâtre de « Shakespéar devoit être appelé *le Manuel du « Genre humain;* parce que, du prince au pâtre, « il n'y a pas une seule condition de la vie qui ne « puisse y trouver des règles de conduite qui ne soient « propres à son état «. Tous les ridicules du temps passent, comme en revue, sur son théâtre, et y sont démasqués: l'ignorance des jeunes anglais voyageant; la fureur des découvertes dans l'autre hémisphère; l'engoûment pour ces voyageurs de retour d'un autre monde; la fureur des modes françaises; celle des duels; toutes les folies chevaleresques; le style verbeux et barbare du droit, comme les définitions scholastiques des pédans de son siècle; la crédulité, tantôt ridicule, tantôt barbare des sortiléges et des enchantemens, etc. etc. Je terminerai cet article par un court fragment de ce critique contre l'astrologie judiciaire, la folie générale des petits et des grands, durant plusieurs siècles dans toute l'Europe. « Mais admirez un

« peu (dit un personnage qu'il introduit sur la scène); « mais admirez le ridicule de ces hommes, de vou- « loir, quand notre fortune souffre et dépérit par « notre imprévoyance, par le dérèglement de notre con- « duite, accuser de nos malheurs le soleil, la lune et « les étoiles, comme si nous étions vicieux et mé- « chans par une fatalité inévitable; insensés par une « impulsion céleste; fripons, traîtres et coquins par « l'action invincible des sphères; menteurs et adul- « tères par l'influence forcée des planettes: c'est-à- « dire, que mon père s'arrangea avec sa mère sous « l'aspect du dragon, et que ma naissance se trouva « dominée par la grande ourse; ensorte que je devois « nécessairement être d'un caractère feroce, et mal- « heureusement enclin à la débauche. Quelle chimère! « J'aurois été ce que je suis, quand bien même la « plus vierge des étoiles du firmament eût scintillé « à l'instant de ma conception illégitime ». *Extrait du Roi Lear.*

E. B.

HISTOIRE DES ARTS.

Notice d'un manuscrit légué à la Bibliothèque nationale par CHARLES-NICOLAS COCHIN, *célèbre dessinateur et graveur.*

Ce manuscrit est de format *in*-4.°, d'environ cinq cents pages : il est écrit en entier de la main de Cochin, contient des anecdotes sur le comte de Caylus, sur Bouchardon et les Slodtz.

Cochin reproche à M. de Caylus un entêtement dont il étoit impossible de le faire revenir ; un despotisme tranchant et sans appel ; une humeur vindicative à l'excès, laquelle ne pardonnoit jamais à ceux qui avoient eu quelque chose, à dessein ou non, heurté ses volontés; enfin, une partialité révoltante qui lui faisoit épouser exclusivement un artiste et déprécier les talens de tous les autres. *Slodtz*, *Bouchardon*, *Coustou*, *Diderot*, ainsi que tous les auteurs du dictionnaire encyclopédique ; *Watelet*, les académies française et de peinture ; *Cochin* lui-même, *Pigalle*, *Pierre*, *le Bas* et *Ville*, furent successivement l'objet de ses persécutions ouvertes ou sourdes, de son despotisme et de son inimitié. L'auteur est loin, cependant, d'être injuste ; il reconnoît que M. de Caylus a fait beaucoup pour les arts, et qu'il doit tenir un rang distingué parmi les amateurs : mais il ne lui fait pas grace sur ses jalousies et sur ses misérables tracasseries qui, jadis, occupoient si sérieusement les gens en place. Il observe qu'il est utile que l'on con-

noisse les petites tyrannies que souvent les amateurs exercent sur les artistes, afin que ceux qui leur succèdent apprennent que la dureté et l'injustice de leurs procédés sont connus tôt ou tard.

La cause de la haine de M. de *Caylus* contre les gens de lettres est assez singulière : *Diderot* avoit vanté la découverte de la peinture à l'encaustique faite par le citoyen *Bachelier*, aujourd'hui directeur de l'école gratuite de dessin ; M. de *Caylus*, qui ne pouvoit pardonner à ce dernier de lui avoir arraché une partie de la gloire qu'il espéroit de ses soins pour retrouver cette manière perdue, fut vivement blessé du ton de triomphe avec lequel *Diderot* avoit célébré l'invention ; et cessa d'avoir la même affection pour M. *Watelet*, parce qu'il avoit consenti à se charger de la partie des Arts dans l'encyclopédie. En général, il haïssoit un grand nombre des gens de lettres d'alors, en qui il n'avoit pas trouvé assez de docilité, aussi bien que la plupart des membres de l'Académie française, contre laquelle il se fâchoit volontiers. Quelques-uns prétendoient qu'il ne les avoit ainsi pris en aversion, que depuis que, lassés de l'aider à faire ses écrits, dont il les accabloit trop fréquemment, ils avoient *renoncé*, comme disoit Duclos, *à lui raccommoder ses savattes.*

Nous citerons une anecdote qui peint au naturel ces *Importans riches*, comme le dit *Cochin*, qui font les entendus en tout, sans que l'on sache pourquoi; qui viennent à bout de persuader aux gens en place qu'on ne peut rien faire de bien sans leur conseil : cet homme s'appeloit M. *Bombarde :* il avoit eu une

sorte

sorte de direction sur l'opéra, dont il étoit le grand conseil. Un jour un auteur vint lire devant lui les paroles d'un opéra. Comme il faut toujours, pour paroître connoisseur, faire force objections, M. *Bombarde* ne manqua pas de tracasser le pauvre auteur. Celui-ci ne savoit plus à quel saint se vouer : à un endroit où M. *Bombarde* l'arrêtoit en blâmant un quatrain, il prit le parti de le prier de vouloir l'aider à le réformer, et de refaire lui-même ces quatre vers, dont il voyoit bien le sens, et qui, d'ailleurs, étoient absolument nécessaires à la pièce.

M. *Bombarde* se trouva pris : avouer qu'on n'a point de talent, affoiblit le crédit du critique. Il se met donc en devoir de refaire les vers ; mais comme il n'est pas aussi facile de faire que de trouver à redire, il se trouva à court. Il relut le premier vers, et le trouva assez bon ; le second lui parut pouvoir passer ; mais le troisième et le quatrième étoient défectueux. Il avoit d'abord annoncé ces vers comme ne pouvant rester ; il murmura entre ses dents divers moyens de les rectifier, et finit par dire que, quoiqu'ils ne fussent pas très-bons, ils pouvoient passer dans un opéra ; que ceux qui avoient le plus réussi n'étoient pas sans quelques mauvais vers. L'auteur, qui vit le défaut de la cuirasse, le pressa, le supplia hypocritement de ne point l'épargner, de reformer sans pitié tout ce qui ne lui sembloit pas bien, se livrant aveuglément à ses utiles avis, et désirant lui avoir cette obligation. Il ne put tirer autre chose, sinon que cela pouvoit passer, et qu'ils étoient suffisamment bons pour un opéra. Si l'on examinoit de

près ces prétendus connoisseurs qui décident dans le grand monde, on trouveroit que les neuf dixièmes ne sont pas autre chose.

Parmi les anecdotes qui concernent *Bouchardon*, il s'en présente deux qui nous ont paru mériter d'être recueillies. Le duc d'*Antin*, alors surintendant des bâtimens, avoit pris l'habitude de tutoyer tous les artistes. Lorsque *Bouchardon* fut rappelé de Rome, où il s'étoit fait une grande réputation, cet artiste, qui avoit la fierté du génie, voulut faire sentir à bonne heure au protecteur, qu'il n'en devoit pas être traité avec la hauteur qu'éprouvoient les autres. Le duc lui avoit donné un atelier dans le Louvre, dans lequel il lui fit bâtir un logement commode. Il vint l'y voir, et s'attendoit peut-être à de grands remercimens, mais *Bouchardon*, avec un air de bonhommie : étoit haut, et pensoit qu'on ne pouvoit rien faire de trop pour lui. « Te voilà bien logé, » lui dit M. d'*Antin*. « Monsieur, répondit l'artiste, si vous m'aviez vu « à Rome, vous ne penseriez pas ainsi : j'y avois un « palais «.

L'autre trait est de M. de *Troy*, peintre, qui ne supportoit pas plus volontiers le tutoyement. Les artistes appeloient assez ordinairement M. d'Antin *Monseigneur*. M. de *Troy* ne le lui refusoit pas; mais lorsqu'il en étoit tutoyé, il ne l'appeloit plus que *Monsieur*. Enfin, M. d'*Antin* y fit attention, ne trouva point cette espèce de leçon déplacée, et ne le tutoya plus que rarement et comme par inadvertance.

L'article des Stoldz est curieux : mais c'est sur-tout aux artistes qu'il paroît offrir de l'intérêt.

En général, tout le manuscrit paroît dicté par l'amour des arts et de la vérité : il annonce une ame fière, qui a la conscience de son talent, et un esprit observateur. On y trouve aussi, de temps en temps, des réflexions très sensées sur les ministres de cour et sur leurs bas valets; et l'on se rappelle souvent ce vers de Gresset :

Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes!

Étymologie du mot *Chapelle.*

Lettre du citoyen A. M. H. B., aux rédacteurs du Magasin encyclopédique.

Citoyens,

En achetant des livres, j'en ai trouvé quelques-uns qui avoient appartenu à l'abbé Sepher, chanoine de St. Etienne-des-Grès à Paris, décédé il y a environ dix ans. Cet ecclésiastique, possesseur d'une belle bibliothéque dont nous avons le catalogue, mettoit des notes au commencement ou à la fin de ses livres. Ces notes sont en général savantes et précieuses, et mériteroient d'être recueillies. Souvent elles indiquent ce qu'une édition ou un livre a de curieux, la rareté du livre, les auteurs qui ont traité la même matière. J'engage les libraires et les amateurs à copier celles de ces notes qui leur paroîtront mériter d'être connues, et à les publier par la voie de votre journal.

On aura une idée de ce travail de Sepher, en lisant la note suivante qu'il avoit écrite à la tête d'un livre d'Auguste Galland, intulé : *Des anciennes enseignes et étendards de France, de la chappe de St.-Martin.* A Paris, chez Richer en 1637.

« Le nom de chapelle vient de la chappe de St.-Martin. On la conservoit dans l'oratoire des rois de France, qui en fut ainsi appelé ; et les clercs qui le desservoient en furent nommés chapelains, leur supérieur archi-chapelain.

Cette chappe, *cappa vel capella*, étoit un manteau d'une étoffe vile et grossière.

Le moine de St.-Gal, qui a écrit la vie de Charlemagne, dit que ce prince avoit un habit de peau qui n'étoit pas beaucoup plus précieux que le manteau de St.-Martin.

M. Ducange cite un ancien registre de la chambre des comptes, où il est dit que les estohers d'Amiens doivent à l'évêque, à la St.-Martin d'hiver, *une penne grant d'agneaux appelle à la mantel de de St.-Martin.* Dissertatio militaris de vexillo regali à Chiffletio. *Antw.* Plantin, 1642 ».

POÉSIE.

ROMANCE.

Les jeunes Filles d'Eletôt (1).

O toi! qui des Amours en larmes
Peins si bien les touchans revers,
Tendre pitié, viens de tes charmes
Embellir le chant de mes vers.
Compassion, douce magie,
Sois le baume de ma douleur;
Viens prêter à mon élégie
Des accens dignes du malheur.

Dès l'aurore de leurs années
Victimes des rigueurs du sort,
Ci-gissent deux infortunées
Dans les bras glacés de la mort.
Gaité folâtre, amour, jeunesse,
Douceur qui plaît, charme et séduit,
Graces, candeur enchanteresse,
Un seul moment a tout détruit.

Le calme aplanissoit les ondes.
Ignorantes du coup fatal,
Seules, au bord des mers profondes,
Elles admiroient leur crystal.
Calme trompeur!..... je vois l'orage

(1) . . . . . Il y a peu d'années qu'à Eletôt, près Fécamp, plusieurs jeunes filles, surprises par la chûte d'un bloc de Falaise, furent écrasées misérablement. *Essais sur le département de la Seine-Inférieure*, etc. etc. 71.

Porté sur les ailes des vents,
Assaillir déjà le rivage
Ebranlé dans ses fondemens.

Couple d'innocentes victimes,
Le jour a fait place à la nuit;
Sous vos pieds s'ouvrent mille abymes:
Quel sort acharné vous poursuit?
Momens d'angoisse et d'épouvante!
Les élémens sont confondus;
L'air est en feu, l'orage augmente:
Où porter vos pas éperdus?

Quelle étreinte, impossible à rendre,
A couvert ton front de pâleur?
Annette, que viens-je d'entendre?
—— L'arrêt terrible du malheur!
Le roc se fend, et, la première
Atteinte, elle fuit vainement:
La malheureuse avoit un père,
Une amie, un frère,..... un amant.

Suspends tes coups, sombre tempête!
Calme-toi, rage des autans!
De *Victoire* épargnez la tête:
Faites grace à ses jeunes ans.
Beauté naïve et virginale,
La terre engloutit ses appas;
Et la piété filiale
Ne peut les soustraire au trépas!

Victoire avoit encore sa mère:
Sort fatal! arrêts inhumains!
Elle en allégeoit la misère
Du travail de ses foibles mains.
Que de pleurs couvrent son visage!
Quelle main tarira leur cours?

Pauvre mère ! au déclin de l'âge
Qui prendra soin de tes vieux jours ?

Aux cris amers de sa détresse
Des prêtres, en habits de deuil,
Entonnèrent avec tristesse
Les chants qui suivent le cercueil.
Soins pieux, devoir inutile,
Pseaumes des morts, chants superflus,
Laissez en paix, dans leur asyle,
Ceux qui ne se réveillent plus !

Depuis qu'une fin déplorable
A tranché le fil de leurs ans,
Neuf fois la violette aimable
A devancé le doux printemps ;
Neuf fois le parfum du Narcisse,
Echappé de ses frais boutons,
A, des trésors de son calice,
Embaumé l'herbe des vallons.

Adieu, mugissante Falaise ;
Mes sens émus sont oppressés :
L'homme sensible est mal à l'aise
En foulant tes rocs entassés.
Ombres chères et fugitives,
Objets de trop justes douleurs,
Recevez ces rimes plaintives
Comme un tribut à vos malheurs.

Par le citoyen NOEL, *rédacteur du Journal de Rouen.*

Vers sur la première Jeunesse.

Saison riante du plaisir,
Du bonheur, de la jouissance,
Pourquoi si tôt t'évanouir ?
Pourquoi, dans l'âge qui s'avance,
De ta charmante insouciance
N'a-t-on plus que le souvenir ?

Tous les jours sont des jours de fêtes ;
Tes nuits sont ce les des amours :
C'est le temps heureux des conquêtes :
On aime, on est aimé toujours.

Alors, par une loi prospère,
La peine n'est que passagère,
Et le plaisir est permanent.
Hélas ! de l'humaine carrière
Le surplus est bien différent ;
Et, par un échange funeste,
C'est alors la peine qui reste,
Et le plaisir vient rarement !

Par le Représentant
Félix Faulcon.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LYCÉE DES ARTS.

Séance publique du 30 pluviose.

JAMAIS l'assemblée ne fut plus nombreuse, c'étoit la 39e. d'après la fondation du Lycée.

ORDRE DES TRAVAUX.

I. RAPPORT sur les *amidons*. Quantité énorme de farine qu'ils emploient. Calcul anglais, cité à cet égard; extrait d'une lettre anglaise adressée à *Pitt*, sur la consommation de la poudre à poudrer. Cette consommation y est estimée équ valoir en Angleterre à 60 millions et plus, de pains de 4 livres; qu'on rapporte ensuite ce calcul à la population de la France, et l'on sera effrayé de l'énorme quantité de blé et de fleur de farine que l'on perd chaque année. De-là la nécessité de mettre une forte *taxe* sur cet objet de luxe. Le Lycée a repris, à cet égard, ses anciens travaux; et il a rappelé avec quel soin il avoit recommandé la culture et exploitation des racines d'*arum*, ou pied de veau et de grandes bryonne, ainsi que les marons d'Inde et la pomme de terre et autres végétaux qui donnent plus de moitié de leur poid, d'excellent amidon.

II. Rapport par le citoyen *Besson*, sur l'art de tailler le crystal de roche, par le citoyen *Caire*, dit *Morand*. Cette industrie est devenue nationale, et est poussée au plus haut dégré de perfection dans une manufacture établie à Briançon. Les moyens imaginés par l'artiste sont extrêmement ingénieux, et les ouvrages que la manufacture produit déjà sont du plus grand prix et de la dernière beauté.

III. Rapport par *Désaudray*, sur les nouveaux perfectionnemens apportés par l'artiste *Monnet*, dans les métiers à faire les rubans dits *anglais*, dont il a surpassé la beauté et la variété. Il est venu à bout de faire mouvoir jusqu'à dix lisses à-la-fois par nombre pair et impair pour faire les rubans satins unis et brochés; de fixer et assurer le jeu des navettes, afin de régler tellement le coup de trame, au moyen d'un régulateur qu'il monte à volonté, qu'il peut déterminer jusqu'à 2 lignes près, la quantité de soie qui entre dans un *mètre* de ruban; et par conséquent en fixer le prix comme il le veut, toujours de manière à conserver la concurrence : on peut voir ces métiers en activité chez l'artiste Monnet, passage des Petits-Pères, à l'union des Arts.

IV. Rapport par *Lefebvre* de la société d'agriculture, sur l'importation du lémythocortorton, ou *coraline de Corse*, par le citoyen *Dimo*. Cette plante est un excellent vermifuge et un très-bon tonique.

V. Rapport de Désaudray sur de nouvelles filatures provenant de plantes indigènes, *préparées par l'artiste Trehet*, de manière qu'elles ont toutes la beauté et la douceur du coton; et sur une troisième plante qui donne une *laine végétale* qui a toutes les qualités de la laine animale. Les premières, préparées suivant le procédé de l'artiste, ont besoin d'être mélangées avec un *tiers* de coton ou de soie; et alors elles peuvent être filées à merveille. — La dernière, employée seule, pourroit faire d'excellens matelats de santé, moins sujets à l'humidité que ceux de laine ordinaire; et mélangée avec du poil de lapin, elle a déjà servi à faire des *feutres* très-beaux, une espèce de drap de Vigogne, et des chapeaux de très-bonne qualité.

Les travaux ont été entremêlés par des essais de musique: 1°. De la jeune citoyenne *Auger*, âgée de 10 ans, très-applaudie sur le *piano*, et de la citoyenne *Lebrun*, âgée de 14 ans, sur le violon. On a entendu avec ravissement le citoyen Punto dans un concerto de cors, accompagné d'un seul piano, sur lequel un jeune artiste, nommé *Silvest*, a développé un très-grand talent.

Les professeurs du jardin des plantes ont présenté une pétition au directoire exécutif, pour qu'il leur permît d'élever un monument à Buffon, et qu'il en ordonnât la dépense. Le plan de ce monument est dû à l'architecte Molinos: ce monument

projetté seroit un hémisphère, placé au milieu des eaux qui, par la réflexion offriroient l'autre moitié. Une main traceroit sur sa surface la géographie physique du globe. Buffon seroit placé à son sommet, ainsi qu'une statue de la nature à demi-voilée, à qui Buffon arracheroit son voile.

En 1789, la société d'Histoire naturelle éleva un buste à Linnéus dans le jardin botanique, sous le cédre du Liban. Ce monument a été renversé par les vandales : les professeurs du Muséum d'Histoire naturelle se proposent d'élever sur les butes trois bustes à Linnéus, à Tournefort et à Bernard de Jussieu. Une colonne présentera les noms de Dufai, Guy de la Bosse et Fagon, fondateurs et bienfaiteurs de l'établissement.

Le 5 ventôse, le citoyen *Thilorier* a entrepris de remonter, depuis le port des passeurs d'eau jusqu'au Pont-Neuf, une usine aussi pesante et beaucoup plus embarassante qu'un bateau chargé ; il s'agissoit de montrer non pas la force de la machine dont on n'étoit que trop persuadé, mais la possibilité de la modérer et de la diriger. La réussite a été complette. L'usine et le remonteur devoient se croiser, mais le courant, qui portoit avec violence vers la terre, les avoit placés sur la même ligne, et ils étoient en danger de se choquer. Il a fait alors disparoître graduellement le volume qui faisoit sa force ; l'usine remontant s'est arrêtée, et bientôt, descendant elle-même, elle a forcé le re-

monteur à rétrograder : pendant ce temps, il a disposé ses manœuvres pour gagner le large, et, reprenant son volume, il a surmonté la résistance du courant et croisé, avec la plus grande facilité, l'usine qu'il a eu la précaution de remonter très-doucement jusqu'à sa destination, époque à laquelle il s'est remis avec elle en état d'équilibre.

Le remonteur dont le citoyen *Thilorier* a fait usage dans cette expérience, est destiné à être placé au passage d'un pont ou d'un pertuis; il sera en correspondance avec un remonteur beaucoup plus petit, qui servira, après le remontage du bateau, à replacer le remonteur à son point de départ.

Nous donnerons, dans le prochain numéro, la description que le citoyen *Thilorier* a faite de cette machine.

LIVRES DIVERS.

Histoire naturelle et Météorologie.

Nouveau Calendrier aranéologique, dans lequel les phases lunaires sont rectifiées et disposées conformément aux véritables rapports de la lune avec les vicissitudes atmosphériques, les crises des maladies, et le travail ou le repos des araignées, par l'adjudant-général Quatremère d'Isjonval. A la Haye, chez Lecuwerlyn, 1797.

L'annonce de ce calendrier, dans les gazettes

hollandaises, est accompagnée de cette note : « Le » principal objet de ce nouveau calendrier, qui est » d'enseigner à tirer des pronostics certains des phases » lunaires, vient d'être si admirablement con- » firmé par le temps qui règne depuis le 9 sept- » tembre, que tous les lecteurs s'accorderont sans » doute à reconnoître combien les patriotes sont de » bons prophètes ». Ce *calendrier*, d'un nouveau genre, se rapporte sans doute à l'ouvrage du citoyen Quatremère, que nous avons annoncé dans le n.° 15 de notre journal, pag. 429.

Botanique.

Reliquiæ Houstorenianæ ; seu plantarum, in America meridionali à Gulielmo Houstoun collectarum, Icones manu propria æri Incisæ ; cum descriptionibus è schedis ejusdem, in bibliotheca Josephi Banks, Baroneti, asservatis, juxta exemplar Londinense, editio in germania prima, cum tabulis æneis. A Nuremberg, de la librairie de Rasp, 1795, in-8°.

Icones Plantarum Rariarum, 15°. *livraison, contenant Sophora microphylla, Rosa semper florens et Erica Bergiana, par G. Vorhelm Schneevoogt, jardinier-botaniste.* A Harlem, chez Plaat, 1796, in-fol.

Annalen den Botanik Herausgegeben von D. Paulus Usteri Siebenzehtes Stück Leipsig.

Annales de botanique, par PAUL USTERI, *médecin à Zurich*, 1796, 17me. *partie.*

Nous avons déjà rendu compte dans plusieurs numéros, de ces annales dont la réputation est faite : ce dix-septième fascicule est dédié à A. L. Millin, rédacteur du Magasin encyclopédique ; il contient plusieurs morceaux importans ; le premier sur la germination des plantes, par M. Willdenows ; le second sur les espèces du genre *Calystrantes*, par le même auteur qui en compte cinq. Un poëme allemand sur la botanique, par M. Charles Asmund Rudolphi, succède à ces dissertations : l'auteur y célèbre les amants de Flore les plus passionnés. M. Ustéri a réimprimé dans ce numéro un ouvrage très-important de M. Théodore Holmskiold, sur quelques cryptogames de l'ordre des *Fungi* ; il termine par une récension des meilleurs écrits sur la botanique, qui ont été publiés depuis son dernier numéro. M. Ustéri mérite toute la reconnoissance des savans qui se livrent à l'étude des plantes pour cet ouvrage qui sera si utile par l'histoire de la science, et qui offre tant de morceaux difficiles à rassembler, ou qu'on chercheroit vainement ailleurs.

Catalogus horti botanici Mantuani : catalogue du jardin botanique de Mantoue, 1794, *in*-8°. *de* 27. *pag.*

Un an après avoir été promu à la chaire de botanique, et en même-temps chargé de la di-

rection des plantes de Mantoue, le professeur Nocca a publié ce catalogue par ordre alphabétique. L'auteur rend compte dans la préface, de l'état de délabrement où il trouva ce jardin, et des soins extrêmes qu'il s'est donnés, afin de le mettre en bon état. Ce catalogue prouve son zèle, offre déjà une foule de preuves qui annoncent le succès de ses soins et de ses travaux, en présentant une grande multitude de plantes, parmi lesquelles il y en a plusieurs de précieuses et de rares.

Le professeur Nocca propose aux botanophiles, un échange de semences et de plants. Il annonce ensuite qu'il publiera tous les ans un supplément à sa nomenclature.

GÉOGRAPHIE.

CARTE de l'intérieur de l'Afrique, par LEVAILLANT, où sont tracées les routes de l'auteur et les lieux qu'il a parcourus dans ses deux voyages : format du grand-aigle ; prix 9 liv., chez Jansen et compagnie, imprimeurs, place du Muséum, ci-devant Cloître-St.-Germain-l'Auxerrois.

VOYAGES.

TRAVELS in Portugal, etc., c'est-à-dire, *Voyage en Portugal, par les provinces de Entre-Douro E Mino, Beira, Estremadura et Alem-Tejo, dans les années* 1789 *et* 1790, *consistant en observations sur les manières, les coutumes, le commerce, les édifices publics, les arts, les*

les antiquités, etc., *de ce royaume*, *par* JACQUES MURPHY, *architecte*, 1 vol. in-4°., avec des figures. A Londres, chez Strahan, 1795.

La plupart des voyageurs nous ont représenté jusqu'ici le Portugal comme peu propre pour l'observation. L'ouvrage que nous avons sous nos yeux est bien propre à dissiper cette prévention. L'auteur se rend de Dublin à Oporto, où le monastère royal d'Alcobaça fixe particulièrement son attention. Il décrit d'abord le bâtiment; il traite ensuite des loix et des usages de la maison: il entre dans quelques détails sur son histoire, ainsi que sur celle des principaux personnages qui y sont enterrés, ce qui donne lieu à un parallèle critique des tragédies française, espagnole et portugaise sur l'histoire d'*Inès de Castro*. Après cela vient Lisbonne, puis Cintra, Mafra, Setural, Beja, Evora, etc. Par-tout l'auteur montre un louable esprit de recherches, un goût sain et une critique éclairée. Son style est celui du genre. Il montre, sans affectation, une modestie qui ajoute encore à son mérite. Les gravures nombreuses et bien exécutées, sont toutes originales, excepté le plan de Lisbonne.

HISTOIRE.

The History of Hindostan; c'est-à-dire, Histoire de l'Indostan, de ses arts, de ses sciences, envisagés dans leur connexion, avec l'histoire des autres grands empires de l'Asie, aux époques les plus reculées, avec

un grand nombre de planches explicatives, par l'auteur des Antiquités de l'Inde.

L'auteur réunit à beaucoup d'esprit une érudition fort étendue. Son ouvrage est d'ailleurs bien écrit, et il ouvre un vaste champ à de nouvelles recherches. Il est bien des assertions qui, par-ci par-là, peuvent paroître un peu hasardées; mais,

E tenebris tantis majorem tollere lucem
Quis poterit?

The life of Caius Julius Cæsar, c'est-à-dire, la Vie de C. Jule-César, tracée d'après les documnes les plus authentiques. A Londres, chez Longman, 1795, in-12.

Plutarque, Appien, Dion de Sicile, Suétone, Salluste, Velléïus-Paterculus et Florus, telles sont les sources où l'auteur de cet ouvrage a puisé avec beaucoup d'intelligence les traits épars, dont la réunion forme le portrait de son héros, sans doute, un des plus étonnans personnages qui aient paru sur la scène du monde. Ce morceau de biographie est un service réel rendu à la littérature anglaise, à laquelle il manquoit; style, réflexions, disposition des matériaux, tout est digne d'éloges.

Docteur Franz Dominicus Haberlen's, Neuste Deustche Reichsgeschichte, etc. c'est-à-dire, *Histoire moderne de l'Empire Germanique, depuis le commencement de la guerre de Smalkalde jusqu'à nos jours, con-*

tinuée depuis la mort du docteur FRANÇOIS-DOMINIQUE HABERLEN, *par* RENÉ-CHARLES DE SENKENBERG. Tom. 21—25, allant jusqu'à l'année 1628. A Halle, chez Gebauer, 1790—1791.

On dit le continuateur de cet ouvrage digne de son devancier; et, sur la foi d'autres journalistes, nous sommes tentés de croire que l'ouvrage même fait exception au proverbe grec, qui dit qu'un gros livre est un grand mal. Ce proverbe est bon cependant à rappeler quelquefois aux auteurs allemands. Ici nous n'avons pas tout-à-fait quatre années d'histoire par volume; et encore faut-il, en histoire comme ailleurs, s'écrier souvent : *Quantum est quod nescimus!* C'est même peut-être la meilleure part.

BIOGRAPHIE.

BIOGRAPHIA BRITANNICA; or the lives, etc. c'est-à-dire, *Biographie britannique, ou Vies des personnages les plus distingués, qui ont fleuri en Angleterre et en Irlande depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, recueillies dans les documens les plus authentiques, imprimés et manuscrits, et rédigés suivant la méthode du Dictionnaire historique et critique de* BAYLE. *Deuxième édition, enrichie de corrections, de supplémens et de vies nouvelles, par* ANDRÉ KIPPIS, *docteur en théologie, etc. Tome XIII.* A Londres, c.

La réputation de ce grand ouvrage est faite. Cette

seconde édition avoit de grandes obligations au docteur *Kippis*, qui vient lui-même de terminer son utile et honorable carrière. Parmi les nouveaux articles ajoutés à ce volume, on compte ceux de *Desaguliers*, avantageusement connu dans la physique expérimentale ; de *Dillenius*, excellent botaniste ; de *De Foe*, le modèle de *Richardson* ; d'*Echard*, auteur de l'Histoire romaine ; d'*Edwards* le critique, et d'*Edwards* l'omytologiste ; de *Farmer*, théologien, connu par un bon ouvrage sur les miracles ; de *Fairfox*, traducteur du *Tasse*, etc.

Philologie sacrée.

S. Bochartı Hierozoïcon, sive des animalibus S. Scripturæ, recensuit, suis notis adjectis, E. F. C. Rosenmuller. A Leipsic, chez Weidmann, t. 1, 1794, in-4°.

Bochart, ministre du S. Evangile, à Caen, où il est mort en 1667, est connu pour un des plus savans orientalistes qui aient paru depuis la renaissance des lettres. Depuis un siècle et demi Reuchlin avoit r'ouvert cette carrière, et il faut rendre cette justice aux théologiens protestans qu'ils ne s'y sont pas le moins distingués. Outre son *Histoire des animaux*, dont il est fait mention dans la bible, Bochart avoit aussi écrit un *Traité des plantes et des minéraux*, dont elle parle, mais il ne nous reste de ce dernier ouvrage que des fragmens. On doit des éloges au savant Rosenmuller des soins qu'il a donnés à l'*Hierozoïcon* ; il en a

élagué les superfluités qu'il a cru y remarquer, et il l'a enrichi de beaucoup d'observations, puisées dans des sources plus modernes. Ce premier volume contient à-peu-près le tiers de l'ouvrage.

S. F. N. Morı Prælectiones in Epistolam Pauli ad Romanos : edidit J. T. T. Holtzapfel. A Leipsic, chez Schwichert, 1794, in-8°.

S. F. N. Morı, Prælectiones in Jacobi et Petri Epistolas : edidit C. A Donat. A Leipsic, chez Sommer, 1794, in-8°.

Samuel-Frédéric-Nathanaël Morus, professeur à Leipsic, s'est fait connoître comme un très-bon helléniste, par ses éditions du *Traité du sublime* de *Longin* (Leipsic 1768, in-8°.); et de *l'Histoire grecque* de *Xénophon*, (Leipsic, 1778, in-8°). Nous lui devons aussi une édition recommandable des *Commentaires de Jules César*, (Leipsic 1780, in-8°. Wyttenbach, juge compétent et peu prodigue d'éloges, l'appelle dans sa *bibliotheca critica* (vol. 2, part. 1, p. 88), *virum accuratæ doctrinæ et singularis modestiæ*. On sait combien il est rare de voir ces deux qualités réunies. Les deux ouvrages posthumes que nous annonçons, doivent le jour à l'estime et à l'intérêt que le savant professeur de Leipsic avoit inspirés à ses disciples. Leur publication est cependant une infraction à ses dernières volontés, par lesquelles il avoit défendu l'impression d'aucun de ses manuscrits.

L'herméneutique sacrée gagnera peu à ces *prælectiones*, qui sont presqu'uniquement philologiques.

Handbuch der Eileintung, etc., c'est-à-dire, *Manuel de l'introduction dans les écrits du nouveau Testament, par H. C. A.* Hanlein. A Erlang, chez Palm, 1794, in-8°., t. 1er.

Le savant Michaëlis a écrit en allemand un ouvrage digne de sa réputation, sous le titre d'*Introduction dans les écrits du N. T.* On ne peut disconvenir qu'il ne fût généralement un peu prolixe, et cependant susceptible de nouveaux éclaircissemens et de nouveaux détails en plusieurs endroits. C'est à quoi l'estimable Hanlein se propose de remédier et suppléer.

Versuch einiger Beytrage, etc., c'est-à-dire, *Essai de quelques fragmens pour l'explication historique de l'ancien Testament.* A Leipsic, chez Schwickert, 1794, in-8°.

C'est un recueil de morceaux poëtiques, puisés dans l'ancien Testament, et en particulier dans les pseaumes, sur lesquels l'auteur se propose de répandre un nouveau jour, au moyen de l'histoire.

Art Social.

Philosophical Sketches of the principles of society and government, c'et-à-dire, *Esquisse philosophique des principes de la société et du gouvernement.* A Londres, chez Elmsley, 1795, in-8°.

L'application que l'auteur fait de ses principes,

n'est point du tout en faveur du gouvernement républicain ou démocratique. Il se montre comme un très-chaud apologiste de la constitution britannique ; on ne sauroit lui contester de l'art et des connoissances.

Jani Valckenaer, Oratio de officio civis batavi in republica turbata, c'est-à-dire, *Discours sur les devoirs d'un citoyen batave, dans les troubles actuels de l'état.* A Leyde, chez Honkoop, 1795, in-4°. de 35 pag.

L'auteur, digne fils du célèbre Helléniste Louis-Caspar Valckenaer, étoit professeur de droit à Utrecht à l'époque de l'irruption d'une armée prussienne dans les Provinces-Unies. Vers la fin de 1787 il se réfugia en France. L'expulsion du stadhouder devoit ramener dans sa patrie l'un des hommes qui s'étoit déclaré son plus ardent antagoniste. Aussi les honneurs pleuvent-ils aujourd'hui sur la tête de Valckenaer. Il a été nommé professeur de droit public à l'université de Leyde ; l'ambassade d'Espagne lui a été offerte depuis, et il a enfin été élu représentant du peuple à la convention nationale batave. Le discours que nous annonçons est celui que, conformément à l'usage académique, il a prononcé le 10 octobre dernier, en prenant possession de sa chaire de droit public. Il succède dans cette chaire à un homme d'un vrai mérite, Fréderic-Guillaume Pestel, que les circonstances ont fait destituer de sa place. L'orateur commence par rechercher les causes des maux

que la république batave a éprouvés depuis sa fondation, et il trouve la principale de ces causes dans l'organisation défectueuse de régime intérieur. Les Devoirs qu'il prescrit ensuite sont une application diligente à s'instruire de tout ce qui est relatif à l'état physique et moral, religieux, civil et militaire du pays; des faits et gestes des grands hommes qu'il a produit; de ses mœurs antiques, de ses relations extérieures, politiques et commerciales, etc. Nous observerons que ce devoir n'est pas assez déterminativement propre aux circonstances dans lesquelles l'orateur envisage le citoyen batave, et qu'il l'est à-peu-près également à toutes. Il conseille ensuite la réunion de tous les moyens individuels pour le salut de la chose commune, l'abdication de tout intérêt privé, le mépris des dangers; et ici il est sur-tout question de l'obligation de tous les citoyens d'obtempérer à la réquisition militaire, quand elle est nécessitée par des circonstances impérieuses.

Du Contrat Social, ou *Principes du Droit Politique, par J. J. Rousseau.* A Strasbourg, chez Levrault, 1796, *in*-12.

Cette édition est remarquable pour la partie typographique et pour la correction.

MORALE.

Outlines of moral philosophy, c'est-à-dire, *Linéamens de philosophie morale, par le docteur Stewart, à l'usage des étudians de*

l'école de l'université d'Edimbourg. A Londres, chez Cardell, 1793, *in*-8°.

Nous croyons rendre service à ceux qui s'occupent de nous donner des livres élémentaires, en leur faisant connoître cet abrégé de morale, auquel on seroit tenté seulement de reprocher un peu trop de concision. On devoit déjà au docteur *S.* un bon ouvrage sur l'*Entendement humain*; cette matière traitée avec une si grande supériorité par l'immortel *Locke*.

Maximes et réflexions morales de Larochefoucault, vol. in-18, fig., 100 liv. ou 20 s. en numéraire, port franc jusqu'au 15 germinal, édition soignée. A Paris, chez Deveau, libraire, rue de Chartres, n°. 382.

Anthropologie.

Briefe ueber die wichtigsten gegenstande der menschheit, c'est-à-dire, *Lettres sur les intérêts les plus essentiels de l'humanité*, 2 vol. A Leipsic, chez Barth, 1794, in-8°.

Le progrès des lumières, le principe fondamental de la morale, l'onanisme, le maintien de la tranquillité publique, les moyens de rendre au ministère évangélique son ancienne considération, l'amélioration du culte public, la liberté de la presse, la crainte d'être enterré vif, la liberté de parler, les sectes parmi les chrétiens, le divorce, les préservatifs de l'infanticide, l'inoculation, la guerre, l'habitude de tourmenter les animaux, l'amour du

loisir, le jour du christianisme parvenu à son plein midi, les jugemens étrangers, l'armement des citoyens; tels sont les 21 sujets traités dans ces lettres, que nous voudrions pouvoir faire connoître à nos lecteurs autrement que par cette simple nomenclature.

Palingenesie des menchen, etc., c'est-à-dire, *Palingénérie de l'homme, d'après la raison et l'écriture sainte, ou concordance de l'une et de l'autre sur les doctrines de l'immortalité, de la résurrection et d'un état à venir, par F. F. Ockel.* A Konigsberg et Leipsic, chez Hartang, 1795, in-4°.

Cet ouvrage remplit d'une manière très-satisfaisante l'énoncé de son titre.

Littérature ancienne.

Plutarchi chæronensis, quæ supersunt omnia, cum adnotationibus variorum, adjectaque lectionis diversitate, opéra, *J. Georg. Hutter, Scholæ Anatol. Tubing. Rectoris.* A Tubingue, chez Cotta, 1791—1794, 6 vol. in-8°.

Le savant éditeur s'est servi du texte de l'édition donnée à Leipsic, par Reiske, en 1774. Son travail est recommandable à tous égards; mais il a bien mérité, sur-tout de cette classe nombreuse d'hellénistes à qui leurs facultés ne permettent pas de se procurer des éditions somptueuses. Depuis long-temps on attendoit avec impatience l'édition

de Plutarque, annoncée par l'aristarque Daniel Wyttenbach, professeur à Amsterdam. Nous apprenons que le premier volume vient de paroître à Cambridge.

POÉSIE.

Les poëmes d'Ossian, ou *les Délassemens des ames sensibles dans les beautés de la nature, traduction nouvelle de l'anglais, par Hill*, 3 vol. in-18, fig., 3 liv. en numéraire, ou 350 liv. en assignats.

Œuvres de Bernard, nouvelle édition très-complette, ornée de 4 belles fig., gravées par Delignon, 2 liv., ou 150 liv. en assignats.

Ces deux ouvrages se trouvent chez Dufart, imprimeur-libraire, rue Honoré, n°. 100, près St.-Roch; le prix indiqué en numéraire sera toujours le même; mais celui en assignats n'est garanti que jusqu'à la fin de ventose, an 4.

Poeme sur la mort de Brunswik, suivi de vers sur la morale, broch. in-8°., caractères Didot, papier fin; prix 25 liv., ou 6 s. en numéraire. A Paris, chez Morin, libraire, rue Christine, n°. 12. Les lettres non affranchies resteront au rebut.

ROMANS.

La Sylphide ou *l'ange Gardien, nouvelle traduite de l'anglais de Mc. la D. de Devonshire, par Mc. la B. Montaulieu*,

auteur de Caroline de Lichtfield, in-18, fig. et musique ; prix 150 liv. en assignats, ou 1 liv. 10 s. en numéraire, franc de port.

Les Prémices d'Annette, en 10 *chants, par le général* SERVIEZ, in-18, fig. 1 liv. 10 s., et 125 liv. en assignats ; chez Dufart, à l'adresse ci-dessus.

Tournemont ou *les Confidences d'une jolie femme*, 2 vol. in-18, fig. ; 200 liv., ou 2 liv. en argent, franc de port. A Paris, chez Devaux, libraire, rue de Chartres, n°. 392.

Passions du jeune Werther, vol. in-18, fig. 100 liv., ou vingt sols, prix fixe jusqu'au 15 germinal.

Ces ouvrages sont bien imprimés et avec de jolies gravures.

Voyage Sentimental, par Sterne, sous le nom d'Yorick, nouvelle édition, contenant les Lettres d'Yorick à Eliza, et d'Eliza à Yorick. A Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1796, *in*-8.°

Cette superbe édition fait plus d'honneur encore que celle du Contrat Social annoncée ci-dessus, aux presses du citoyen Levrault.

MÉLANGES.

Journal des Nouveautés.

Des recherches presque infructueuses sur la vie

privée de nos pères, ont donné l'idée de ce journal; c'est assez faire connoître dans quelles vues il sera rédigé. Tout ce qui est relatif au costume des deux sexes, aux décorations d'appartemens, au goût et à la forme des voitures, aux ouvrages de bijouterie, d'orfévrerie, de tabletterie, etc., y sera soigneusement décrit; et, pour rendre sensible jusqu'aux moindres détails, on joindra l'enluminure à la gravure. Les anecdotes et les singularités historiques y trouveront place, pour peu qu'elles naissent du sujet, ou qu'elles tiennent à une des principales branches que nous venons d'indiquer.

L'annonce de tous les livres nouveaux ou réimprimés, des pièces de théâtre, ariettes, estampes etc. formera comme un journal séparé, sous le titre de *Moniteur littéraire*. Comme le but de l'auteur est de tout annoncer, il se bornera à des notices très-courtes.

Le prix de l'abonnement, pour trois mois, est de 500 livres, ou 3 livres en argent. Chaque trimestre sera composé de douze cahiers, de 12 pag. chacun et de 24 gravures enluminées.

Le premier numero paroîtra le 15 germinal prochain. On le trouvera au bureau du journal, établi chez Devaux et Chaignieau aîné, imprimeur-libraires, rue de Chartres, n°. 382 et 343.

ARCHÆOLOGIE ET HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

P. S. A. Nitsch, Beschreibung, etc., c'est-à-dire, *Description de l'état domestique*, re-

ligieux, moral, politique, militaire et scientifique des Grecs, par P. S. A. Nitsch. A Erfort, 1795, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage, fait avec soin et d'après les meilleures sources, a été laissé incomplet par son auteur. Le savant Hopfner en promet un troisième volume.

Système der Platonischen philosophie, c'est-à-dire, *Système de la philosophie platonicienne, par W. G. Tennemann.* A Leipsic, chez Barth, 1792—1795, 4 vol. in-8°.

Erudition et sagacité se réunissent dans cet ouvrage, et le sujet les requéroit éminemment.

Geist der speculativen philosophie, c'est-à-dire, *Esprit de la philosophie spéculative, par D. Tiedemann*, tome 4. A Marpourg, 1795, in-8°.

Ce volume est consacré à la philosophie des arabes et des scholastiques. Il expose successivement la doctrine de Jean de Damas, Théodore Abucara, Moyse-Maimonide, Pierre Damien, Anselme de Cantorbéry, Abérard, Alexandre de Hals, Albert le Grand, Bonaventure, Thomas d'Aquin, Richard-Henri de Gand, Egide de Colonne, Jean-Duns Scot et autres, jusqu'à Raymon Lulle. Peu d'auteurs ont fait plus honorablement leurs preuves dans l'histoire de la philosophie que Didéric Tie-

demann. Il a débuté dans cette carrière par son livre intitulé: *Griechenlands erste philosophen*, c'est-à-dire des premiers philosophes, Orphée, Phérécyde, Thalès, Pythagore, qui a paru à Leipsic en 1780.

Libanii Sophistæ orationes et declamationes, ad fidem codicum manuscriptorum recensuit et perpetua annotatione illustravit, J. Jac. Reisk. A Altenbourg, chez Richter, t. 1, 1791, t. 2, 1793, t. 3, 1795, in-8°.

C'est la savante veuve du professeur Reiske, homme d'un mérite vraiment extraordinaire, qui s'est chargée de la publication de ce travail. Ce genre de tendresse conjugale vaut mieux sans doute que celui du Malabar, mais il ne sera guère plus imité en France. Reiske a eu le bonheur de découvrir dans les manuscrits qu'il a consultés, sept discours encore inédits de Libanius. D'après un prospectus qui parut en 1777, nous croyons qu'il manque encore un volume pour compléter cette édition.

L. A. Seneca's Physikalische untersuchungen, etc., c'est-à-dire, *les Recherches de physique* (*naturalium quæstionum lib. VII*), *de L. A. Sénèque, traduites du latin* (*en allemand*) *et enrichies de remarques, par Fr. Ern. Ruhkopf*, t. 1er. A Leipsic, chez Schnicker, 1794, in-8°.

La suite a dû sans doute paroître depuis. On fait de grands éloges de cette entreprise.

GRAVURES.

En annonçant dans notre Numéro XX les deux superbes bas-reliefs qui se vendent chez M. F. Drouhin, Éditeur et Imprimeur, rue de Vaugirard, n.° 1348, il s'est glissé des fautes typographiques que nous allons redresser.

Page 563, ligne première de l'annonce, *lisez :* sur 10 pouces moins un quart, au lieu de 80 pouces moins un quart.

Et ligne 3, *lisez :* gravés au lavis, par P. M. Alix.

Page 565, *lisez :* on n'a tiré les deux Planches qu'à 400 épreuves chacune, afin qu'il n'en existe que de bonnes dans le commerce, dont 150 avant la lettre, et 250 avec la lettre ; ces dernières se vendent 32 liv. pièce en numéraire. Il faut affranchir les lettres.

A nos Correspondans.

Nous renouvellons à nos Correspondans la demande de nous envoyer les nouvelles littéraires qui viendront à leur connoissance.

Nous prévenons aussi nos Abonnés que l'on trouve au Bureau du Magasin les Livres français qui y sont annoncés, et qu'on s'y charge même de faire venir les Livres étrangers.

Le prix de l'abonnement, pour l'étranger, est, franc de port :

de 9 rixdallers en or,
de 36 livres en espèces,
de 20 florins de Hollande,
} pour l'année.

de 5 rixdallers en or,
de 20 livres en espèces,
de 11 florins de Hollande,
} pour 6 mois, ou 12 numéros.

On s'abonne, pour la Suisse,
à Basle, chez J. R. Preisverch ;
à Berne, chez la Société typographique.
Pour les Pays-Bas et Liége,
à Bruxelles, chez Hoornietz.
Pour la Hollande,
à La Haye, chez Van Cleef ;
à Leyde, chez Murray, frères ;
à Amsterdam, chez Changuion.
Pour l'Allemagne,
à Leipsic, chez Voss et Compagnie.
Pour le Nord,
à Hambourg, chez Hoffmann.
Pour l'Italie,
à Livourne, chez Masi et Compagnie.
Pour l'Angleterre,
à Londres, chez Johnson, St.-Paul Curch-Yard.

Table des articles contenus dans ce numéro.

Physique.

Examen d'une difficulté relative à la théorie de l'électricité, par P. Prevost, *Professeur de Philosophie à Genève*, p. 145

Botanique.

Cours complet et suivi de botanique, par le cit. Jolyclerc, 152

Médecine.

Essai sur la dyssenterie épidémique qui a régné en Flandre et spécialement à Courtrai l'an 1794, *par* J. F. Van-Dorpe, 161

Histoire littéraire.

Discours sur l'origine et les progrès du langage et de l'écriture, traduit de H. Blair, par A. M. H. B. 164

Histoire.

Remarques sur le meurtre de Géta, par S. C. 187

Choix de morceaux tirés des ouvrages de M. Paw, avec des additions, par Daniel Webb, *etc.*, 196

Biographie.

Notice sur la vie de Guillaume Harvey, traduit de l'anglais de M. Aikin, par A. L. Millin, 201

Grammaire.

Lettre du Bibliothécaire national à Corbeil, département de Seine et Oise, aux rédacteurs du Magasin encyclopédique, sur les langues Flamande et

Hollandaise, 217
Confession de A. M. publiée par Urbain Domergue, 221
THÉATRE HOLLANDAIS.
C. Mucius Cordus, of de Verlossing van Rome, etc. 231
MÉLANGES.
Lettre sur Shakespear, 125
HISTOIRE DES ARTS.
Notice d'un manuscrit de Cochin, 255
Etymologie du mot Chapelle. Lettre du citoyen A. M. H. B. aux rédacteurs du Magasin encyclopédique, 259
POÉSIE.
Les jeunes filles d'Eleusis, 261
Vers sur la première Jeunesse, 264
NOUVELLES LITTÉRAIRES.
Lycée des arts. Séance publique du 30 pluviose, 265
Monument à Buffon, 267
Expériences de Thilorier, 269
LIVRES DIVERS.
Nouveau Calendrier aranéologique, ibid.
Reliquiæ Houstonianæ, 270
Icones Plantarum Rariorum, ibid.
Annalen der Botanik von D. Paulus Usteri, ibid.
Catalogus horti botanici Mantuani, 271
Géographie.
Carte de l'intérieur de l'Afrique, par Levaillant, 272
Voyages.
Travels in Portugal by Jacques Murphy, ibid.
Histoire.
The history of Hindostan, 273
The life of Caius Julius Cæsar, 274
Docteur Franz Dominions Haberlen's Neuste Deutsche Reichsgeschichte, 274
Biographia Britannica, 275
Philologie sacrée.
S. Bocharti Hierozoicon, sive de animalibus S. Script. 276
S. F. N. Mori Prælectiones in Epist. Pauli ad Romanos, 277.
S. F. N. Mori Prælectiones in Epist. Jacobi et Petri Epist. ibid.
Handbuch der Elementar, 278
Versuch einiger Beytrage, ib.
Art social.
Philosophical Selections of the principles of society and government, ibid.
Jani Vulcanecer, Oratio de officio civis batavi in republica turbata, 279
Du Contrat social, par J. J. Rousseau, 280
Outlines of moral philosophy, ibid.
Maximes de la Rochefoucault, 281
Briefe neber die wichtigsten gegenstande der menschenheit, ibid.
Palingenesie des menchen, etc. 282
Plutarchi chæronensis, quæ supersunt omnia, cum adnotationibus variorum, ibid.
Poésie.
Les Poëmes d'Ossian, 283
Œuvres de Bernard, ibid.
Poëme sur la mort de Brunswick, ibid.
Romans.
La Sylphide ou l'Ange gardien, ibid.
Les Prémices d'Annette, 284
Tournement ou les confidences d'une jolie femme, ibid.
Passions du jeune Werther, ibid.
Voyage sentimental, par Sterne, ibid.
Mélanges.
Journal des nouveautés, ibid.
Archæologie et Histoire de la Philosophie.
P. S. A. Kitsch, Beschreibung, etc. 285
System der Platonischen philosophie, 286
Geist der speculativen philosophie, ibid.
Libanii sophistæ, orationes et declamationes, 287
L. A. Seneca's Physikalische untersuchungen, ibid.
A nos Correspondans, 288

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par MILLIN, NOEL et WARENS.

AVIS DES EDITEURS.

Il est impossible de soutenir plus long-temps ce Journal au prix auquel il a été donné jusqu'à ce jour. On sent qu'il est beaucoup trop insuffisant pour en couvrir la dépense. En le portant à celui auquel il auroit dû primitivement être fixé, les Editeurs ne font que suivre ce qui se pratique pour d'autres Journaux également accrédités, et qui n'ont ni la même étendue, ni des caractères aussi serrés; nous prévenons donc les Souscripteurs qu'à l'avenir le prix de l'année entière est fixé :

9 francs pour trois mois,
à 18 francs pour six mois,
36 francs pour un an,

en numéraire ou en assignats au cours que les Abonnés voudront bien fixer eux-mêmes.

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port. On ne recevra pas d'assignats des pays étrangers ou conquis.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens BITAUBÉ, CABANIS, CAILLARD, CHENIER,

Daubenton, Delille, Desfontaines, Dolomieu, Fontanes, Fourcroy, Hallé, Hauy, Herman, Lacepede, Lagrange, Laharpe, Lalande, Lamark, Langlès, Laplace, Lebrun, Leroy, L'heritier, Mentelle, Morellet, Oberlin, Pastoret, Sicard, Suard, etc. etc. contribuent, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux; on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles, de la formation et de l'ouverture des Muséums. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant, une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte, enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8°. par an, de 600 pages chacun, et au moins de 24 gravures en regard des articles qui en exigent. Il paroît tous les quinze jours un numéro de 9 feuilles.

Le prix de l'abonnement est à raison de 800 liv. pour trois mois, rendu franc de port par toute la République.

On s'adresse, pour l'abonnement, au Bureau du Magazin Encyclopédique, rue S. Honoré, N°. 94, vis-à-vis le passage S. Roch.

Il faut affranchir les lettres et charger celles qui contiennent des assignats.

ÊTRES divers comparés, aux MAMMAUX; 2 aux OISEAUX; 3 aux REPTILES; 3. aux POISSONS; 4 aux INVERTÉBRÉS; aux VÉGÉTAUX.

RAPPORTS réels, ou apparents, DES ÊTRES DE LA NATURE, (rapprochés de leurs CARACTÈRES propres et quelquefois exclusifs) DANS LES CLASSES PRINCIPALES.

	aux MAMMAUX; 1	aux OISEAUX; 2	aux REPTILES; 3	aux POISSONS; 4	aux INVERTÉBRÉS;	aux VÉGÉTAUX.
	l'Espèce ou Race.	QUADRUPÈDES et CHAUVES-SOURIS.	OISEAUX.	REPTILES.	POISSONS.	INSECTES. VERS. 5. 6.
1 MAMMAUX, tant QUADRUPÈDES que CÉTACÉS.	Caractères propres: Gestation ordinairement très-longue. Lactation : Mammelles. Vessie non simple. Oreilles. Corps velu. Organes sexuels doubles. Pouls. Reps hors de la situation ordinaire.	Caractères propres: Plumes. Bec. Ailes. Jambes. Sang froid. Cœur à deux oreillettes et deux ventricules. Respiration double. Poumons. Sac aérien. Ovipares. Coquille. Jaune et blanc. Incubation. Nourriture. Cris.	Caractères propres: Poumons. Cœur à deux oreillettes et un ventricule. Sang froid. Respiration simple. Ovipares. Œufs sans coquille. Jaune et blanc. Incubation. Nourriture. Cris.	Caractères propres: Ouïes. Nageoires. Sang froid. Ovipares. Œufs. Jaune et blanc. Nourriture.	Caractères propres: Antennes. Bouche. Yeux. Ailes. Pieds. Métamorphoses. Nourriture. Cris.	Caractères propres: Sexes. Fleurs. Graines. Racines. Tiges. Feuilles. Bourgeons. Nourriture. Accroissement.
2 OISEAUX.	Sans ailerons : — Cétacés, Poissons et divers poissons. Tête surmontée d'une — cadane rudimentaire. — Cornes à becquets.	Corps à terre sans pouvoir s'élever : — L'Autruche, le Casoar, etc. Cornes sur la tête : — le Casoar. Lait de quelques petits : — Pigeon.	Caractères propres: Fleurs. Semences. Fruits : — Pépins, noyaux, — Amandes et sans des pépins. Vie : — Végétale.	Séjour amphibie : — Pingouins. Point que au cou : — le Vanneau. Point sur, au cœur : — les Hérons, etc.	Séjour dans l'eau, sans isoler : — les Macreuses. Natation presque-nulle : — les Hérons, etc.	Entrelacs presque : — les Gnomes-moucherons, — les Gnomes-mouches, — les Scarabées. Hauteur des grimpants : — Grimpereau, le Pic et de l'Amérique : — Toucan, Barbiche. Pieds : — grimpereaux. Habitude d'entrelacs : — Cap aux nids, Fourmilier, Tisserin. Tête armée de cornes : — la plupart des Scarabées. Mandibules saillantes : — les Cerfs-volants.	Nourriture cherchée sous Terre : — le Pic, etc. — sous l'écorce des Arbres : — les Pics.
3 REPTILES, tant TÉTRAPODES que SERPENS.	Peau nue : — Grenouilles, etc.	Quatre pieds : — tous les Tétrapodes. Grande taille : — les Gallinacés. Longueur de petits tout : — Serpens.	Œufs : — le nôtre, même ceux que des — Serpens, sont ovipares. Marcher sur point : — le Caméléon. Tête armée : — les Crocodiles.	Écailles : — Serpens. Séjour dans l'eau plus que dehors : — Lamproies, Grenouilles.	Écailles : — Serpens. Séjour dans l'eau plus que dehors : — Lamproies, Grenouilles.	Carapace : — la Tortue. Chez point de peau : — la plupart.	Dépouille presque : — Engendrement peu : — la plupart. Vie : — presque dans — Insectes.
4 POISSONS, vivipares, ovipares, à ailes.	Carnassiers : — Herons, Thons, etc.	Grande taille : — le Requin. Sauts pour fuir sur des objets les dans l'air : — les Dauphins et Cyprins. Vie : — le Cétacé, etc.	Flancs cartilagineux longues particules : — le Pipeau, le Stege. Mâchoires osseuses : — Crocodiles, et autres. Mâchoires osseuses : — les Dauphins et Cyprins.	Corps et habitudes, ils — Anguilles et Raies. Bouche sans dents : — les Cyprins. Point sur, au cœur : — l'Aiguillat et — Chien de mer. Queue : — les Cétacés.	Caractères propres: Abdomen de l'un tout, — mais Cétacés cartilagineux. Nageoires, Ouïes.	Entrelacs habitude de Tact : Quelle petite et — Gnomes. Quelle Gnome. Point de Gnomes. Cornes pointes. Bouche. Bouche de Cavités. Mandibules.	Dépouille presque : — Engendrement peu : — la plupart. Vie : — presque dans — Insectes. Nourriture cherchée en feuilles sous terre : — Rats d'eau, etc. et quelques Cétacés. Délicatesse de la chair : — les Cétacés. Quelques-uns ovipares. Quelques-uns vivipares. Nourriture : — Serpens.
5 INSECTES; invertébrées ailés.	Taille : — Chauves-souris, et — le Bec, Galopin, Perroquet. Appétit carnivore pour — Insectes : — Abeilles, salamandre. Il — les dégoûtent fa- — ble. — Lézards, Grenouilles, etc.	Rencontre de petits tout — les Mouches ou pores. Course rapide sans vol : — le Requin.	Vol : — le plus grand nombre. Grande taille : — les Scarabées, Chenilles; — les Papillons d'Amérique. Chant, ou Bruissement de circulation : — les Criquets, les Cigales. Nourriture, habitude aux — les Grenouilles, les Abeilles.	Changement de peau : — les Cétacés. Démarche nouvelle, mêlée aux mêmes : — la plupart des larves. Goût pour du corps et mêlées à sur-chemin : — les Crustacés.	Séjour presque dans l'eau : — Cétacés, Cétacés, — les Cétacés, etc. (excepté les — Cétacés, etc.) Mâle habitude à la — la vie. Ailes accidentelles : — la plupart. Point plus distinguées : — le Porte-chevre, — le Crocodile.	Caractères propres: Abdomen de l'un tout, — mais Cétacés cartilagineux. Pour sous : — Anneaux.	Démarche et nageoires : — Mouvements de — Vie nouvelle, — le Hanneton, — les larves, — les Cétacés, — les Scarabées, etc. Vie : — Insectes, — les Cétacés, etc. Enveloppes formées par travail dans : — les Chrysalides.
6 VERS: invertébrées aptères.			Vol sans organes : — les Grenouilles. Très-intelligence, mais moulé sur le corps : — Coquillages.	S'pour perpendi dans l'eau : — les Coquillages nacrés. — Mollusques divers.	Tentacules nobiles, mais différents : — Limaces. Corps nacrés : — Coquillages divers. Appareils d'adhérence : — Ventouses, Suçoirs. Suspension par un — fil de la soie. Agacés dans de loges et de — les Limaçons.	Caractères propres: nulles Vers bien, ni pour — nuisent.	Réunion des sexes : — Insectes et — Générat. analogue : — entre deux Insectes. Multiplication : — par parties — de l'individu, — les Insectes. Accroissement : — les Insectes. Dépouilles : — les Insectes, — les Coquillages.
* VÉGÉTAUX.		Accroissement de vêtere pendant l'hiver : — les Mousses, les Arbres verts. Changement de couleur par différence : — Plantes pourpres.	Couleurs brillantes dans les — mêmes Insectes. — Fleurs diverses. Aliter pauvres (il faudrait — un vent le transport des graines.)	Couleurs brillantes, dans les regions et — Mêmes climats : — Fleurs diverses.	Tellement absolu dans l'eau : — la Marne et autres Bandes.	Parures de la même — pour plus — Fleurs variées. Couleurs vives, — régulières et variées — choisies : — Fleurs diverses. Choix naturelle de la — plante couleur : — Fleurs, Graminées.	Mous emporte accidentels : — les Insectes. — les Plantes. — le Mouvement. Habitation totalement souterraine : — la Truffe.
et même les Corps bruts ou MINÉRAUX.		Aggregation de part ou — molécules : — comme dans les Or et Minerais.				Disposition régulière : — Arbustes, Tiges. Saillies ou — régulières, — quelques — Fleurs.	Fibres et Lames : — Arbustes, Tiges. Saillies ou — régulières, — quelques — Fleurs.

Caractères propres: Feuilles non alternes. Fleurs. Fruits. Graines. Racines. Tiges. Feuilles. Bourgeons. Nourriture. Accroissement.

HISTOIRE NATURELLE.

Sur les rapports entre les Êtres naturels.

Mémoire lu à la Société d'Histoire naturelle, par Antoine-Nicolas Duchesne.

Existe-t-il entre les Êtres naturels des Rapports tels qu'il puisse en résulter un Ordre direct, par lequel on passe du plus simple au plus composé, de l'Huître au Cheval, du Nostoc au Singe, de l'Amiante à l'Homme, ou du Sable et de l'Argile aux Intelligences célestes? Le philosophe Charles Bonnet l'a cru, l'a imprimé, a prétendu sinon le démontrer, du moins le persuader; et les Naturalistes ont ri du projet. Ils ont montré, par exemple, le ridicule de faire de la Sensitive une transition des Végétaux aux Animaux: mais des littérateurs, qui se croient métaphysiciens, continuent à parcourir, avec une sorte de délectation, cette échelle du physicien de Genève. Un professeur célèbre en a fait réimprimer, depuis peu, le tableau; et notre Daubenton vient de consacrer une des séances de l'école normale à combattre, ou plutôt à saper cette hypothèse. Il a cru devoir prémunir des élèves, destinés à devenir maîtres, contre cette illusion séduisante: il est superflu d'y revenir.

En effet la seule considération des Quadrupèdes volans, et des Oiseaux terrestres qui ne peuvent voler; des Pois-

sons volans, des Mammaux amphybies, et des Oiseaux d'eau sans ailes, suffit pour démontrer l'impossibilité d'un Ordre direct, unique.

Buffon, qui se plaît à ces grandes vues, et qui les a plus d'une fois exposées avec son brillant coloris, rassembloit tous les Êtres en grouppes comme dans autant de tourbillons ; il plaçoit au centre ceux dans lesquels se retrouvent constamment tous les caractères de la Classe, et disposoit les anomaux comme faisant des pointes pour s'élancer vers les Classes voisines. Cette image est belle, mais l'exécution sur le papier en deviendroit assez difficile.

J'ai cru que la *Table de Pythagore* pouvoit offrir une disposition favorable à la considération de ces Rapports intéressans : j'en ai dressé rapidement un Tableau que je viens soumettre aux lumineuses réflexions de mes illustres collègues. Mais je les prie de se souvenir qu'il est ici moins question de la chose que de la manière.

J'ai cependant besoin de faire précéder quelques avertissemens sur certaines parties du Tableau.

1.° Quoique l'Espèce humaine appartienne à la classe des Mammaux, elle a tant de prérogatives, que je n'ai pu éviter de la considérer séparément pour la comparer successivement aux Etres des autres Classes avec lesquelles elle se trouve en rapport, ou qui, réciproquement, ont des rapports avec elle : elle est donc à-la-fois isolée, et cependant rapprochée de la Classe à laquelle elle appartient.

2.° Au contraire, il m'a paru suffisant de ne former que six Classes, suivant la division Linnéenne des Ani-

maux : mais la division en huit Classes est rappelée par l'indication des *Quadrupèdes* et des *Cétacés*, des *Tétrapodes* et des *Serpens*; et de même la distinction des Poissons *osseux* et *cartilagineux* donne lieu de retrouver ceux que Linné avoit transportés dans la Classe précédente.

3.° La préférence du mot *Reptile* à celui d'*Amphibie* n'étonnera sans doute personne, puisque la démarche rampante est commune à tous les Animaux de cette Classe, pourvus ou dépourvus de pattes, et qu'il s'en faut beaucoup qu'ils soient tous amphibies. Mais au lieu de la dénomination composée *Quadrupèdes ovipares* à laquelle on sait qu'il faut faire une sorte de violence pour la rendre exacte, j'ai cru pouvoir proposer d'employer la version grécisante *Tétrapodes*, du mot vulgaire *Quadrupèdes*, qui avec la même signification présente seulement une différente consonance, de manière que portant l'idée de *bête à quatre pattes* sur les uns et les autres, elle conserve cependant une distinction suffisante entre eux. Il me semble que l'on peut s'autoriser de l'exemple de semblables doubles emplois de deux mots jadis synonymes, l'un grec et l'autre latin. N'est-ce pas ainsi que Linné a employé *Zizania* et *Lolium*? N'est-ce pas ainsi que par un procédé bien plus semblable encore Tournefort a fait usage du mot *pétale* (petalon) pour désigner les parties nommées avant lui d'une manière moins précise sans doute, les feuilles des fleurs (1).

(1) Et si l'on veut à cet égard s'en rapporter au génie du peuple consacré par le grammairien philosophe Dumarsais,

4.° A l'égard du terme *Mammaux*, j'ai continué à l'employer comme étant une traduction plus fidelle du latin *Mammalia*, et comme présentant une idée plus précise que *Mammifère*, attendu son analogie de terminaison avec Oiseaux, Animaux, Végétaux et Minéraux.

5.° Les Insectes et les Vers se trouvant essentiellement liés, j'ai cru devoir indiquer ce rapprochement; et comme le caractère de leur réunion est l'absence de cette colonne vertébrale, qui descend verticalement du sommet de la tête jusqu'au bas du tronc, et par laquelle s'établit dans tout le corps une communciation intime avec le cerveau, il m'a semblé naturel d'indiquer ce caractère négatif par un mot dérivé de celui même de vertèbres : *vertebrosa animalia* signifieroit pourvu de vertèbres ; *invertebrosa* désigne donc ceux qui en sont dépourvus.

6.° L'opposition des Végétaux et des Corps organisés sensibles étoit indispensable à présenter : mais les Minéraux ne devoient se trouver dans le Tableau que par une sorte de tolérance : ils n'y sont donc admis que pour une demi-comparaison. Pourroit-il en effet

comme le créateur des langues, on verra que c'est encore de même que sans recourir à l'emprunt dans aucune langue étrangère, il double au besoin les mots de la sienne propre, en en dénaturant un des deux dès qu'il lui paroît possible d'amener par-là une propriété de termes pour deux choses de nature trop peu semblable : c'est ainsi en effet qu'on entendoit l'artisan de Paris dire il y a quelques années qu'il faisoit des *boucles* à ses cheveux, et qu'il mettoit ses *blouques* à ses souliers, et que les paysans des environs vont *scier* du bois avec une scie, et *sayer* leur bled avec une faucille.

exister une véritable analogie entre les Corps bruts et les Corps organisés?

7.° Il est presque superflu de faire observer que, par la distribution même du Tableau, les *Caractères propres* à chaque Classe se trouvent placés dans la sommité de l'angle des deux perpendiculaires abaissées l'une sur l'autre, en partant de la Classe comparée et de celle qui fournit la comparaison. Je n'ai cherché à y rappeler que les plus connus ou les plus intéressans : cette partie, sans doute, mériteroit d'être travaillée avec un soin tout particulier.

8.° Parmi les caractères des Mammaux, il en est un cependant que je croirois volontiers ne pas convenir aux Cétacés ; c'est celui du dérangement libre et volontaire de la situation verticale dans les attitudes variées que les Quadrupèdes affectent, aussi bien que l'Homme, pour prendre leur repos, et qui ne se trouve jamais altérée dans les Animaux des autres Classes, si ce n'est dans un état d'affoiblissement bien prochain de leur mort.

9.° J'insisterai enfin sur un caractère physico-moral propre à l'Espèce humaine, qui me semble également précieux à l'Histoire naturelle et à la Métaphysique de l'Ordre social. Et véritablement la Société n'est-elle pas une conséquence nécessaire de cette sorte de disproportion entre la Gestation et l'Adolescence, laquelle multiplie et diversifie les soins à donner à-la-fois à des Enfans dont les besoins sont si différens les uns des autres; tandis que dans

le petit nombre d'Animaux dont les femelles conservent autour d'elles les petits de deux portées, cette sorte d'éducation est bien loin de se prolonger d'une manière quelque peu comparable à celle de l'Homme. Cette idée me semble mériter de profondes méditations.

Au reste, je sens combien j'ai à demander grace sur la précision, dans l'énoncé des Caractères et des Rapports, même sur l'exactitude des exemples, et encore plus sur les nombreuses omissions qu'on seroit en droit de reprocher au Tableau.

Je le répète ; c'est uniquement de sa distribution dont je désirerois que la Société voulût bien s'occuper. Si cette disposition est jugée commode, le Tableau acquierra bientôt sa perfection en passant dans des mains plus habiles.

MAMMIFÈRES.

Extrait des observations lues par le citoyen Geoffroy, professeur de Zoologie à la société d'Histoire naturelle, sur le genre Myrmécophage.

Le citoyen *Geoffroy* communique quelques observations sur le genre des myrmécophages ; elles présentent les résultats suivans :

1°. Ce genre, tel qu'il est, déterminé dans le système de Gmelin, en doit former deux différens ;

savoir, les mangeurs de fourmis de l'ancien continent, à dos recouvert de poils, composés de la seule espèce connue au cap de Bonne-Espérance, sous le nom de cochon, *myrmacophaga capensis* Gmel. qui a des dents molaires, dont le museau est terminé par une espèce de boutoir, le corps supporté par des jambes très-courtes, et les pieds composés de cinq doigts bien détachés, et terminés par des ongles puissamment forts, larges, applatis, non-susceptibles de rétractibilité, mais uniquement propres à fouiller instanément la terre dans laquelle habitent ces mangeurs de fourmis. 2°. Les myrmécophages d'Amérique, privés de toutes dents, qui ont la tête longue, légèrement arcquée, et terminée par une gueule extrêmement étroite, et les doigts des pieds enveloppés par les tégumens, de maniere que leur nombre n'est apparent au-dehors que par celui de leurs ongles très-longs, arrondis dans leur pourtour, courbés, pointus et rétractibles : ces animaux ne vivent point en terre, mais à sa surface ou sur les arbres.

2°. Le citoyen *Geoffroy* consigne une observation des voyageurs : c'est que les myrmécophages du nouveau continent marchent sur la face supérieure de leurs ongles, qui, dans l'état de repos, sont recourbés sous la plante des pieds, et qu'ils ne les emploient soit à déchirer les guêpiers, soit (la grande espèce) à se défendre contre les animaux carnassiers, qu'en les ramenant dans la direction des doigts par l'action des muscles extenseurs. L'auteur présume que cette nouvelle espèce de rétractibilité, quoiqu'en sens in-

verse de celle des chats, tient néanmoins au même mécanisme si bien développé, à l'occasion de la panthère, dans une des séances de la société, par le citoyen Pinel.

3°. Et enfin, l'animal publié par Buffon dans ses suppléments, vol. 3, sous le nom de *tamandua*, loin d'être le vrai tamandua, celui de Marc Grave, rapporté ci-dessus au n°. 1, n'appartient pas même au genre myrmécophage. Si l'individu observé par Buffon manquoit de dents, c'est qu'il ne restoit aucune partie osseuse à sa peau; mais la forme de son museau et celle de ses pieds, ainsi que le nombre et la disposition de ses doigts, indique sa place proche les coatis. Cet individu, le seul qui ait été connu jusqu'ici, étoit encore remarquable par une autre particularité aussi essentielle à constater; c'est qu'il étoit en partie fabriqué. Sa belle fourure, que rendoient si agréable des bandes transversales alternativement jaunes et noires, provenoit de peaux étrangères qu'on avoit collées par lanières sur la véritable peau: les poils qui restoient, en assez petite quantité sur celle-ci, étoient tous d'un roux tirant sur la couleur de la paille. Au surplus, et ce qui devenoit très-important de savoir, et ce à quoi le citoyen *Geoffroy* s'est appliqué, c'est que la tête de cet animal, telle qu'elle est gravée dans l'ouvrage de Buffon, n'est point un effet de l'art: or, cette tête est fort extraordinaire par l'extrême prolongement de la mâchoire supérieure, par sa gueule, placée sous une espèce de trompe et fort éloignée des narines, et par la petitesse singulière de ses yeux;

d'où il résulte que cet animal devra former un genre particulier auprès des coatis, sur-tout s'il ne leur ressemble pas par le nombre des incisives; ce que la petitesse de ses yeux, qui le rapproche des taupes, ne rend pas invraisemblable. Cependant l'auteur ne l'établit pas, mais se contente de ranger le prétendu tamandua de Buffon dans les *species obscuræ* du genre coati; il fait seulement remarquer que déjà deux naturalistes, Pennant et Boddaert, ont suivi la description que Buffon en a donnée, en inscrivant cet animal dans leurs ouvrages sous les noms de *The striped anteates* et *Myrmecophaga striata.*

PHYSIOLOGIE.

Conjectures sur le sixiéme sens qu'on a cru remarquer dans les chauve-souris, lues à la société d'Histoire naturelle, le 17 ventose, par G. Cuvier.

Les naturalistes se sont occupés un moment des expériences de Spallanzani, sur les chauves-souris, qu'il avoit privées de l'organe de la vue. Elles n'en évitoient pas avec moins de dextérité tout ce qui auroit pu faire obstacle à leur vol; elles s'échappoient au travers des branches dont on avoit embarrassé le lieu où on les tenoit; elles passoient au travers de plusieurs filets tendus sans toucher à aucun; elles ne se heurtoient jamais contre aucun corps; elles

trouvoient sans hésiter et entroient tout droit dans les crevasses de murs ou de rochers qui leur servent de retraite.

En un mot, elles se comportoient absolument comme les chauve-souris clair-voyantes, quoiqu'on eût fermé leurs yeux avec de la glu, ou même qu'on les eût entièrement détruits en les brûlant.

Le célèbre professeur de Pavie, après avoir exclu par des expériences directes les quatre autres sens, prétend que les chauves-souris en ont un sixième qui leur fait distinguer les objets à une certaine distance.

Nous serions aussi de son avis, si les expériences qu'il a faites, et les raisons qu'il a alléguées contre le sens du toucher, étoient plus concluantes. On va en juger; les voici :

1°. Dit-il, un animal couvert de poils ne peut avoir le tact très-fin ; 2°. les chauve-souris aveuglées, volant au milieu d'un souterrain très-long et très-large, courbé au milieu de sa longueur à angles droits, replioient leur vol pour entrer dans l'autre bras de souterrain, lorsqu'elles arrivoient vers la courbure, quoiqu'elles fussent éloignées de de plusieurs pieds, des deux parois latérales ; 3°. les chauve-souris aveuglées se dirigeoient en volant vers plusieurs trous qui y étoient pratiqués, quoiqu'elles en fussent à la distance d'un pied et demi, etc.

Enfin, Spallanzani a verni le corps et la tête d'une chauve-souris aveuglée avec un vernis de sandarac et d'esprit-de-vin. L'animal refusa d'abord

de voler; il le fit ensuite avec autant d'adresse que les autres.

Il me paroît que tout cela ne prouve rien contre le toucher : ses organes nous procurent deux espèces distinctes de perception; ils nous font appercevoir d'abord la dureté ou la mollesse des solides; la forme, la grandeur de leurs éminences et de leurs cavités, leurs angles aigus, pleins, tranchans, émoussés, arrondis, etc.; leurs surfaces polies, lisses, rudes, âpres, raboteuses, etc. Cette espèce de sensation exige un contact immédiat; elle ne peut résider que dans les extrémités très-divisées, très-mobiles, à enveloppes très-tenues, très-nerveuses, et elles n'exigent point une grande étendue de la surface sensible.

Mais le sens du toucher nous donne aussi des perceptions d'une autre sorte; ce sont celles qui résultent de la température de l'air, de ses mouvemens et de la résistance qu'il oppose aux nôtres. Il importe fort peu pour sentir la force du vent, que j'aie la main bien ou mal divisée; il faut seulement que mon corps présente à ce vent une surface bien étendue, bien sensible, c'est-à-dire, dénuée de tout tégument dur, comme poils, corne, etc. En augmentant l'étendue de cette surface et la sensibilité, on parviendra à appercevoir des choses plus délicates que le mouvement violent d'un grand vent; par exemple, comme le degré de résistance de l'air à nos propres mouvemens, qui doit varier selon la grandeur et la forme de l'espace dans lequel on se meut. C'est ainsi que les aveugles s'apperçoivent très-bien s'ils

marchent dans le sens de la rue, où s'ils dérivent en s'approchant du mur ; c'est ainsi qu'ils s'apperçoivent du moindre mouvement que l'on fait autour d'eux ; comme ils manquent d'un sens, ils ont cherché à le remplacer par d'autres ; et, en portant leur attention vers le tact, ils l'ont perfectionné au point de discerner des nuances qui échappent au commun des hommes, comme l'amateur de musique, en perfectionnant son oreille par une attention soutenue, parvient à distinguer, entre les sons, des différences insensibles pour tout autre.

Maintenant dans quel animal se trouve-t-il une organisation propre à donner à cette espèce de tact toute son énergie? Ne doit-ce pas être dans celui qui présente, au choc de l'air, la surface la plus étendue et la plus sensible? Or, quel animal est plus dans ce cas que la chauve-souris, dont les ailes ont dix fois la surface de son corps, et sont formées de membranes très-fines, entièrement dénuées de poils, bien fournies de nerfs, et par conséquent très-sensibles : de plus, la vîtesse avec laquelle ces ailes doivent frapper l'air pour soutenir l'animal, est, pour ainsi dire, un coefficient qui en multiplie la résistance, et en rend les plus petites différences très-faciles à appercevoir.

Ne nous étonnons donc point si une chauve-souris aveugle s'apperçoit des inflexions d'un souterrain, des crevasses de ses parrois et de leurs saillies, des bâtons, branches ou fils tendus dans l'air, en un mot, si elle exécute tous les mouvemens qui ont surpr s le professeur de Pavie.

C'est tout bonnement un tact plus parfait, à un certain égard, qui leur en fournit les moyens, et il n'y a que faire de leur supposer un sixième sens.

CHYMIE.

Expériences sur le schorl rouge et le métal qu'il contient, faites au laboratoire du conseil des mines, par les CC. Vauquelin et Hecth.

Klaproth annonça, il y a environ un an, que le minéral appelé *schorl rouge d'Hongrie* étoit un véritable oxyde métallique cristallisé, mêlé d'un peu de silice et d'alumine. Il a nommé *titanium* le métal qu'il contenoit. Les citoyens Miché et Cordier, officiers des mines de la République, viennent de découvrir, dans les environs de Saint-Yriez, département de la Haute-Vienne, une substance qui avoit de grandes ressemblances avec le schorl rouge de Hongrie. Elle vient d'être soumise à une analyse comparative avec celle de Klaproth. Comme la dissertation de ce chymiste n'est point traduite, nous allons en donner un extrait succinct, et comparer ses expériences avec celles des citoyens Vauquelin et Hecth.

Expériences de Klaproth.

1. Ce fossile, exposé au feu de porcelaine dans un creuset d'argile, n'éprouva d'altération que dans sa couleur, qui augmenta d'intensité.

2. Dans un creuset brasqué, il se brisa, devint brun clair, mais terne.

3. Au chalumeau avec le phosphate ammoniacal de soude, il se fondit en un globule rouge pâle, tirant sur le gris.

Expériences de Vauquelin et Hecth.

3. *Il donna un globule vitreux, homogène, transparent, d'une couleur violette, semblable à celle produite par l'oxyde de Manganèse.*

4. Avec le borax il a produit un globule rouge hyacinthe.

4. *Il n'y a point eu de combinaison, mais des végétations à la surface du globule, et des parties de schorl non décomposé dans son intérieur.*

5. Avec les acides sulfurique, nitrique, muriatique et nitro-muriatique, aucune altération.

5. *Par l'ébullition de l'acide muriatique on a obtenu une petite quantité de fer qui paroît étranger à cette substance.*

6. Cent parties chauffées dans un creuset de porcelaine avec cinq cents parties de carbonate de potasse, entrèrent en fusion, et le mélange coulé sur une plaque forma une masse solide d'un gris blanchâtre qui présentoit à sa surface des aiguilles cristallines : réduite en poudre et délayée avec de l'eau bouillante, il se précipita une poudre blanche qui, séparée du liquide, étoit sous la forme d'une terre légère dont le poids étoit de cent soixante-neuf parties.

La liqueur dont cette terre avoit été séparée, satu-

rée avec l'acide muriatique, donna un dépôt pesant quatre grains, qui étoit composé de parties égales de silice et d'alumine.

6. *Les mêmes phénomènes ont été observés ; nous remarquerons seulement que la couleur de la terre étoit légèrement jaune, et que la silice et l'alumine paroissent provenir du creuset où l'opération a été faite. Il est vraisemblable aussi que la couleur jaune rosée qu'avoit la poussière dépendoit d'un peu de fer contenu dans la potasse.*

7. La poudre blanche de l'expérience précédente s'est entièrement dissoute dans l'acide sulfurique : la dissolution concentrée par l'évaporation spontanée s'est convertie en une matière blanche, gélatineuse et opaque.

7. *Nous avons obtenu une légère dissolution par l'acide sulfurique qui n'a pu être entièrement saturé par la terre. Nous n'avons pas obtenu de cristaux, soit par l'évaporation spontanée, soit par l'évaporation au feu.*

8. L'acide nitrique la dissout aussi ; la combinaison qui en résulte est transparente et prend, par l'évaporation à l'air libre, une consistance huileuse, au milieu de laquelle on trouve des cristaux transparens rhomboïdaux, et quelquefois hexagones.

8. *Nous n'avons pas pu opérer la combinaison de cette matière avec l'acide nitrique, ou au moins elle étoit si légère qu'elle peut être regardée comme nulle.*

9. La dissolution dans l'acide muriatique forme

une gelée jaunâtre et transparente, dans laquelle on trouve des cristaux cubiques.

9. *L'acide muriatique dissout assez bien la poudre blanche, mais il a été impossible de neutraliser la dissolution. Nous n'avons pas obtenu de cristaux.*

10. Les dissolutions de cette matière dans les acides, sont précipitées, 1°. en vert de pré, par le prussiate de potasse; 2°. en rouge foncé, par l'infusion de noix de galles; 3°. en blanc, par les acides arsenique et phosphorique; 4°. par le mélange de l'acide tartareux et oxalique, en une matière blanche qui se redissout par l'agitation.

10. *Idem.*

11. Une lame d'étain plongée dans ces dissolutions, donna à la liqueur une couleur rose analogue à celle du rubis.

11. *Idem.*

12. Une lame de zinc donne à ces mêmes dissolutions une couleur violette qui passe au bleu d'indigo.

12. *Idem.*

13. Le sulfure d'ammoniaque forme un précipité abondant qui a une couleur verte sale.

13. *Idem.*

14. Cinquante grains de cette terre chauffée dans un creuset ont perdu douze grains; tant que cette matière resta chaude, elle eut une couleur jaune qui se dissipa par le refroidissement. Elle devient, par cette opération, indissoluble dans les acides.

14. *Idem, avec quelque légère différence dans les poids.*

15.

15. Mêlée avec un flux convenable, elle forme un émail de couleur jaune de paille.

15. *Mêlée avec différens flux, et soumise à l'action de la chaleur du fourneau de Macquer, elle a fourni un émail d'un jaune sale.*

16. Soixante grains de cette matière mêlés avec trente grains de colophone, exposée à l'action d'un feu doux, la résine s'enflamma et la terre reparut avec toutes ses propriétés. La moitié de cette terre, mêlée avec dix grains de borax calciné et vingt grains de verre, et chauffée dans un creuset au four à porcelaine, a fourni une scorie inégale, brunâtre en-dessous et grisâtre en-dessus. La cassure étoit poreuse et remplie de cavités dont l'intérieur étoit rayonné.

16. *On a pris soixante-douze parties de la matière blanche obtenue dans l'expérience 6; on en a formé une pâte avec de l'huile qu'on a placée au milieu d'une brasque de charbon et d'alumine pure: au bout de 3 quarts d'heure d'un feu violent, on a obtenu une masse creuse dont l'extérieur avoit une couleur jaune d'or, et l'intérieur une couleur noirâtre, formée d'aiguilles et parsemée de beaucoup de points jaunes. La matière avoit perdu dix-huit parties de son poids.*

17. *Soixante-douze parties de la même poussière furent mêlées avec dix parties de borax calciné et dix parties de charbon en poudre, l'on fit du tout une pâte avec de l'huile, et l'on chauffa pendant une heure et demie; on eut pour résultat une masse fondue qui avoit*

à l'extérieur une couleur rouge assez semblable à celle du cuivre : cette matière brisée présenta à l'intérieur une couleur noire brillante, des faisceaux d'aiguilles fort analogues à celles de l'oxide de Manganèse, enfin, des cavités dont les surfaces avoient une couleur rouge brillante.

18. *La même expérience, répétée dans d'autres proportions, a produit une masse noirâtre dont les parties n'étoient qu'agglutinées les unes aux autres; en la brisant, elle a offert une couleur rouge tirant un peu sur le pourpre. On a remarqué qu'en la cassant lorsqu'elle est encore chaude, la couleur rouge passe promptement au pourpre, et de celle-ci au violet foncé, ce qui n'arrive pas d'une manière aussi sensible quand elle est froide.*

Amenée à cet état, cette substance traitée avec l'acide sulfurique, concentrée, perd sa couleur rouge et se convertit en une poussière blanche qui augmente de poids; il se forme en même-temps une grande quantité d'acide sulfureux. — Avec l'acide nitrique elle se réduit aussi en poudre blanche, et il se dégage d'abondantes vapeurs de gaz nitreux. — L'acide muriatique a paru n'avoir que très-peu d'action sur elle.

Il paroît par ces essais, encore insuffisans cependant, que cette substance est un véritable métal d'une nature particulière; la diminution de poids, son changement de couleur

lorsqu'on la traite avec des corps combustibles, sa conversion en poudre blanche, et son augmentation de poids par les acides; sa combinaison avec l'acide prussique, et la teinture de noix de galles, sont des preuves, au moins dans l'état actuel des connoissances chymiques, que ce schorl rouge de Hongrie et celui de la haute-Vienne sont un oxide métallique cristallisé.

PATHOLOGIE.

Observation d'une atrophie idiopathique, c'est-à-dire, sans maladie antérieure ou primitive, par le C. Hallé.

Le sujet de cette observation est une jeune personne morte à 25 ans d'atrophie, sans cause connue. — A cinq ou six ans, cette malade avoit été cachectique et languissante. On lui donna alors du syrop anti-scorbutique, et ses forces se rétablirent. — A 7 ans elle éprouva une menstruation précoce qui ne dura pas; on cessa alors l'usage du syrop, elle continua de se bien porter. — A 14 ans, elle fut réglée sans accidens, et continua de l'être bien, tant pour le période que pour la quantité, jusqu'à 17 ans. — A 17 ans, les règles diminuèrent sensiblement; la diminution alla toujours en augmentant jusqu'à 21 ans, époque où les règles cessèrent absolument pour ne plus revenir. Depuis la diminution progressive des règles, cette malade a maigri continuellement, perdant peu à peu

ses forces, sans aucune augmentation dans ses évacuations, sans sueurs, sans transpiration sensible, sans toux, sans expectoration, sans œdème des extrémités. — La peau du col et de la poitrine étoit marquée de taches fauves, communément nommées taches hépatiques.

La malade d'ailleurs faisoit ses fonctions comme à l'ordinaire, mangeoit beaucoup, digéroit bien en apparence, rendoit des excrémens de consistance et de couleur ordinaire. Elle dormoit peu, s'occupoit, et néanmoins maigrissoit à vue d'œil. — La veille de sa mort elle ne sortit point, mais alla et vint, et donna ses soins aux affaires domestiques comme à l'ordinaire. Le soir, elle se sentit lasse et se coucha de bonne heure. — Le lendemain, jour de sa mort, elle resta couchée, se sentant extrêmement assoupie, la tête peu présente, les yeux ternes et langissans, les mouvemens lents, les sensations engourdies, le poulx singulièrement rallenti et foible, la respiration très-courte sans être précipitée ni gênée. Elle ne se plaignoit de rien, et disoit seulement qu'elle sentoit une grande propension au sommeil. Dans les huit jours qui ont précédé sa mort, elle avoit éprouvé quelques accès de toux séche, et quelques instans d'oppression.

Cette jeune personne étoit timide, peureuse; on la soupçonnoit de jalousie. On croit qu'à l'époque de la diminution de ses règles elle avoit éprouvé quelques frayeurs. La masturbation ne paroît avoir eu aucune part à sa maladie, autant qu'on en peut juger par l'état des parties sexuelles extérieures.

Ouverture du cadavre.

La peau sembloit collée sur les os; le ventre étoit déprimé et touchoit presque la colonne épinière. — Le tissus celluleux sous-cutané contenoit seulement quelques traces de graisse éparses dans des folicules isolés. — Nulle apparence de graisse ne se montroit dans l'épiploon ni dans le mésentère. — Tous les viscères du bas ventre étoient dans un état absolument conforme à l'état naturel, mais peu volumineux. — Les glandes mésentérique n'étoient ni grosses ni obstruées; elles paroissoient plus saillantes que de coutume à cause de l'absence totale de la graisse qui les environne ordinairement. On n'appercevoit point les vaisseaux lactés qui s'y rendent. — Les viscères de la poitrine étoient dans l'état ordinaire. Une légère induration se faisoit sentir dans le poulmon droit sans ulcération. La glande tyroïde étoit comme les autres extrêmement petite. — On ne distinguoit nulle part de vaisseaux lymphatiques. — Ayant enlevé la peau dans le pli des aînes, on apperçut des filets secs et assez résistans, semblables à des nerfs, avec des renflemens pareils à des ganglions nerveux. La même disposition se présentoit de l'un et l'autre côté. En examinant ces parties avec soin, on s'est convaincu que c'étoient les glandes et les vaisseaux lymphatiques de ces parties qui étoient réduits à cet état. La cavité des vaisseaux paroissoit oblitérée. — Les parties sexuelles étoient singulièrement amincies et n'avoient pas plus d'ap-

parence que celles d'une fœtus de cinq mois. Le clitoris n'étoit point apparent; l'hymen étoit entier.

Il paroît que cette observation mérite d'être conservée comme un exemple rare d'une atrophie primitive, c'est-à-dire, non symptomatique, et qui ne paroît dépendre que de l'anéantissement des fonctions du système absorbant, résultant à ce qu'il paroît, de l'oblitération de ce système, sans autre cause connue que peut-être des affections de l'ame long-temps continuées et soigneusement dissimulées.

MÉDECINE.

Remède pour la brulure.

Aux rédacteurs du Magasin encyclopédique.

J'avois lu dans l'*Annual régister* de 1778 (je crois) imprimé à Londres, que les pommes de terre crues étoient un bon remède pour les brûlures, en les rapant ou coupant fort menu, la pellicule avec, et les appliquant immédiatement sur la partie brûlée; mais qu'il les falloit renouveller souvent. Quelques années après, j'eus une occasion de vérifier ce fait. J'avois ordonné à mon ouvrier de chauffer du goudron, pour en goudronner quelques pièces de charpente qui étoient dans l'eau. mit le pot sur le feu, et apparemment par son imprudence, le feu y prit. Dans ce moment il avoit en main la spatule de bois avec laquelle il tour-

noit le goudron pendant qu'il le chauffoit, de façon que sa main étoit justement au-dessus du pot. Au même instant que le feu prit au goudron, la flamme en s'élevant, se jetta dans la manche de son habit, et lui brûla la moitié de l'avant-bras en dessous. On accourut vers moi pour me le dire, et je me souvins de ce que j'avois lu. Je fis d'abord laver des pommes de terre, et n'ayant point de rappe, je les fis hacher si menu que c'étoit comme une pâte, que j'appliquai à nud sur toute la partie du bras brûlé, ensuite je l'enveloppai d'un linge (c'étoit 9 heures du matin); ce malheureux souffroit beaucoup. A midi je renouvellai le remède, et le patient me dit que la douleur avoit un peu cessé; mais que cependant il n'étoit pas en état de travailler (il étoit à bêcher la terre) et qu'il s'en retournoit chez lui. Je lui recommandai de renouveller de la même façon les pommes de terre à 3 ou 4 heures de l'après-dîné, ensuite à 6 ou 7 heures du soir, et puis quand il se coucheroit; mais de doubler alors la dose à cause de la nuit.

Le lendemain je le trouvai à son ouvrage; il me dit que la douleur avoit pour ainsi dire cessé, et l'on ne voyoit plus sur son bras qu'un peu de rougeur. Au bout de 5 à 6 jours, en continuant ce remède sans le renouveller si souvent, il fut parfaitement guéri.

Si vous croyez cela intéressant pour le public, vous pouvez le publier.

Un de vos abonnés.

DIPLOMATIQUE.

Diplomata, Chartæ, Epistolæ, et alia documenta, ad res Franciscas spectantia; ex diversis regni, exterarum regionum archivis ac bibliothecis, jussu regis Christianissimi, multorum eruditorum curis, plurimum ad id conferente congregatione S. Mauri, cruta. Notis illustrarunt et ediderunt Feudrix de Brequigni, La Porte du Theil, etc. t. 1. *Diplomata, chartas et instrumenta, ætatis Merovingicæ exhibens. Parisiis, Apud Joannem-Lucam Nyon et filium, bibliopolas, viâ vulgò dictâ* du Jardinet, 1791, *in-folio*, 515 p., et les Prolégomènes, de 292.

Cet important recueil, première base de notre histoire, étoit désiré depuis long-temps. Le premier volume que nous annonçons, achevé depuis cinq ans, vient enfin d'être mis en vente. Nous nous empressons d'en rendre compte, en nous arrêtant aux savans Prolégomènes qui l'accompagnent. Les éditeurs y exposent le plan de leurs ouvrages en ces termes :

« Lorsque l'on commença à s'occuper de la collection que nous publions, on y fut excité par l'exemple de Rymer, et on se proposa d'abord, pour modèle, son précieux recueil, auquel l'histoire d'Angleterre a de si grandes obligations. Mais,

après avoir réfléchi aux puissans secours sur lesquels nous pouvions compter, nous osâmes former un plan plus vaste que celui auquel, peut-être, il fut forcé de se borner. Il n'a presque puisé ses matériaux que dans les rôles de la tour de Londres, ou dans quelques manuscrits de la Bibliothèque britannique ; et on ne trouve rien, dans sa collection, d'antérieur au commencement du douzième siècle. Nous avons fait plus : après avoir puisé dans les grandes sources, nous n'avons pas négligé les petites ; nous avons non-seulement consulté les archives des rois et les dépôts publics, mais les chartriers particuliers, et nous avons remonté jusqu'au berceau de notre monarchie. Rymer, uniquement occupé à rassembler et à transcrire des pièces, ne s'étoit point proposé d'y joindre la moindre note qui pût servir à les éclaircir : nous n'avons, au contraire, publié aucun acte sans y ajouter les observations que nous avons crues utiles. Il a indistinctement compilé tout ce qui s'est offert à lui, mêlant aux diplômes et aux chartes, jusqu'aux simples lettres missives. Nos bornes sont plus sévèrement circonscrites : nous n'admettons ici que les actes revêtus de formes authentiques ».

Les éditeurs ont néanmoins admis, dans leur recueil, des pièces qu'ils ont jugé altérées ou suspectes. Les raisons qui les y ont déterminés sont avouées par la saine critique, et méritent d'être rapportées. « 1°. De ce grand nombre de pièces fausses, disent-ils, qui existent (comme notre recueil n'en fournira que trop de preuves), les unes ont été publiées de bonne-foi par des éditeurs qui les ont cru

vraies, parce qu'ils s'y connoissoient mal ou qu'ils n'y regardoient pas de fort près; les autres, après avoir été condamnées en justice, où elles avoient été produites, n'en ont pas moins audacieusement reparues dans des livres imprimés depuis cette condamnation; d'autres, enfin, ont resté jusqu'ici cachées dans l'obscurité des chartriers, prêtes à se montrer lorsqu'elles pourront espérer de le faire avec succès. Il est donc utile de les exposer au grand jour, et de les démasquer de manière qu'on ne puisse y être trompé; car ce n'est pas assez pour nous d'ouvrir aux amateurs de l'histoire les sources pures où ils doivent puiser, il faut leur indiquer les sources dangereuses qu'ils pourroient trouver sur leur chemin, et dont ils ne doivent approcher qu'avec précaution. 2°. Une autre raison de recueillir les chartes fausses est que, en les rapprochant de celles qui ne paroissent que suspectes, on peut constater, par cette comparaison, la fausseté réelle de celles contre lesquelles on n'avoit que des soupçons. Le célèbre critique Germon a recommandé cette méthode, et s'en est souvent servi pour juger de la foi qu'on devoit aux chartes anciennes. 3°. Enfin, comme on a su quelquefois tirer des poisons un remède utile, on peut quelquefois aussi tirer d'un acte faux quelque étincelle de vérité. Divers motifs ont porté à fabriquer des chartes fausses: il y en a un que la simplicité des anciens temps doit faire pardonner peut-être; c'est le besoin de renouveler les originaux, en partie détruits par l'injure des temps ou par quelqu'accident particulier. On s'est cru alors permis de

transcrire, avec autant de fidélité qu'il étoit possible, ce qui en subsistoit, et de suppléer le reste, en employant les formules d'usage. Ces pièces, ainsi restaurées d'autorité privée, sont fausses sans contredit, quand elles n'auroient d'autre vice que d'être annoncées pour originales, et les tribunaux doivent les rejeter : mais l'historien peut y chercher le vrai, si, malgré quelques caractères extrinsèques qui décèlent la restauration, elles paroissent avoir été, en grande partie, copiées d'après les originaux mutilés, et si, d'ailleurs, rien n'y contredit les faits connus et constans. Un autre motif de faire de faux actes, a été de réparer la perte de ceux qui avoient été détruits par les guerres, les incendies ou d'autres malheurs : on les fabriquoit alors d'après les traditions conservées dans la mémoire ou consignées dans les anciennes chroniques. Ce n'étoit point pour envahir le bien d'autrui ou pour conserver des possessions injustes, mais pour défendre ou recouvrer des droits légitimes : on ne peut se dispenser de les mettre au nombre des pièces fausses ; mais au moins on y trouve les secours que fournissent, pour la recherche de la vérité, d'anciennes traditions recueillies de bonne-foi. Enfin, le motif le plus condamnable et peut-être le plus commun pour fabriquer de faux titres, fut de venir à l'appui de l'injustice : c'est ce qui a donné naissance à l'art détestable qui, depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours, n'a cessé de forger cette effrayante multitude de faux actes qui remplissent les chartriers. Ces actes ont été tantôt fabriqués, d'un bout à l'autre et sans modèle, par des

faussaires hardis, mais ignorans; tantôt calqués presqu'en entier sur des originaux dont on retranchoit, ou changeoit, ou interpoloit quelques passages selon le but qu'on se proposoit. Dans la première espèce de ces pièces fausses, rien n'est plus aisé que de découvrir la fraude; mais un avantage qu'on en peut tirer, est d'y trouver quelquefois la source des diverses erreurs qui y ont été puisées indiscrètement, qui se sont de-là glissées dans des actes vrais, et qu'on a insensiblement accréditées. Il est facile d'être trompé par les fausses chartes qui ont été dressées sur le modèle des chartes vraies: un moyen de ne pas l'être si aisément, seroit de les comparer avec celles auxquelles on a voulu les substituer. Mais malheureusement les faussaires ont pris souvent une funeste précaution pour empêcher cette comparaison; ils ont détruits les originaux dont ils se sont servis: il s'en est cependant sauvé quelques-uns. On remarque alors qu'en retranchant de la fausse charte ce que le faussaire y a inséré pour fonder l'opinion qu'il a voulu établir, on y retrouve l'original dans sa pureté: l'interpolation reconnue, ajoute un degré d'autorité de plus à la charte vraie, et indique en même-temps le but que s'est proposé le faussaire. Ce n'est pas un petit avantage; car cela met en garde contre toute charte où l'on remarque le même but; et c'est un nouveau genre d'utilité qu'on retire de la publication des chartes fausses».

Les éditeurs donnent ensuite une notice raisonnée de toutes les pièces renfermées dans ce volume. Ils commencent par six diplômes de Clovis premier, et prouvent

qu'il n'y en a qu'un seul incontestablement vrai, et que des cinq autres, un est visiblement altéré, et quatre sont absolument faux. Nous ne les suivrons pas dans toutes ces discussions, où l'on reconnoît la critique sage et éclairée du savant Bréquigny : nous avons sur-tout admiré son impartialité relativement aux titres qui ont été l'objet d'une vive dispute entre les disciples de Mabillon et le P. Germon, jésuite. Toute cette partie n'est pas susceptible d'analyse, et nous passons à la troisième, où l'on traite, 1°. des rois mérovingiens ; 2°. des personnes ecclésiastiques, des papes, des évêques, des abbés, des moines, du temps de ces rois ; 3°. des personnes laïques, soit celles qui portoient le nom de grands (*proceres*), soit celles qu'on nommoit seulement *ingénus* ; 4°. des esclaves, soit ceux qui, privés entièrement de la liberté, s'appeloient proprement *serfs*, soit ceux qui en conservoient quelques restes, et étoient désignés par les noms de *lites* ou de *colons*.

Cette troisième partie renferme tant de choses curieuses et intéressantes, que le choix nous en paroît difficile : nous en prendrons donc au hasard quelques articles. Les éditeurs nous disent que souvent, dans les chartes, les évêques s'appellent modestement du nom de *prêtres*, plus souvent et plus humblement du nom de *pécheurs*. On instituoit alors des évêques sans leur assigner de diocèse, tantôt parce qu'ils étoient destinés à succéder à quelques évêchés, tantôt parce qu'ils étoient uniquement chargés d'aller porter la foi chrétienne chez les payens et les barbares. Ces derniers évêques n'étoient pas appelés, comme les

autres, *hommes apostoliques*, mais *hommes vénérables*. Il est encore question, sous les Mérovingiens, des *évêchésses*. Les éditeurs remarquent que, « de ce nombre, étoit Grégoria, dont il est fait mention dans une charte d'Arcdius, évêque de Vaison : il est dit qu'elle avoit fait une donation au monastère de Groselle. Nous ne ferons, sur les évêchesses, que deux remarques : 1°. On nommoit ainsi, dans le sixième siècle, les femmes que ces évêques avoient épousées avant d'être élevés à cette dignité, et qui, après leur sacre, s'en étoient séparés : on les nommoit, en latin, *episcopæ*, *episcopiæ*, *episcopissæ*. Il en est parlé dans le second concile de Tours, en 567 : ce concile décrète qu'*un évêque doit traiter sa femme comme sa sœur*, et ajoute que, s'il n'est pas marié, il ne doit avoir aucune femme à sa suite. 2°. On a aussi donné le même nom à la *concubine* d'un évêque. Ainsi, dans la vie de Segenfrid, évêque du Mans au dixième siècle (et non pas de Mainard, comme il est dit dans le glossaire de du Cange), on lit que *Segenfrid, décrié par ses mauvaises mœurs, étant évêque depuis long-temps, et déjà vieux, vivoit avec une femme;.... qu'étant malade et ayant été saigné, il passa la nuit avec cette évêchesse, ce qui redoubla son mal au point qu'il en mourut.* Corvaisier a soutenu que c'étoit une femme légitime ; mais Boudonnet a prouvé que c'étoit une concubine ».

L'état des ingénus mérite une attention particulière. « Y avoit-il, sous les Mérovingiens, des nobles de race, distingués des ingénus? C'est une question sur

laquelle on dispute depuis long-temps ; pour prouver qu'il y eut une noblesse de race chez les Francs dès leur origine, on cite l'auteur ancien, qui dit que cette nation *choisissoit ses rois dans la famille la plus noble :* mais ce passage ne paroît pas devoir s'entendre d'une *noblesse de race*, dont les prérogatives se seroient transmises avec le sang : au moins nos chartes ne nous offrent aucune trace de cette noblesse héréditaire et d'institution purement politique. On ne la connut, parmi les Francs, que sous les Carlovingiens ; elle ne fut fondée sur aucune loi ; l'usage l'introduisit insensiblement lorsque les dignités, devenues héréditaires, les honneurs y furent attachés : mais, par-tout et en tout temps, le souvenir des belles actions fit rejaillir un sentiment de respect sur les descendans de ceux qui s'étoient distingués par leur courage ou leurs vertus : on les nomma *nobles* (en latin *nobiles, nosciblles*), personnes connues, titre qui rappeloit les hauts faits par lesquels leurs ancêtres s'étoient fait connoître. Sous les Mérovingiens, les dignités étoient conférées à des *ingénus*, qui prenoient le titre de *grands* (*proceres*) ; mais les dignités et le titre, amovibles pendant la vie de ceux qui les possédoient, ne passoient à leur postérité que par la volonté du roi : ainsi leurs enfans ne conservoient, à droit de naissance, aucune prérogative qui les mît au-dessus des autres *ingénus* ».

Les chartes de cette race offrent peu de détails sur les usages de la vie privée. Les éditeurs en tirent néanmoins trois articles, dont ils exposent l'objet en ces termes : « 1°. Nous chercherons ce qui donna lieu

à l'usage si commun, dans les siècles mérovingiens, de fonder des églises, des monastères; 2°. nous dirons quelque chose des dons qu'on avoit alors coutume de faire pour cause de mariage; 3°. nous rapporterons quelques preuves du soin des grands ou des riches, de s'assurer, pour le lieu de leur sépulture, de quelque monastère que souvent ils bâtissoient exprès à grands frais, ou du moins qu'ils comblaient de biens et de privilèges ». Arrêtons-nous aux dons de nôces : il en est question dans un traité conclu en 587, entre Gontran, Childebert et Brunehault.

« Dans ce traité, il s'agit de villes qui avoient été cédées à Gailesuinde et à titre de dot, et pour le présent qu'on appeloit *morganégiba*. Nous dirons ici quelque chose de ces deux sortes de dons de nôces, pour ne pas omettre ce qui concerne cet usage. Gailesuinde étoit sœur de Brunehault, et avoit épousé Chilpéric premier, qui lui avoit donné cinq villes tant pour dot que pour le présent nommé *morganégiba*. Après la mort de Gailesuinde ces villes avoient passées à Brunehault sa sœur. Ainsi on faisoit deux sortes de dons aux femmes qu'on épousoit; les uns formoient la dot, les autres s'appeloient *morganégiba*, mot que le texte même de la pièce porte par *don du matin*. Mais nous craignons que cette interprétation ne soit une glose qui, de la marge, aura passé dans le texte. Quoiqu'il en soit, personne n'ignore que, selon l'usage des peuples germains, ce n'étoit point la femme qui apportoit une dot au mari, c'étoit le mari qui dotoit sa femme : l'acte qui régloit la dot étoit rédigé la veille du mariage, comme nous

nous le voyons dans les formules de Marculfe ; mais le don qu'on nommoit *morganégiba* se faisoit pendant la solemnité même des nôces, soit avant le festin, soit le lendemain, au lever des mariés : c'étoit un présent volontaire, et toujours proportionné à l'amour plus ou moins grand du mari. Le mot barbare, dont on se servoit pour désigner ce don, annonce assez que cet usage venoit des Barbares ; et il s'étoit conservé chez les Francs, comme le prouve le traité où il en est fait mention, que nous a transmis Grégoire de Tours. Ce même usage se rencontre chez les Lombards ; la loi lombarde nomme ce présent *morgincas*, ce qu'elle interprète *don gratuit* ; elle ne veut pas qu'il puisse excéder le quart des biens du mari qui, dans les premiers transports que lui causoit la possession de son épouse, pouvoit aisément se porter à des donations excessives ».

Les bornes que nous prescrit le plan de ce journal, nous empêchent de rapporter bien d'autres détails curieux que renferment les Prolégomènes de cet utile recueil. Ils sont rédigés avec cette précision et cette clarté qui caractérisent tous les ouvrages du savant et laborieux Bréquigny, dont les amis de la vertu et des lettres déploreront long-temps la perte. Nous regardons ces prolégomènes, ainsi que les préfaces qu'il a mises à la tête de chaque volume du recueil des ordonnances, comme de véritables chef-d'œuvres en leurs genres. Il est fâcheux que ce 1.er volume des diplômes ne soit pas terminé par de bonnes tables. Les éditeurs en avoient le projet, et nous exhortons le libraire Nyon

de le faire exécuter. Ces tables, absolument nécessaires, ajouteront beaucoup de valeur à un livre qui doit tenir une place distinguée dans toutes les bibliothèques de l'Europe.

MÉCHANIQUE.

Nouvelle théorie sur la navigation des fleuves, présentée par le citoyen THILORIER, *à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national.*

CITOYENS,

Le projet que je soumets aux lumières de l'institut national, est une de ces idées plus heureuses qu'ingénieuses que tout le monde devoit avoir et que personne n'a eues.

J'embrasse par la pensée la totalité du cours d'une longue rivière ; je vois aux deux extrémités deux fardeaux d'un poids inégal, dont le commerce a proposé l'échange. Si je considère le fardeau le plus lourd, il me présente l'image du bonheur de l'homme que les élémens favorisent. Un batelier nonchalamment assis traîne à sa suite et sans effort toutes les richesses d'une province. De ce côté du fleuve la nature obéissante n'a eu besoin que d'un guide. Mais de l'autre quel contraste ? Des milliers d'hommes et d'animaux haletant, s'arrêtant chaque ins-

tant et faisant à peine dans une journée, avec une charge légère, le chemin qu'un seul homme a parcouru dans une heure avec une charge cent fois plus pesante.

Touché de cette odieuse inégalité dans la répartition du travail, j'invite l'heureux batelier à retarder un peu la vîtesse de sa marche pour soulager cette foule de créatures souffrantes, dont il doit à son retour augmenter le nombre. Il y consent avec joie ; les hommes, et les animaux se reposent enfin. Le fleuve étonné se voit contraint d'élever lui-même vers sa source le fardeau qu'il repoussoit. Semblable au coursier devenu docile au frein, sa rapidité même tourne au profit de l'homme qui a su le dompter, et désormais le bateau montant voyagera avec la même vîtesse que le bateau descendant, vîtesse qui, à la vérité, sera toujours moindre que celle du fleuve, à moins toutefois que le bateau montant ne joigne à l'étrange avantage d'avoir à combattre un courant rapide, l'avantage plus étrange encore d'avoir à combattre en même-temps un vent impétueux et directement opposé. Ainsi, le voyageur impatient invoquera désormais la contrariété des vents pour accélérer sa marche, et la rapidité des torrens pour s'élever plus promptement vers leur source.

Quelle est l'étonnante machine qui a pu produire cet heureux échange de force ? Elle étoit entre les mains de tout le monde, et personne ne s'étoit avisé de l'employer. Comment n'a-t-on pas pensé que la même industrie qui triomphoit de la gravité sur un

plan vertical, en triompheroit à plus forte raison sur un plan incliné.

Je vais démontrer que sans avoir recours à aucune machine étrangère à la navigation, on peut descendre sans danger et remonter en tout temps tous les fleuves de l'univers et jusqu'aux cataractes elles-mêmes.

L'eau d'un fleuve est un corps grave qui descend en roulant sur un plan incliné dont le sommet est le sein des montagnes et la base le niveau des mers.

Tout flotteur qui se meut aussi vîte que le courant, doit être considéré comme une portion de l'eau du fleuve. Sa valeur, comme *poids* dans le système général, est exprimée par le volume d'eau dont il occupe la place.

Tout flotteur retenu immobile, ou qui se meut autrement que le courant, est un *obstacle*, et sa valeur, comme obstacle, se mesure, non sur l'eau qu'il *déplace* par son immersion, mais sur l'eau qu'il *arrête* ou qu'il *repousse* par une partie de son volume ou qu'il *retarde* à raison du frottement occasionné par le surplus de ce même volume.

Je suppose une corde passée sur une poulie horisontale retenue à un point fixe.

Si les deux bouts de cette corde sont égaux en longueur et en grosseur, et qu'ils soient flottant et étendus dans la direction d'un courant d'eau, cet appareil formera un genre particulier de balance, que j'appellerai *balance fluviatile*.

Si les deux branches de la corde étoient inégales en longueur, l'excès de la branche la plus longue sur la branche la plus courte, agiroit sur la poulie à raison du frottement qu'il occasionneroit, et l'équilibre seroit rompu ; mais, si à l'extrémité de la branche la plus courte, on plaçoit un obstacle qui reçût du courant, à quelque titre que ce fût, un entraînement égal à celui qu'il imprimoit à l'excès de la branche la plus longue sur la branche la plus courte, l'équilibre seroit rétabli. On pourra donc faire abstraction de cet obstacle accessoire, et raisonner comme si l'on devoit obtenir aux extrémités d'une corde inégale, les mêmes résultats qu'aux extrémités d'une corde égale.

Si l'on attache aux deux bouts de cette corde, deux flotteurs égaux en *poids* et en *volume*, aucun d'eux n'obéira au courant, et ils resteront immobiles ; mais, si étant *égaux en poids*, ils étoient *inégaux en volume*, l'équilibre seroit rompu ; le plus volumineux arrêtant dans son cours une plus grande masse d'eau, recevroit une plus forte somme de mouvement ; il seroit entraîné ; le moins volumineux seroit forcé de remonter le courant, et tous deux vogueroient, l'un vers l'embouchure du fleuve, et l'autre vers sa source, avec une vîtesse accélérée qui approcheroit sans cesse de celle du fleuve, sans jamais pouvoir l'atteindre.

La même rupture d'équilibre auroit lieu si les deux flotteurs, *égaux en volume total*, devenoient *inégaux en poids* ; mais cette rupture n'auroit lieu,

en ce cas, que parce que le plus pesant auroit alors *un plus grand volume* immergé.

Si deux flotteurs, *égaux en poids*, et conséquemment en *volume immergé*, présentoient une partie inégale de leur volume, l'équilibre seroit rompu, et celui des deux flotteurs qui auroit présenté au courant une plus grande portion de son volume, seroit entraîné, et forceroit l'autre flotteur à remonter.

Si deux flotteurs, *inégaux en poids*, et conséquemment en *volume immergé*, présentoient au courant une portion inégale de leur volume, ils pourroient arriver à l'état d'équilibre; il seroit même possible que la différence des volumes opposés au courant, fût telle que l'équilibre se trouvât rompu en faveur de celui qui auroit le *moindre volume immergé*.

Deux flotteurs adaptés à la *balance fluviatile*, agissent donc l'un sur l'autre, toujours comme *obstacles*, et jamais comme *poids*. Telle est la règle générale et invariable; les exceptions particulières ne font que la confirmer.

Si deux flotteurs, en équilibre entr'eux, se trouvoient tout-à-coup plongés dans des *courans inégaux*, l'équilibre seroit rompu, et le flotteur plongé dans le courant le plus rapide, seroit entraîné.

Si toutes choses étant *égales* ou *réciproques*, au-dessous du niveau, les deux flotteurs présentoient à *l'air* un *volume égal*, l'équilibre subsisteroit par tous les vents possibles; mais si l'un d'eux présentoit

à l'air un *plus grand volume*, il vogueroit dans la direction du vent, soit en montant, soit en descendant, et l'autre flotteur vogueroit en sens contraire.

Lorsque l'équilibre est une fois rompu entre deux flotteurs suspendus à la balance fluviatile, il ne peut plus se rétablir, et il se rompra de plus en plus; car la corde, devenue à chaque instant plus inégale, favorisera sans cesse le vainqueur aux dépens du vaincu, et deviendra ainsi une seconde cause d'accélération.

Quelque supériorité que puisse avoir la puissance du flotteur descendant sur la résistance du flotteur montant, si le premier n'est pas aidé par le vent, il n'obtiendra jamais une vitesse égale à celle du courant; mais il en approchera toujours d'autant plus près et d'autant plus promptement que l'obstacle rétardateur sera moindre. Si cet obstacle vient à augmenter graduellement, le flotteur descendant perdra graduellement de sa vitesse; mais, en perdant de la vitesse, il acquerra de la puissance, et son effort ne sera jamais plus grand que lorsque sa vitesse sera nulle; car, ce ne sera qu'alors que sa puissance se composera de la vitesse totale de la portion du courant qu'il arrête, au lieu que lorsqu'il se meut, il n'agit qu'avec la vitesse du courant, diminuée d'une somme égale à celle de sa vitesse propre.

S'il arrivoit que les deux flotteurs remontassent et descendissent des courans inégaux, le mouvement accéléré pourroit se convertir en mouvement ralenti; la différence entre les courans parcourus,

pourroit même être telle que les flotteurs vinssent à rétrograder, et arrivassent à l'état de repos après plusieurs oscillations.

Si enfin la cause quelconque qui, dans le principe, avoit occasionné la rupture d'équilibre venoit à cesser, le changement dans la cause pourroit non-seulement ramener l'équilibre, mais même le rompre en sens contraire, et faire rétrograder les deux flotteurs jusqu'à leur point de départ. Vous concevez, dès-lors, que je puis, à l'aide d'un régulateur, rendre ces changemens périodiques, faire naître le mouvement alternatif du sein d'un mouvement uniforme, et employer à vaincre toutes les résistances imaginables, l'excès de puissance que le flotteur descendant aura acquis momentanément sur le flotteur remontant.

Le temps viendra bientôt où je pourrai mettre sous les yeux de l'Institut national, toutes les conséquences pratiques que j'ai tirées de ce principe fécond; mais je ne dois, dans cet instant, vous entretenir que de ce qui a rapport à la navigation, et il me reste, à cet égard, à faire l'application de la théorie que je viens d'établir.

Si un fleuve couloit en ligne droite, et qu'il fût possible d'avoir un cable assez long pour atteindre aux deux extrémités, et assez fort pour résister à l'obstacle qu'il auroit à vaincre, il ne s'agiroit plus que de multiplier, soit le nombre, soit le volume immergé des flotteurs de la source pour faire parcourir aux flotteurs de l'embouchure la totalité du fleuve.

Mais la nature est ennemie des lignes droites, et les leviers de l'homme n'ont qu'une puissance bornée.

Il faut donc établir un nombre de balances fluviatiles ou d'*échelons* proportionnels au nombre des sinuosités du fleuve, et à la force des cordes qui elle-même devra être proportionnelle à la rapidité du fleuve, et à la résistance des flotteurs ascendans.

Ces échelons seront une bouée d'ancre, un pilotis ou tout autre point fixe, auquel seront adaptées à demeure une poulie et une corde assez longue pour atteindre un peu au-delà de l'échelon suivant :

Au moyen de cette série de balances fluviatiles, les flotteurs montans se trouveront en communication avec les flotteurs descendans ; et si, comme il arrive le plus souvent, la quantité de ces derniers est supérieure à celle des premiers, il ne sera besoin, pour remonter le fleuve, d'aucune autre machine que des bateaux descendans eux-mêmes qui, s'accrochant successivement aux extrémités supérieures de chaque corde, entraîneront facilement tous les bateaux montans ; de sorte que pour obtenir un remontage sans interruption, il ne sera besoin que de régler la marche des bateaux descendans, de manière à ce que l'un d'eux ne puisse jamais dépasser un échelon, que lorsqu'il sera remplacé par un autre descendant.

Si le nombre des bateaux descendans étoit moindre que celui des bateaux montans, on rempliroit cette

lacune, non-seulement par les trains ordinaires; mais encore par des trains artificiels, composés de vieilles futailles remplies d'eau, par de vieilles carcasses et par les bateaux montans eux-mêmes qui, après avoir déchargé leurs marchandises dans le port supérieur, se lesteroient de sable ou d'eau pour descendre; et si toutes ces ressources étoient insuffisantes, il ne s'agiroit pour les tripler que de faire présenter le travers aux bateaux descendans.

Cette correspondance ne sera pas seulement utile aux bateaux montans; elle le sera aux bateaux descendans eux-mêmes, qui ayant alors un contrepoids suffisant pour les retenir, une corde pour les guider, et la facilité de gouverner résultant de l'excès de vitesse du courant sur leur vitesse propre, pourront sans craindre le naufrage ni l'échouement, descendre les fleuves les plus rapides dans le temps des plus grandes, comme dans celui des plus basses eaux, braveront les vents les plus impétueux, et économiseront d'ailleurs le tirage d'hommes ou d'animaux, dont il seroient forcés de faire usage pour pouvoir gouverner s'ils n'avoient pas le secours rétard teur des bateaux montans; et s'il arrivoit que le bateau descendant vînt à s'engraver, il auroit l'avantage d'être facilement remis à flot, à l'aide de sa correspondance avec le bateau montant qui, se plaçant alors en travers, et se réunissant au besoin avec deux ou trois bateaux ou trains descendans, parviendroit facilement à remettre le descendant à flot.

On pourroit donc, sans aucun inconvénient, in-

terdire dès-à-présent toute espèce de halage, surtout dans les rivières rapides; deux mois suffiroient pour y établir la *Navigation par échelons*, et ce nouveau mode de navigation rendroit tout-à-coup, aux armées, une quantité considérable d'excellens chevaux de trait, au commerce des ferremens et des matériaux de toute espèce, et à l'agriculture d'immenses lisières d'excellent terrein que le halage condamnoit à la stérilité, et qui, désormais, seroient consacrés à des plantations d'arbres, genre de culture indispensable au bord des rivières pour empêcher l'éboulement des terres et retarder l'évaporation des eaux (1).

Mais, je n'ai pas dû me flatter d'obtenir l'heureuse innovation que je prépare (2) avant d'avoir prouvé, par des établissemens en grand, la supériorité de ma méthode.

Les bateaux dont on se sert pour le remontage des fleuves sont loin, par leur construction, d'atteindre le but qu'on auroit dû se proposer; mais, en attendant que le temps et l'expérience aient ap-

(1) C'est sans doute un spectacle aussi bisarre qu'affligeant pour un observateur éclairé, que de voir la boue de nos grands chemins précieusement encaissée entre 2 hautes murailles de verdure, tandis que l'eau précieuse de nos rivières n'a pas un buisson qui la protège contre l'ardeur dévorante des rayons solaires, et le souffle desséchant des vents.

(2) Mes vœux, à cet égard, sont bien désintéressés; car, si la navigation par échelons s'établissoit, tous les moyens accessoires que j'ai imaginés ne seroient plus d'aucune utilité, et mon privilège d'inventeur tomberoit avec eux.

pris à donner à ce genre de machines le perfectionnement dont elles sont susceptibles, j'ai dû m'occuper des moyens de tirer parti de celles qui existent.

Dans le hallage ordinaire, une grande partie de la force est perdue pour le remontage.

D'abord l'inégalité des rivages, qui tantôt se trouvent au niveau de l'eau, et tantôt plus élevés que le mât auquel la corde de tirage est attachée, est cause qu'une portion de l'effort de l'homme ou des animaux se consomme à enfoncer ou à soulever le bateau : or, dans le premier cas, la perte de force est double ; car, plus le bateau s'enfonce, plus l'obstacle augmente : au second cas, le remontage devient, à la vérité, plus facile ; mais ce que l'on gagne à cet égard ne compense pas ce que l'on perd par le portage du fardeau qu'il faut soustraire du poids total du bateau pour diminuer son immersion.

En second lieu, le patron d'un bateau montant est toujours obligé de gouverner au large pour éviter l'effet naturel du tirage oblique qui le porte vers le rivage : ce n'est donc pas seulement l'avant du bateau, c'est le flanc du gouvernail, et, par suite, le flanc du bateau même que le patron oppose au courant : dès-lors celui des flancs du gouvernail ou du bateau, qui cesse d'être prolongé dans la ligne du courant, résiste au tirage avec une force proportionnelle à sa hauteur et à sa longueur, et qui croit comme les sinus des angles qu'il forme avec la ligne du courant.

En troisième lieu enfin, la corde de tirage porte

presque toujours ou dans l'eau, et alors elle a à vaincre la résistance du courant qu'elle redouble par son mouvement en sens contraire, ou sur le rivage, et alors les sillons et les sinuosités qu'elle rencontre lui font perpétuellement décrire des courbes plus ou moins prononcées, et consomment, en pure perte, une grande partie de la force employée au tirage.

Ma méthode fera disparoître toutes ces résistances superflues : le bateau, constamment prolongé dans la direction du courant, sera tiré horisontalement, et la corde, étendue dans la même direction, n'éprouvera que le plus petit et le plus uniforme des frottemens.

Mais si, pour remonter les mêmes bateaux, j'ai une moindre résistance à vaincre, ma corde pourra donc être plus foible que les cordes de hallage : celles-ci, flottant sans cesse sur des corps durs et anguleux, souvent arrêtées par des obstacles ou tourmentées par des secousses, et passant, d'ailleurs, perpétuellement de la sécheresse à l'humidité, s'usent ou pourrissent en très-peu de temps; elles exigent, d'ailleurs, une quantité considérable de cordages accessoires qui éprouvent une partie de ces inconvéniens, et sur-tout celui du passage de la sécheresse à l'humidité. Ma corde, au contraire, restera toujours immergée; jamais elle ne frottera ni sur le fond du fleuve, ni sur les flancs des bateaux ; jamais aucun nœud, aucune hoche ne dérangera l'harmonie de ses fils: travaillant sans cesse sous l'eau, la couche épaisse de goudron qui la protège ne lui sera enlevée ni par la chaleur, ni par les corps environnans; elle sera, d'ailleurs, toujours tirée dans la direction de son axe, par

un effort graduel et sans secousse, qui fera porter en même-temps tous ses fils. L'usage que je fais de ma corde en éloigne donc toutes causes prochaines de putréfaction ou de rupture : elle n'aura donc pas besoin d'être aussi câblée que les cordes ordinaires ; et, comme on y gagne toujours aux dépens de la force de tirage qui se consomme au lieu, il en résulte que j'obtiendrai, de la même quantité de fil de chanvre, une corde à-la-fois plus longue et plus forte. Je pourrai enfin, à cet égard, joindre la plus grande économie à la plus grande sureté ; car, lorsqu'une fois j'aurai essayé ma corde à double charge, je ne vois plus que l'action lente de la putréfaction qui puisse en occasionner la rupture.

Or, cette corde suffit à la manœuvre, et n'exige l'usage d'aucun autre cordage accessoire.

La dépense moins entanée qu'exigera la fabrication de la corde nécessaire à l'exécution de mon projet, tournera donc, à la longue, en une économie effective, qui rendra aux travaux de la marine une partie des chanvres que consommoit la navigation intérieure.

Mais cette fabrication de nouveaux cordages moins gros et moins câblés que les cordages employés à la navigation des rivières peut elle-même être différée, et je puis me servir de cordages qui existent actuellement, avec la seule précaution de proportionner les gorges et les diamètres des poulies à la grosseur et à la roideur des câbles.

Il ne me reste donc plus qu'à procurer à mes flotteurs descendans auxquels je donne le nom général de

Remonteurs, un volume accidentel qu'on puisse augmenter ou diminuer à volonté.

C'est ici qu'un champ vaste et nouveau s'ouvre à la méchanique.

J'ai dit que la partie immergée d'un flotteur le rendoit d'autant plus puissant comme obstacle, qu'elle présentoit au courant un plus grand volume ; mais cette portion de son volume immergé, que le remonteur présente au courant, est un plan sur lequel la ligne du courant peut tomber perpendiculairement ou sous divers angles.

Tant que le plan demeure vertical, l'effort qui lui est imprimé par la ligne du courant suit la raison des sinus des différens angles sous lesquels il reçoit l'impulsion.

Il en sera de même encore lorsque le plan cessant d'être vertical, se prolongera de *haut en bas* dans la direction du courant.

Mais lorsque le plan cessant d'être vertical, se prolongera *de bas en haut* dans la direction du courant, alors, quoique la quantité de l'eau courante à laquelle il fait obstacle soit moins considérable qu'auparavant, cette quantité devra agir sur lui avec une plus grande énergie.

En effet, dans les cas précédens l'eau qui frappoit le plan fuyoit ou rejaillissoit avec plus ou moins de facilité, au lieu que, dans celui-ci, l'eau bondit et retombe sur le plan même. Pendant ce temps, d'autres colonnes affluent et lui impriment un nouveau choc : le niveau se surlève donc, et l'obstacle vient à-la-fois

puissant et par le choc de l'eau qu'il arrête, et par le poids de l'eau qu'il supporte.

Mais cet accroissement de force n'a lieu que jusqu'à un certain degré d'inclinaison qui sera d'autant moindre, que le courant sera plus rapide, et sur lequel, conséquemment, l'expérience seule peut donner des lumières.

Il faut donc que la manœuvre des divers appareils dont on peut armer un remonteur soit telle, qu'elle puisse non-seulement développer les plans destinés à recevoir le choc du courant, mais encore leur donner, à volonté, le degré d'inclinaison verticale d'où doit résulter leur plus grande énergie.

Ce n'est pas tout encore. Il est constant que l'impulsion des vents, le frottement du fond, et les remous résultans de ses aspérités, des diverses courbures et de la réaction des rivages produisent dans un fleuve des perturbations qui retardent ou accélèrent plus ou moins, dans leurs cours, les diverses couches qui composent la profondeur des eaux. Il faut donc chercher les moyens de connoître la profondeur à laquelle le courant jouit de sa plus grande énergie, et conséquemment ceux de varier avec facilité et selon les circonstances, les profondeurs auxquelles on croira devoir faire plonger l'appareil.

La puissance de cet appareil sera favorisée par l'effort du vent le plus foible, quelle que soit sa direction ; car, s'il est favorable au remontage, ce sera le bateau montant qui accélérera sa marche en déployant sa voile, et, s'il est contraire, ce sera le remonteur

monteur qui descendra avec la double impulsion du vent et du courant.

Mais si le vent est contraire et qu'il ait une vitesse assez grande pour entraîner le remonteur aussi vite ou plus vite que le courant, on serrera l'appareil, qui deviendroit dès-lors plus nuisible qu'utile.

Et si, enfin, le vent est favorable, et qu'il soit assez fort pour vaincre le courant, le bateau montant et le remonteur uniront leurs voiles et vogueront en la manière ordinaire.

Tels sont les principes qui m'ont guidé dans les expériences que j'ai faites, en fructidor dernier, sur des thoues d'un poids de quatre milliers, et que le gouvernement m'autorise aujourd'hui à répéter, sous ses yeux et à ses frais, sur des bateaux de Seine en pleine charge, qui portent d'un million à douze cent milliers de marchandises.

J'ai pensé que ces expériences, qui deviendront la base d'une théorie absolument nouvelle et du plus grand intérêt pour la République, étoient dignes de fixer l'attention de l'Institut national; je l'invite à vouloir bien y assister et à m'environner de ses lumières.

BIOGRAPHIE.

Eloge de Desault, prononcé à l'ouverture des cours d'anatomie et de chirurgie de l'Hôtel-Dieu de Lyon, par M. A. Petit, médecin et chirurgien en chef. A Lyon, de l'imprimerie de la Grenette, in-8°. de 50 pag.

Les pleurs de la reconnoissance honorent plus la mémoire des hommes que les éloges froids de l'admiration, et les plus belles fleurs qui parent le tombeau d'un grand maître, y sont jettées par les mains des élèves qu'il forma.

Quel autre, plus que Desault, mérita ce prix touchant d'une vie dévouée à l'instruction publique, lui dont les nombreux disciples, aujourd'hui répandus dans toute l'Europe, y portent par-tout l'influence de son génie et de ses travaux? Déjà les étrangers ont rempli un devoir si cher à tous les vrais amis des arts. Pourquoi les français plus tardifs, ont-ils à peine suivi un exemple qu'ils auroient dû leur donner? Aucun éloge de Desault n'a encore été entendu sur le théâtre qu'illustrèrent ses découvertes, et la chirurgie est redevable au citoyen Petit du premier hommage rendu publiquement en France à sa mémoire. On verra sans doute avec intérêt quelques morceaux détachés de ce discours, que dicta la reconnoissance, où respire

la sensibilité, et qu'animent les graces simples d'un style noble et élevé.

Nous ne jetterons qu'un coup-d'œil sur la partie historique que déjà j'ai essayé de retracer dans un des numéros précédens de ce journal.

« Nous ne nous arrêterons point, dit l'auteur, sur » les détails intéressans de la première vie de Desault; » nous n'y verrions que son opiniâtreté au travail, » présage assuré de succès toujours lents, mais cer- » tains; son peu de penchant à la dissipation et aux » plaisirs tumultueux, autre bienfait de la nature, » qui, pour mûrir le génie, se plaît à l'entour » du silence et du repos ».

Passant rapidement sur ses premières études dans l'art de guérir, il le voit bientôt s'adonnant avec ardeur à l'anatomie, guide nécessaire au chirurgien, « dont la main, en s'armant d'un fer douloureux, » doit tracer la route qu'il doit suivre pour être » utile et bienfaisant ». Mais que d'obstacles n'eût-il pas à vaincre? Combien de difficultés n'embarrassoient pas alors l'étude de cette science? Ici l'auteur observe judicieusement que les hommes furent toujours plus industrieux à se créer des maux qu'empressés de remédier à ceux que leur donna la nature. « Leurs bras sut de bonne heure éguiser un » fer pour répandre le sang, et il leur fallut des » siècles pour apprendre à courber l'aiguille qui » l'arrête. Le poison servit au crime, avant d'être » employé par des mains salutaires. Les trésors du » gouvernement sont versés avec profusion sur les » établissemens qui ne doivent que perpétuer les

» maux de la guerre, et tout est économie dans » ceux qui doivent les réparer ».

La difficulté de réussir aiguillonna dans Desault l'envie d'entreprendre ; il vint à Paris, « où il » reçut les leçons des Petit, des Sue, des Morand. » Ce n'est jamais impunément que les talens s'ap- » prochent et s'entendent. Il puisa auprès d'eux cette » hardiesse, cette facilité d'élocution, qui ne lui » étoient point familières, et sans lesquelles la plus » heureuse pensée meurt dans l'esprit qui l'a » conçue ».

Ses progrès furent rapides, et après cinq ans d'étude, « il sentit aussi qu'il étoit maître. L'amitié » eut le fruit de ses premiers essais, et ce fut pour » elle qu'il commença ses premières leçons d'ana- » tomie ».

Bientôt les autres écoles devinrent désertes, tous les élèves accoururent à la sienne ; « et la renommée, » fière d'avoir un nouveau nom à publier, ne s'en- » tretint bientôt que de lui ».

Avec sa gloire, Desault vit naître ses envieux. Mais élevé rapidement à une hauteur que la médiocrité ne pouvoit atteindre, il se vit placé en peu d'années au premier rang dans la hiérarchie des réputations ; « et dans la balance de l'opinion, on ne » trouva bientôt qu'un homme qui pût la tenir in- » certaine, et opposer un mérite égal au sien.

» Hunter, comme Desault, naquit avec le don » du génie ; comme lui, il eut besoin de beaucoup » d'opiniâtreté pour surmonter les difficultés du » travail. Desault, sans appui, sans fortune et sans

» professeur, s'éleva par son seul talent. Hunter
» trouva dans Douglass et dans Monro des amis
» qui surent oublier qu'il avoit été leur disciple. La
» renommé d Sharp avoit attiré dans son amphi-
» théâtre d'innombrables auditeurs, lorsque Hunter
» lui succéda. Desault en forma un que n'avoit point
» encore fréquenté la gloire, et sut l'y fixer par ses
» travaux. Hunter publia d'excellentes observations
» sur la nature des cartilages, sur leurs maladies,
» sur les vaisseaux lymphatiques, sur l'utérus dans
» l'état de grossesse, sur la rétroversion de la ma-
» trice, sur les accouchemens, sur l'anévrisme va-
» riqueux, sur les hernies de naissance; et tout
» le monde connoit les recherches précieuses de
» Desault sur la taille, la nécrose, les anévrismes,
» la fistule à l'anus, les polypes, les maladies de
» l'uretre, les fractures, les plaies de tête, etc....
» Hunter ne porta la lumière que sur quelques points
» d'anatomie, Desault en embrassa l'ensemble, et en
» lia toutes les parties avec art. Le premier travailla
» plus pour les savans, le second fit plus pour ses disci-
» ples; l'un parut ambitionner la gloire, l'autre le mo-
» deste honneur d'être utile. L'anglais fut entraîné sou-
» vent par l'esprit de système; Desault n'expliqua jamais
» rien, et fidèle observateur de la nature, ne parla
» que son langage. Hunter ambitionna les honneurs
» académiques et les obtint; Desault sut les mériter
» et les fuir. Hunter vivra long-temps dans la mé-
» moire des hommes, parce que chaque société lit-
» téraire à laquelle il appartient, s'empressa de

» recueillir le résultat de ses travaux ou de ses » écrits. Desault sera peut-être oublié dans des » siècles qui jouiront encore du fruit de sa mé- » thode, parce qu'il n'a point écrit, et que la re- » connoissance, comme la mémoire, s'use en tra- » versant les siècles.

» L'académie de chirurgie, en s'attachant De- » sault, avoit cru jouir plus facilement de ses travaux » et de ses talens : mais il cessa bientôt de lui en » porter le tribut. Il se déplaisoit dans ces assemblées » souvent tumultueuses, où l'intérêt de la science est » presque toujours dominé par l'amour-propre ou » l'envie. Son esprit droit ne voyoit qu'un chemin » pour aller à la vérité ; et quand on l'en détournoit » par des sophismes, il ne pouvoit se persuader que » ce fût de bonne-foi, et ne cherchoit pas même » de réponse à un mauvais argument ; d'ailleurs, » sa pensée n'étoit point rapide ; et quand on dé- » rangeoit l'harmonie de ses idées, il avoit besoin » de la réflexion pour y établir l'ordre ».

Nommé en 1781, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, Desault se vit plus que jamais entouré des vociférations de la jalousie. « On répétoit à grands cris » qu'il étoit le premier anatomiste du monde, mais » qu'il n'entendoit rien à la pratique de la chirurgie. » Cette tactique est usitée dans le monde ; on est » rarement loué par le côté qui offre le plus de » qualités estimables. Joignez-vous à votre état » quelqu'idée superficielle des beaux arts ? un mé- » decin soutiendra que vous êtes un bon littéra-

» teur, un excellent poëte, un bon musicien; mais » il se taira ou dira qu'il ne vous connoît point » assez sur les véritables idées de votre art. » Il poussera la perfidie de l'éloge, jusqu'à ne sa- » voir louer dans Boerahave que la mélodie de sa » flutte, ou dans Haller, que le charme de ses » poésies ».

C'est en perfectionnant toutes les parties de son art, en établissant la première école de ce genre qui ait existé en Europe, et qui a peuplé de chirurgiens les nombreuses armées de la république, en réformant les abus de l'Hôtel-Dieu, que Desault répondit à ceux qui feignoient de ne le pas croire en état d'y exercer en chef la chirurgie. Nous ne suivrons point le citoyen Petit dans les intéressans détails des travaux et des découvertes qui ont inscrit son nom en lettres immortelles dans les annales de la postérité, trop promptes, hélas! à s'ouvrir pour lui. Le lecteur en a vu un tableau esquissé dans un des numéros précédens par les mains de l'amitié reconnoissante. Nous terminerons seulement cet extrait par ces expressions touchantes du citoyen Petit, qui, en peignant le respect des élèves de Desault pour sa mémoire, annoncent les principes et les maximes qui dirigent les cours de chinique externe de l'Hôtel-Dieu de Lyon. « Nous ne te fai- » sons point encore notre dernier adieu, ô toi qui fus » notre maître et notre ami! Cet éloge, aujourd'hui » commencé, va se continuer chaque jour; chaque » jour nous allons parler de toi, de ton génie, de

» tes inépuisables ressources. Puisse-t-il entendre
» notre voix au sein des tombeaux que tu habites,
» et sentir encore quelque joie, en voyant de com-
» bien de respect nous entourons ton image ».

XAVIER BICHAT.

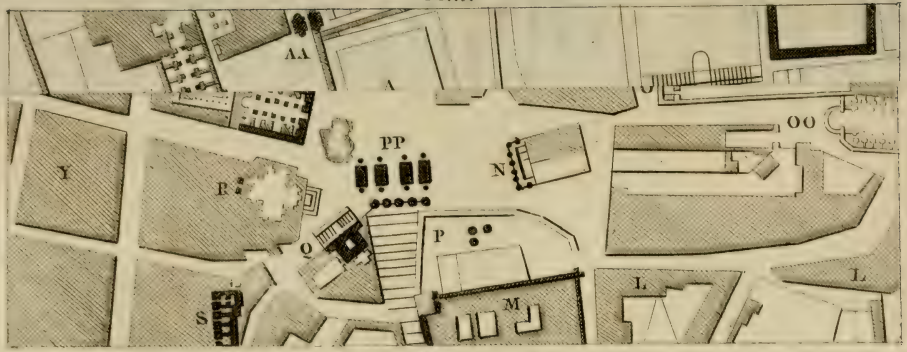
ARCHÆOGRAPHIE.

Découverte faite au forum Romanum par M. le chevalier de FREDENHEIM, *Suédois; au mois de janvier* 1789, *communiquée par J. J.* OBERLIN.

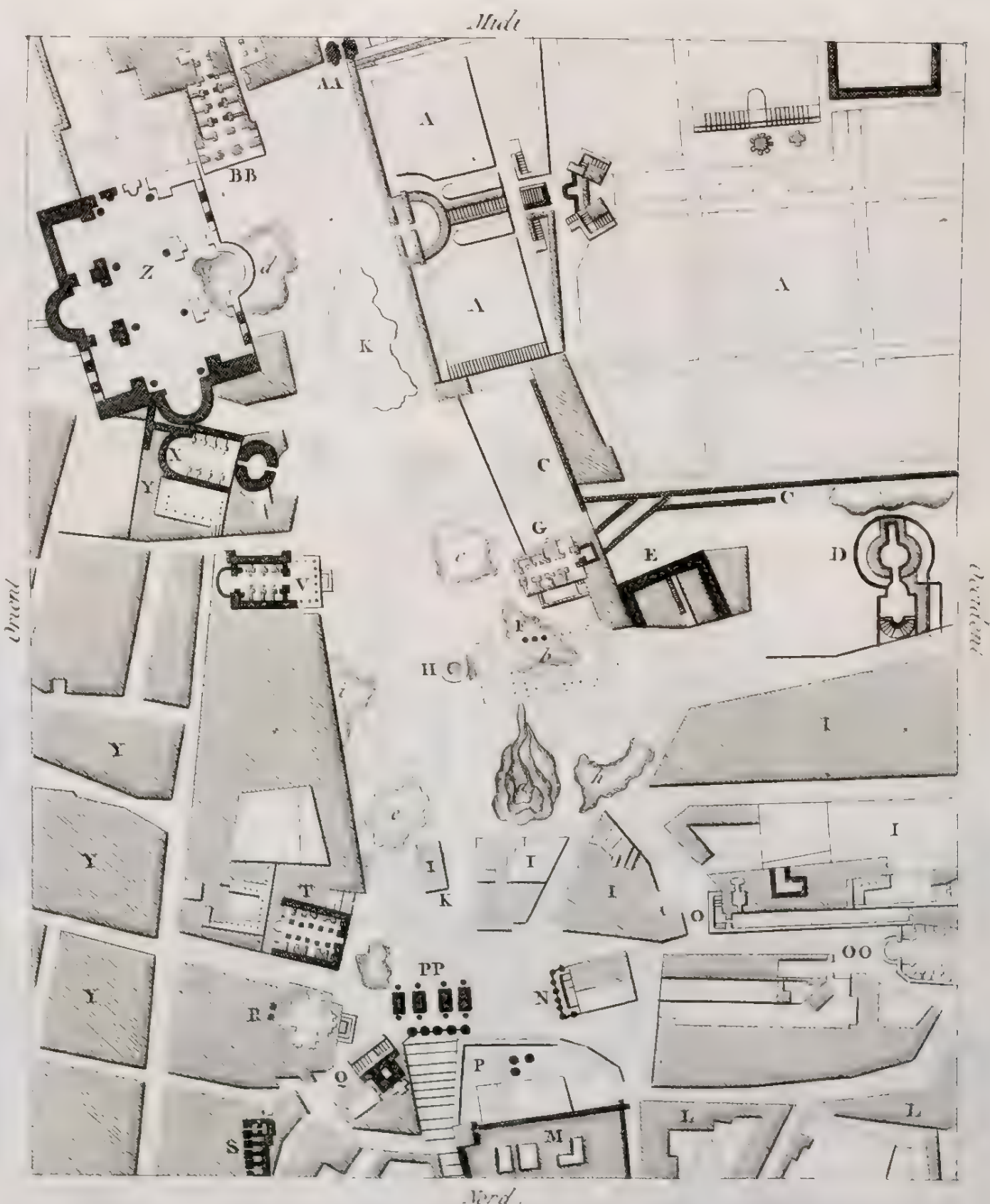
LA principale place publique de Rome, qui, depuis le temps de Romulus, servoit aux assemblées du peuple pour y traiter des affaires de la commune, étoit appelée le *forum*. C'est là que le peuple délibéroit sur les magistrats à élire et sur les lois à sanctionner; c'est là que s'exerçoient les jugemens populaires; c'est là que se trouvoient les *rostra*, cette tribune célèbre sur laquelle Cicéron et tant de grands hommes déployoient leurs talens oratoires.

César, Auguste, Nerva, Trajan, bâtirent d'autres *forum* qui portoient leurs noms; il y avoit, en outre, des marchés publics ainsi nommés, tels que le *forum boarium*, *piscatorium*, etc. D'après *Varron*, c'est là la première signification du terme qu'il

Midi



Nord.


Süd
Ost
Occident
Nord
AA
BB
A
A
A
Z
K
C
C
G
E
D
V
F
b
H
I
I
I
I
I
I
Y
Y
Y
Y
T
K
O
OO
PP
N
R
Q
P
S
M
L
L

dérive de *ferre*, porter, parce qu'on y portoit les marchandises à vendre.

On n'est pas bien d'accord sur l'étendue et les limites qu'avoit l'ancien *forum Romanum*, connu aussi sous le nom de *forum magnum*: cependant la connoissance de son emplacement peut servir à l'intelligence de nombre de passages des auteurs classiques, et la peine qu'on a prise pour les éclaircir, ne doit point être rangée dans la classe des travaux inutiles. Pour entendre la discussion de cet objet, il convient d'avoir sous les yeux une carte topographique de la ville de Rome. On pourra se servir de celle donnée par *Falda da Valduggia* et *Rossi* (1), ou de celle de *Ligori* (2): la carte de *J. B. Nolli* est des plus belles et des plus instructives (3): devenue rare, elle a été gravée de nouveau par *Benedetti* en 1773. De nos jours les chevaliers *Piranesi*, père et fils, se sont illustrés par les belles planches qui offrent les vues de Rome, ses édifices et ses ruines: il s'y en trouve une qui représente le Campo-Vaccino. Ce local est encore bien représenté dans une des vues de

(1) Cette topographie, aussi belle que rare, a paru à Rome en douze feuilles, en 1705, sous le titre suivant: *Nuova pianta et alzata della città di Roma..... disegnata et intagliata da G. B. Falda da Valduggia e data al publico da G. G. de Rossi.* Réduite à une seule planche, elle a été publiée par *Fr. Halma* et *Vander Aa in Græevii Thes. Antiq. Roman. t. IV*, à la tête de *Nardini*.

(2) *Effigies antiquæ Romæ in tabellam redacta à P. Ligorio.* Elle se trouve *in Græevii Th. A. R., t. III*, à la tête de *Donati*.

(3) *Pianta topografica di Roma, publicata nel* 1748.

Rome, dessinées par *Cruylius*, et publiées par *Conr. Ruysch* (4).

Le *forum romanum* est aujourd'hui compris dans le *campo-vaccino*, lequel occupe tout l'espace entre l'arc de Tite et celui de Septime-Sévère, de manière que l'arc de Tite et l'église de Santa-Maria-Liberatrice, au pied du mont Palatin, le bornent au midi; la Santa-Maria della Consolazione, à l'occident; le capitole, au nord; à l'orient, l'église de Saint-Adrien, jadis le temple de Saturne; l'église de Saint-Laurent in Miranda, autrefois le temple d'Antonin et de Faustine, et celle des Saints Côme et Damien, anciennement le temple de Romulus et Remus.

Il s'agit de savoir si le *forum romanum* a eu autrefois la même étendue que ce *campo-vaccino*, qu'il ne faut point confondre avec le *forum boarium*, lequel occupoit un vaste emplacement compris entre les monts Palatin et Aventin, le grand-Cirque et le Tibre. *Donati* (5) a démontré que c'est par erreur que quelques auteurs ont prétendu que le *forum* s'étendoit depuis l'arc de Tite jusqu'à celui de Septime-Sévère; qu'il étoit, au contraire, rétréci dans des bornes beaucoup plus étroites entre le temple de Jupiter-Stator, dont il reste trois colonnes sur pied, près de Santa-Maria-Libératrice et le capi-

(4) *Descriptio faciei variorum locorum urbis Romæ tam antiquæ quam novæ, deformatæ à Livino Cruylio, in Grævii Thes. A. R. t. IV.*

(5) *Roma vetus et recens*, 4. *Romæ* 1648; et *Amstel.* 1695, et répétée *in Grævii Th. A. R. t. III.*

tole. Quant à sa longueur, il pense qu'il s'étendoit de l'occident à l'orient entre la Santa-Maria della Consolazione et l'église de Saint-Adrien (6).

Nardini (7) n'est pas d'un avis bien différent. Suivant lui, la largeur du *forum* s'étendoit du midi au nord depuis le vieux mur d'un grenier du côté de Santa-Maria-Liberatrice et les trois colonnes mentionnées, jusqu'à l'arc de Septime-Sévère, et cette colonne isolée, qui se voit placée devant; pour sa longueur, il la fixe depuis le petit temple de la Santa-Maria delle Grazie, et point du tout depuis le temple de la Consolation jusqu'à l'église de Saint-Adrien (8).

Ces limites, assignées au *forum*, répondent à l'opinion de *Vitruve* (9), qui remarque qu'en général la longueur de ces places surpassoit leur largeur d'un tiers.

Le *forum romanum* étoit entouré de portiques et de boutiques d'ouvriers et de marchands; des changeurs y avoient aussi leurs bureaux (10): entre ces halles et ces boutiques se trouvoient bâtis des temples et édifices considérables: il y avoit aussi des écoles publiques (11). En outre, il étoit embelli par des statues des dieux et des hommes illustres, dont *Cn. Pavi-*

(6) *V. l. II, ch.* 15—16.

(7) *Roma antica* 4. *Rom.* 1666, et traduite en latin par *Grævius Th. A. R. t. IV.*

(8) *V. l. V, c.* 2.

(9) *De architectura, l. V, c.* 1.

(10) *V. Livius, l. I, c.* 35; *l. XXVI, c.* 11.

(11) *V. Livius, l. III, c.* 44.

nius (12) a dressé la liste. On y voyoit, entr'autres, les douze statues dorées des dieux *Consentes* (13); devant les *rostra* les statues de trois Sybilles, celle de Camille, des envoyés du peuple romain tués par les Sidénates et par les Illyriens; ailleurs, la statue d'Auguste, les statues équestres de Sulla, de Domitien, de Constantin, le groupe de Romulus et Rémus, allaités par la louve (14). Au *comitium* étoient placées les statues de Pythagore et d'Alcibiade, d'Horace-Coclès, et autres (15). *Pline* parle aussi de peintures dont le *forum* étoit décoré (16): la nuit il étoit éclairé par des lampes (17).

Les édifices les plus remarquables qui bordoient le *forum*, étoient au nord du côté du capitole. Le temple de la Concorde, dont il reste encore trois colonnes d'ordre ionique sur la pente du mont Capitolin et l'arc de Septime-Sévère, à l'orient; le *secretarium senatus*, lequel paroît avoir été un palais où le sénat délibéroit en secret: à sa place se trouve aujourd'hui le temple des SS. Martine et Luc, qui sert d'académie aux peintres. Devant étoit placée la statue colossale de Marforio, jadis apparemment celle de quelque fleuve, dont le tronc exerce encore de nos

(12) *Antiquæ urbis imago*, 4. *Venet.* 1558, *et in Grævii Th. A. R. t. III.*

(13) *Varro de R. R. l. I*, c. 1.

(14) *Plin. H. Nat. l. XXXIV*, 11, 12. *Appianus de bellis civil*, *l. V*, c. 132.

(15) *Plin. l. c.*

(16) *L. XXXV*, 7.

(17) *Frag. Lucilii apud Nonium.* v. *Forum.*

jours, tous les matins, la curiosité des Romains; puis le palais du trésor public ou *ærarium*, le temple de Saturne, la magnifique basilique de Paul Emile, dont les colonnes de Phrygie faisoient l'admiration du public (18). De ce côté se trouvoit encore le temple d'Antonin et de Faustine, et sur la place même du *forum* la colonne milliaire, le *dotiolum* et le tribunal du préteur près de l'autel appelé *puteal libonis*, dont la forme se voit sur une médaille de la famille Scribonia (19). Enfin au midi, du côté du mont Palatin, vers l'endroit qu'occupe Santa-Maria-Libératrice, étoit le *comitium*, placé, selon les uns, au *forum* même; selon d'autres, au-dehors. La vérité paroit être que sa façade ou son portique donnoit sur le *forum*, et que la place même s'étendoit par-derrière dans le *campo-vaccino*. C'est au *comitium* que le peuple s'assembloit dans les comices des Curies: il étoit d'abord en plein air, et ne fut couvert que l'année qu'Annibal vint en Italie (20). A côté du *comitium*, plus haut, se trouvoit la *græcostasis*, salle ou palais où l'on recevoit les envoyés de la Grèce et d'autres pays avant de les introduire au sénat (21); de l'autre côté, la *curia Hostilia*, où s'assembloit le sénat: devant étoient les *rostra vetera*, tribune ornée des proues des navires pris sur les habitans d'Antium, sur laquelle les orateurs haranguoient le

(18) *Cicero ad Att. l. IV, ep.* 16. *Plin. H. N. l. XXXVI, c.* 24.

(19) *Vaillant, NN. famil. Rom. t. II.*

(20) *Livius, l. XXVII, c.* 36.

(21) *Varro de L. L. l. IV, c.* 32.

peuple (22). Sa forme est représentée sur une médaille de la famille Lollia (23).

C'est au portique du *comitium* qu'appartenoient, selon *Nardini* (24), les trois belles colonnes de marbre de Paros, d'ordre corinthien, avec leur architrave, hautes de plus de soixante-deux palmes, qui sont sur pied devant la Santa-Maria-Liberatrice. Les raisons que cet antiquaire allègue pour ne point les attribuer, comme on fait communément, au temple de Jupiter-Stator, sont d'abord que *Vitruve* ne comprend pas Jupiter parmi les divinités aux temples desquelles convenoit l'ordre corinthien (25); et puisqu'il appert, par un passage de *Tite-Live*, que le temple de Jupiter-Stator étoit près de la maison de Tarquin-le-Vieux, tout près du mont Palatin, et dont les fenêtres donnoient sur la rue neuve, *via nova* (26), ce qui s'accorde avec ce que dit le même auteur, que Romulus fit vœu de bâtir, à Jupiter-Stator, un temple près de l'ancienne porte du palais, à l'extrémité de la vallée qui se trouvoit entre les monts Capitolin et Palatin, sur la place même où avoit été arrêtée la honteuse fuite des siens (27). *Nardini* ajoue qu'il n'est pas croyable

(22) *Livius, l. VIII, c.* 14. *Plin. l. XVI, c.* 3.

(23) *Vaillant NN. fam. Rom. t. II.*

(24) *L. V, c.* 3.

(25) *L. I, c.* 2.

(26) *L. I, c.* 41. *Quum clamor impotentis multitudinis vix sustineri posset, ex superiore parte ædium per fenestras in novam viam versas, habitabat enim Rex (Tarquinius) ad Jovis Statoris, populum Tullâquil alloquitur.*

(27) *L. I, c.* 12. *Romana acies fusa est ad veterem portam Palatii.... Metius Curtius ab arce decurrit, et effusos*

qu'un édifice de cette hauteur et de ces belles proportions ait été élevé au temps de Rome naissante ; que, d'ailleurs, l'architrave est ornée de sculptures magnifiques en-dehors vers le *forum*, mais qu'elle ne montre ni décoration, ni même poliure de l'autre côté, où elle étoit destinée à recevoir la charpente du toit. Il paroît, d'après cela, que le pavé découvert en 1773 près de ces trois colonnes, à quatorze palmes au-dessous du sol actuel, a été plutôt celui du *comitium* que du temple en question.

Quoi qu'il en soit, la découverte des fondemens et d'un pavé de portique, faite tout récemment à quelque distance des mêmes colonnes, met l'emplacement et les limites du *forum*, de ce côté-là, hors de doute. Cette fouille a été la première connue, qui ait été pratiquée dans cet endroit : plusieurs autres ont eu lieu précédemment en d'autres lieux du *forum* et des environs. C'est ainsi qu'en 1567 on découvrit, près de la douane, une colonne de granit ; qu'environ au même temps *Marliani* vit tirer, d'une fouille faite entre le temple de Saturne et celui d'Antonin et Faustine, de grandes colonnes, des tables et beaucoup d'ornemens d'architecture en marbre, d'un travail exquis : cet auteur est d'avis qu'il y avoit là la basilique de Paul Emile (28). *Nardini* rapporte ces ruines au temple de Castor et Pollux. De plus on trouva, en 1742, le grand conduit ou canal de la

egerat Romanos toto quantum foro spatium est, nec procul jam à porta Palatii erat, etc.

(28) *In urbis Romæ topographia, l. III, c. 4 ; in Græv. Thes. A. R. t. III.*

cloaca maxima, fait de pierres de Tivoli, à 45 palmes sous le sol du *forum* d'aujourd'hui, et tout près, mais plus haut, un pavé de quarrés de marbre jaune, qui paroissoit tirer vers la place où étoient les *rostra vetera* (29); en 1763, à la place marquée *h*, beaucoup de pièces de marbre mélangé et blanc, dont il sera parlé tantôt; en 1768, à la profondeur de trente palmes, quantité de fragmens de colonnes de marbre violet, de granit rouge et de brescia.

On ne sera point étonné de ce rehaussement du sol de Rome sur la place du *forum*, quand on saura qu'au-dehors, dans le *campo-vaccino*, près de Santa-Maria-Libératrice, on a trouvé, en 1773, à quarante palmes en terre, beaucoup de restes de murs; et qu'en 1576, le sol du temple de la Paix, avec un mur avancé, tournant tout autour, épais de huit palmes, haut de cinq, à côté duquel passoit la *via sacra*, fut découvert à quatorze palmes au-dessous du sol des degrés de la façade de l'église de *Francesca Romana*.

La découverte dont il est question à présent est due aux soins de M. le chevalier de *Frédenheim*, Suédois, membre des académies des beaux-arts de Rome, de Bologne, Parme, Mantoue, Florence et Venise, lequel, après en avoir obtenu la permission du pape, commença la fouille le 3 novembre 1788, dans l'endroit situé vers la Santa-Maria delle Grazie, devant la fonderie des cloches, et la fit conduire vers les trois

(29) *Ficoroni le vestigia e rarità di Roma antica 4 in Roma 1744, p. 74.*

colonnes

colonnes prétendues du temple de Jupiter-Stator, dans la plus grande partie orientale du *forum*. Ayant creusé jusqu'à vingt-quatre palmes de profondeur, on trouva un chapiteau corinthien de marbre fin, d'une extrême beauté et délicatesse, de même qu'un fragment d'une table de marbre, sur laquelle est gravée une liste de Kalateurs, de Pontifes et de Flamines; en outre, les ruines de grands bâtimens, beaucoup de blocs de marbre fin, des ceintres d'arches et des parties de voûtes écroulées, ornées en dedans de figures et de feuillages, très-bien travaillées en stuc.

Cette découverte encouragea le zèle de M. le Chevalier et des travailleurs, d'autant plus que ceux-ci y trouvoient leur compte dans la grande quantité de marbre de la voûte et de briques marquées de *Consulata*, qui répondent au règne d'Antonin-le-Pieux, lequel, comme on sait par *Jules Capitolin* (30, a rebâti de ce côté-là la Grecostasis qui donnoit sur le forum. D'un côté de ces ruines, parurent les vestiges d'incendies, dont l'histoire romaine fait foi. Suivant *Tacite* (31), toute cette partie de Rome, depuis le Grand-Cirque, jusqu'au mont Esquilin, fut brûlée au fameux incendie du temps de Néron; c'est alors que ces grands édifices doivent s'être écroulés.

Poursuivant la fouille, on découvrit les restes d'un grand bâtiment, lesquels, non-seulement encombroient le sol de la partie découverte, mais communiquoient encore à des murs qui se continuent

(30) *In vitâ Antonini Pii*, c. 8.
(31) *Annal. l. XV*, c. 41.

sous celle à laquelle on n'a pas touché. Les décombres étant ôtées, parut un sol composé de grandes tables de marbre blanc, épaisses d'environ un demi-palme, longues et larges de six, qui sembloient avoir été taillées à la règle pour rendre le passage plus de niveau.

Ce n'étoit pas-là le sol du forum, comme quelques personnes prétendoient, mais plutôt d'un portique placé à son entrée ; ce qui est prouvé d'abord, parce que ce sol se termine d'un côté par des degrés ; et que la fouille ayant été poussée à douze palmes plus bas, on rencontra un autre sol fait de grandes tables de marbre, couleur d'oignon, de 5 pouces $\frac{1}{2}$ d'épaisseur, lequel est assis sur un troisième, fait de moilons de marbre travertin et de petites pièces de tuf et de fragment d'autres pierres, le tout mêlé de chaux et de sable au lieu de pouzzolane, ce qui formoit une masse de couleur de cendre, laquelle posoit enfin sur un massif de grosses pierres de tuf de la hauteur d'un palme et demi. Toute la fouille a été faite dans la longueur de 206 palmes : sa largeur est de 131 palmes ; sa profondeur de 36 palmes, répond à celle de 24 pieds de France ou de 8 mètres environ.

On voit par-là, combien le sol de l'ancien *forum* est au-dessous du terrein actuel ; et quel aspect imposant devoit offrir autrefois les monts Capitolin et Palatin, beaucoup plus élevés, par conséquent, qu'ils ne le sont aujourd'hui. Aussi, pendant tout ce travail, une foule de citoyens Romains accouroit chaque jour pour voir reparoître ce sol foulé par les pieds de leurs ancêtres.

On avoit déjà fait en 1763, à quelque distance de notre fouille, une autre vers la place marquée *h*, où l'on trouva nombre de fragmens de marbre mêlé et blanc, semblables à ceux dont on a parlé; mais on n'y découvrit pas de sol de marbre; ce qui prouve que dans cet endroit on avoit déjà creusé en d'autre temps, au lieu que la place découverte par le chevalier de Frédenheim, a été une place vierge.

Il auroit été à souhaiter qu'il eût pu continuer à pousser la fouille en l'élargissant vers l'endroit où l'on a rencontré les restes des murs; on auroit fait des découvertes utiles, si ce n'est pour satisfaire l'avidité, au moins pour la topographie; mais tout le travail cessa par le départ de M. le chevalier, le 4 mars 1789. Il est réservé à d'autres amateurs d'antiquité d'aller en avant pour trouver le reste de l'enceinte du *forum*, de cette place jadis si intéressante. M. le chevalier a franchi le pas; il en a trouvé l'entrée: le portique qui le bordoit près des trois colonnes, les fondemens, les débris des arches ornées de stuc figuré, le pavé, tout cela en fait preuve.

Il n'est pas douteux que dans ces portiques se trouvoient fichées des tables de marbre, contenant les fastes ou listes des consuls, des autres magistrats, des colléges de prêtres, peut-être aussi des loix et statuts. On sait que le *cardinal de Farnèse* trouva en 1546, dans un local peu éloigné du nôtre, où étoit le *comitium*, les fragmens des fastes consulaires, transportés au Capitole et appelés de-

là les fastes *Capitolins*, publiés par *On. Panvinius* (32) *et Gruterus* (33).

Le monument des Kalateurs, indiqué ci-dessus, vient à l'appui de notre assertion. Il mérite qu'on s'y arrête ; le voici :

KALATORES PONTIFICVM ET FLAMINVM.

	P. CORNELIVS.	IALYSSVS.
	D. VALERIVS.	ALEXANDER.
	TI. CLAVDIVS.	HIRONAS.
Forsan TETTENVS.	T. TETENEVS.	FELIX.
	L. CORNELIVS.	HELIVS.
	C. ASINIVS.	HIERAX.
	M. ANNIVS.	FIDVS.
	L. IAVOLENVS.	PHOEBVS.
Forsan FALERNVS.	APP. ANNIVS.	FALLENVS.
	TI. CLAVDIVS.	D VS.

Les caractères de cette inscription sont beaux et quarrés ; l'orthographe en est juste, et parmi les affranchis dont la liste nous offre les noms, il y en a deux appelés Tibère Claude. Ces circonstances rendent la conjecture probable, que le monument est du temps de l'empereur Claude ou de celui de Néron. Les Kalateurs dans Homère (34), sont des crieurs. A Rome c'étoit des esclaves ou des affranchis qui faisoient cette fonction auprès des magistrats et des prêtres, dont les uns convoquoient par leur moyen

(32) *Fasti triumphi Roman. ex monumentis, fol. Ven.* 1557.

(33) *In Thes. Inscript. Rom. p.* 289 *seq.*

(34) *Iliad, l. XV, v.* 419; *XXIV, v.* 577.

le peuple aux comices (35), les autres aux sacrifices, et lui interdisoient le travail pendant les féries publiques (36). *Gruterus*, d'après *Mazocchi* et *Ch. Panvini*, rapporte une pierre trouvée à Rome, où il est fait mention d'un KALATOR FLAMINUM 37); et d'après *Smetius*, il a publié le monument de sépulture suivant (38) : *Q. Cæcilio Feroci* KALATORI SACERDOTI *Titialium Flavialium Studioso eloquentiæ, vixit annis XV, mense I, diebus XXIIII, filio optimo ac reverentissimo M. Gavius Charinus.* Ces *Sacerdotes Titiales Flaviales*, étoient des prêtres attachés au culte des empereurs Flave et Tite Vespasien, mis au rang des dieux. Ailleurs il est fait mention d'un KALATOR FRATRUM ARVALIUM, *item* d'un KALATOR VII VIRORUM EPULORUM (39), etc. *Suetone* rapporte parmi les grammairiens célèbres, un *Cornelius Epicadius*, affranchi de L. Corn. Sulla, *Kalator sacerdotio augurali.* Notre monument est le premier qui offre tout un collége de pareils Kalateurs. D'après tous ces exemples, il n'étoit guère permis de douter de son authenticité, comme l'ont prétendu faire quelques antiquaires de Rome, jaloux d'un *cavatore forestiere.* L'histoire de la fouille suffit pour la garantir ; et l'antiquaire célèbre, *M. Ennio Visconti*, attaché au muséum

(35) *Tacitus annal. l. XIII, c.* 27.
(36) *Servius ad Virgilii georg. l. I, v.* 268.
(37) *P.* 305, *n.* 3.
(38) *P.* 304, *n.* 9.
(39) *Pitiscus in lexico antiq. Rom. v. Kalator.*

Pio-Clementinum du Vatican, dont il donne la description au public, l'a si bien reconnue qu'il a bien voulu faire un premier précis de toute la découverte; lequel sert de base au présent mémoire. Le pape, auquel M. Frédenheim a fait hommage du marbre, l'a reçu gracieusement, l'a fait placer dans le muséum dont je viens de parler, et a récompensé le zèle de M. le chevalier, en le gratifiant de trois volumes de la description de ce cabinet, et lui en promettant la suite dans une lettre, où il dit: « C'est à votre bonté, Monsieur, que je dois la table de marbre trouvée dans la fouille où vous vous plaisiez à scruter les restes de l'antiquité. Cette table est intéressante par la liste des Kalateurs, des Pontifes et des Flamines; elle m'a fait un sensible plaisir; je l'ai fait placer dans le cabinet du Vatican, et je vous en réitère ici toute ma reconnoissance ». Aussi M. Ennio Visconti termine le précis dont je viens de parler, en faisant l'éloge le plus flatteur de l'intérêt que M. le chevalier avoit mis à faire des découvertes qui serviront, dit-il, à la connoissance de l'antiquité et à la topographie du célèbre *forum*, et en témoignant ses regrets de ce que la fouille n'avoit pas été continuée.

M. de Frédenheim, employé par la cour de Suéde dans la partie diplomatique, me confia à son retour d'Italie, l'histoire de la fouille, avec ses notes et observations, pour en rédiger un mémoire qui devoit être imprimé à Rome, avec les gravures du *chevalier Piranesi*. La révolution, survenue, a

porté obstacle à l'exécution de ce projet. Je saisis l'occasion que me fournit le Magasin encyclopédique, pour ne pas priver plus long-temps le public d'une découverte qui fait honneur à un étranger, et à laquelle les Romains même ont porté envie.

En indiquant les dimensions, j'ai gardé les palmes romains, tels que les portoient les renseignemens qui m'étoient fournis. Il sera facile de les rapporter au mètre, lorsqu'on saura que seize palmes d'architecture romains font onze pieds de France, et que le mètre vaut à-peu-près trois pieds onze lignes et demie; ou plus court, que trente-sept palmes valent huit pieds de France et demi.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

A Jardins et Villa Farnèse, sur le mont Palatin.

B Murs contigus à la salle de Domitien.

C Murs élevés au bas du mont Palatin, pour soutenir la partie du palais, bâti par Caligula.

D Eglise de S. Théodore, près de laquelle étoit situé le temple d'Auguste.

E Avances de la demeure des Vestales.

F Les trois colonnes qu'on croit avoir appartenu au temple de *Jupiter Stator*, mais que Nardini prétend avoir fait partie du portique du *Comitium*.

G Eglise de *S. Maria Liberatrice*.

H Fontaine avec un bassin de granit, placée à-peu-près au milieu du Campo Vaccino.

I Bâtimens modernes qui occupent la place de l'ancien forum Romanum.

K Colonne de marbre cannelée qui paroit avoir appartenu à quelque portique dudit forum.

L Bâtimens modernes sur le mont Capitolin.

M Palais du Sénateur de Rome au Capitole, bâti sur les ruines de l'ancien *tabularium*, ou archives.

N Ruines du temple de la Concorde sur le penchant du mont Capitolin.

O Eglise de la Sta. Maria delle Grazie.

OO Eglise de la Consolation.

P Trois colonnes du templ de Jupiter Tonnant.

PP Arc de *Septime Sévère*.

Q Eglise de S. Joseph des menuisiers (*S. Giuseppe dé Falegnami*), bâtie sur les ruines du *Carcer Mamertinus* ou *Tullianus*.

R Eglise des SS. Martine et Luc, académie des peintres.

S Avances du forum d'Auguste.

T Eglise de S. Adrien, bâtie sur les ruines de l'*Ærarium*.

V Eglise de S. Laurent in Miranda, jadis le temple d'Antonin et de Faustine.

X Eglise des SS. Côme et Damien, autrefois le temple de Romulus et Remus.

Y Bâtimens qui occupent l'ancien forum de Jules César.

Z Temple de la Paix.

AA Arc de Tite.

BB Eglise de S. Francesca Romana.

a. Place où s'est faite la fouille de M. de Frédenheim, laquelle appartenoit au forum Romanum.

b. Fouille faite en 1773 dans l'intérieur du temple prétendu de Jupiter Stator, où s'est trouvé, à 14 palmes au-dessous du sol actuel, un pavé pris pour celui dudit temple.

c. Fouille faite en 1773, près de S. Maria Liberatrice, où l'on a trouvé des murs à 40 palmes au-dessous du sol de Rome.

d. Fouille faite en 1576. On y trouva le sol du temple de la

Paix, avec une avance de murs, large de 8 palmes, haute de 5, à côté de laquelle passoit une rue, peut-être la *via sacra*, à 14 palmes au-dessous du sol, sur lequel posent des degrés de la façade de la Francesca Romana.

e. Fouille faite en 1567, près de la douane, où l'on trouva une colonne de granit.

f. Fouille faite en 1568, près de l'arc de Septime Sévère et de l'église de S. Luc, où l'on trouva, à la profondeur de 30 palmes, des fragmens de colonnes de couleur violette, de granit et de brescia.

g. Fouille faite en 1730. On y trouva un passage pour entrer au mont Palatin.

h. Fouille faite en 1763, d'où l'on en tira quantité de pièces de marbre mêlangé et blanc, semblables à ceux de la fouille du chevalier Fredenheim : mais il ne s'y trouva point le sol dont on a parlé, preuve que l'on y avoit déjà creusé précédemment.

i. Fouille faite en 1778, où se trouva une colonne de granit du diamètre de 6 palmes et demi.

k. Fouille faite en 1779, où se trouva, sous le sol de Rome, un chemin ou rue qui conduisoit à l'arc de Tite.

GEOGRAPHIE.

Erdbeschreibung und Geschichte von America, etc., c'est-à-dire, *Géographie générale et histoire des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, par* CRISTOPHE-DANIEL EBELING, *traduit de l'allemand.*

Depuis vingt ans que les Etats-Unis de l'Amérique fixent l'attention, l'intérêt qu'ils inspirent s'est accru presque chaque jour. La révolution française, loin d'affoiblir cet intérêt, n'a fait que le fortifier. Amis et ennemis de la révolution, tous ont voulu connoître la république américaine, les uns comme le modèle sur lequel ils devoient régler leurs efforts et leurs espérances, les autres comme un asile où ils pouvoient aller chercher de nouveaux et de plus paisibles foyers. Les Etats-Unis présentent dans le nouveau monde, aux philosophes, aux politiques, aux naturalistes, aux commerçans, aux agriculteurs, des mines mille fois plus riches que ne le furent jamais pour les Espagnols, celles du Mexique; mais ces mines n'ont encore produit que peu de trésors : les voyageurs se sont arrêtés à la superficie, ou du moins se sont-ils contentés d'en rapporter quelques paillettes. On a beaucoup écrit sur l'Amérique, et l'Amérique est à peine connue : la plupart des écrivains n'ont donné qu'un croquis, au lieu d'offrir un grand

tableau. On ne fera pas le même reproche à M. Ebeling : il s'est tracé un plan très-vaste; et le succès avec lequel il l'a exécuté jusqu'ici, annonce que s'il a été hardi dans son entreprise, il n'a pas été téméraire. Il a eu l'intention de faire connoître l'Amérique sous tous les rapports qui peuvent intéresser l'homme civilisé; il a voulu que l'Européen vît et parcourût cette partie du monde sans passer les mers; il a cherché à écarter toutes les erreurs qui sont l'effet de l'éloignement, de la prévention ou de l'enthousiasme.

Il n'a encore paru que deux volumes de l'ouvrage d'Ebeling; mais, comme ils contiennent la géographie et l'histoire de six des Etats-Unis, il sont plus que suffisans pour faire apprécier le plan et la méthode de l'auteur.

Ce plan et cette méthode sont même développés dans l'introduction à la géographie des quatre Etats, connus sous le nom de Nouvelle-Angleterre, c'est-à-dire, des provinces de Newhampshire, de Massachuset, de Rhôde Island et de Connecticut. L'auteur a classé sous les titres suivant tout ce qu'il avoit à écrire, et tout ce qu'on peut désirer de savoir sur ces provinces.

1°. Origine du nom de chaque état.

2°. Situation et étendue de chaque état.

3°. Climat, Température, salubrité de l'air, maladies ordinaires, etc.

4°. Propriété du terroir (*beschaffenheit des Bodens*); le titre sembleroit annoncer les qualités du terroir; mais c'est plutôt une description du

terrein. L'auteur y fait connoître les chaînes de montagnes, les grandes plaines, les côtes, les caps, les isles, ect.

5°. *Eaux.* La source, le cours, la largeur et l'embouchure des grandes rivières : le nombre et le nom des petites rivières qu'elles reçoivent ; le point jusqu'où elles sont navigables, les lacs qui se trouvent dans l'intérieur du pays, les golphes que forment les côtes, etc.

6°. *Production.* L'auteur ne parle dans cet article que des productions naturelles, c'est-à-dire, de celles du sol sans culture, telles que les métaux qu'on tire de différentes mines, les bois de diverses espèces, tous ces arbres à fleurs qui donnent un aspect si riant aux forêts de l'Amérique ; le raisin et les autres fruits sauvages, les plantes médicinales, celles qui entrent dans la composition des couleurs, les légumes qui peuvent servir à la nourriture de l'homme, etc.

7°. *Agriculture.* Cet article est d'une très-grande étendue ; il nous apprend les différentes sortes de grains qu'on recueille dans la Nouvelle-Angleterre, et les diverses espèces de bétail qu'on y élève, brebis, bœufs, chevaux, etc. Il fait connoître les bons pâturages, les excellentes prairies, les vallées fertiles des quatre provinces ; les essais qu'on a faits dans quelques-unes, comme dans le Connecticut, pour élever des vers à soie ; en un mot, tout ce que l'agriculteur peut retirer de son industrie, jusqu'au produit des ruches à miel, d'une basse cour, etc.

8°. *Bêtes sauvages.* Cet article indique les pelleteries qu'elles fournissent, les espèces multipliées de renards, de loups, d'ours, etc., ainsi que le gibier, les oiseaux de proie, etc.

9°. *Poissons et pêches.* Cet article est du plus grand intérêt, parce que la pêche, outre qu'elle fournit à la subsistance des habitans, est une branche très-considérable de commerce. L'auteur, après avoir parlé de l'abondance de poissons de mer qu'on trouve dans toutes les rivières, donne les détails les plus étendus et les plus satisfaisans sur la pêche et le commerce de la morue et des maquereaux. Il met sous les yeux de ses lecteurs des tables d'exportation, année par année, lesquelles sont infiniment instructives. Il a joint à cet article les amphibies, les insectes et les reptiles; mais en avouant que cette partie n'est pas encore très-bien connue, sauf quelques espèces de serpens et d'insectes.

10°. *Habitans.* Sous ce titre, l'auteur fait connoître la population des divers états, les provinces où il y a des nègres, celles où il se trouve des Indiens, le caractère et les inclinations des habitans, leur constitution physique, leurs dispositions morales, leur éducation, la mesure ordinaire de leurs connoissances dans les différentes classes, les sources d'instruction où ils peuvent puiser, telles que des écoles très-multipliées, et les journaux, qui le sont encore davantage; leur genre de vie, le degré de bonheur dont ils jouissent, leurs plaisirs, tels que la danse, la chasse, etc. L'auteur n'a pas négligé de parler en particulier des

femmes, qu'il peint belles, intéressantes, aimables, fort occupées des soins de leur ménage, et s'adonnant entièrement, quelle que soit leur aisance, aux travaux domestiques, filant, cousant, battant du beurre, faisant du fromage, etc.

11°. *Religion et Sciences.* Cet article comprend deux objets qui pourroient être séparés : d'un côté, les différentes sectes, la tolérance des divers états, etc.; de l'autre, les universités, les académies, les colléges, les autres écoles, etc.

12°. *Gouvernement.* L'auteur donne la division de chaque état en comtés, et fait connoître les détails les plus importans de l'administration, sur-tout la part qu'a au gouvernement chaque propriétaire par le droit de suffrage, etc.

13°. *Manufactures et Commerce.* Cet article est encore plus étendu que celui de l'agriculture : il s'étend à tout ce qui occupe l'industrie des habitans, le cidre, le rhum, les raffineries de sucre, les fabriques, les dentelles, les toiles, soit pour ménage, soit pour voiles; les cordages, les papéteries, les imprimeries, les toiles et étoffes de coton, la construction des bâtimens, les fabriques de chapeaux, celles de rubans, les tanneries, la préparation du blanc de baleine, les moulins à poudre, les fonderies, etc. L'auteur a soin de faire connoître la cherté de la main-d'œuvre et le prix des matières premières; il parle aussi du commerce de transport et de celui qui a pour objet les productions du sol. Celui-ci embrasse les bois de construction, les mâts, les joncs, les bois de sciage, les côtes de baleine, les grains, le rhum, les pommes,

la viande salée, la morue, les maquereaux, le fromage et le beurre, les chevaux, mulets et bœufs vivans, les pelleteries, etc. Tous ces détails sont terminés par des tables d'importation et d'exportation qui ne laissent rien à désirer.

14°. *Histoire.* L'auteur remonte jusqu'à 1620, époque de l'établissement des premiers Colons, et il conduit ensuite ces colonies jusqu'à nos jours, jusqu'à la révolution, dont il fait connoître les causes, la marche, le développement, etc. Dans cet intervalle de plus d'un siècle et demi, sont rapportées toutes les concessions faites par l'Angleterre, soit à des compagnies, soit à des particuliers; les établissemens formés en conséquence sur différens points; les guerres soutenues contre les Indiens, les fédérations particulières, etc.

Il est facile de juger que l'ouvrage de M. Ebeling est une espèce d'encyclopédie sur l'Amérique. C'est le résultat des recherches les plus longues et les plus opiniâtres. L'auteur a puisé dans les meilleures sources : il ne s'en est pas tenu aux voyageurs les plus connus, tels que Burnaby, Chastellux, Brissot, Castiglioni, etc. Il a consulté les histoires particulières des divers états, les comptes rendus en différens temps au parlement d'Angleterre, avant la révolution, les journaux les plus estimés, etc.

Outre les quatre états connus sous le nom de Nouvelle-Angleterre, M. Ebeling a donné dans son second volume, la géographie et l'histoire de l'état de Newyork, et de la province de Vermond, qui forme le quatorzième état depuis sa réunion aux

treize premiers, en 1782. Il paroît que le projet de M. Ebeling est d'appliquer son plan et sa méthode à chaque état en particulier, de manière que, lorsque son ouvrage sera achevé, aucune partie de l'Europe ne sera mieux connue que le moindre état de la république américaine.

Rien ne seroit donc plus important qu'une bonne traduction de cet ouvrage : nous apprenons qu'on se propose d'en publier une en français ; cette traduction aura encore plus de mérite que l'ouvrage original, puisque l'auteur qui a donné les deux premiers volumes il y a trois ans, qui a reçu et qui reçoit encore chaque jour des renseignements très-précieux, les communique au traducteur, l'aide dans le choix qu'il doit en faire, et le met ainsi à même de donner à son travail toute la perfection dont il est susceptible (1).

(1) Cette traduction paroîtra à Hambourg, chez P. F. Fauche, libraire ; et à Paris, chez H. J. Jansen et compagnie, imprimeurs-libraires, Cloître-Germain-l'Auxerrois.

VOYAGES.

VOYAGES.

Voyages de C. P. Thunberg au Japon, par le cap de Bonne-Espérance, les isles de la Sonde, etc., traduits, rédigés et augmentés de notes considérables, sur la religion, le gouvernement, le commerce, l'industrie et les langues de ces différentes contrées, particulièrement sur le Javan et le Malai; par Louis Langlès, conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque nationale, et professeur de Persan, de Tatar-Mantchou, etc., à la même bibliothèque, et revus, quant à la partie d'Histoire naturelle, par J. B. Lamarck, professeur d'Entomologie et d'Helmentologie, au Muséum national d'Histoire naturelle, avec des planches; 2 vol. in-4°. et 4 vol. in-8°. A Paris, chez Obré, rue Traversière, n°. 847.

De tous les royaumes de l'Asie, le Japon est toujours le moins connu; Chardin Struys et Tavernier n'ont donné sur ce pays que quelques notices imparfaites; Kempfer est le seul qui nous ait transmis sur ce peuple si singulier des détails variés, circonstanciés et étendus: mais depuis Kempfer, le Japon doit avoir éprouvé beaucoup de change-

mens ; d'ailleurs, les sciences n'étoient pas de son temps à la hauteur où elles sont parvenues ; il étoit donc nécessaire que ce pays fût visité par un savant qui réunît divers genres de connoissances ; et personne n'étoit plus en état de tirer parti d'un pareil voyage que C. P. Thunberg, un des plus célèbres disciples du grand Linnéus, et l'on peut même dire son successeur dans l'université d'Upsal.

Le voyage de M. Thunberg, traduit en allemand, et presque dans toutes les langues, n'étoit connu en français que par la notice que Remi Willemet fit imprimer en 1786, dans les mélanges de littératures étrangères, rédigés par A. L. Millin, sur la Flore japonoise et sur son auteur.

Les hommes qui aiment l'instruction, désiroient depuis long-temps une traduction française de ce célèbre voyage. M. Gruvelle a rempli l'année dernière une partie de cette attente, en publiant un extrait du voyage de Thunberg, traduit en partie de l'extrait composé en allemand, par Forster, avec plusieurs morceaux choisis dans l'ouvrage même; cet extrait se vend chez Fuchs, rue des Mathurins.

La traduction complette du voyage étoit d'autant plus attendue que cet extrait avoit donné un grand désir de connoître l'ouvrage entier : les savans auxquels nous la devons, sont trop connus pour douter du mérite des observations dont ils l'ont enrichies.

La traduction et la rédaction sont dues au citoyen Langlès, conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque nationale ; il s'est permis non pas des changemens dans l'ouvrage, mais de

ranger quelquefois les articles dans un ordre plus méthodique, afin d'éviter les répétitions.

Il rend compte du système qu'il a suivi pour cette rédaction dans une courte préface, à la suite de laquelle on trouve celle de l'auteur; il y donne un aperçu de ses observations dans les trois règnes de la nature.

Le volume est précédé d'un portrait de M. Charles Thunberg, décoré de l'ordre de Vasa et entouré des deux plantes dont le genre porte son nom, *La Thunbergia Javanica et la Thunbergia Capensis*; la préface de M. Thunberg est terminée par une liste des sociétés littéraires dont il est membre ou associé, et par un catalogue des dissertations nombreuses qu'il a composées.

La vignette du premier volume représente la vue du Cap.

Le professeur Thunberg rend compte de ses premières études et de son voyage en Hollande; il y obtient l'amitié du célèbre Burman, qui, charmé des connoissances de ce jeune initié au mystère de la nature, cherche les moyens de contenter ses desirs, en lui procurant l'occasion d'un voyage dans l'Inde.

M. Thunberg se rend à Paris pour y suivre le cours de médecine et de chirurgie; il fait un grand éloge de la manière dont ces connoissances étoient enseignées alors; ces détails sont les plus importans de ceux qu'il donne sur la France, et principalement sur Paris, et peuvent servir à l'Histoire littéraire de la médecine française à cette époque.

M. Thunberg, sans laisser échapper aucune occasion de visiter les savans et les cabinets, retourne en Hollande également par mer. Arrivé à Amsterdam, il y apprend que ses vœux vont être satisfaits; que de riches Hollandais ont fait des fonds pour l'envoyer dans l'Inde, en lui imposant seulement l'obligation de recueillir au Japon, pour le jardin botanique d'Amsterdam et pour leurs jardins particuliers, des semences de toutes sortes de plantes en général, et spécialement, pour être transplantés, des pieds d'arbres et d'arbrisseaux qui puissent supporter l'intempérie de nos climats, et subsister l'hiver en pleine terre.

M. Thunberg a consigné dans la dédicace de sa *flora japonica*, et sûrement aussi dans son voyage, le nom de ces amis des sciences et de l'humanité. Il est étonnant que le C. Langlès ne les ait pas fait connoître : ces hommes bienfaisans sont MM. Vry Temmink, consul d'Amsterdam et commissaire du jardin de médicine; Van der Poll, aussi consul; Jean van der Dentz et David ten Hoven, tous deux sénateurs.

L'intelligence de la langue hollandaise devenant absolument nécessaire à M. Thunberg, il ne négligea rien pour l'acquérir; il résolut aussi de passer deux années au cap de Bonne-Espérance avant de partir pour le Japon.

M. Thunberg s'embarque le 30 décembre 1771; il décrit les événemens de la traversée, et s'attache surtout aux détails relatifs aux maladies des gens de mer.

Il arrive au Cap le 9 avril. Là commencent les détails relatifs à son séjour au Cap et à ses différentes incursions dans l'intérieur des terres jusqu'au 7 septembre 1772 : il sème ses récits d'observations curieuses sur la zoologie, la botanique, l'économie rurale, l'état politique, les mœurs et les usages des habitans.

Le Cap est aujourd'hui assez connu par les voyages des savans qui, depuis Kolbe et Hop, ont entrepris de le visiter. Ces savans sont Sparman, Gordon, Masson et Levaillant. Ce que M. Thunberg ajoute à leur récit ne peut qu'être infiniment utile pour les progrès de l'Histoire naturelle : ils sont si multipliés, que je suis forcé de renvoyer à l'ouvrage même. J'en extrairai seulement quelques-uns.

La ville du cap est entourée de murs assez solides pour pouvoir résister contre l'attaque que les naturels du pays pourroient entreprendre. Les maisons y sont toutes bâties en briques, blanchies en dehors, ordinairement d'un ou de deux étages, rarement plus hautes : les toits en sont plats, avec un chaperon peu élevé, couverts d'une espèce de graminée ou de roseau (*restio tectorum*), qui a été décrit, pour la première fois, par Linnéus fils, dans le supplément au système végétal. Le professeur Thunberg a aussi donné une monographie sur les *restio*, nouveau genre de graminées. Les ouragans, qui sont très-fréquens dans cette pointe de l'Afrique, et qui y causent souvent des dégâts considérables, ne permettent pas l'emploi des tuiles pour en couvrir les toits, ni de donner aux maisons une élévation plus considérable. La maison du

gouverneur, et celle qui sert de magasin à la compagnie, sont peut-être les deux seules à trois étages.

La ville a trois places publiques : sur l'une se trouve l'église réformée : c'est la seule ; elle est grande et belle ; deux pasteurs calvinistes la desservent. La maison de-ville est bâtie sur la seconde de ces places, aussi grande que la première. La troisième place sert de marché pour les gens de la campagne, qui y vendent leurs denrées ; sur la même place on a construit un corps-de-garde, principalement destiné pour surveiller les incendies.

Pour mieux défendre la ville du côté de la mer, on vient d'établir plusieurs nouvelles batteries sur le bord même de la mer. La citadelle, qui devroit remplir ce but, fut construite à une époque où il falloit principalement chercher à défendre la ville, du côté de la terre, contre les aggressions que les Hottentots auroient pu tenter. Mais, comme par la suite on s'est apperçu que les canons de la citadelle ne battoient pas suffisamment la rade, on a eu recours aux nouvelles batteries depuis la guerre de l'Amérique, où l'on craignit au Cap, l'arrivée d'une escadre française : ces batteries, au nombre de quatre, sont dans un très-bon état de défense, et peuvent en imposer à une flotte formidable.

On voit aux environs de la ville, un grand nombre de vergers et de beaux jardins potagers, dont la végétation se trouve dans le meilleur état possible : l'eau que l'on emploie pour arroser ceux qui se trouvent hors de la ville, est conduite dans de petites rigoles qui descendent des montagnes voisines. Parmi ces

jardins, celui qui appartient à la compagnie hollandoise se distingue particulièrement : ce jardin, qui sert de promenade publique, est ouvert à tout le monde ; il forme 44 quarrés, entourés d'une haie faite avec des chênes et des lauriers de plusieurs aunes de haut. La ménagerie de la compagnie est située au bout de ce jardin ; elle est toujours riche en animaux curieux.

Les potagers du Cap fournissent aux vaisseaux qui y relâchent après des voyages souvent longs et pénibles, les végétaux dont ils ont besoin pour se rafraîchir. Un grand nombre de plantes potagères que l'on cultive au Cap, dégénèrent avec le temps : pour les avoir toujours dans la plus grande perfection possible, les habitans ont soin de renouveler souvent leurs graines, qu'ils font ordinairement venir de Hollande. Les choux-fleurs sont exempts de cette dégénération ; ils surpassent, en qualité et en grosseur, ceux de l'Europe, et les Hollandais tirent du Cap la plus belle graine, qu'ils vendent assez chère aux jardiniers d'Europe. Les pommes, poires, et autres fruits, paroissent acquérir au Cap plus de grosseur qu'en Europe ; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils y soient d'un aussi bon goût et d'un parfum aussi exquis que dans leur pays natal ; ils ont, d'ailleurs, le défaut de ne point être de garde. Il en est de même des pêches, qui, au Cap, n'acquièrent jamais le même degré de perfection que dans les contrées méridionales de l'Europe : on est ici dans l'usage de les sécher, soit avec ou sans le noyau, de la même manière que l'on fait en Europe avec les prunes et les poires.

Plusieurs espèces d'arbres d'Europe apportés au Cap, le chêne, le peuplier noir, etc. se dépouillent de leurs feuillages comme dans leur pays natal, tandis que les arbres indigènes conservent leur verdure toute l'année. Les Hollandais ont essayé plusieurs fois de naturaliser le tilleul au Cap, mais cela n'a jamais réussi; il paroît que les ouragans, qui y sont si fréquens, s'opposent à l'accroissement de cet arbre: les noisetier, les groseillers, cerisiers, et autres arbres analogues n'y prospèrent pas non plus; ils dégénèrent en peu d'années, et ne produisent des fruits que très-rarement.

Le myrthe que l'on a introduit au Cap y atteint la hauteur d'un arbre, mais il ne pousse pas de rameaux, et son tronc n'est jamais bien droit et d'une épaisseur un peu considérable: on l'emploie cependant pour la formation des haies et clôtures, entremêlées d'autres arbres; il convient assez bien à cet usage, son bois étant flexible, et cédant facilement aux vents sans casser.

L'hiver du Cap finit aux deux moisaoût et septembre: le froid y est alors assez sensible, sur-tout matin et soir; il tombe ordinairement beaucoup de pluie, ou bien il souffle un vent qui est d'autant plus pénétrant, qu'on y est moins chaudement habillé qu'en Europe.

Les officiers des bâtimens étrangers qui viennent d'Europe relâcher au Cap, font ordinairement un commerce très-lucratif avec différentes marchandises: le vin, la bière, le tabac, toutes sortes de choses, des habits, des souliers, du verre, et

différens meubles, sont les articles qu'ils y vendent avec le plus de profit. Plusieurs espèces de comestibles, comme jambons, viandes salées, saucissons, langues fumées, harengs, morue, saumon, sont encore d'un bon débit.

Le professeur Thunberg séjourna au Cap l'espace de trois ans; et, pendant ce temps, il a fait plusieurs excursions dans l'intérieur du pays.

Pendant une de ses excursions, M. Thunberg longea « une montagne nommée *Slangen-Kap*, qui » peut passer pour une des plus singulières de son es- » pèce. Isolée des autres montagnes voisines, elle res- » semble à un amas de rochers, et n'est pas très-haute. » D'un côté, c'est une fente ou cavité large et profonde, » d'autant plus digne d'attention qu'elle sert de re- » traite à tous les serpens des environs; ils viennent y » chercher la tranquillité pendant tout le temps que » dure leur engourdissement. Aux approches de l'été, » dès que les chaleurs commencent à se faire sentir, » on voit différentes espèces de serpens, roulés en- » semble en anneaux très-volumineux, sortir de cet » antre pour se répandre dans la campagne, et cher- » cher dans leurs asyles favoris, une nourriture ca- » pable de réparer les pertes qu'ils ont faites pendant » l'hiver ».

Des bords de la rivière *Hartelbeest*, où cette montagne est située, Thunberg gagna *Swellendam*, résidence d'un sous-gouverneur, et repartit presque aussitôt pour le pays d'*Attaquat hal*. Chemin faisant, il apprit à connoître les différentes sortes de bois qui

produit cette partie de l'Afrique, et nota sur ses tablettes la singularité suivante :

« Les villageois ont une plaisante manière de délivrer leurs volailles de la vermine. Les poulalliers » sont construits en terre glaise, de la forme et à peu » près de la dimension d'un grand four. Quand leurs » volailles sont trop tourmentées par la vermine, il » ne s'agit que d'allumer un peu de paille dans le » poulaltier pour le nétoyer.

» On parloit encore ici beaucoup, dit-il un peu plus » loin, d'un Hottentot mort déjà depuis quelques années, et qui avoit vécu douze à treize ans après » avoir perdu la mâchoire inférieure, d'un coup de » corne de buffle sauvage. Cette effroyable blessure ne » l'avoit pas empêché de se venger en tuant son adversaire. Il ne pouvoit plus parler ; mais il mangeoit et suppléoit à la mastification, en broyant ses » alimens entre deux pierres, qui formoient le mortier » des Hottentots ; il les fourroit dans son gosier avec » ses doigts. Il étoit même parvenu à fumer du tabac, » en le soutenant avec la main ».

Le passage suivant donnera une légère idée des périls auxquels Thunberg étoit sans cesse exposé dans ces campagnes à demi-sauvages :

« Arrivés dans l'après-midi, auprès de la rivière de » *Kouhoma*, et en ayant déjà passé un bras à gué ; » nous nous disposions à traverser un petit bois » touffu. . . . Mais à peine y fûmes-nous entrés que » mes deux compagnons apperçurent un énorme et » vieux buffle mâle, seul au milieu d'une place de » quelques aunes en carré, absolument découverte,

» et où il n'y avoit ni arbre ni buisson. Le jardinier
» *Auge* s'avançoit de son côté ; l'animal le voit et
» s'élance vers lui en poussant des beuglemens hor-
» ribles. Notre homme a encore la présence d'esprit
» de se jeter, avec son cheval, derrière un arbre, pour
» se soustraire à l'attaque impétueuse du buffle, qui
» fond alors sur le cheval du sergent, le renverse les
» quatre fers en l'air, et lui fait sortir les entrailles
» hors du corps. L'animal ne survécut pas une demi-
» heure. Le jardinier et le sergent cherchèrent leur
» salut en grimpant sur le premier arbre.

» Après cette expédition, le buffle enfila le chemin
» par où nous étions venus, et j'étois encore engagé
» parmi les branches entrelacées les unes dans les
» autres, et qui faisoient assez de bruit en frappant
» sur les selles de nos chevaux et sur le bagage, pour
» m'empêcher d'entendre ce qui venoit de se passer à
» quatre pas de moi ; et comme il m'arrivoit souvent
» de m'arrêter pour cueillir des plantes que j'empor-
» tois dans mon mouchoir, je me tenois volontiers
» derrière les autres, de peur de gêner la marche.

» Le sergent avoit pris deux chevaux pour faire le
» voyage. L'un étoit déjà expédié, et l'autre se trou-
» voit précisément sur le chemin que le buffle prenoit
» pour sortir du bois. Il l'apperçut, et devenu plus
» furieux qu'auparavant, il l'abattit d'un coup de
» corne dans le poitrail. Le corps et les jambes furent
» brisés ; la selle même fut percée ; l'animal expira en
» tombant. J'arrivai précisément à l'instant où le
» buffle venoit de le traverser. Le passage étoit si
» étroit, qu'il n'y avoit pas moyen de tourner bride.

» J'abandonnai donc mon cheval, et je montai sur » un assez grand arbre. Le buffle poursuivit la route » que nous comptions prendre nous-mêmes ».

» Du haut de mon arbre, je voyois un de nos » chevaux mort, un autre qui remuoit inutilement » les jambes pour se relever, et les deux autres, ef- » frayés et tremblans, ne pouvant se débattre de l'en- » droit où ils étoient engagés; mais je ne voyois » ni n'entendois aucun de mes compagnons de » voyage». Persuadé qu'ils avoient été victimes de la » première furie du buffle, je me mis à les cher- » cher pour voir si je pourrois leur être encore de » quelques secours; mais ne découvrant aucune in- » dice sur le champ de bataille, je pris le parti de » les appeler, et ne tardai pas à les appercevoir transis » de peur et cramponnés comme deux chats au tronc » d'un arbre, avec leurs fusils chargés derrière leur » dos, et ne pouvant proférer une seule parole ».

Thunberg se hasarda deux fois dans l'intérieur de l'Afrique, en parcourant des endroits presque inhabités, et en s'écartant toujours des chemins les plus courts et les plus battus. Il y rencontra diverses peuplades de Hottentots, plus hideux, plus misérables encore que ceux du Cap, tels, par exemple, que les Boschmans, fléau perpétuel des colons Hollandais, et qui ne subsistent, en quelque sorte, que de pillage; du reste « ils endurent la faim très- » paisiblement : ils se contentent de se serrer le » ventre jusqu'à ce que leur nombril touche, pour » ainsi dire, à l'épine du dos. Mais ils se dédom- » magent bien quand leurs provisions le leur per-

» mettent ; enfin leur estomac est d'une complaisance » peu commune et d'une élasticité très-commode pour » le genre de vie qu'ils mènent ».

» La Caffrerie renferme un peuple moins abruti ; » les hommes y sont d'une plus haute taille, mieux » faits, plus hardis et plus courageux que les Hot- » tentots, plus adroits à manier le zagaie. Ils por- » tent à chaque bras des anneaux d'ivoire assez » larges. Possesseurs de troupeaux immenses, ils les » défigurent d'une étrange manière, tantôt en leur » découpant la peau du col qui pend en longues » lanières, tantôt en forçant leurs cornes de prendre » les formes les plus bizarres ».

» Leurs danses ont un genre de beauté singulière. » Deux et même plus se mettent sur le côté ou sur » le dos, et se balancent sur les doigts des pieds en » frappant aussi les talons, et remuant en même-temps » tous les membres en mesure ; tous leurs muscles, » particulièrement les yeux, le front, la bouche, » le menton, toute la tête et le col sont en action. » La musique est un chant grasseyant et grossier, » entremêlé de temps en temps d'un sifflement qu'ils » poussent en retirant les levres et laissant voir leurs » dents. Les femmes courent autour des danseurs en » sautant, suivant la même mesure et en agitant la » tête et les autres membres ».

Pendant ses divers séjours au Cap, Thunberg eut de fréquentes occasions d'y étudier le gouvernement et les hommes. Le premier est une sorte de despotisme militaire ; les hommes, depuis le gouverneur jus-

qu'au moindre habitant, sont livrés sans réserve au soin d'acquérir des richesses ou d'augmenter celles qu'ils possèdent. Là, tout cède en apparence aux intérêts de la compagnie des Indes, qui dans le fond sont journellement sacrifiés à la cupidité de ses facteurs.

La philanthropie n'est pourtant pas tout-à-fait étrangère à cette extrémité du monde : mais outre qu'elle y semble une espèce de phénomène dont personne n'a d'idée, peu s'en faut qu'elle n'expose au dernier supplice ceux qui écoutent ses généreuses inspirations. Thunberg en rapporte un exemple qui mérite d'être cité.

Il vient de décrire le naufrage d'un vaisseau de la compagnie des Indes. » Immédiatement après, » ajoute-t-il, dès la pointe jour, on prit les plus sages » mesures pour sauver les marchandises apparte- » nantes à la compagnie; mais je ne remarquai pas » qu'on se fût seulement occupé des hommes. Trente » soldats de la citadelle, commandés par un jeune » lieutenant, eurent ordre de se rendre au lieu du » naufrage, et de bien veiller à ce qu'il ne se commît » aucun vol. On dressa, en même-temps, une po- » tence avec un placard qui menaçoit de la corde, » sans aucune forme de procès, tous ceux qui ap- » procheroient. Ainsi, les bourgeois compatissans » qui étoient venus de la ville exprès pour donner » quelques secours aux malheureux, furent obligés » de retourner sur leurs pas, après avoir été té- » moins, ainsi que moi, de l'extrême dureté et de » l'insouciance de plusieurs chefs, qui ne paroissoient

» pas même s'apercevoir qu'il y avoit sur le navire
» des hommes affoiblis par la faim, la soif, la fatigue,
» et plus encore par le désespoir.... Un vieillard eu-
» ropéen, nommé Woltemad, chargé du soin des
» animaux vivans de la ménagerie, avoit un fils
» caporal dans la garnison de la citadelle, et qui
» fut un des premiers commandés pour aller à
» *Pardon-Fytand*, où l'on devoit poser la garde
» pour la sûreté des marchandises qui seroient re-
» tirées du naufrage. Ce digne père emprunte un
» cheval, et va de grand matin porter une bou-
» teille de vin et un pain à son fils, qui avoit un pres-
» sant besoin de ce restaurant; il étoit de si bonne
» heure, qu'on n'avoit pas encore dressé la fatale
» potence, et placardé les horribles affiches qui en
» indiquoient la coupable destination. Tandis que ce
» vieillard s'entretenoit avec son fils, il entendit les
» cris des malheureux qui se lamentoient sur le navire
» échoué. Plein de confiance dans son cheval, qui
» nageoit en effet fort bien, il s'avance jusqu'au bâ-
» timent, en ramène deux personnes. Enhardi par
» ce premier succès, il répète six fois ce dangereux
» voyage, et sauve ainsi quatorze hommes. Son che-
» val lui parut si épuisé qu'il ne croyoit pas devoir re-
» tourner. Cependant, ému par les cris et les prières
» de ceux qui restoient, il s'élance encore au milieu
» des flots, et ce dernier acte de générosité lui coûta
» la vie. Son cheval environné de tous côtés, saisi par
» la queue, par la bride, succomba sous le nom-
» bre et le poids, et tous furent noyés.... Courageaux
» et trop obscure Woltemad, puisse le souvenir de

» ton héroïsme, transmis d'âge en âge, apprendre à » la postérité la plus reculée, qu'il a existé dans ces » contrées lointaines un européen digne du nom » d'homme » !

Le 2 mars 1775, Thunberg s'embarqua sur un vaisseau qui faisoit voile pour Batavia. Cette ville, centre du commerce des hollandais dans ces parages, est située dans l'isle de Java; l'on n'y trouve ni cafés, ni marchands de vin. Les bourgeois n'ont pas la permission de loger ou d'avoir chez eux en pension des étrangers qui paient. Un seul aubergiste a exclusivement ce privilège. Les rues ne sont point pavées, parce que les pierres, échauffées par les rayons du soleil, incommoderoient les esclaves qui vont pieds nuds, et les chevaux qui ne sont point ferrés. La ville possède une imprimerie, d'où il est sorti de bons ouvrages, une bibliothèque nombreuse et un bel observatoire; mais ce dernier édifice est abandonné depuis la mort du savant qui l'a fait construire. Une chaleur accablante interdit toute espèce d'occupation, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Le reste du temps et sur-tout la nuit, l'on est en butte aux persécutions et au piqueures des mosquites. La chaleur continuelle, les brouillards qui séjournent dans l'athmosphère, la puanteur qui s'exhale des ordures que l'on jette dans la rivière, le mauvais régime diététique rendent ce climat très-insalubre; aussi Batavia est-il surnommé *le tombeau des européens*. La Malaie est la langue généralement usitée parmi les indigènes, qui forment une partie considérable de sa population. Cependant les Javans ont une

langue

langue particulière. Thunberg donne un vocabulaire Malai, et comme il n'entre dans aucun détail sur la langue javane, le citoyen Langlès y supplée par des observations et un vocabulaire très-important.

Les Javans sont de couleur jaune ; ils ont les yeux noirs et peu enfoncés, le nez petit et écrasé, les cheveux longs et noirs. Ils n'emmaillottent jamais leurs enfans. Leur arme principal est le *kris*, espèce de couteau de chasse que les hommes de tout rang portent attaché à un ceinturon sur la hanche droite, et les hommes du peuple, derrière eux sur leurs reins. Moins inventifs, moins subtils que les peuples de l'Europe, les Javans n'ont, pour ainsi dire, qu'une superficie d'intelligence et de réflexions. Ils sont en général lourds, indolens et superstitieux. Le bambou et le jonc leur fournissent presque tous les objets de leurs besoins, qui sont très-bornés, ainsi que leurs progrès dans les arts. Ils ont trois ou quatre roitelets, qui se traitent d'empereurs et de sultans, et se qualifient à plaisir de *princes des princes*, de *soutiens du monde*, de *lieutenans de Dieu*, etc. Ces potentats, les grands qui forment leur cour, ceux sur qui ils se reposent des fatigues du gouvernement, sont, comme on s'en doute bien, subordonnés à la compagnie hollandaise. De sages précautions, un grand appareil de forces militaires, et des fortifications en bon état retiennent dans sa dépendance et les maîtres et les sujets, et tout le commerce extérieur.

De tous les étrangers établis à Java, les Chinois sont

les plus nombreux, les plus industrieux et les plus infatigables. Ils y conservent les mœurs, les usages et le caractère de leur nation : jardiniers, commerçans, fermiers publics, ils exercent toute sorte de professions et savent se rendre si utiles qu'on ne sauroit se passer d'eux.

M. Thunberg avoit quitté à regret le Cap, où il laissoit tant d'amis ; comme son principal but étoit le voyage du Japon, il ne séjourna pas aussi long-temps à Batavia qu'au Cap, mais il eut l'occasion d'y faire plusieurs observations importantes sur le climat, sur sa population et sur l'état des sciences, etc.

Il donne quelques détails très-curieux sur le Malai, avec un vocabulaire des mots de cette langue et quelques dialogues à l'usage des voyageurs. Ici le citoyen Langlès a joint quelques additions curieuses et importantes ; il donne des instructions plus étendues sur la langue des Malais, sur leur poésie, sur les ouvrages dans lesquels on peut l'apprendre, et un vocabulaire de quelques mots Javans pour le comparer avec celui des mots malais.

M. Thunberg termine ce qu'il a à dire sur l'isle de Java, par des observations botaniques et zoologiques. Le citoyen Langlès y a joint des détails tirés du voyage d'Osbeck en Chine.

Il part de Batavia le 20 juin 1775, malgré tous les efforts qu'on fait pour l'y retenir ; il s'arrache aux sollicitations de l'amitié pour remplir les obligations qu'il a contractées en Europe, et poursuivre ses courses savantes et utiles : le 13 août il arrive à Nangasaki.

Ici commence la seconde partie du voyage de M. Thunberg, celle qui traite de son séjour au Japon.

Dès qu'on aperçut le vaisseau, on alluma des feux à tous les postes de Nagasaki, et bientôt on fit une revue scrupuleuse de l'équipage. Les Japonais prirent de grandes précautions pour empêcher de passer de la contrebande; mais le capitaine sut d'abord les éluder. Il prit un habit de soie bleue, galonné en argent, très-vaste, et muni, sur le devant, d'un énorme coussin: il étoit destiné à passer la contrebande. Ce capitaine faisoit ordinairement trois voyages par jour du vaisseau à la factorerie, et il étoit ordinairement si chargé de marchandises, que pour descendre à terre deux matelots le soutenoient sous les bras: il avoit aussi d'immenses culottes qui ne lui étoient pas moins utiles que son habit. Ces allées et ces venues lui valoient plusieurs milliers de rixdales. Mais des ordres plus rigoureux vinrent déjouer ses projets: il lui fut ordonné qu'il seroit visité comme les autres; qu'il porteroit un habit semblable à ceux des Européens. La populace japonaise étoit étonnée de sa tournure leste et svelte; elle croyoit qu'il étoit de l'essence des capitaines hollandais, d'avoir cette vaste rotondité qu'on leur avoit vue jusqu'alors.

M. Thunberg donne ensuites des détails sur les interprètes japonais et sur le commerce que l'on fait dans ce pays.

Le gouvernement japonois pousse si loin la dé-

fiance ou la crainte, à l'égard des Européens, que, pour leur ôter la tentation d'apprendre la langue du pays, il salarie quarante ou cinquante interprètes, chargés du service des Hollandais à la factorerie et dans leurs opérations commerciales. Plusieurs de ces interprètes parlent assez purement le hollandais ; « mais leur langue diffère tellement de celles de l'Eu- » rope, tant pour la construction que pour les expres- » sions, qu'il leur arrive souvent d'employer les » termes les plus plaisans, et les tournures de phrases » les plus étranges qu'on puisse imaginer ».

Les principaux articles du commerce dont ils facilitent les transactions et qui n'est plus, à beaucoup près, ce qu'il étoit dans les commencemens, sont des porcelaines, des étoffes de soie, des éventails, du riz fin, en échange de camphre brut, d'écailles de tortue, de verreries, de montres, de safran, de thériaque, de miroirs, etc. L'exportation de l'or et de l'argent est prohibée.

Les Hollandais n'ont, au Japon, d'autres concurrens que les Chinois. Quoique très-voisins de cet empire, ceux-ci n'en comprennent pas la langue, et ont autant besoin d'interprètes que les Hollandais. Leur commerce, quoique plus étendu et plus facile, est cependant moins lucratif.

M. Thunberg donne ensuite la description de la ville et du port de Nagasaki, et des moyens qu'il employa pour se procurer la permission d'y faire des excursions. L'histoire de ces excursions, qui nous valent tant de nouvelles découvertes, mérite d'être rapportée en entier.

« Mon premier soin, en débarquant, fut de me lier avec quelques interprètes, et de me concilier » l'amitié des officiers qui fréquentoient notre petite » isle. Mes connoissances en médecine me donnèrent » plus d'une fois l'occasion de leur être utile, ainsi » qu'à leurs parens et leurs amis malades; en outre, » mes manières franches et ouvertes m'attiroient » leur confiance. Je n'étois pas fait pour inspirer de » grandes inquiétudes aux inspecteurs du commerce, » qui voyoient très-bien que toute mon attention se » dirigeoit vers la médecine et la botanique. Je fus » même assez heureux pour découvrir, dans les » plantes sauvages de leur pays, des vertus très-utiles, » et je me prévalus de ces découvertes pour obtenir » une permission qui ne s'accorde jamais à aucun Eu- » ropéen, c'est-à-dire, de parcourir les environs de la » ville de Nagasaki pour y amasser des simples et des » graines. Je réussis d'abord dans une démarche au- » delà de mon espérance; mais le gouverneur ne » tarda pas à révoquer cette permission par un » motif bien plaisant, qui prouve combien nous inspi- » rons ici de méfiance et de crainte. Quand je deman- » dai la permission de botaniser dans la campagne, le » gouverneur, craignant d'introduire quelqu'innova- » tion, chercha dans les journaux japonais si l'on » avoit accordé déjà une pareille permission à un chi- » rurgien européen. Il trouva qu'à une époque assez » reculée, pendant une épidémie très-meurtrière, les » remèdes venant à manquer, un chirurgien holan- » dais avoit eu la permission d'en aller chercher aux » environs de Nagasaki. Tous les scrupules étoient

» donc levés : cependant il examina encore l'affaire
» de plus près, et découvrit que le Hollandais n'étoit
» que chirurgien en second ; et comme on savoit que
» j'étois premier chirurgien, on conclut que je ne
» pouvois jouir du même avantage. Une pareille cir-
» constance est souvent d'une grande importance aux
» yeux des Japonais, qui sont d'une ponctualité in-
» concevable : ils se piquent d'exécuter strictement les
» volontés de leur souverain sans se mêler de les inter-
» préter ou les faire plier aux circonstances. Quant à
» moi, je ne fus pas, à beaucoup près, insensible au
» contrordre qui me fut signifié. Mais loin de me
» décourager, je devins plus pressant que jamais ; je
» tâchai de persuader aux officiers supérieurs qu'il
» n'y avoit presqu'aucune différence entre un chirur-
» gien-major et un chirurgien en second, puisque le
» premier a dû passer par les grades inférieurs, et
» que l'autre a droit d'aspirer à cette place. Des ob-
» servations aussi judicieuses levèrent tous les scru-
» pules du gouverneur, qui me rendit la permission
» précédemment accordée, mais si tard, que je ne
» pus en profiter qu'au mois de février. J'avois, à
» mon grand regret, passé tout l'automne à postuler
» cette misérable révocation. Heureusement que plu-
» sieurs interprètes s'étoient rendus mes élèves en mé-
» decine et en chirurgie ; ils traitoient même des ma-
» lades en ville sous ma direction, et je leur deman-
» dois, pour prix de mes leçons journalières, toutes
» les plantes, fleurs et graines qu'ils pourroient re-
» cueillir sur les collines du voisinage. Je recueillis,
» dans leur conversation, d'excellens renseignemens sur

» le gouvernement du Japon et sur les mœurs des ha-
» bitans. Ils me procurèrent aussi des livres et une
» foule d'objets curieux pour les sciences et pour les
» arts. »

Le 22 février et les jours suivans, les Japonais firent la cérémonie de fouler aux pieds la croix et les images de *Jésus* et de *Marie*. Le récit de M. Thunberg dément « formellement l'assertion aussi fausse
» que ridicule de quelques écrivains qui prétendent
» que les Hollandais ne sont admis au Japon qu'après
» avoir foulé aux pieds les images les plus révérées
» parmi les chrétiens. J'ajouterai qu'on n'exige même
» d'eux aucune formalité capable d'effaroucher la
» conscience la plus timorée. Celle dont je parle n'est
» imposée qu'aux naturels de tous les endroits où le
» christianisme avoit jeté autrefois quelques racines.
» Le gouvernement emploie ce moyen pour s'assurer
» de la complette extirpation de cette religion, et
» éterniser la haine pour les Portugais qui l'ont intro-
» duite. Tous les habitans, excepté le gouverneur et
» ses gens, sont obligés de marcher sur les figures
» dont je viens de parler. On soutient les petits enfans
» sous les bras, de manière que leurs pieds puissent
» au moins y toucher. Des inspecteurs assemblent les
» domiciliés de chaque quartier, les appellent par
» leur nom, et veillent à ce que tout se passe avec
» ordre et décence. Cette cérémonie dure quatre jours
» à Nagasaki; ensuite on porte les images dans les
» environs, pour y remplir les mêmes formalités.
» Quand tout est fini, on les dépose dans un endroit

» pour l'année suivante : elles sont en cuivre, et d'une » demi-aune de proportion ».

M. Thunberg ne manquoit pas aussi de visiter avec attention les herbes que l'on apportoit aux bestiaux trois fois par jour, et il y trouva des plantes très-rares, dignes de figurer dans les herbiers d'Europe : mais ces découvertes lui rendoient la gêne qu'on lui imposoit encore plus pénible.

Ce fut le 7 février qu'il fit ses premières courses dans les environs de Nagasaki, mais toujours accompagné d'un grand nombre de surveillans qu'il falloit régaler, et la dépense se montoit chaque fois à 16 ou 18 rixdales.

Ces excursions ont eu lieu jusqu'au temps où il partit avec l'ambassadeur pour Jedo, le 4 mars 1776.

Près de deux cents Japonais composoient le cortège de cet envoyé; mais il n'avoit avec lui d'autres Européens que son secrétaire et notre voyageur : chacun d'eux étoit porté dans un *norimon*, voiture singulière qu'il est bon de décrire.

« Les *Norimons* sont des espèces de caisses de » carosse, faites de planches très-minces et de cannes » de bambou, avec des fenêtres sur le devant et sur » les deux côtés aux portières. On peut s'y asseoir à » l'aise et même s'y coucher, en pliant un peu les » jambes. L'intérieur est revêtu de belles étoffes de » soie et de velours découpé. Dans le fond est un » matelat de velours avec une couverture de la même » étoffe. On a le dos appuyé sur des traversins et » l'on est assis sur un coussin rond, *percé dans le*

» *milieu*. Sur le devant sont une ou deux tablettes » où l'on peut mettre une écritoire, des livres et » autres objets. On baisse les fenêtres des portières » pour se procurer de l'air, ou bien on les ferme » avec des rideaux et des stores de bambous... L'extérieur de la caisse est vernissé et orné de peinture. » Un bâton passé en travers par-dessus l'impériale, » sert à la porter sur les épaules. Le nombre des » porteurs est proportionné au rang du voyageur. Ils » sont au moins six, et quelquefois plus de douze. » La moitié des porteurs marche à vuide pour relever » les autres. Ils chantent de tems en tems pour s'amuser et soutenir leurs pas en mesure ».

Il nous faudroit beaucoup plus d'espace que nous n'en pouvons donner à cet article, pour rapporter tous les traits curieux du récit de M. Thunberg ; ils sont d'autant plus importans, que d'après ce récit les usages paroissent avoir beaucoup changé depuis Kempfer ; il ne néglige aucun détail de tous ceux qui peuvent donner des connoissances réelles sur l'état actuel du Japon. Je me contenterai de citer la description qu'il fait de la statue de Daibout.

« La statue de Daibout est au milieu ; elle me paroît également propre à inspirer du respect et de l'effroi par sa grandeur vraiment colossale : les épaules touchent les deux pilliers entre lesquels elle est placée, et peuvent avoir quinze à seize aunes suédoises de largeur ; néanmoins elle m'a semblé assez bien proportionnée, et les interprètes m'assurèrent que six hommes pouvoient s'asseoir commodément à la manière japonoise, sur la paume de sa main. Cette statue est

assise elle-même comme les statues indiennes, les jambes croisées sur un piedestal haut d'une brasse; elle a de longues oreilles, les cheveux crépus et longs, le corps couvert d'une draperie, la main droite élevée, la gauche placée sur l'estomac.....

» Je n'étois pas encore revenu de l'étonnement que m'avoit causé la vue de ce colosse, quand nous entrâmes dans un autre temple qui ne le cédoit au précédent ni en grandeur, ni en magnificence. Sa prodigieuse longueur sembloit compenser ce qui lui manquoit en largeur et en hauteur. Il étoit consacré à *Quanvon*; sa statue à trente-six mains, étoit environnée de celles des innombrables dieux et esprits qui lui sont subordonnés. Auprès de lui on voyoit six héros d'une taille gigantesque, mais moins grands que l'idole. Ils sembloient avoir une place particulière; les autres statues étoient disposées sur douze lignes que l'on distinguoit bien aisément par la différence de leur taille. Celles qui remplissoient les deux lignes intérieures les plus voisines du dieu, étoient dorées, et avoient chacune vingt mains. Derrière celles-ci on en voyoit d'autres de grandeur ordinaire et debout, et celles des derniers rangs étoient plus grandes que les premières. Chacune d'elles en portoit de plus petites sur la main et sur la tête, de manière qu'il me fut impossible de les compter; on me dit qu'il y en avoit 33333 ».

Après le récit de cette ambassade, M. Thunberg donne des détails généraux aussi curieux que variés sur le Japon; la suite des observations météorologiques qu'il a faites dans ce pays, auxquelles le

citoyen Langlès a joint des observations du même genre, tirées des mémoires de la société de Batavia. Il trace le portrait des Japonois ; il fait connoître leurs mœurs et leurs usages, et il cite des faits historiques, des anecdotes intéressantes à l'appui des opinions qu'il émet.

Les Japonois ont un nom de famille qui ne change jamais et un nom particulier qu'ils changent plusieurs fois ; celui de l'empereur, pendant sa vie, est un secret d'état, on lui en donne un autre après sa mort.

Les femmes changent plus rarement de nom ; elles prennent ceux des plus belles fleurs.

Le costume japonnois est vraiment national, il est le même pour tous.

Ils se mouchent avec du papier fin à écrire.

C'est par la noirceur de leurs dents que les femmes mariées se distinguent de celles qui ne le sont pas. « Le noir qu'elles emploient est un mélange d'urine, » de limaille de fer et de sakki, qui pue et qui est » très-mordant : il s'attache si fortement sur les dents, » qu'on ne peut l'enlever qu'en se frottant et grattant » les dents pendant plusieurs jours. Il faut en outre » avoir la précaution de couvrir bien soigneusement » ses lèvres et ses gencives, en se servant de cette » drogue corrosive qui rendroit la chair toute bleue. » Certaines filles prennent cet ornement dès qu'elles » ont un amant ou qu'elles sont fiancées ».

Dans la cérémonie de leurs mariages, « ils choisis- » sent, pour recevoir la bénédiction nuptiale, un site

» pittoresque élevé hors l'enceinte des villes ; les jeunes » époux, accompagnés de leurs parens, et tenant un » flambeau à la main, s'avancent vers un autel fait » exprès. Tandis que le prêtre marmotte quelques » prières, la jeune personne, placée à sa droite, » allume un flambeau à une lampe, le fiancé allume » ensuite le sien à celui de son épouse. Après cette » courte cérémonie, les assistans font leur compli- » ment de félicitation. Un homme doit se contenter » d'une femme..... Les femmes jouissent d'une pleine » liberté. Quoique le divorce soit permis, il est rare » qu'on profite de cette permission ».

Les Japonois poussent très-loin le luxe des repas ; leurs femmes ne sont point admises à l'honneur de manger avec eux. Ils n'ont point d'autre pain que du gruau de riz ; ils ne boivent que du thé et de la bierre de sakki.

Ils ont des représentations dramatiques sacrées et profanes ; mais leurs théâtres sont très-inférieurs aux nôtres, et leurs acteurs se livrent à des contorsions ridicules. M. Thunberg ne dit rien de la contexture de leurs pièces.

Les lois, au Japon, sont très-sévères, et les juges inflexibles : la peine de mort est applicable à beaucoup de cas. On coupe la tête dans les prisons ; on crucifie sur la place ; mais les nobles ont le privilége de pouvoir s'ouvrir le ventre eux-mêmes. La police est très-exacte et très-surveillante ; les rues ont toutes des portes qu'on ferme au moindre mouvement séditieux ; les habitans des villes montent la garde en personne crainte du feu ; les sentinelles montent sur les

portes des rues pour voir si il n'y a point quelque preuve d'incendie.

M. Thunberg fait connoître ensuite la nature de leur gouvernement : il entre dans des détails très-circonstanciés sur la langue japonaise, dont il donne une petite grammaire et un vocabulaire assez étendu.

Les courtisannes fourmillent jusques dans les villages, *et jouissent de la protection spéciale du gouvernement.* « Après avoir demeuré plusieurs années dans des maisons de débauche où elles ont été » vendues et élevées dès leur bas-âge, ces prostituées rentrent dans la société sans le moindre déshonneur, et trouvent souvent à se marier d'une » manière très-honnête et très-avantageuse ».

On distingue aisément, par le fard, les femmes mariées de celles qui ne le sont pas; elles se rougissent les lèvres et non les joues; les lèvres deviennent même violettes quand la couche est un peu forte; les femmes se distinguent encore plus des filles par leurs dents noires et luisantes. Elles s'arrachent les sourcils.

Un mari se croit déshonoré par l'infidélité de sa femme, et il se poignarde lui-même s'il en a des preuves.

On brûle les morts de distinction; on enterre les autres. Les enfans viennent, pendant plusieurs années, visiter le tombeau de leurs parens.

M. Thunberg continue ses observations sur les mœurs et les usages; il décrit quelques fêtes; il donne une idée des spectacles, des danses et des jeux au Japon;

et, parlant de l'agriculture, il fait connoître les usages économiques de beaucoup de plantes; mais il renvoie, pour de plus amples informations, à sa *Flora Japonica*, et à ses différentes dissertations botaniques et zoologiques.

Enfin, il ne néglige rien de tout ce qui peut nous instruire de l'état des arts et du commerce dans ce pays singulier.

Les services qu'il avoit rendus aux médecins japonais, la réputation qu'il s'étoit acquise, les amis qu'il s'étoit fait, excitèrent un vif regret quand il voulut quitter le pays; le gouverneur de Nagasaki employa les invitations les plus pressantes, l'autorité même, pour le retenir: mais ce fut en vain. M. Thunberg s'embarqua le 3 décembre 1776, et il mouilla le premier janvier 1777 dans la rade de Batavia.

Il fit encore de nouvelles excursions dans cette île, et elles furent également fructueuses pour les progrès des sciences.

Le 5 juillet il partit pour Ceylan, où il arriva le 20 du même mois; il y demeura jusqu'au mois d'avril de l'année suivante; visita toutes les places du pays, dont il décrit avec soin les productions naturelles, ainsi que les mœurs et les usages. Après une si vaste collection de connoissances et de si précieux matériaux, M. Thunberg devoit désirer de revoir sa patrie; il quitta donc Ceylan et fit voile pour le Cap.

A peine y fut-il arrivé, qu'il y apprit qu'on lui rendoit, en Europe, la justice qui lui étoit due, et qu'il avoit été nommé démonstrateur de botanique à la place du professeur Linnéus, qui lui-même avoit

succédé à son illustre père. Il saisit donc le départ du premier vaisseau ; et le 29 septembre 1778, il entra dans le Texel.

Après avoir revu ses amis d'Hollande, il ne voulut point revenir en Suède sans avoir vu Londres, sans avoir visité les riches collections de M. Banck, et sans avoir reçu des informations de MM. Dr ander, Forsters, etc. M. Banck le reçut avec cette affabilité, cette cordialité qui le caractérisent, et qui rendront son nom à jamais cher et mémorable dans les sciences. Enfin, après avoir encore augmenté le trésor de ses connoissances, M. Thunberg partit pour la Suède, et il revit, le 15 mars 1780, sa patrie, qu'il avoit quittée depuis neuf années.

Ici se termine le recueil des voyages de M. Thunberg; mais le volume est encore enrichi de quelques morceaux curieux, tels que la description et la figure de quelques plantes et de quelques animaux rapportés par M. Thunberg. Cette addition est la moins importante, parce que, comme je l'ai dit, les détails les plus curieux sont consignés dans la *Flora Japonica* et dans les différentes dissertations de M. Thunberg.

Une des additions les plus intéressantes est celle du traité des poids et des mesures et des monnoies, que M. Thunberg avoit publiée séparément en 1779, et qui a été traduite en allemand et en hollandais, avec sept planches.

Peut-être les auteurs auroient-ils dû rendre ces additions plus nombreuses, et donner un extrait des différentes dissertations que M. Thunberg a publiées sur

les objets qu'il a rapportés du Japon. On eût été bien aise de voir réunis les principaux résultats consignés dans ces morceaux épars, et qu'on cherche difficilement dans les collections académiques, qu'il n'est pas toujours aisé de se procurer : cela peut être l'objet d'un supplément que nous engageons les libraires à publier.

Une ample table des matières étoit très-nécessaire à un ouvrage qui contient autant de détails, et c'est une chose qui manque à la plupart de nos ouvrages, et qui en rend l'usage extrêmement difficile. Cette traduction est accompagnée d'une table très-étendue des matières. Nous aurions désiré qu'on en eût joint une des espèces des trois règnes qui sont cités dans l'ouvrage, et sur lesquels il y a quelques observations.

M. Langlès a terminé le dernier volume par une notice alphabétique et raisonnée des ouvrages qu'il a cités : cette notice est très-curieuse, très-bien faite; elle donne la connoissance de plusieurs livres presqu'ignorés, et indique tous ceux dans lesquels on peut trouver des notions sur les contrées que M. Thunberg a parcourues.

Nous ne craignons pas de le répéter : cette traduction est un des ouvrages les plus importans qui aient paru depuis long-temps ; et on doit savoir gré aux libraires qui, pour le publier, se sont adressés à des hommes versés dans les connoissances analogues, et dont les commentaires ont ajouté un nouveau degré d'intérêt à un livre déjà si estimable par lui-même.

A. L. M.

POÉSIE

POÉSIE ITALIENNE.

Eteocle e Polinice poemetto estemporaneo di Francesco Gianni, argomento proposto con metro e rime obbligate. In Siena, dai Torchi Pazzini Carli, 1795, in-8°. — *Etéocle et Polinice, petit poëme improvisé par François Gianni, argument proposé avec des rimes et un mètre obligés.* Sienne, chez Pazzini Carli, 1795, *in*-8°.

Le talent d'improviser semble être une production du sol de l'Italie; il tient à la facilité de se donner un degré d'exhaltation capable d'exciter une foule d'idées et à la langue douce, abondante et flexible, dont les improvisateurs se sont rendus toutes les formes familières.

A l'époque de la renaissance des lettres beaucoup de personnes improvisoient en latin. On peut lire, dans l'Histoire de la poésie italienne, du Quadrio, celle des plus célèbres de ces improvisateurs, et celle des improvisateurs en langue vulgaire: la liste en est très-nombreuse.

On voit, dans cette histoire, que presque tous les improvisateurs sont nés dans la Toscane ou dans l'Etat de Venise; c'est à Véronne, et sur-tout à Sienne, que ce talent s'est perpétué sans interruption. Les femmes ont aussi partagé ce genre de gloire: Quadrio cite avec éloge trois improvisatrices; mais aucune n'est parvenue au degré de réputation de

Corilla, née à Pistoie, et couronnée à Rome comme l'avoit été Pétrarque. Il n'y a point de voyage en Italie où on ne lise quelques détails sur cette improvisatrice.

Le plus célèbre des improvisateurs italiens par l'étendue de son esprit et l'universalité de ses connoissances, a été Bernardin Perferti, né à Sienne en 1680.

François Gianni, déjà connu par plusieurs poëmes extemporanés, a senti son feu poétique se ranimer à la vue du tombeau de ce célèbre Siennois. Une émulation semblable à celle qui anima le Corrège à l'aspect des tableaux de Raphaël s'empara de lui, et il composa deux poëmes extemporanés, celui dont je présente l'analyse, et un autre qui sera bientôt publié.

Cette édition est soignée; elle est précédée d'une dédicace à la marquise *Anna-Pieri-Brignole Sale :* vient une courte préface, puis les noms de ceux qui ont proposé les rimes.

Le poëme est composé d'environ 80 strophes: en tête de chacune est la rime qui a été donnée à l'improvisateur.

Ce petit poëme est, comme tous ceux de ce genre, souvent plus énergique et plus pompeux par les expressions que par les idées : on y trouve cependant souvent de l'élévation, et toujours cet enthousiasme, cet *oestro poetico* qui fait le mérite de ces sortes de compositions.

L'ordonnance de ce petit poëme est sage et bien conçue. Une furie sort de l'enfer, où Œdipe, le cœur plein de remords et d'angoisses, pleure son

crime énorme dans l'éternelle nuit ; elle s'adresse à Etéocle, et excite sa fureur contre son frère ; de là elle vole vers Tydée, qu'elle embrase du même feu, et elle persuade Polynice de combattre Etéocle, qui menace de loin sa patrie. Elle apparoît de même au violent Capanée, qui ne connoît d'autre destin que son bras puissant, puis elle s'enfonce dans le Ténare qui l'a vomie.

Avant de tenter le combat et de livrer l'assaut, Tydée, l'œil furieux et l'olivier à la main, s'adresse à Etéocle ; il lui reproche sa trahison :

— Dechinò del corso l'anno,
E siedi ancor nell'usurpato scanno ?

Deh ! pria che s' offra de'Tebani al guardo
Montagna di cadaveri agghiacciati,
E pria che ruoti Capaneo gagliardo
Il gran brando su i merli soggiogati,
Dal soglio scendi, e non restar più tardo
Infelice bersaglio a tanti armati :
Ve' con quai lumi scintillanti, e truci
Su i bruni scudi lor giurano i Duci.

Etéocle n'est point intimidé de ces terribles menaces ; Tydée, qui entend sa réponse hautaine, jette à terre la branche d'olivier, tire le glaive, et jure que l'aurore ne se levera point sans que les murs de Thèbes ne soient renversés. Mais Etéocle ne se trouble point.

Ma un tirannico cor, che sempre è vile,
Non palpita in usbergo insanguinato,
Ma sol con odio torbido, e servile
Nel velen si confida, et nell'agguato.

Cependant Cynthie se lève environnée des ombres et des songes : Tydée se retire ; il frémit, comme Médée, quand elle déchira son frère Absyrthe :

I labbri morde, e per grand' ira piange,
E furente col piè batte il terreno ;
E al fero gesto annunziator di guerra
Tremar tu senti, e rimbombar la terra.

Il arrive enfin sur le promontoire du Sphinx : plus d'espoir de paix ; l'assaut va se livrer. Le poëte invoque Stace pour lui servir de guide ; tous les chefs se rangent autour de Polynice et de Tydée. On amène un bœuf ; il tombe sous la hache sacrée, et son sang coule sur les sept boucliers.

E tutti in quello e le destre, e le spade
Tinsero a gara, et a un tempo le visiere.

On ne peut disconvenir que cette imitation rend bien foiblement les beaux vers d'Eschyle dans sa tragédie des Sept Chefs devant Thèbes, et que la traduction que Boileau en a donnée dans le traité du Sublime est bien supérieure.

Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables
Epouvantent le ciel de sermens redoutables :
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.

La fureur qui, dans ce moment, s'empare de toute l'armée, me paroît exprimée avec bien plus de verve.

Calar su i volti, e all' infedel Cittade
Drizzar gli sguardi, e le minacce altere:
Un sacro gelo la grand'oste invade,
Treman picche, cimieri, archi, et bandiere:
E il tremendo iterar del giuramento
Udì Tebe, e crollosse in tal momento.

Capanée, le terrible Capanée, s'avance; il menace Jupiter, Bacchus et la cité: à son aspect l'onde de l'Isménus fuit épouvantée; Adraste et Amphiaraus, l'ame remplie de la fureur de Dirce et d'autres chefs, sont sur ses pas.

E qual dell'api il susurrante rombo
Ferve nell'alvear confusamente,
Tal delle grida il bellico rimbombo
Assorda il ciel, che attonito lo sente;
E come Aquile poi cadono a piombo
Sulla preda, che palpita fuggente;
Così ratti piombar sul muro ostile,
Albergo vil di Reguator più vile.

Etéocle ne se contente plus de combattre sur les murs; il descend: aucun sentiment ne peut vaincre son orgueil; l'ambition l'emporte sur tout.

Eteocle sbarra minaccioso i rai
Dagli ardui merli, e ratto alfin discende;
Che l'orgoglio il timor vince d'assai,
E il coniglio al lione emulo rende;
E di madri, e dispose i fiochi lai
Non più l'usurpator feroce intende;
Ma solo ascolta l'abborrevol suono
Dell' eloquenza barbara del Trono.

Il appelle de loin Polynice: la furie reparoît et ex-

cite leur rage. Amphiaraus se présente sur son char ; mais la terre tremble, s'entrouve et l'engloutit.

Enfin, Etéocle et Polynice se rencontrent ; chaque guerrier reste immobile appuyé sur sa lance ; ils s'attaquent : déjà le sang d'Etéocle coule, et la furie le suce pour qu'il se répande plus abondamment. La pâleur de la mort est déjà sur son visage ; mais le monstre pense encore, dans ce moment, à se venger par une trahison : il feint de vouloir demander la paix à son frère, et lui plonge le glaive dans le sein. Polynice tombe en poussant un cri horrible : tous deux se roulent sur l'arène, et expirent en s'imprimant mutuellement des morsures de leurs dents écumeuses.

Le poëte ne s'occupe plus à chanter Capanée, que la foudre de Jupiter ne peut intimider ; Tydée, qui brise avec ses dents le crâne de Ménalippe ; la fin tragique et épouvantable des deux frères, attire seule son attention. Antigone, la sensible Antigone, leur donne la sépulture. Le poëte termine par cette strophe :

Dai cadaveri umor d'ira trasuda,
S'è ver che l'ira in sen de'morti è viva :
Par che d'ambo la bocca si dischiuda
A nuove ingiurie ; eppur di voce è priva.
Scosse l'ali la Furia allor più cruda,
Con cui quel rogo, e la Città copriva,
E alfin d'un soffio inegual violento
L'odiabil polve lor disperse al vento.

Cette analyse suffit pour faire connoître le talent de M. Gianni pour la poésie extemporanée. Ce n'est pas

sans raison qu'on le regarde comme un digne successeur du *Perfetti*.

Ce qui ajoute encore non au mérite réel de ce poëme, mais au mérite de l'avoir fait, c'est que la société étoit assemblée pour entendre un poëme sur l'enlévement de Céphale. On donna à M. Giauni cet autre sujet, qu'il a traité comme nous venons de le voir.

A. L. M.

LITTERATURE.

Lettre critique sur le roman de Clarisse.

Vous avez lu, madame, l'éloge de Richardson, composé par un écrivain éloquent et célèbre, dont il semble que la nature avoit voulu faire un poëte, et qui fut malgré elle un philosophe. Vous trouvez un peu d'exagération dans l'enthousiasme du panégyriste. Née à-là-fois vive et sensible, l'histoire de Clarisse commence par vous causer de l'impatience et de l'ennui, et finit par vous faire éprouver de trop fortes angoisses. Mais vous n'osez faire l'aveu de vos sensations. L'anathême prononcé par Diderot vous fait peur. « C'est une grande malédiction, fait-il dire à » une mère, que de sentir et de penser ainsi : mais si » grande que j'aimerois mieux tout-à-l'heure que ma » fille mourût entre mes bras, que de l'en savoir frappée. Ma fille ! . . . oui, j'y ai pensé, et je ne m'en » dédis pas ».

Vous voulez que mon opinion détermine la vôtre. J'aurai du moins de quoi rassurer la délicatesse timorée de votre goût ; car je puis vous dire que Voltaire ne juge pas le roman de Clarisse autrement que vous. La prolixité des détails le rebuttoit dans les premiers volume. Sa vivacité naturelle en étoit impatientée ; et la lecture des derniers l'affectoit jusqu'à le rendre malade. Cherchons à motiver cette manière de sentir par une critique réfléchie : voici en abrégé les raisons sur lesquelles elle pourroit être fondée.

Je considère ce roman comme divisé en trois parties; la première finit à l'enlèvement de Clarisse; la seconde, lorsqu'elle est en prison ; le reste du roman forme la troisième.

La première partie languit à l'excès : chaque page y est surchargée de détails longs, inutiles, indifférens, et qui se répètent juqu'au dégoût : l'action n'y marche point du tout ; et parmi tant de personnages, mis en scène, je ne sais à qui m'intéresser ; voilà dans un roman le plus grand des défauts, ou il n'y en eût jamais. La persécution des Harlove est d'autant plus horrible, qu'on y voit le père obéir comme un imbécille aux volontés cruelles de son fils. Clarisse est très-coupable, pour une jeune prude qui raisonne à tout propos, qui agit avec poids, et qui n'a point pour excuse une passion qui la subjugue et qui l'entraîne ; elle entretient un commerce clandestin avec un libertin : elle lui donne des rendez-vous secrets. Miss Howe babille au hasard sur la conduite de son amie, loue toutes ses démarches avec une complaisance sans réserve, et ne lui donne pas un bon conseil ;

Lovelace écrit et parle du ton d'un petit maître de garnison. Néanmoins quelques scènes sont bien faites ; celle de l'enlévement sur-tout ne peut être mieux traitée.

Dans la seconde partie, Clarisse est encore très-coupable ; en raisonnant sans cesse, elle ne prend pas le seul parti qu'il y ait à prendre, celui d'épouser Lovelace, et s'il l'eût fallu, de l'y contraindre ; mais il n'étoit pas besoin de contrainte, lui-même s'y est offert plus d'une fois : elle fait la bégueule, la difficile, et puis elle se plaint à sa chère Miss Howe de la froideur avec laquelle il a proposé ce mariage. A la fin de cette seconde partie, les retours de Lovelace éveillent la curiosité, et jettent du mouvement dans l'action ; mais ses mœurs, ses artifices bas révoltent, indignent, dégoûtent ; et Clarisse n'intéresse point encore. Notez que l'on ne conçoit pas comment la famille des Harlove, après l'évasion de leur fille, ne la cherche pas, et n'attaque pas en justice son ravisseur qu'ils haïssent ; on n'entend plus parler d'eux qu'à la fin du roman.

Clarisse une fois jettée en prison devient intéressante, et ne cesse plus de l'être ; sa conduite est noble, ses discours sont simples, sans faste. L'intérêt qu'on prend à elle est d'autant plus pur, que son persécuteur éloigné d'elle, n'interrompt point les douces émotions qui, s'épanchant de son ame céleste, se répandent dans celle du lecteur, sans aucun mélange d'amertume qui les altère : elle n'a près d'elle que Belford, Mᵉ. Smith, Mᵉ. Lovich, personnages sensibles, qui ne semblent placés dans le tableau

que pour en réfléter l'attendrissement sur le lecteur. Le style du traducteur qui, dans les premiers volumes, est si souvent lâche, embarassé de parenthèses, obscur, devient ici clair, facile et touchant. Il pénètre d'une tristesse douce et profonde.

Au surplus, Clarisse est en tout un grand et bel ouvrage. Il faut observer que les défauts du commencement contribuent peut-être au succès de la fin. Si le roman eût été moins long et moins diffus, si on eût vu Clarisse, après les premières imprudences, exposée tout de suite aux insultes de Lovelace, on l'auroit trouvé moins à plaindre.

Je crois le caractère de Lovelace hors de nature: il ne sait ce qu'il veut; il aime Clarisse et veut l'épouser : mais il veut auparavant la déshonorer. Personne n'entendra cela. Son orgueil, dit-il, veut triompher de la résistance de cette jeune prude. Mais son orgueil triomphe-t-il, lorsqu'assoupie par un narcotique, elle est réduite à un état de léthargie où elle ne participe à rien?

Les Anglais cherchent à peindre la nature; ils y réussissent souvent : mais souvent aussi ils l'outrent sans jamais l'embellir; ils l'aiment horrible, sale et basse. Le goût français peut leur servir de reproche et de modèle.

S. A.

MÉLANGES.

Bibliothèque britannique, ou Recueil extrait des ouvrages anglais périodiques et autres, des Mémoires et Transactions des Sociétés et Académies de la Grande-Bretagne, d'Asie et d'Amérique; rédigé à Genève par une Société de Gens de Lettres. — On souscrit à Paris, chez Dupont, libraire, rue de la Loi, n°. 14; Maradan, libraire, rue et cimetière André-des-Arts, n°. 9; Buisson, libraire, rue Haute-Feuille, n°. 20.

Les journaux sont très-multipliés aujourd'hui dans diverses contrées de l'Europe: en France, on ne publie guères que des journaux politiques: le *Magasin encyclopédique* est le seul où toutes les parties des sciences soient traitées avec quelqu'étendue. Nous avons cependant aussi quelques journaux spéciaux; j'appelle ainsi ceux où l'on considère tout ce qui est relatif à un art ou à une science en particulier, tels que le *Journal des Arts*, le *Journal des Mines*, etc.: mais ces entreprises ne peuvent se soutenir qu'avec le secours du gouvernement. En Allemagne et en Angleterre, au contraire, les journaux de cette espèce sont favorablement accueillis et trouvent un très-grand nombre de souscripteurs: il y en a sur toutes les parties des sciences et des lettres.

Mais il y a un genre de journaux qui semble tombé, celui qui, sans s'arrêter à une seule branche de

sciences, embrasse le système des connoissances de tout un pays : telles étoient les *Bibliothèques Italique, Germanique, Anglaise*, etc. MM. Pictet et Maurice, de Genève, viennent de faire renaître heureusement ce genre de littérature, qui a aussi un grand degré d'utilité, et qui a pour nous d'autant plus d'intérêt, que les relations littéraires avec l'Angleterre sont depuis long-temps interrompues.

Le but des auteurs de la Bibliothèque britannique est de rechercher, entre les nombreux et excellens ouvrages anglais non-traduits, de quoi fournir deux fois par mois au public, un numéro de huit à neuf feuilles d'impression, sur les matières qu'embrasse la classification suivante :

Physique générale et particulière dans toutes leurs branches.
Mathématiques pures et mixtes.
Agriculture.
Histoire naturelle, Arts, Métiers.
Histoire civile, politique et littéraire, ancienne et moderne, Mémoires, Antiquités, Médailles.
Morale, Droit naturel, Economie Politique, Commerce, Manufactures.
Voyages, Relations des Pays étrangers.
Ouvrages d'imagination, Théâtre, Littérature anglaise, Romans, Contes, etc.

Les ouvrages périodiques dans lesquels ont puisera sont les suivans :

Monthly Review.
Critical Review.
Annual Register.
New annual Register.

British Critick.
London Magazine.
Analytical Review.
London Medical Journal.
Annals of Agriculture (Young).
Philosophical Transactions.
Transactions of the Society of London.
Idem. . . . . . of Bath.
Id. . . . . . of Manchester.
Id. . . . . . of the Royal Society of Edimburgh.
Id. . . . . . Irish Academy.
Id. . . . . . of the Linnæan Society.
Memoirs of the American Academy of Arts and Sciences.
Proceedings of the African Association.
Europæan Magazine.
Archæologia, or Miscellaneous tracts relating to Antiquities, published by the Society of Antiquaries of London.
Asiatic Researches.

Les extraits et traductions rédigés par cette société et choisis dans ces divers ouvrages, et dans d'autres productions qui paroissent journellement, formeront dans l'année 6 volumes *in*-8°. de cinq à six cents pages. On y ajoutera un septième volume de même format et de même étendue, qui comprendra les événemens politiques de l'année, sur-tout dans leurs rapports avec l'Angleterre; un abrégé des débats du parlement; un tableau des naissances dans la ville de Londres, et des morts classés par le genre des maladies; un état des grains exportés et importés en Angleterre et en Ecosse; les prix les plus hauts et les plus bas des différens fonds publics pour chaque mois; les secours accordés par le parlement; le produit net de toutes les taxes, etc.

Nous devons donner une idée des sources dans lesquelles les auteurs se proposent de puiser les sujets de cette espèce d'Encyclopédie périodique, et indiquer l'importance relative qu'ils donnent à certains objets.

On connoît en Angleterre un ordre de productions littéraires dont rien de ce qui s'imprime en France ne peut donner une idée juste ; ce sont certains journaux publiés depuis un grand nombre d'années par des Sociétés de Savans, et qui ont mérité la réputation et les succès les plus étendus. Ces productions, desquelles ils tireront une partie de leurs matériaux, ne ressemblent que de nom à ces feuilles éphémères qu'on voit naître et mourir en si grand nombre, et que leur nouveauté seule fait lire ; ce sont des ouvrages d'une très-grande étendue, entrepris dans un but utile et sérieux, suivis avec une activité infatigable, travaillés avec tout le soin et le talent que demandent l'importance des matières et la multiplicité des objets.

Les transactions philosophiques de la société royale de Londres, et les registres de toutes les sociétés qui ont pour but l'encouragement des Sciences et des Arts, offrent un riche trésor de connoissances positives, parce que ces sociétés sont distinguées par une émulation active, par un zèle patriotique, par un esprit de sagesse et de suite ; et que la nation pour laquelle elles travaillent n'accorde guère son approbation qu'aux faits et aux résultats solides.

Ils se proposent encore de choisir parmi les mémoires des sociétés Américaines, instituées dans un but analogue, tout ce qui pourra intéresser ou ins-

truire. Enfin, les ouvrages particuliers qui pourront fournir au travail qu'ils projettent, seront extraits dans le même esprit.

Ils chercheront à suivre un ordre qui facilite la réunion des matières analogues; on en donnera une table annuelle, et on aura sur-tout en vue de faire de ce recueil un ouvrage de bibliothèque qui puisse être regardé non-seulement comme un indicateur fidèle des richesses de la littérature Anglaise, mais comme un magasin où ces trésors seront déposés en nature et rangés avec ordre.

L'agriculture seule occupera environ la septième partie de la totalité de l'ouvrage; en cela ils ont un but particulier.

L'Angleterre peut être regardée comme le pays de l'Europe où l'agriculture est le mieux entendue, soit que l'on s'attache à saisir l'ensemble de son système général de culture et ses résultats sous les rapports politiques, soit que l'on ait égard à la masse des connoissances positives qui constituent cette science, soit que l'on considère le capital employé à la culture, et la pratique de la généralité des cultivateurs. Les exemples à tirer de l'agriculture sous l'âpre climat de l'Angleterre, et sur un sol généralement peu fertile, ont l'avantage d'être applicables à tous les pays plus favorisés, tandis que les exemples qu'on tire des prodiges de culture dans les sols féconds, sont d'une utilité beaucoup moindre pour ceux auxquels la nature a refusé une fertilité semblable.

Les principes de la culture anglaise forment un corps de doctrine complet, et leur justesse est appuyée

par les faits les plus convaincans. C'est par son agriculture que l'Angleterre se rend indépendante des évènemens sous le rapport du besoin le plus pressant des Etats, la subsistance du peuple ; et cependant les principes qui fondent cette sécurité, les faits qui la justifient sont peu connus en France, où l'on a reçu de la nécessité, à plus d'une époque, des leçons si fortes, et où tout sembleroit devoir porter l'attention des citoyens sur ces objets.

Ce n'est pas assurément que la science de l'agriculture n'y ait occupé de bons esprits, et que l'on n'ait beaucoup écrit en France sur cette matière ; mais l'imitation raisonnée de la méthode d'un peuple observateur et froid, avancera plus la science en peu d'années, que tous les livres des théoristes à imagination ne pourroient le faire dans un siècle.

Un auteur anglais, célèbre par son génie, par ses travaux, par l'étendue de ses connoissances pratiques en agriculture (1), a fait entrevoir aux Français, qui réfléchissent, combien, sur le beau sol de la France, la culture est encore soumise à des méthodes barbares. Il a rassemblé dans divers ouvrages, et en particulier dans ses *Annales d'agriculture*, tout ce qui lui a paru utile en faits et en principes. Cette source, ainsi que les mémoires des diverses sociétés d'agriculture et les livres éminem-

(1) *Arthur Young*, auteur du Voyage en France en 1789, 90 et 91, et d'un grand nombre d'ouvrages d'Agriculture et d'Arithmétique politique. Il est actuellement à la tête du département d'Agricultur.

ment

ment distingués sur cet art, sont faits pour attirer fortement l'attention.

Lorsque les sujets l'exigeront, ils joindront des planches explicatives. Enfin, ils s'efforceront de soigner chacune des branches de leurs travaux, comme si elle en étoit l'objet unique.

Ils ne renoncent point à parler quelquefois à l'imagination de leurs lecteurs, ni à amuser leurs loisirs; on sait que les romans tiennent une place distinguée dans la littérature anglaise; ils s'attacheront de préférence à occuper leur esprit et à nourrir leurs méditations.

Les lecteurs curieux d'observations météorologiques en trouveront dans ce journal une suite complète, faite dans le climat de Genève, qui offrira un objet d'intérêt nouveau pour les physiciens dans les observations sur l'évaporation de la terre, fournies par un appareil particulier. Elles paroîtront chaque mois.

Le format, les caractères et le papier du journal seront les mêmes que ceux de cette annonce, et le prix de la souscription de l'année, pour les sept volumes, sera de 36 livres de France; ou pour six mois, de 21 livres de France, espèces (2), payables d'avance. On pourra souscrire chez les Libraires sous-nommés, ou directement à Genève, à l'adresse de M. M. A. Pictet, *Professeur de Philosophie*

(2) Pour la France 42 l. et 24 l. espèces, franc de port.

et Membre de la Société royale de Londres ; ou de M. F. G. Maurice, qui sont du nombre des rédacteurs, et à qui toute la correspondance relative au journal devra être adressée, en affranchissant les lettres et l'argent ; et à Paris, aux adresses indiquées ci-dessus.

Deux numéros de cet important journal ont déjà paru ; le premier contient des expériences curieuses de M. Thompson sur la chaleur, dans lesquelles on voit sur-tout pourquoi les fourrures les plus longues, les plus fines et les plus serrées sont aussi les plus chaudes ; on y voit autant de savoir que d'esprit et de talent pour les expériences.

L'article de l'Agriculture contient l'extrait du discours prononcé par le président du département d'Agriculture et le projet d'un rapport général sur les moyens de la perfectionner, où l'on voit qu'il y a en Angleterre au moins 22 millions d'acres ou incultes ou mal cultivées qui pourroient donner une augmentation de 27 schillings ou 33 francs par acre de 1375 toises carrées.

Les recherches sur les devoirs de l'homme dans les différentes classes de la société, par M. Gisborne, sont un ouvrage important de politique et de morale, depuis le roi jusqu'au simple citoyen. Les rédacteurs en citent un grand nombre de passages intéressans, sur-tout pour la France.

L'article de Littérature contient, sous le titre de Henri et Emma, une imitation du comte de *Prior*, écrit il y a plus d'un siècle.

Le cahier finit par des annonces de plusieurs livres nouveaux, des recherches sur l'eau et l'air appliquées aux moulins, sur les couleurs permanentes, sur la culture au semoir; des anecdotes sur de grands personnages français; le Roman des temps gothiques; la comédie intitulée la Roue de fortune; enfin, un tableau du rapport entre les mesures, les poids et les monnoies de France et d'Angleterre, pour servir à l'intelligence de tous les calculs qui se trouveront dans la suite de cet intéressant recueil.

Le second numéro est plus important que le premier; nous reprocherons aux auteurs d'avoir employé, dans celui-là, le poëme de *Prior*, qui est connu par tant d'imitations et de traductions. On trouve dans le second des notices sur les eaux thermales de l'Italie, une description du canal d'Edystone et des détails sur sa construction; une notice des mémoires de la société d'Afrique, de la relation de lord Macartney, etc. etc.

A. L. M.

POÉSIE.

LES JARDINS DE. . . .

IDYLLE.

SALUT, aimables lieux, où la douce sagesse
Présidoit les ébats de la folle amitié,
Où le lys, caressant la fleur de la jeunesse,
Dans ses bruyans plaisirs se mettoit de moitié :
Salut, joli séjour, où, sur des lits de rose
Le myrthe de l'amour se mêloit au laurier;
Où, près de la beauté, le vertueux guerrier
A qui jamais son éclat n'en impose,
Unissoit, sans péril, la molle volupté
Aux charmes de la gloire et de la liberté !
Asyle orné par la nature,
Et qu'avec peu de frais l'art rendit enchanté ;
Modèle d'Elysée, où l'ame libre et pure
Oublieroit volontiers son immortalité,
Rouvrez pour moi les sources du délire !
Des frimats ennemis déclarez-vous vainqueur ;
Rappelez près de vous l'haleine du zéphyre ;
Et, parmi vos parfums, rapportez dans mon cœur
Les plaisirs les plus doux de l'éternel empire.
Graces, jeux, ris, amours, ô vous ! essaims brillans
Qu'unissent à jamais de célestes guirlandes ;
Vous, formés par les Dieux pour enchanter les sens
Et recevoir pour eux les mortelles offrandes,
Je dirige mes pas dans vos états charmans.
Faites-moi voir cet enfant d'Epicure,
Dont l'esprit agréable et la naïveté
L'ont fait dans votre sein qu'ignore l'imposture,

Proclamer hautement le Dieu de la gaité.
Que sa main, conduisant ma timide jeunesse,
Me mène enfin dans votre heureux séjour ;
Qu'elle m'offre la coupe où l'on boit à l'ivresse :
Je lui sacrifierai, si je plais à l'amour.
Dieu charmant, qu'embellit la fidelle innocence,
Dont les plus beaux attraits naissent de la pudeur,
Et dont les feux ne brulent que le cœur,
Que l'amitié forma de sa plus pure essence,
Au pied de tes autels j'implore ton appui.
Parois, aimable Dieu, viens, reçois mon hommage.
Mais que vois-je ?.... l'Amour et Bellone avec lui ?....
Bellone aux traits cruels, aux yeux tout gros de rage ?...
Divinité sanglante ! idole des héros !
Est-ce au sein des plaisirs, qu'excitant ta furie,
Tu veux du monde encor détruire le repos ?
O reine des combats ! suspends ta barbarie,
Et ne nous forces plus à des lauriers nouveaux !
Assez notre valeur captiva la victoire :
Laisses-nous, en vainqueur, soupirer à la paix.
Gémissant sous le poids d'une pénible gloire,
Serons-nous plus heureux après d'autres succès ?
Ah ! bornes tes exploits sur ce fameux rivage,
Où le Rhin enchainé se brise en mugissant !
C'est ici qu'est la paix : tout l'univers l'attend.
Qui peut mieux qu'elle ici couronner notre ouvrage ?
Frivole espoir ! inutile discours !
Le signal est donné pour ouvrir la carrière ;
Bellone a secoué les torches de la guerre :
La cruelle triomphe au milieu des Amours !
En vain de. . . . . , le séjour plein de charmes,
S'efforce encor d'arrêter la valeur :
L'Amour n'a plus d'autels, tout déserte ses armes,
Tout reprend à-la-fois celles de la fureur.
Déjà, près d'Urdingen, la terre se déchire ;
Le Rhin voit, sur ses bords, par mille enfans de Mars

Que la force encourage et que l'ardeur inspire,
S'élever fièrement des énormes remparts,
Et poser dans leurs flancs la foudre qui respire.
Sur les rives d'Arnheim, il n'est plus de vaisseaux :
Jaloux de seconder les enfans de la gloire,
Jusqu'aux pieds d'Essemberg ils remontent les flots :
Tout se dispose enfin pour forcer la victoire.

Adieu donc, ..., lieu rempli de douceurs,
Où l'Amateur me semblait étendre sa puissance ;
J'ai vu ce Dieu fameux céder à la vaillance :
Je cours servir aussi sous ses drapeaux vainqueurs.
Heureux si nos efforts trouvent pour récompense,
Après les plus brillans succès,
Au milieu des lauriers, l'olivier de la Paix !

NOUVELLES LITTERAIRES.

L'INSTITUT NATIONAL des Sciences a terminé la nomination de ses associés républicoles ; celle des associés étrangers est ajournée. Il tiendra sa première séance publique le 15 germinal (4 avril v. s.).

LE Lycée des Arts a tenu une séance publique le 30 ventôse.

Voici quel a été le résultat de ses travaux :

I. Le secrétaire a rendu compte d'une lettre par laquelle, dans une assemblée des cultivateurs et éducateurs du département de l'Isère et de la Drôme,

le Lycée des Arts a été invité à communiquer les détails circonstanciés du procédé de feu *Berthezen*, qu'il a publié pour élever les vers à soie, de manière à faire deux et trois éducations par année, en se procurant des cocons d'une qualité bien supérieure. Les éducations de l'année dernière, faites sous les yeux des commissaires du Lycée, ont été montrés à l'assemblée, et ont excité l'admiration générale.

II. Un membre a rendu compte des secours importans procurés, par le ministre de l'intérieur, à trois manufactures qui étoient prêtes à être anéanties, et dont le Lycée lui avoit représenté la triste situation.

III. Détail de la suite donnée aux travaux satisfaisans de l'artiste *Trehet* sur les mélanges laineux et cotonneux tirés de diverses plantes indigènes qui, jusqu'ici, n'avoient pas été utilisées, et dont les produits sont très-abondans. On s'étoit d'abord refusé à croire, dit le rapporteur, que ces matières pourroient seules être susceptibles d'être filées et mises en œuvre : mais elles ont déjà produit des bas d'une bonne qualité; des *feutres*; un très-bel échantillon de molleton et un chapeau. — Quatre arpens vont être ensemencés pour pouvoir faire les expériences en grand. Le ministre de l'intérieur n'a pas manqué de porter sa vigilance et ses soins paternels sur cet accroissement important de l'industrie nationale.

IV. Rapport du citoyen *Besson*, sur le nouveau succès de l'opération de la tourbe charbonnée par

l'artiste *Thorin*, recommandée il y a déjà dix-huit mois par le Lycée, à l'attention du gouvernement. — Les amateurs ont été invités à venir voir l'expérience qui devroit être faite en grand, pour la 4me. fois, dans son grand appareil, le tridi et quartidi de la première décade de germinal, rue Saint-Pierre, près l'ancienne arquebuse, fauxbourg Saint-Antoine. — Le Lycée lui a décerné une médaille.

V. Médaille décernée au professeur *Blondin* pour ses livres élémentaires, pour l'étude abrégée des langues latine, italienne, française et anglaise.

VI. Couronne décernée à l'artiste *Haupoix*, méchanicien, pour la construction remarquable de son *micromètre*, à l'aide duquel les matrices des assignats ont été divisées. — Sur le rapport de *Pemy*, astronome.

VII. Rapport de Désaudray sur le procédé, en grand, du *filigrame coulé* par l'artiste Michel, horloger-méchanicien, demeurant rue et maison de la Vieille-Monnoie. En rendant toute justice au citoyen Tuget, premier réservateur du filigrame en France, le Lycée a décerné une couronne à *Michel* pour cet important perfectionnement.

VIII. *La Vérité*, conte en vers, par le citoyen *le Monnier*, connu par ses charmantes Fables. — Cette lecture a été vivement applaudie.

IX. Rapport de Désaudray sur les talens de Henri

Rogué, cuivre-tourneur en fer et acier, et sur un trait d'humanité et de courage de cet artiste, à l'âge de quatorze ans (1). — Une médaille lui a été décernée.

Ces travaux ont été entremêlés de divers essais de musique qui ont été vivement applaudis. — Quatre jeunes citoyennes amateurs y ont brillé tour-à-tour : la citoyenne *Mayer*, âgée de dix ans, dans une ariette ; la citoyenne *Lebrun*, dans un concerto de violon ; la citoyenne *Caron*, dans un concerto de piano ; la citoyenne *Pain*, dans un concerto de violoncelle (2).

La citoyenne *Dangeville*, actrice célèbre de l'ancien théâtre français, vient de mourir dans sa quatre-vingt-cinquième année.

---

(1) C'est lui qui s'est précipité dans la Seine, à Rouen, au moment où le citoyen *Perrier*, emporté par le courant, allo't y périr, et qui est venu à bout de le sauver

(2) A peine cette dernière eut-elle fini, que le citoyen *le Monnier*, qui venoit de lire un conte intitulé *la Vérité*, lui adressa ces deux vers :

De vos charmans accords quel est donc le pouvoir ?
Philis, ils m'ont distrait du plaisir de vous voir.

La jeune artiste a répondu sur-le-champ :

Vous me louez ! votre bonté
Parmi les grands maîtres me range !
Craignez de me donner un peu de vanité.
Il est flatteur d'avoir une louange
Du chantre de la Vérité.

On parle beaucoup du PROJET DE PAIX PERPÉTUELLE, *par* EMMANUEL KANT; ouvrage dont le Moniteur a fait mention au numéro 103, le 3 janvier 1796 (vieux style).

On publiera bientôt une traduction française de cet ouvrage chez *Frédéric Nicolovius*, libraire à Koenisberg, en Prusse; et chez *H. J. Jansen* et compagnie, imprimeurs-libraires, cloître Germain-l'Auxerrois, à Paris.

PETER-PAULUS, premier président de la convention Batave, auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et d'économie politique, vient de mourir.

LE célèbre Raynal est mort le 16 ventose à Passy, dans sa 84.e année. Il se promenoit encore à pied dans Paris il n'y a pas quinze jours. Il avoit gagné un rhume, et à la suite un catarre. Il gardoit le lit depuis quelques jours; dans la journée du 16, il s'est levé, comme de coutume; il s'est rasé lui-même et habillé. Vers six heures du soir, il étoit au lit; il a entendu la lecture du journal, a fait quelques observations critiques sur les opérations qu'il annonçoit. A dix heures il n'étoit plus. Le juge de paix de la section des Champs-Elysées n'a pas jugé à propos de l'inhumer, avant de savoir si le gouvernement ne croiroit pas devoir rendre quelques honneurs aux restes du plus éloquent écrivain qui nous restât. Raynal travailloit à une nouvelle édition de son

histoire philosophique. Il s'étoit adressé au directoire pour obtenir, des agens de la république, dans les pays étrangers, des renseignemens dont il avoit besoin sur le commerce actuel des différentes nations, sur les compagnies des Indes, et quelques autres objets relatifs à son ouvrage. Le directoire s'étoit empressé de se rendre à ses vœux, et de demander ces renseignemens à nos ambassadeurs à la Haye, à Copenhague, à Stockolm, en Espagne et en Italie.

On sait que Raynal a laissé parmi ses manuscrits une histoire de la révocation de l'édit de Nantes, en quatre volumes; mais on assure que, sous la tyrannie décemvirale, il avoit brûlé une partie de ses papiers.

Miss Boscaren qui habite la maison de Thomson à Richemond, a fait réparer le banc sur lequel le poëte avoit coutume de s'asseoir dans son jardin, y a placé la table sur laquelle il écrivoit ses vers, et a fait mettre à l'entrée cette inscription:

Here Thomson sung the season and their change.
Ici Thomson chanta le cercle des saisons.

Le docteur Sibthorp, professeur royal de botanique, dans l'université d'Oxford, est mort le 14 février à Bath. On attribue sa mort à l'excès des fatigues qu'il a essuyées dans ses deux voyages en

Grèce, pour l'avancement de la botanique. Il a légué une collection précieuse en herbiers et en livres à la bibliothèque de l'université.

L'auteur des deux intéressantes productions connues sous le titre d'*Evelina* et *Cecilia*, Miss Burney en promet une troisième, qui sera intitulée : *Camilla* ou *Peinture de la jeunesse*. L'ouvrage est proposé par souscription. Il aura 5 vol. in-12, et doit paroître au premier juin ; la souscription est d'une guinée.

Le père de *Miss Burney*, déja connu par une *histoire* de la musique, annonce de son côté des *mémoires sur la vie et les écrits de Métastase*. 3 vol. in-8°., avec le portrait de l'auteur, gravé par *Heath ;* 1 livre sterl. 1 schill. *Robinson Pater-Nosser Row.*

Le citoyen de *Beaufort* vient de mourir à Maestricht ; il étoit membre de la société royale des sciences de Londres, et connu dans la littérature par un ouvrage estimable, intitulé : *la République romaine, ou Plan général de l'ancien gouvernement de Rome* (à la Haye, 1766, 2 vol. in-4°.) et par un autre sur l'*Incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire de Rome.*

M. Develay a envoyé au directoire exécutif un exemplaire de son arithmétique d'Emile ; on a inséré dans les journaux la réponse que le ministre de l'intérieur lui a faite au nom du directoire ; en voici l'extrait :

« Le directoire exécutif a reçu avec satisfaction l'ouvrage de M. Develay, démonstrateur de physique expérimentale, à Lausanne, ayant pour titre : *Arithmétique d'Emile*. Il se plaît à en témoigner sa reconnoissance à l'auteur, qui a parfaitement exposé dans cet ouvrage les avantages du nouveau système des poids et mesures.

Des prétentions aussi modestes que les vôtres, avec des titres aussi recommandables, méritoient bien d'être accueillies par un gouvernement libre, qui chérit les sciences et qui regarde ceux qui les cultivent, quelle que soit leur nation, comme les véritables apôtres de la raison, et les plus fermes appuis de son pouvoir, qui n'est fondé que sur elle. Je me félicite, Monsieur, d'être son interprète auprès de vous, et d'avoir l'occasion de vous assurer de toute mon estime.

Salut et fraternité,

Signé, BENEZECH.

LIVRES DIVERS.

MATHÉMATIQUES.

ENCYCLOPÆDIE der mathematischen Wissenschaften, c'est-à-dire, *Encyclopédie des Sciences mathématiques; seconde édition, enrichie d'une Bibliographie mathématique, par J. J. BUSCH, professeur à Hambourg.* A Hambourg, chez Hoffmann, 1795, *in*-8°.

MINÉRALOGIE.

HISTOIRE du Charbon de terre et de la Tourbe, suivie de la méthode d'épurer ces deux combustibles, et d'en employer avec utilité et avantage les différens produits, par PFEIFFER, *traduit de l'Allemand par H. J.* JANSEN. De l'imprimerie de H. J. Jansen et compagnie, place du Muséum, an IV de la République française : prix, 2 liv. en numéraire.

C'est à M. *Pfeiffer* qu'est due, en Allemagne, la découverte de la méthode d'épurer le charbon de terre et la tourbe. L'histoire de ces deux combustibles, tracée par lui, ne peut donc être que très-favorablement accueillie.

BIOGRAPHIE.

LEBEN, schriften, etc, c'est-à-dire, *la vie, les*

écrits et les mœurs de THOMAS MUNTZER, *chef de la révolte des paysans dans la Thuringe, par* GEORGES-THÉODORE STROBEL, *pasteur à Wohrd.* Nuremberg et Altdorf, chez Monath et Kussler, 1795, *in*-8°.

L'estimable auteur de cet ouvrage, connu par plusieurs autres du même genre, vient de payer le tribut à la nature. — Dès l'année 1527, Melanchton avoit publié une Histoire de ce fameux chef des Anabaptistes et des Enthousiastes : il n'avoit pas trouvé d'historien depuis. *Strobel* a bien rempli la tâche qu'il s'étoit imposée.

LITTÉRATURE GRECQUE.

ANTHOLOGIA GRÆCA, sive poëtarum græcorum Lusus, ex recensione Brunckii; indices et commentarium adjecit Fridericus Jacobs. A Leipsic, chez Dyk, 4 vol. *in*-8°., 1794.

Brunck avoit bien mérité de la littérature grecque par son édition. Les auteurs de la *Bibliotheca critica*, t. 1, p. 2, p. 20—42 (Amst. 1777), avoient bien apprécié son travail. L'édition présente, qui n'est pas encore complète, se recommande à quelques nouveaux titres. On n'en désirera pas moins de voir paroître celle que prépare depuis longues années un savant Français, distingué dans cette branche de la philologie ancienne, le citoyen *Chardon-de-la-Rochette.*

Voyages.

Histoire des premier, second et troisième Voyages autour du monde par Cook, mise à la portée de tout le monde par Berenger, avec figures et une grande mappemonde en deux hémisphères, où sont marquées les découvertes récentes et les routes des trois voyages de Cook, dressée par Hénisson; 3 vol *in*-8°. 2,100 liv. en assignats, et 10 francs en argent, franc de port, par la poste. Chez Dufart, imprimeur-libraire, rue Honoré, n°. 100, près St. Roch. Le prix en argent est invariable; mais celui en assignats n'est garanti que jusqu'à la fin de germinal prochain.

Cette édition n'a pas le luxe de la traduction imprimée chez Pankouke; elle n'est pas accompagnée d'un égal nombre de planches; mais elle est utile à ceux qui ne peuvent consacrer que peu d'argent à la formation de leur bibliothèque, et qui ne recherchent que les faits dans leurs lectures.

Romans.

Henriette et Emma, ou *l'Education de l'Amitié, avec cette épigraphe:*

O charme de la vie! amitié tendre et pure!
Vos droits seront tout-puissans sur mon cœur:
Je ne cherche que vous dans la nature;
Par-tout où vous régnez je trouve le bonheur.

in-12, de 260 pages, jolie impression: prix, 1 l. en numéraire ou en assignats au cours. A Paris, chez le directeur de la Décade, rue Thérèse, numéro 538.

NATIONAL MUSEUM

Le prix de l'abonnement, pour l'étranger, est, franc de port :

de 9 rixdallers en or,
de 36 livres en espèces,
de 20 florins de Hollande,
} pour l'année.

de 5 rixdallers en or,
de 20 livres en espèces,
de 11 florins de Hollande,
} pour 6 mois, ou 12 numéros.

On s'abonne, pour la Suisse,

à Basle, chez J. R. Preisverch ;
à Berne, chez la Société typographique.

Pour les Pays-Bas et Liége,

à Bruxelles, chez Horgnietz.

Pour la Hollande,

à La Haye, chez Van Cleff ;
à Leyde, chez Murray, frères ;
à Amsterdam, chez Changuion.

Pour l'Allemagne,

à Leipsic, chez Voss et Compagnie.

Pour le Nord,

à Hambourg, chez Hoffmann.

Pour l'Italie,

à Livourne, chez Masi et Compagnie.

Pour l'Angleterre,

à Londres, chez Johnson, St.-Paul Curch-Yard.

TABLE

Des articles contenus dans ce numéro.

HISTOIRE NATURELLE.

Sur les rapports entre les êtres naturels par Duchesne, p. 289

Sur le genre Hystricophage, par Geoffroy, 294

PHYSIOLOGIE.

Sur le sixième sens des chauves-souris, par G. Cuvier, 297

CHYMIE.

Sur le schorl rouge, par les citoyens Vauquelin et Heeth, 301

PATHOLOGIE.

Atrophie idiopathique, par Ralé, 307

DIPLOMATIQUE.

Diplomata de Bréquigny, La Porte du Theil, ect. 313

MÉCHANIQUE.

Navigation des fleuves, par Thilorier, 322

BIOGRAPHIE.

Eloge de Desault, par M. A. Petit, 338

ARCHÆOGRAPHIE.

Découverte faite au forum Romanum, par M. le Chevalier de Fredenheim, 344

GÉOGRAPHIE.

Erd Beschreibung und Geschichte von America, ect, 352

VOYAGES.

Voyage de C. P. Thunberg *au Japon*, 369

POESIE ITALIENNE.

Poesie et Politica poemetto estemporaneo di Francesco Gianni, 401

LITTÉRATURE.

Lettre critique sur les roman de Clarisse, 407

MÉLANGES.

Bibliothèque britannique, 411

POÉSIE.

Les Jardins de... Idylle, 420

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Institut national, 422

Lycée des Arts, séance du 30 ventôse, ibid.

Mort de Raynal, 426

Honneur rendu à Thomson, 427

Mort du professeur Sibthorp, ibid.

Mort de Beaufort, 428

Mort de Peter Paulus, ibid.

Réponse du directoire à M. Dereley, 429

LIVRES DIVERS.

Mathématiques.

Encyclopedie der mathematischen Wissenschaften, 431

Minéralogie.

Histoire du Charbon de terre et de la Tourbe, ibid.

Biographie.

La vie, les écrits et les mœurs de Thomas Muntzer, 431

Littérature grecque.

Anthologia Græca, ibid.

Voyages.

Voyage autour du monde, par Cook, 432

Romans.

Henriette et Emma, ibid.

DE L'IMPRIMERIE DU MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE.

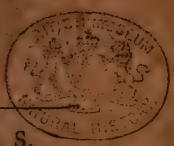
MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE,

OU

JOURNAL DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

RÉDIGÉ

Par A. L. MILLIN.



AVIS DES ÉDITEURS.

Il est impossible de soutenir plus long-temps ce Journal au prix auquel il a été donné jusqu'à ce jour. On sent qu'il est beaucoup trop insuffisant pour en couvrir la dépense. En le portant à celui auquel il auroit du primitivement être fixé, les Editeurs ne font que suivre ce qui se pratique pour d'autres Journaux également accrédités, et qui n'ont ni la même étendue, ni des caractères aussi serrés; nous prévenons donc les Souscripteurs qu'à l'avenir le prix de l'année entière est fixé :

à { 9 francs pour trois mois, / 18 francs pour six mois, / 36 francs pour un an, } en numéraire ou en assignats au cours que les Abonnés voudront bien fixer eux-mêmes.

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port. On ne recevra pas d'assignats des pays étrangers ou conquis.

Ce Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens BITAUBÉ, CABANIS, CAILLARD, CUVIER,

Daubenton, Delille, Desfontaines, Dolomieu, Fontanes, Fourcroy, Haüy, Hauy, Herman, Lacepède, Lagrange, Laharpe, Lalande, Lamark, Langlès, Laplace, Lebrun, Leroy, L'héritier, Mentelle, Morellet, Noël, Oberlin, Pastoret, Sicard, Suard, etc. etc. contribuent, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux; on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences; on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles, de la formation et de l'ouverture des Muséums. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant, une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte, enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes in-8°. par an, de 600 pages chacun, et de gravures en regard des articles qui en exigent. Il paroît tous les quinze jours un numéro de 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, au Bureau du Magasin Encyclopédique, rue S. Honoré, N°. 94, vis-à-vis le passage S. Roch.

Il faut affranchir les lettres et charger celles qui contiennent des assignats.

MAMMIFERES.

Observations sur les dents du Tapir (Tapir Americanus L.), *lues à la Société philomathique par le citoyen* Geoffroy, *professeur au Muséum d'Histoire naturelle.*

Nous avons un grand nombre de descriptions du Tapir, et plusieurs traités sur son anatomie et son histoire; et néanmoins le caractère le plus important en zoologie, l'indicateur le plus généralement employé pour la détermination des genres, les dents ne sont pas connues.

Marc Grave est le premier qui les ait faussement décrites: il donne au tapir dix incisives à chaque mâchoire et vingt molaires. Cette observation a été ensuite adoptée de confiance, et copiée par tous les naturalistes qui n'ont pas eu occasion ou qui ont négligé de la répéter. Dans le nombre de ceux qui publièrent des observations propres sur le tapir, on distingue le citoyen Bajon, qui en fit une description anatomique; mais il nous apprit seulement que cette espèce avoit quarante dents: Allamand en donna aussi une description; mais, comme il la fit sur un individu vivant, dont les mouvemens de la trompe ne lui laissoient pas le temps de voir distinctivement les dents, il se contenta de dire qu'il lui avoit paru que le tapir avoit huit incisives. Allamand se rapprochoit

de la vérité ; mais son observation étoit encore fautive en ce qu'il comptoit les canines au nombre des incisives.

Buffon, en transcrivant la description de ce naturaliste dans ses supplémens, tom. 6, ajoute une remarque à son observation sur les incisives, et dit en note (sans doute par réminiscence de la description de Marc Grave, dont il avoit fait usage dans son ouvrage tom. 2) qu'il avoit vu dix dents incisives à chaque mâchoire dans un jeune individu, dont la dissection s'étoit faite sous ses yeux. Cependant j'ose assurer le contraire. Ce même individu, dont il a été fait un squelette, se voit à la collection nationale, et je lui ai trouvé, ainsi qu'à deux autres tapirs empaillés qui sont également au Muséum d'Histoire naturelle, six incisives à chaque mâchoire.

Les supérieures sont assez rapprochées ; les quatre intermédiaires ont beaucoup d'épaisseur : elles se terminent par une base applatie qui s'appuie sur les incisives inférieures, et, en avant, sur un rebord assez prolongé en manière de bec de flûte, mais disposé de telle sorte que ce rebord fait presqu'un angle droit sur cette base : à la face externe de ce rebord, on remarque un petit sillon ; les deux incisives latérales ont une toute autre forme, sont d'un tiers plus longues et ressemblent davantage à des canines dont elles doivent servir à l'animal : elles sont comprimées intérieurement, et ont deux bords tranchans qui se terminent par une pointe mousse. Néanmoins on doit encore à ces dents

le nom d'incisives, puisqu'elles sont implantées dans l'os intermaxillaire.

Les incisives inférieures sont prolongées horizontalement comme dans le cochon ; mais les quatre intermédiaires ne sont qu'un peu plus longues et plus grosses.

Les canines sont presqu'également rapprochées des incisives ; les inférieures sont entièrement semblables aux incisives latérales de la mâchoire supérieure, de manière que j'ai balancé à les regarder comme des canines ; mais elles s'articulent avec les supérieures dont l'espèce n'est pas douteuse, puisqu'elles tiennent à l'os maxillaire. Celles-ci sont remarquables par leur petitesse : aussi étoit-il inutile de leur ménager dans la mâchoire inférieure des cavités ou des intervalles qui les puissent recevoir ; elles s'appuyent, au contraire, sur le milieu de la canine inférieure qui est légèrement inclinée en avant.

Les molaires, ainsi qu'on le remarque dans le cochon, sont séparées de toutes ces dents par un intervalle vuide long de cinquante-quatre millimètres (1) : il y en a sept à la mâchoire supérieure, six seulement à l'inférieure. Elles ressemblent presqu'entièrement aux dents molaires du cochon : les supérieures sont cependant plus larges, et les diverses pointes dont elles sont hérissées sont aussi beaucoup plus longues.

Ces dents font un nouveau rapport qui rapproche

(1) Deux pouces v. s.

le tapir des cochons : néanmoins il se distinguera toujours de ce genre d'animaux par sa lèvre supérieure, beaucoup plus prolongée et non terminée par un boutoir, par le nombre et la disposition de ses doigts, la forme de sa tête, les organes de la génération, les mammelles, etc.

J'ai trouvé, dans les manuscrits du citoyen Delaborde, communiqués à Buffon, une note dont celui-ci n'a pas fait usage; c'est qu'il y a deux espèces de tapir, dont l'un, toujours plus gras et pesant de 195 à 244 kilogrammes (2), est d'un beau noir, et l'autre, plus petit, est d'un cendré roux. Ces deux animaux sont à la collection du Muséum d'Histoire naturelle. Je n'ose assurer que ce soient deux espèces distinctes, ce qui cependant auroit beaucoup de vraisemblance, si les différences de forme sous lesquelles leur peau préparée les représente ne tenoient point à la préparation. Voici en quoi consistent ces différences :

Le *tapir noir* est de forme plus trapue ; les jambes sont plus courtes; son chanfrein plus profondément creusé ; les oreilles courtes et arrondies: on remarque, entre ses doigts de devant, une membrane bien apparente. L'ongle externe de ses pieds antérieurs est arcqué, et celui-ci et les externes des pieds de derrière comprimés à leur face interne.

Au contraire, le *tapir roux* a le front bien moins élevé ; son corps est plus allongé ; les oreilles beau-

(2) 4 à 500 livres v. s.

coup plus longues, et tous les ongles de ses pieds également droits et convexes. Je dois cependant remarquer que ces animaux sont de sexe différent : le tapir dont la peau et le poil sont noirâtres est le mâle ; l'autre, cendré roux, est femelle.

En attendant que nous ayons des observations faites dans les vues de nous apprendre si les différences que l'on remarque entre ces animaux leur sont propres, indépendamment du sexe et des individus sur lesquels j'ai pris ces observations, j'ai cru devoir les constater ici et les rapporter à des variétés distinctes.

Je détermine en conséquence ce genre comme il suit :

TAPIR.

DENTES PRIMORES, VI.

SUPERNÆ, *primi et secundi intus excavati, tertii longiores, compressi, externe gibbosi.*

INFERNÆ, *tertii minores.*

LANIARII, II, *approximati, superiores minuti, inferiores longiores, compressi, externe gibbosi.*

MOLARES, VII—VI, *cuspidati, laniariis distantes.*

PEDES UNGULATI, IV—III.

AMERICANUS T. NIGER. *Nigricans, auriculis rotundatis, exterioribus ungulis interne compressis.*

RUFUS, β. *rufescens, auriculis elongatis, omnibus ungulis gibbosis.*

HABITAT *in Guyanâ.*

ENTOMOLOGIE.

Extrait d'un mémoire pour servir de suite à l'histoire des Termès ou *Fourmis blanches, lu à la Société d'Histoire naturelle par le citoyen* Latreille.

Les simples habitations de nos fourmis, leurs mœurs et leurs habitudes fixent les regards de l'homme le moins accoutumé à admirer les beautés de la nature. A quels autres sentimens ne seroit-il pas livré, si, transporté entre les tropiques, il venoit à considérer les ouvrages de certains insectes du pays, bien plus industrieux, et connus sous le nom de *termès* ou *fourmis blanches ?* Leurs habitations présentent, par leur grandeur, leur multitude et leur rapprochement, l'aspect d'un village : elles s'élèvent de six à vingt pieds ; leur forme est tantôt pyramidale, tantôt globuleuse ; on croiroit voir ici une tourelle surmontée d'un toît écrasé et arrondi. Cette construction est si solide, qu'elle résiste aux élémens. Qui pourroit croire cependant qu'elle est le fruit de l'art et de l'industrie d'une société de petits animaux, dont le corps n'excède pas un pouce en longueur, qui n'ont d'autres instrumens que leurs mandibules et leurs mâchoires ? Pénétrez dans l'intérieur de ces bâtimens si singuliers, vous ne

serez pas moins surpris de la disposition de ses pièces, de leur destination et de la différence des formes des insectes qui y font leur domicile. Ils vous intéresseront d'autant plus que ces termès sont, pour ces belles contrées, un fléau qui les désolent. Ils y détruisent généralement tout, n'épargnent que les métaux. C'est dans les mémoires de Smeathman et de Kœnig qu'il faut chercher le détail de leur manière de vivre. Latreille se borne à développer leurs caractères génériques, et à décrire une espèce que l'on trouve principalement dans les départemens méridionaux. Il termine son mémoire en établissant un genre, voisin du dernier, et composé d'une bonne partie des hémerobes des entomologistes. Les insectes dont il parle dans cette dernière partie se trouvent tous aux environs de Paris.

La bouche des termès est semblable à celle des ulonates de Fabricius. Il n'auroit donc pas dû les placer parmi les synistates. Les caractères de l'*habitus*, l'identité de métamorphoses donnent aussi des moyens de rapprochement ; mais à n'examiner que la forme et la proportion des ailes, ils doivent être classés dans l'ordre des névroptères.

Termès. *Termes.* Lin. Fab. *hemorobius.* Lin.

Antennæ moniliformes, breves, articulis 14—17, *distinctis. Labium superius lineare, subemarginatum. Palpi quatuor, filiformes, inæquales ; antici longiores, quadriarticuli, postici articulis tribus. Mandibula cornea, va-*

lida, acuta, dentata, in pupis major. Maxillæ apice subcornea, acuta, dentata, intùs ciliata, galea membranacea, obtusa, dorsali, tecta. Palatum subcylindricum, membranaceum. Labium membranaceum, laciniis quatuor subæqualibus.

Caput hemisphericum, verticale, stemmatibus binis, inter oculos sitis. Thorax antice truncatus, postice rotundatus, dorso ferè plano. Alæ quatuor æquales, horizontales, incumbentes, corpore triplo longiores, opacæ, deciduæ, nervis minutissimis. Abdomen sessile, tempore gravidationis, in fœmina, valde gravidum. Tarsi articulis quatuor; primi obsoleti.

Larva, puppaque hexapodæ, agiles, oculis nullis plerisque.

Termès des racines. *T.* (*radicum*) *nigricans; antennis ore pedibusque pallidis, ocellis inferis.* — Hemerobius testaceus Lin. — Perla fusca.

Deg. — Hemerobius marginalis. *Lin. juxtà Rossi, at falsò.*

On trouve cet insecte dans les lieux frais et humides, dans les prés, aux pieds des oliviers, dans les départemens les plus méridionaux de la France, en Toscane; il paroît même qu'il habite les environs de Paris. Le citoyen Bosc y a découvert un nid de termès, entièrement semblable à ceux qu'il avoit observés dans la ci-devant Bourgogne et à Langres. Les ravages que ses confitures éprouvoient

de la part de ces insectes, lui donna lieu de les remarquer; et en suivant leur marche, il trouva leur nid qu'ils avoient construit près la fenêtre de sa chambre; il s'apperçut aussi qu'ils faisoient tomber leurs ailes à l'aide de leurs pattes: fait attesté par tous les naturalistes déjà cités, et par le citoyen Richard, qui a assuré l'avoir très-souvent remarqué sur les grandes espèces.

La nymphe est courte, ramassée, d'un brun testacé. Ne devant point vivre dans les ténèbres, comme les autres espèces, la nature lui a donné deux yeux; on lui voit encore deux commencemens d'ailes.

Psoque. *Psocus. Termes.* Lin. Fab. *Psylla* Geoff.

Antennæ setaceæ, longæ, articulis obsoletis Labium superius emarginatum. Palpi duo antici subfiliformes, quatuor articulati. Mandibula cornea, lata, dente sinuque ad latus internum. Maxilla cornea, linearis, elongata, sæpius porrecta, apice bicrenata, in vagina membranacea, obtusa, occulta, squama duplici ad basin suffulta. Labium membranaceum, apice quadrifido, laciniis lateralibus, majoribus palpiformibus. Palatum dilatatum, membranaceum.

Caput magnum, deflexum, subcordatum, oculis prominulis; ocellis tribus. Thorax gibbus. Alæ quatuor magnæ, nervosæ, deflexæ, subæquales, reflexu luminis nitidulæ, sæpius,

punctatæ. Abdomen sessile, terebra instructum in fœmina. Tarsi articulis, duobus.

Larva puppaque imagini similimæ, agiles, hexapodæ, herbaria, animalia exsiccata, utensilia paleacea, libros, plantas destruentes. Puppa alarum rudimentis distincta.

ESPÈCES.

(Celles qui sont marquées d'un astérique sont nouvelles).

1. Psoque pédiculaire, (*pediculatius*) *fuscus; abdomine pallido; alis anticis subimmaculatis.* — Larve, connue sous le nom de *pou du bois*, ne produisant aucun son sensible.

2. Psoque jaunâtre, (*flavicans*) *fusco-varius; alis obsolete maculatis.*

3. Psoque longicorne, (*longicornis*) *niger; antennis corpore duplo longioribus.*

* 4. Psoque cilié, (*ciliatus*) *alis superioribus nigris, margine crassiori ciliato.*

5. Psoque striatulé: (*striatulus*) *alis superioribus margine antico, internisapice fasciaque nigris.*

6. Psoque fascié, (*fasciatus*) *alis anticis atomis fasciisque tribus nigris.*

* 7. Psoque morio, (*morio*) *niger, alis anticis inferne dimidiato nigricantibus.*

8. Psoque biponctué, (*bipunctatus*) *flavicans, alis superioribus punctis duobus nigris.*

9. Psoque quatre-points, (*quatuor punctatus*) *rufo-flavus, alis anticis maculis quatuor nigris, apiceque radiatis.*

10. Psoque six-points, (*sex punctatus*) *fuscus; alis punctis sex nigris.*

* 11. Psoque quadrimaculé, (*quadrimaculatus*) *flavo nigroque varius; alis superioribus corpore vix longioribus, maculis quatuor nigris.*

BOTANIQUE.

Herbarium Mauritianum auctore Petro-Remigio Willemet, *præfatus est* Albinus-Ludovicus Millin, *Museo numorum Gemmarum Antiquitatumque in Bibliotheca Gallicana præfectus, Historiæ et Archæologiæ professor.* — *Herbier de l'isle Saint-Maurice* (l'Isle-de-France), *par* Pierre-Remi Willemet, *avec une préface d'*Aubin-Louis Millin, *conservateur du Muséum des Antiques à la Bibliothèque nationale, et professeur d'Histoire et d'Antiquités.* — A Leipsic, chez Pierre-Philippe Wolf, 1796, *in*-8°. 64 pages.

La mort du jeune *Willemet*, moissonné à la fleur de son âge, a été une perte très-grande pour l'histoire naturelle et sur-tout pour la botanique. *A. L. Millin*, qui étoit lié avec lui de l'amitié la plus tendre, n'a rien négligé de ce qui pouvoit au moins honorer sa mémoire. L'impression de cet *Herbarium* a aussi pour objet de remplir ce devoir cher à son cœur.

J'ai déjà publié, dit *A. L. Millin* dans sa préface, une notice sur *Pierre-Remi-François Willemet*, auteur de cet *Herbarium*; elle a paru dans les actes de la société d'Histoire naturelle (1), et elle a été réimprimée dans le Magasin encyclopédique (2) et dans les Annales de Botanique du professeur *Usteri* (3).

Je ne m'étendrai donc pas beaucoup sur la vie de ce jeune savant, qui a été trop courte pour ses amis et pour les travaux aussi vastes qu'utiles qu'il avoit entrepris.

Il suffit de dire qu'il étoit né à Nancy, le 2 avril 1762, de *Remi Willemet*, naturaliste distingué, qui ne négligea rien pour son éducation. Le jeune *Willemet* fit les progrès les plus rapides dans les langues anciennes et modernes et dans les lettres; mais l'histoire naturelle, dans toutes ses parties, fixa sur-tout son attention, et la botanique devint l'objet particulier de ses études.

La passion des voyages est ordinairement la suite d'un goût extrême pour l'histoire naturelle: *Willemet* brûloit du desir d'aller observer la nature dans des lieux où elle lui offrît des objets absolument différens de ceux que l'on voit en Europe. Le retour des ambassadeurs de Tygoo-Saib dans leur patrie devint pour lui l'occasion d'effectuer son projet: il partit vers la fin de l'année 1788.

(1) *Ad Calcem.*
(2) Pour l'année 1792.
(3) Septième partie, page 129.

On pouvoit tout attendre de sa patience infatigable, de son esprit méthodique et laborieux, de sa curiosité active. La France alloit compter un nouveau voyageur, digne émule des Tournefort, des Pallas, des Thunberg, des Forster : mais la barbarie d'un vandale, du féroce Conway, gouverneur de Pondichéry, rendit ces espérances vaines (4).

(4) On lit dans la Flore suédoise de Linneus un passage qui a tant de rapport à mon ami, que je ne puis me refuser à le citer : il est relatif à Bartsius, à qui il a dédié une plante. Le voici :

Bartsiam dixi à Joannè Bartschio regio montano, medicinæ doctore, juvene pulcherrimo, candidissimo et certè doctissimo ac nationis suæ ornamento. Contracta cùm viro intima amicitia in Belgio, cum inextinguibili plantarum insectorumque ardore infecti, adeo ut in rimandis minutissimis plantarum partibus iisdemque acutissime describendis paucos superiores habuerit. Vacuus Munere Medici ordinarii societatis Belgiæ indiæ occidentalis, Surinamæ me elegit. Divus Boerhaavius ; cùm cutem recusarem zonas habitare torridas, sub arctoo ipse natus et educatus, mihi concessit beatus vir ad hoc munus vocare quemcumque vellem ; arrisit hoc integerrimo amico Bartschio, plantarum sola caussa, commendatur apud Boerhaavium, recipitur et Surinamas petit ; ubi nescio quò Gubernatoris Surinamæ odio et malitia numquam ipsi læta concessa hora, hinc tædio, invidia, pauperie, æstu, post dimidium annum obiit, meliori fato siquis alius dignissimus vir. Qualis fuit hic vir docet dissertatio de calore, docebunt litteræ ad me surinama missæ, plenæ plantarum observationibus curiosissimis.

Il est fâcheux que Linneus ne nous ait pas fait connoître le nom de cet infame gouverneur : c'est un devoir de ri-

Il lui suscita les plus injustes persécutions. Confondant cette noble ambition des connoissances, cette ardente passion des découvertes qui fait braver aux hommes qui en sont possédés la fatigue et les dangers des excursions lointaines, avec cette inquiétude d'esprit qui force tant d'hommes remuans et cupides à s'expatrier pour chercher les aventures, il osa faire un crime à mon estimable et malheureux ami de sa généreuse entreprise; il lui dit qu'il n'y avoit qu'un homme sans mœurs, sans état, sans ressources et sans moyens qui pût consentir à quitter ses foyers pour aller dans les états de Typoo; et à peine descendu sur la rive, il ne lui permit de s'arrêter dans la ville que vingt-quatre heures.

Le chagrin que cet événement causa à Willemet altéra sa raison, troubla son repos, et abrégea ses jours. Typoo l'envoya dans sa capitale. Le dépit des outrages qu'il avoit reçus avoit allumé son sang; il ne put résister à l'ardeur du climat; et la mort enleva aux lettres, en 1790, un savant estimable, à

vrer à l'ignominie qu'ils méritent ces hommes méprisables qui abusent de leur pouvoir pour étouffer le génie naissant qu'ils devroient protéger, et qui ne savent pas que ces savans courageux, que la passion noble et pure des connoissances conduit dans des climats éloignés, doivent être pour eux des êtres respectables et sacrés. Quant à moi, rien ne sauroit m'empêcher de poursuivre la vengeance de l'indigne traitement qu'un barbare a fait à mon ami, et je crois que la plus éclatante que j'en puisse tirer est de faire connoître sa conduite.

l'amitié un jeune homme aimable et sensible, et à une famille respectable un fils qui devoit être sa gloire.

Willemet a laissé peu d'ouvrages : les seuls essais de lui qui aient été imprimés sont une lettre sur la Flore du célèbre Thunberg, et une thèse sur l'usage du froid dans les maladies ; mais il avoit commencé des travaux immenses, et il attendoit, pour les terminer, qu'il eût réuni encore un plus grand nombre d'observations. Il avoit formé le projet de réduire toutes les parties de l'histoire naturelle en tables synoptiques à la manière de Morison ; il avoit créé pour chaque espèce un nom univoque, et il avoit fait, pour composer ces noms, des recherches sur les noms vulgaires imposés aux espèces dans toutes les langues et dans tous les pays ; il avoit tâché de remonter à l'étymologie de ces différens noms ; il avoit réuni sur plusieurs espèces des trois règnes des notes de critique littéraire très-piquantes ; enfin, par-tout il faisoit paroître une érudition vaste et choisie, et un savoir prodigieux.

Le plus considérable de ses ouvrages étoit un *Systema fungorum* d'après la méthode synoptique dont je viens de parler. Il avoit fait, sur cette classe de la cryptogamie et sur la cryptogamie entière, un travail immense ; mais ses matériaux épars ne peuvent malheureusement pas être réunis, parce qu'il faudroit avoir la clef du système qu'il s'étoit formé.

Willemet ne put descendre dans l'isle de Sainte-

Jacques ou Saint-Yago, parce que l'entrée en fut interdite à tous les passagers de la suite des ambassadeurs de Typoo-Sultan. Le vaisseau qui le portoit arriva, sans avoir relâché ailleurs, à l'Isle-de-France. A peine Willemet y fût-il descendu, qu'il commença à se livrer à ses occupations favorites, et l'*Herbarium Mauritianum* est le résultat de ses observations.

Il y fut très-bien accueilli par M. de Cossigny, intendant du jardin botanique; par M. Stadtman, médecin de la faculté de Strasbourg, et par M. Bordé, médecin français. Cependant le peu de temps qu'il passa dans l'isle ne lui permit pas d'y faire de grandes excursions; il ne put visiter que les environs du Port-Louis, l'isle des Tonneliers, les plaines de Saint-Pierre, un peu celle de Wilkens et de Flic-en-Flac, le jardin du roi à Pamplemousse, le Pouce, montagne très-élevée et très-voisine du Port-Louis; mais il reçut de grand secours de l'herbier de M. Stadtman, que ce naturaliste lui permit de feuilleter.

L'*Herbarium Mauritianum* est le fruit de ses recherches. Ce n'est qu'un catalogue fait à la hâte de plantes qu'il voyoit la plupart pour la première fois; mais on y trouve beaucoup d'observations qui peuvent devenir précieuses pour les naturalistes qui voudront nous donner une description de l'Isle-de-France; et nous devons espérer que le séjour que font dans cette isle les citoyens Riche, savant zoologiste, Barrault, Jean Macé et Aubert-du-Petit-Thouars, botanistes zélés et instruits, nous procu-

rera

rera enfin une Faune et une Flore de cette colonie.

Willemet m'avoit adressé une collection de toutes les plantes citées dans cet *herbarium ;* elles étoient indiquées par des numéros, et chaque papier renfermoit avec les plantes quelques remarques. J'ai toujours attendu que cet envoi me parvînt pour vérifier les espèces, et y joindre les observations que j'aurois pû me procurer ; mais on ne sait ce que cette collection est devenue, et il a été impossible d'en avoir des nouvelles.

Je crois que les botanistes ne verront pas sans intérêt les travaux du jeune Willemet, dont la mémoire vivra éternellement dans mon cœur ; ils jugeront, par cet échantillon, de ce qu'on auroit dû attendre de lui s'il avoit pu séjourner davantage en Asie. Je rends grace à mon savant et estimable ami, M. Ustery, qui a bien voulu se charger de cette publication. Tous ceux qui contribuent à honorer la mémoire d'un ami qui m'étoit si cher, acquerrent des droits sacrés sur ma reconnoissance.

L'impression de ce petit ouvrage est très-soignée : on y trouve quelques espèces nouvelles et même des genres nouveaux. Les descriptions sont faites avec un soin et une précision qui prouvent la sagacité et l'esprit d'observation de leur auteur.

Ce petit traité vient aussi d'être imprimé dans le XVIIIème. numéro des Annales de Botanique de M. Paul Ustery. On trouvera dans les Livres divers l'annonce de ce nouveau numéro de cette intéressante collection.

AGRICULTURE.

*Lettre d'*André-Nicolas Duchesne *à* Aubin-Louis Millin, *rédacteur du Magasin encyclopédique, sur la replantation des arbres du Palais de l'Egalité.*

Vous avez bien raison, cher concitoyen, d'être plus fâché que surpris de la quantité d'arbres qui se trouvent à remplacer cette année dans ce jardin, dont les politiques forment une promenade d'hiver si agréable. Nous nous souvenons délicieusement, l'un et l'autre, de cette grande allée de marronniers qui fournissoit, au plus fort de l'été, un ombrage impénétrable et doux. Il semble étonnant à quelques habitans de Paris d'avoir vu des marronniers former alors cet énorme et antique berceau de verdure, et de voir périr les jeunes arbres de même espèce bien choisis, et auxquels on prodigua les arrosemens. Ils s'étonneroient moins s'ils réfléchissoient que ces beaux et vieux arbres avoient joui, dans leur premier âge, de l'air si nécessaire à la végétation. Les maisons du voisinage ne s'étoient ensuite élevées que peu à peu et lorsque les arbres avoient déjà pris une force suffisante pour résister à la chaleur concentrée qui tue aujourd'hui ceux qu'on prétend clorre dans le même local, mais infiniment plus resserrés encore que ne l'étoient les anciens.

On pourroit aller jusqu'à douter si jamais des marronniers pourront vivre en pareille position : les

plaies multipliées dont se trouve frappé le bois de ceux qui ont péri semblent bien l'effet de coups de soleil. On en voit de semblables à la plupart de ceux qui restent, et leur sort ne s'annonce pas devoir être très-heureux. Il eût été prudent d'essayer diverses natures de plantation; le platane, le grand sicomore, le tilleul des bois, ou plutôt encore l'orme guron, ou orme à grandes feuilles, pourroient se trouver plus robustes que le maronnier. Mais, quelles que soient les espèces que l'on voudroit essayer, il est diverses précautions qu'il sembleroit utile d'employer, même réunies.

Je voudrois qu'on tentât d'entourer la tige des jeunes arbres avec de la mousse, retenue par des baguettes qu'il seroit facile d'assujétir par des tours en spirale de quelques lianes françaises, telle que la clématite de nos haies, et, entre les mains d'un jardinier homme de goût, la chose ne seroit pas difforme.

Je voudrois encore que les arrosemens ne fussent pas donnés sur terre comme on l'a fait jusqu'ici, mais que la nuit un jeu de pompes fît retomber en pluie une partie de l'eau sur le feuillage, qui ne peut recevoir de rosée dans un enclos dont l'air et la terre sont également desséchés, et qu'au contraire on fît usage de ces arrosemens souterrains employés avec tant de succès par des pépiniéristes intelligens. Des tuyaux de bois percés de trous distribuant l'eau sous terre la pénétreroient, par imbibation, à une profondeur à laquelle on ne peut espérer de la faire

descendre sans en donner à la superficie une quantité beaucoup trop grande.

Mais le moyen que je garderois comme le plus efficace seroit de contreplanter entre les arbres destinés à une vie durable d'autres lignes d'arbres passagers destinés seulement à protéger, par leur ombrage, la jeunesse délicate des premiers. Il me semble que des peupliers d'Italie seroient tout-à-fait propres à cet usage ; et si l'on craignoit d'embarrasser la promenade par la multiplicité des rangs d'arbres, le remède facile seroit de ne s'occuper que d'une moitié des lignes à établir ; il resteroit ainsi des allées de largeur suffisante, et au milieu desquelles on établiroit ensuite de nouveaux rangs lorsque les premiers plantés, dégagés de leurs parasols provisoires, pourroient à leur tour remplir le même office et offrir la même bienfaisante protection aux nouveaux venus. C'est ainsi que l'on voit, dans la forêt de Lions, les superbes hêtres qui fournissent à Paris ce bois d'élite connu sous le nom de bois de compte ou d'Andelle, croître sous l'ombrage prématuré des trembles, des bouleaux, et même d'abord des cornouillers, des bourdaines et des fusains qui couvrent rapidement le terrain des coupes, et dont une expérience faite en grand sous les ordres du maréchal de Belle-Isle dans une partie dont il étoit propriétaire, prouva, sans réplique, qu'il seroit très-nuisible aux hêtres de perdre le salutaire voisinage.

Si vous savez quelque moyen de faire goûter ces réflexions à ceux qui conduisent en ce moment les travaux des jardins publics de Paris, je vous enga-

gerois à ne pas perdre un moment. Cette expérience deviendroit intéressante, et le succès, s'il a lieu, en seroit agréable à tous ceux qui aiment la promenade.

PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE.

Effets du froid de ventôse dernier (février et mars 1796) sur divers végétaux, et particulièrement sur le Poirier.

Mémoire lu à la première classe de l'Institut national le premier germinal, an quatrième, par Charles-Louis l'Héritier.

Les observations météorologiques forment un des points de contact entre les sciences mathématiques et les sciences physiques : l'astronome doit prendre l'initiative. A l'aide des instrumens les plus parfaits, il constate de la manière la plus rigoureuse les divers phénomènes de l'air, les degrés du froid et du chaud, etc. C'est ensuite au zoologiste et au médecin à reconnoître jusqu'à quel point les vicissitudes de l'atmosphère et des saisons ont pu influer sur la vie animale. De leur côté, le botaniste et l'agronome ne doivent pas négliger davantage de recueillir tous les faits qui tiennent à l'organisation végétale. Après s'être assurés des effets, ils doivent faire leurs efforts pour s'élever jusqu'aux causes des désordres divers

que les végétaux pourroient éprouver dans leurs organes ; causes dont il n'est pas toujours permis de juger avec une entière certitude d'après le concours et la combinaison de toutes les circonstances qui appartiennent à la végétation. C'est enfin de l'ensemble de ces observations météorologiques, appliquées ainsi aux fonctions organiques et vitales des animaux et des plantes, et continuées sur un même plan d'âge en âge, que se combinera et se complétera peut-être un jour l'histoire physique des êtres vivans.

Le froid rigoureux que nous venons d'éprouver à la suite de l'hiver le plus doux a dû être d'autant plus funeste aux plantes, que leur végétation étoit plus avancée. Pour l'intensité de la gelée et pour les autres circonstances qui l'ont accompagné, je m'en réfère absolument au mémoire de notre collègue Messier. On se rappellera seulement que ce froid dura environ treize jours, savoir depuis le 7 ventose jusqu'au 20 (26 février au 10 mars). La congélation, d'après les observations faites par l'astronome Messier sur le thermomètre employé aux autres observations publiées précédemment, a été de 6 degrés, 6 degrés et demi, 6 degrés $\frac{1}{4}$ les 10, 15 et 16 ventose (29 février, 5 et 6 mars); les 17 et 18 ventose (7 et 8 mars) le froid a encore continué de 6 degrés; le 12 ventose ou 2 mars en vingt-quatre heures il étoit tombé 10 à 11 pouces de neige: enfin, le dégel a été lent et successif, sans aucun accident particulier.

On jugera facilement qu'un froid de 6 et 6 degrés et demi pour l'intérieur de Paris (froid qu'on peut

bien évaluer à 7 et à 7 degrés et demi pour les campagnes des environs) n'a dû épargner aucune des plantes dont la végétation étoit commencée. Aussi les fleurs ouvertes ou prêtes à épanouir des amandiers, des abricotiers et même des pêchers sont-elles entièrement détruites. Heureusement c'étoit le plus petit nombre.

De tous les arbres en fleurs, le noisetier est le seul qui ait résisté. Accoutumé à fleurir dès le solstice d'hiver, destiné d'ailleurs, par sa structure, à braver nos frimats, le froid extraordinaire de l'année dernière n'ayant point nui à sa fécondité, un froid de 6 à 7 degrés pouvoit-il l'atteindre? Sa fécondation étoit déja consommée, puisque ses fleurs mâles, plus précoces que les femelles, comme dans toutes les plantes amentacées, étoient passées et tombées. L'organisation des fleurs femelles répond à la saison qui les voit naître. Elles sont défendues par leurs enveloppes calicinales, qui, dans le premier âge, pressent tellement les organes femelles qu'ils deviennent impénétrables à toutes les atteintes de l'air. Ce n'est qu'aux approches de la maturité, lorsqu'il n'y a plus rien à craindre des injures de l'atmosphère, que cette enveloppe s'entr'ouvrant laisse appercevoir la noisette qu'elle avoit jusqu'alors dérobé à nos yeux.

Le poirier, qui fait plus particulièrement l'objet de ce mémoire, offrira cette année et offre même déja un phénomène dont les fastes de la physique végétale et de l'agriculture ne nous fournissent pas d'exemple. Ses boutons à fleurs cuirassés de leurs nombreuses écailles annonçoient cependant un commencement de

végétation par leur accroissement et leur renflement considérables. Dans quelques variétés, comme dans le saint-germain (mais seulement dans le plus petit nombre de fleurs), les écailles commençant à s'entr'ouvrir découvroient les sommets de chaque bouton de fleur.

Les choses en cet état, quel a été l'effet de la gelée sur de semblables boutons? ce n'est pas, comme dans les autres arbres, chaque fleur, chaque germe isolément qui se trouve détruit dans le poirier, c'est le pédoncule même du corymbe de fleurs qui a été morbifié; et il est assez singulier de voir que la plupart des fleurs de corymbes, dont les pédoncules étoient viciés de la sorte, soient restées saines et intactes, si l'on en excepte un petit nombre plus avancé, dont les germes seuls ont été gelés. Il est bien plus extraordinaire encore de voir ces mêmes fleurs, malgré l'état de mort auquel elles semblent vouées par la destruction des parties internes du support qui les unit à la plante, de les voir, dis-je, s'accroître, se développer, en un mot, végéter de la manière la plus sensible, sans qu'on puisse déterminer quel sera le terme de la vie de chaque bouton ou même de chaque fleur.

A la suite de la gelée, je crus, je l'avoue, à la perte totale de nos poires pour cette année, et c'est dans ce sens qu'un premier mémoire, qu'à défaut de tems la classe n'a pu entendre, avoit été rédigé. Pour comble de malheur, nulle exposition, nul abri même, n'avoient été épargnés. Le pédoncule des corymbes paroissoit en effet vicié dans toutes ses parties, et

ses vaisseaux intérieurs noircissoient de plus en plus. Quel espoir d'ailleurs concevoir, tandis qu'à l'égard des plantes gelées le mal est communément plus grand qu'il n'avoit été présumé d'abord, et s'accroît presque toujours au lieu de diminuer?

Quoi qu'il en soit, la nature a voulu nous donner un grand exemple de sa puissance, et le mal est déja en grande partie réparé. Ces corymbes du poirier sembloient, à la vérité, gelés jusqu'à l'épiderme, ou au moins si l'écorce étoit saine, son extrême ténuité ne permettoit-elle même pas de s'en douter. Il falloit bien cependant que la désorganisation ne fût pas aussi complète sur l'écorce et sur le liber que sur la substance médullaire et sur la substance ligneuse; car depuis j'ai reconnu que la circulation de la sève s'est continuée dans les zones extérieures d'un grand nombre de ces corymbes. L'accroissement est même déja assez sensible pour apercevoir que ce liber commence à se convertir en substance ligneuse, et de nouvelles couches s'établissent sur la partie interne qui est morbifiée.

Il y avoit à la vérité une différence frappante entre la gelée de nos poiriers et celle à laquelle ne sont que trop sujets certains végétaux exotiques. Dans une plante sensible à son action, la gelée tend à désorganiser toutes les parties. Aussi n'est-il que trop ordinaire de voir la contagion s'étendre des branches au tronc, et de la tige aux rameaux. Ici, au contraire, c'est une plaie accidentelle, intérieure à la vérité, mais locale, qui ne peut influer sur les autres parties de l'arbre. Le poirier, plante in-

digène, n'a rien perdu de sa vigueur. Il réparera d'autant plus facilement ses blessures, que nous sommes au printemps. Cette saison, pour les végétaux, répond en quelque sorte à l'enfance des animaux. De même qu'il n'est pas d'âge où les fractures et autres blessures soient plutôt reprises et guéries que dans l'enfance, de même aussi il n'est pas de saison où l'abondance de la sève remédie avec plus de vîtesse aux désordres particuliers des plantes, que le printemps.

Nous pouvons donc nous promettre une récolte quelconque de poires, qui sera plus ou moins abondante suivant le nombre de corymbes de fleurs que la nature aura ainsi en quelque sorte rappelé à la vie. Il en résultera seulement que les corymbes venant à être chargés de fruits, seront peut-être, à raison de leur morbification interne, un peu plus fragiles, et plus exposés par conséquent à être cassés par les vents.

Comment expliquera-t-on maintenant pourquoi les seuls pédoncules des corymbes ont été frappés de la gelée, tandis que les fleurs des mêmes corymbes, si l'on en excepte un petit nombre, tandis que les pédoncules de chaque fleur ont été préservés? La solution sera peut-être satisfaisante en examinant attentivement quelle étoit alors la situation du bouton à fleurs. D'un côté, l'accroissement qui s'étoit déja fait dans le bouton avoit écarté les écailles qui le composent et le recouvrent, et cette dilatation se fait singulièrement par la base. Or c'est précisément à la base que correspond le pédoncule

du corymbe, tandis que les fleurs situées au sommet continuoient à être défendues par les écailles à peine soulevées en cette partie, et qu'en outre les organes sexuels de chaque bouton étoient enveloppés dans les corolles et calices. D'un autre côté, ce pédoncule à peine naissant, charnu et tendre, étoit peut-être dans la seule circonstance où il pouvoit donner prise à la gelée. Dans un développement plus avancé, il eût participé davantage de la nature rustique du poirier, arbre indigène de nos forêts qui résiste aux plus grands froids.

L'exemple de cette gelée prouve sans réplique un point de physique végétale déja connu; savoir, que la substance médullaire et la substance ligneuse ne sont pas indispensablement nécessaires à la vie des plantes. Secondement, nulle expérience ne favorise davantage l'opinion des physiciens qui ont prétendu que la plus grande circulation de la sève se faisoit entre le bois et l'écorce, ou par l'écorce même.

Il résulte enfin, tant de la gelée dernière que des précédentes, en omettant les pédoncules corymbifères viciés accidentellement cette année par un concours de circonstances dont la réunion doit être très-rare, que l'organe de la fleur le plus sensible à la gelée est le germe. Il a été facile cette année de s'en assurer; car on trouve fréquemment dans des fleurs non épanouies l'organe femelle gelé, tandis que les étamines n'ont éprouvé aucune espèce d'altération. Vous voyez ensuite ces mêmes fleurs s'ouvrir et présenter un aspect aussi riant que les fleurs

fertiles. Mais elles ne répondront jamais aux espérances du cultivateur. Privées de leur ovaire qui est brûlé et noirci, leur illusion sera même de très-courte durée.

Pourquoi faut-il que la nature, en nous dépouillant d'une partie de nos richesses pour cette année, ne nous ait pas dédommagé par la destruction de quelques insectes, et de ceux par exemple dont la proscription est de nouveau proclamée par la République. Il y avoit bien lieu d'espérer qu'une pareille gelée devoit nous délivrer, sinon de toutes, du moins des chenilles alors écloses. Mais non. Elles ont tellement résisté à nos six ou sept degrés de froid, que peu après le dégel, on en voyoit déjà d'un à deux pouces de longueur. Diverses espèces de papillons voltigeoient aussi dans nos jardins. Si les entomologistes ne viennent pas à notre secours, s'ils ne puisent pas dans la physique même des armes pour combattre ce fléau de l'agriculture sans cesse renaissant, il est à craindre que les chenilles ne survivent encore aux décrets républicains, de même qu'elles ont bravé précédemment les arrêts des Parlemens et les foudres du Vatican.

PHYSIQUE.

Observation sur une Trombe de mer.

Extrait d'une lettre de C. Laubert, pharmacien de première classe, à R. Desgenettes, médecin en chef de la division de droite de l'armée d'Italie.

Nice, le 15 frimaire, an 4.

J'ai vu dernièrement à Nice, mon cher Desgenettes, une belle trombe marine descendante. Elle étoit d'une grande élévation, et son mouvement étoit de l'Est à l'Ouest. Sa pointe électrique soulevoit puissamment les eaux de la mer, et la décharge de l'électricité y produisoit un mouvement alternatif et régulier de haut en bas, qui les faisoit paroître en état d'ébullition, tandis que les particules des ondantes de la colonne obéissant au même mouvement, tomboient et se dispersoient comme une rosée marine. Le défaut de vent rendit la trombe stationnaire ; elle se replia graduellement de haut en bas, et le phénomène cessa.

Un spectacle aussi intéressant ne fixa les regards de personne ; j'en fus fâché, car c'est le goût des sciences naturelles qui pourra seul anéantir une foule de préjugés qui tourmentent encore les hommes.

C. Lambert.

Lettre de F. Humboldt à M. Pictet, professeur de philosophie à Genève, sur l'influence de l'acide muriatique oxygené et sur l'irritabilité de la fibre organisée, lue à l'Institut national.

Bareuth, 24 janvier, 1796.

S'il est doux de travailler aux progrès des connoissances humaines, il est agréable en même temps de fixer l'attention des personnes distinguées par leur génie et par la place qu'elles occupent parmi les naturalistes. C'est cette sensation flatteuse que vous m'avez causée, monsieur, en me témoignant l'intérêt que vous daignez prendre à mes occupations chimiques. Vous me demandez le détail des petites découvertes que j'ai eu le bonheur de faire sur divers objets de botanique, de physique et de physiologie générale ; vous m'inspirez du courage en me persuadant que mes foibles essais ne seront pas tout-à-fait oubliés dans un temps où le calme naissant ramène les muses au centre de la République. J'ai trop de vanité pour ne pas céder à vos instances, et je n'hésite pas à vous adresser ces lignes, en vous priant de les recevoir avec cette indulgence qui est toujours l'apanage du vrai mérite. C'est depuis six ans, depuis le voyage que je fis en Angleterre avec George Forster, philosophe aimable, enlevé trop tôt à l'humanité égarée, que

je n'ai cessé de m'occuper d'observations physiques. J'eus le bonheur de parcourir en mineur une grande partie des montagnes de l'Europe ; j'étudiai la nature sous les points de vue les plus différens ; je conçus l'idée d'une physique du monde ; mais plus j'en sentis le besoin, et plus je vis que peu de fondemens sont encore jetés pour un aussi vaste édifice. Quelque mérite qu'il y ait à réduire des expériences connues à des lois générales, à établir l'harmonie parmi les phénomènes, qui, au premier coup-d'œil, paroissent incompatibles, je me bornerai cependant à vous communiquer les faits qui ont échappé jusqu'ici aux naturalistes. Car de tout ce que la physique nous présente, il n'y a de stable et de certain que les faits. Les théories, enfans de l'opinion, sont variables comme elle. Ce sont les météores du monde moral, rarement bienfaisans, et plus souvent nuisibles aux progrès intellectuels de l'humanité.

Je commence par vous communiquer une découverte sur l'irritabilité de la fibre végétale que j'ai faite dans le cours de mes expériences pendant l'hiver de 1793. Je l'ai annoncée dans mes *Aphorismi ex doctrinâ physiologiæ chemicæ plantarum* (1) ; mais je l'ai suivie avec tant de soin pen-

(1) Ces aphorismes font partie de mon ouvrage botanique, qui porte le titre de *Floræ Fribergensis Specimen, plantas cryptogamicas præsertim subterraneas recensens, Berol.* 1793, *in-quarto*. Ils ont été traduits en allemand par le D. Fischer, et cette traduction est très-préférable à l'original par les notes

dant deux ans, je l'ai appliquée, depuis mon retour de Genève en Allemagne, avec tant de succès à l'organisation animale, que je puis vous la présenter aujourd'hui avec un détail bien plus intéressant. Les effets surprenans des oxydes métalliques, du gaz vital, de l'eau même sur la matière animée, le grand phénomène de la respiration, et sur-tout les idées ingenieuses que M. Girtanner (2) avoit énoncées sur l'oxygène, regardé comme le principe de l'irritabilité de la nature organisée : toutes ces considérations m'engagent à chercher une substance à laquelle l'oxygène seroit assez légèrement lié pour en être dégagé avec facilité. Je pensai que cette substance devroit me conduire à des expériences infiniment instructives, en me mettant à même d'augmenter sous mes yeux l'irritabilité de la fibre animée. Mon choix tomba d'abord sur le gaz acide muriatique oxygené mêlé à l'eau. Les bases de ce fluide montrent une attraction réciproque si foible, que l'oxygène en est dégagé par le seul stimulus de la lumière. Je préparai cet acide dans toute sa pureté, pernicieuse à la respiration animale. Je ne vous ennuierai pas par le détail de mes expériences, je ne vous en donne que les résultats, qui ne manqueront pas de vous frapper.

Je pris trois bocaux de verre que je remplis de trois substances différentes. Numéro 1 contenoit de l'*eau* ordinaire dans son état naturel, mêlée avec

excellentes que le fameux professeur M. Hedwig et le docteur Ludwig à Leipsig ont bien voulu y joindre.

(2) *Journ. de Phys. T.* 37, *p.* 150.

de

de l'acide carbonique, de la potasse et quelques atômes de terres. Numéro 2 fut chargé d'*acide muriatique ordinaire* tendu d'eau et assez foible pour que l'on en pût soutenir le goût sur la langue. Numéro 3 étoit de l'eau imprégnée de gaz *acide muriatique oxygené*. Cet acide étoit si fort, qu'il donnoit des vapeurs suffoquantes, et que les substances végétales en étoient décolorées tout du suite. Je remplis les trois bocaux de la semence de cresson alénois ou *lépidium sativum* L.; je trouvai après un quart-d'heure les grains jetés dans l'eau pure, brunâtres et couverts de quelques bulles d'air (3). Ceux dans numéro 2, tiroient sur le noir; mais ceux dans numéro 3, étoient d'un jaune verdâtre, très-enflés, et cachés, pour ainsi dire, sous une infinité de bulles qui annonçoient une germination accélérée. Après six à sept heures, ce germe paroissoit dans le bocal numéro 3. Après un espace de neuf heures les germes avoient poussé jusqu'à la longueur d'une ligne (mesure ancienne de Paris). Le *lepidium* jeté dans l'acide muriatique ordinaire, devenoit au contraire, de moment en moment, plus noir. Les grains avoient l'air ridés (*rugosa*) et desséché, et ils ne produisoient jamais aucun atôme de germe. Numéro 2, où l'eau pure n'en

(3) J'ai publié, dans mes *Aphorismes physiologiques*, p. 166, plusieurs expériences sur le dégagement d'air et la décomposition de l'eau dans la germination. Je ne manquerai pas de vous les communiquer dans une lettre suivante. Les semences semblent contenir de l'azote, comme l'hydrogène se trouve dans l'œuf.

présenta que dans une période de trente-six, trente-huit heures, et même alors ils étoient infiniment plus petits que ceux que l'acide muriatique oxygené avoit développés en 7 ou 8 heures. — Quel phénomène, que de voir augmenter l'irritabilité des plantes par un fluide qu'on auroit dû croire fatal à toute matière organisée ! Aussi j'en fus tellement frappé, que je continuai mes expériences pendant deux mois sans en parler à personne. Le succès fut toujours le même, et le temps de la germination ne différoit que de trois quarts-d'heure ou une heure. L'acide muriatique oxygené devançoit l'eau presque toujours de vingt-neuf à trente heures. Il ne falloit au premier que la sixième partie du temps que l'eau exigeoit pour produire les mêmes germes. Les semences de *Pisum*, de *Phaseolus*, et toutes celles que j'essayai présentoient cette accélération. Je répétai au mois de mars mes expériences en présence du célèbre chimiste, M. Klaproth, de M. Hermbstedt et de plusieurs autres membres de l'académie de Berlin. Ils voulurent bien se convaincre de l'exactitude de mes observations.

Je reviens au détail de mon expérience. Préparez deux sortes d'acide muriatique oxygené, l'une très-forte et l'autre plus foible et délayée, vos germes paroîtront toujours les premiers dans l'acide concentré. Mettez une partie du liquide dans une chambre obscure ; exposez l'autre aux rayons du soleil, et votre végétation sera toujours plus prompte dans les ténèbres qu'au plein jour, non pas seulement parce qu'ainsi que l'a prouvé l'excellent physicien,

M. Senebier, la germination est plus prompte dans l'obscurité, mais aussi parce que la lumière enlève l'oxygène à l'acide muriatique oxygéné et le convertit en acide ordinaire, très-nuisible aux substances organisées. Si par hasard vous laissez les germes du *lepidium sativum* dans le bocal numéro 3, qui les a produits, vous aurez dans une espace de trente heures des cotyledons; mais ils sont alors d'un blanc d'ivoire. C'est un phénomène qui présente des formes très-élégantes. L'acide muriatique oxygéné est converti, par l'acte de la germination, en acide muriatique ordinaire, et ce changement est l'effet de la fibre croissante. Il est plus prompt, en raison de l'accélération de la germination, et il a lieu au milieu des ténèbres mêmes.

J'ai cherché à varier ces expériences; mais elles ne sont jamais aussi frappantes que sous les rapports que je viens de décrire. J'ai préparé de la terre siliceuse (ou de quartz) très-pure. J'en ai rempli deux vaisseaux de verre dont l'un et l'autre contenoient la semence du *lepidium sativum* L.; j'arrosai chaque portion de quantité égale d'eau pure d'un côté, et d'eau chargée du gaz muriatique oxygéné de l'autre. Je pris bien garde que ce dernier liquide ne touchât que la terre, et non la jeune plante, qui en auroit été blanchie. L'acide muriatique oxygéné produisoit des tiges d'un demi-pouce dans un espace de trois jours; l'eau pure n'en présenta qu'après quatre jours à quatre et demie. En cinq jours, les jeunes plantes, dans les deux vaisseaux, étoient très-vertes et très-belles. Un bota-

niste ingénieux, M. Uslar (4), vient de répéter ces expériences avec *les Brassica campestris, B. napus, Lactuca sativa, Reseda odorata.* Il prétend même avoir augmenté l'irritabilité de la *Mimosa pudica*, et de la *Drosera rotundifolia* en les arrosant avec de l'eau imprégnée d'acide muriatique oxygené. N'ayant jamais fait cet essai, je n'ose pas juger de son authenticité.

Je n'avois jusqu'ici fixé mon attention que sur la fibre végétale. L'analogie frappante qui existe entre les deux règnes de la nature organisée, l'opinion que je me suis formé que la fibre musculaire est la même dans la matière végétale et animale, ces considérations me portèrent à faire des expériences sur la dernière. Etant occupé depuis long-temps des phénomènes du Galvanisme (5); je vis en eux un excellent moyen de mesurer le degré d'irritabilité dans lequel un animal se trouve. Je pris la cuisse d'une grenouille (*Rana esculenta* L.), dont le nerf crural avoit été armé de zinc et irrité par un conducteur d'argent. Elle étoit tellement fatiguée depuis trois heures, qu'elle ne présenta plus que

(4) Dans un livre allemand intitulé : *Fragmens d'un nouveau système de Phytologie*, à Brunswick, 1794, p. 158.

(5) Je regarde les expressions d'électricité animale, d'*irritamentum metallorum*, dont on se sert vulgairement, comme très-vagues et impropres. Il ne faut point déterminer les causes dont on ignore la nature. Les mots de galvanisme, galvaniser, dont je me sert, sont formés d'après ceux de magnétisme, magnétiser. Ils sont recommandables par leur brièveté.

de foibles mouvemens. Tout le membre ne souffroit plus de contractions, et l'or et le zinc même (que je regarde comme les métaux les plus actifs) ne produisoient qu'un foible mouvement dans le *musculus gemellus* au mollet. Cette jambe me parut très-propre à faire des expériences décisives. J'humectai son nerf crural avec de l'eau fortement chargée d'acide muriatique oxygéné. Je le remis sur le zinc; je touchai celui-ci et les muscles avec un conducteur d'argent : et quel fut mon étonnement lorsque je vis cette jambe affoiblie tressaillir de tout son long, et souffrir des convulsions qui l'éloignoient du zinc! J'eus recours aussitôt aux expériences comparatives, que je regarde comme le seul boulevard par lequel le physicien peut se garantir de l'erreur. Je pris trois cuisses de la *rana temporaria* L.; elles avoient été galvanisées depuis 4 heures, et leur irritabilité étoit extrêmement foible. Je mis leurs trois nerfs cruraux dans trois vases remplis, l'un d'eau pure, l'autre d'acide muriatique délayé, et le troisième d'acide muriatique oxygéné. Les résultats de ces expériences réitérées plusieurs fois furent comme il suit : le premier nerf excita des mouvemens un peu plus forts qu'auparavant; le second devint tout-à-fait insensible au galvanisme; mais le troisième augmenta prodigieusement dans la faculté de produire : il présenta des contractions musculaires si véhémentes, qu'on auroit cru l'animal récemment tué et dans toute sa vigueur naturelle.

Je ne vous fatiguerai point, monsieur, par le détail de toutes les expériences que j'ai faites à ce

sujet depuis mon retour d'Italie. Il suffit de vous avoir annoncé le fait, qui me paroît très-intéressant. Je n'y joins que cette observation, qui vous prouvera davantage que l'acide muriatique oxygéné n'agit sur la fibre nerveuse que par l'oxygène qu'il dégage. L'augmentation de l'irritabilité, par cet acide, ne dure que cinq à huit minutes: ce temps écoulé, la force musculaire devient moindre qu'avant l'humectation. L'acide muriatique oxygéné paroît alors être converti en acide muriatique ordinaire, et celui-ci est très-nuisible à l'irritabilité. On seroit tenté, peut-être, de croire que cette foiblesse qui se montre en cinq à huit minutes est l'effet d'une irritation exagérée, une *debilitas indirecta*, pour me servir d'une expression de Brown. Mais non: arrosez ce même nerf d'une nouvelle portion d'eau imprégnée d'acide muriatique oxygéné, et vous le verrez exciter de nouveau de fortes contractions musculaires aussitôt qu'il sera armé de métaux hétérogènes: or, il seroit impossible de guérir une *debilitas indirecta* par des remèdes sthéniques. Au contraire, il paroît que cette nouvelle humectation n'augmente l'irritabilité qu'en rendant à l'organe une nouvelle portion d'oxygène.

L'effet de l'acide muriatique oxygéné sur le cœur même est un phénomène bien frappant. Je ne sais encore s'il se présente constamment, mais je l'observai hier avec assez de loisir pour être bien sûr de ne pas me tromper. Je fis l'expérience sur le cœur d'une grenouille qui ne palpitoit plus. L'irritabilité en étoit tellement anéantie, que les stimulus mé-

chaniques ne le portoient plus à aucun mouvement. Je le pris entre mes pincettes, et le jetai dans un bocal rempli d'acide muriatique ordinaire : il ne manifesta aucune irritation. Mais à peine l'avois-je jeté dans de l'acide muriatique oxygéné, qu'il commença à palpiter : ces palpitations augmentèrent très-fort : je remis le cœur sur du bois ; mais le mouvement continua pendant cinq à six minutes. Il cessa peu à peu, et je parvins à le reproduire par une nouvelle humectation avec de l'acide muriatique oxygéné.

Je finis par une expérience qui ne m'a jamais encore manqué. Je mis la jambe d'une grenouille, pendant douze minutes, dans une solution d'opium ; elle perdit toute irritabilité : le galvanisme ne l'excitoit à aucun mouvement : les métaux n'en produisoient pas plus qu'ils en excitent sur un morceau de bois ou sur une pierre. Je pris de l'acide muriatique oxygéné très-fort, j'en lavai la matière animale, et en deux minutes toute l'irritabilité de la fibre reparut : les muscles souffroient dès-lors des contractions très-fortes. Ces expériences ont été répétées avec succès sur les souris. Les animaux à sang chaud ne sont pas moins sensibles à l'oxygène que les animaux à sang froid.

L'acide muriatique oxygéné est converti en acide muriatique simple, tant par la fibre végétale que par la fibre musculaire. Ce grand phénomène nous prouve, plus qu'aucun autre, 1°. que l'augmentation d'irritabilité est la suite d'une combinaison intime de l'oxygène avec les organes animés ; 2°. que

quelques différens que paroissent les élémens de la fibre végétale et animale, toutes deux cependant suivent les mêmes affinités, sont excitées par le même stimulus de l'oxygène ; 3°. que le procédé chimique de vie est un procédé de combustion légère, et que (comme l'exprime très-bien M. Reil, savant physiologiste de Halle, dans une lettre qu'il m'adresse) la combustibilité d'une substance morte ressemble à l'irritabilité de la matière organisée : toutes deux dépendent de l'affinité pour l'oxygène, toutes deux produisent un dégagement de calorique. — L'acide muriatique oxygéné neutralisé par de la soude ou de la potasse ne présenteroit-il pas un objet intéressant à la pharmacie (6) ?

MÉTÉOROLOGIE.

Extrait du Journal des Observations météorologiques faites à l'observatoire du citoyen Dᴇ-Lachapelle, *membre de l'Institut national à Montauban, dans le mois de nivôse, an IV de la République.*

Le temps a été beau dans le mois de décembre 1795 et janvier 1796 (v. s.). Le vent S. E. régnant presque toujours, l'air étoit chaud. Le 18 décembre, à

(6) Les citoyens Cuvier et Vauquelin ont été chargés de répéter les expériences.

2 heures, thermomètre 13° 8; le 31, à 7 h. matin — 1° 5; le 23 janvier, thermomètre 13° 1, à 2 h. soir; le 17 — 1° 7 à 7 h. matin.

Il a plu pendant les quinze premiers jours de février, et le 4 un orage violent avec des coups de tonnerre eut lieu. La quantité d'eau tombée durant cet intervalle de temps peut s'évaluer à trois pouces. Le vent dominant a été ouest variant à N. N. O., c'est-à-dire, *le vent de l'Océan*. Après cette époque l'atmosphère s'est fort réchauffée. Le 23, à 2 heures du soir, le thermomètre exposé au nord-ouest et à l'ombre, est monté à + 13° 2. Le baromètre étant à 27 pouces 9 lignes, le temps superbe et un foible vent d'est S. E. se faisant sentir. Le 24 thermomètre + 12° 4, vent sud-est fort, ou *de la Méditerranée;* le 25 9° 9, temps calme la nuit précédente et la matinée; vers trois heures, vent près de terre N. N. O., l'est régnant dans le haut de l'atmosphère et amenant des nuages énormes extrêmement noirs, de sorte qu'on avoit lieu de s'attendre à un orage violent. Cependant le vent N. N. O. a pris le dessus, et a renversé ces nuages, qui s'étoient déjà presqu'élevés jusqu'au zénith de l'Observatoire. La nuit a été très-sereine. Depuis ce moment le temps s'est continuellement refroidi, et le baromètre n'a pas cessé de descendre, le vent variant du N. au N. O., ciel assez beau; mais vapeurs blanchâtres, nuits sereines, quelques flocons de neige le 28 et dans la nuit du 3 au 4 mars.

Le premier mars, 7 heures du matin, thermomètre — 4° 7; 2 h. du soir — 2° 4; 10 soir — 5° 3;

minuit — 6° 2, ciel très-serein, alme, mais air nord, baromètre à 10 h. soir 27 pouces 6 lignes. Le 2, 7 h. matin, — 5° 3, baromètre 27 pouces 4 lignes 1 points; le 3, 4, moins froid, N. O. très-fort; le 5, thermomètre à 10 h. soir, — 4° 8; le 6, à 7 h. matin, — 5° 5, baromètre 27 pouces 10 lignes 10 points, et ascendant depuis le 3 à 7 h. matin, où il étoit descendu à 27 pouces 4 lignes 9 points; journée du 6 très-froide à 10 h. soir — 4° 5; le 7, à 7 h. matin, — 4° 8, journée d'une température plus élevée que la veille, air calme, baromètre descendant: il tombe dans la nuit environ 3 pouces $\frac{3}{4}$ de neige. Le 8, à 7 h. matin, — 2° 6; à 2 h. $\frac{1}{2}$, + 1° 8, air est présageant le dégel. Le soir l'air du nord se fait de nouveau ressentir à 10 h. $\frac{1}{2}$, thermomètre — 4° 0. Le 9, à 7 h. matin, — 3° 2, calme, air nord, baromètre 27 pouces 9 lignes 7 points, le vent S. E., assez fort, se décide dans la matinée, la neige fond; à 2 h. $\frac{1}{2}$ thermomètre + 8° 6, baromètre 27 pouces 9 lignes 2 points, vent fort *sud-est*; mais dans la partie supérieure de l'atmosphère *nord-ouest*, dégel très-prononcé: le soir le vent se calme, le baromètre descend toujours, nuit sans gelée. Le 10, à 2 h. $\frac{1}{2}$, thermomètre + 11° 7, baromètre 27 pouces 7 lignes 10 points, temps calme, air ouest, avec menace de pluie; il en tombe quelques gouttes, le temps s'éclaircit ensuite, le soleil paroît, et le reste de la soirée ne le cède à aucun des beaux jours du printemps.

Les fleurs des amandiers paroissent perdues; les premières s'étoient montrées dès le 8 février. Comme

un temps sec avoit précédé cette époque, que la terre étoit sans humidité, qu'il n'y a pas eu de faux dégel, il est très-apparent que les bleds, les légumes et les arbres fruitiers n'auront pas souffert : le seul effet du froid aura été sans doute de ralentir le mouvement de la sève, et les renseignemens pris avec les habitans de la campagne confirment heureusement ces conjectures.

Plusieurs morts subites ont eu lieu pendant cet hiver à Montauban (1).

(1) Le citoyen Lalande au Collége de France à Paris a vu les degrés suivans à 8 heures du matin au-dessous de la congélation, à partir du 9 ventose (28 février) jusqu'au 10 mars.

9 ventose.	3 deg.	15 ventose.	4 $\frac{1}{2}$ deg.
10	4 $\frac{1}{2}$	16	4
11	3	17	4
12	1	18	4
13	0	19	2
14	3 $\frac{1}{2}$	20	0

mais à l'observatoire national, qui est plus élevé et moins abrité, le froid a été jusqu'à 6 $\frac{1}{2}$ degrés.

ARTS ET MÉTIERS.

Observations sur la nécessité d'ajouter aux diverses Collections scientifiques une Collection d'objets d'industrie, par Antoine-Nicolas Duchesne, *professeur d'Histoire naturelle à l'École centrale de Versailles.*

Le besoin de conserver ses récoltes pour prolonger ses jouissances avoit de tout temps appris à l'Homme à former des magasins remplis, soit de matières premières, soit de matières fabriquées.

Bientôt la nécessité de garder, tant ses moissons que ses magasins, lui mettant les armes à la main, et la commodité des échanges introduisant dans le Commerce un numéraire représentatif, on vit se former les *arsenaux* et les *trésors*. De son côté, la diversité des saisons dans lesquelles se préparent les médicamens, rendit le *droguier* nécessaire à l'art médical. Enfin, dès que l'art sublime de conserver la trace des pensées eut assez multiplié les livres pour faire de leur collection une masse de quelque importance, on eut des *bibliothèques*.

La richesse des nations amenant peu-à-peu les changemens dans la forme et les ornemens des ustensiles, des meubles, ou des vêtemens appropriés aux saisons ou à la solennité de certaines cérémonies; leur conservation dans l'intervalle entre les momens de service exigea les *gardes-meubles*; et aussitôt on

les voit se remplir de tous les objets de reforme dont la beauté du travail feroit regretter la destruction.

Mais on ne tarde pas à y distinguer ces productions merveilleuses, dans lesquelles le génie des beaux-arts fait oublier leur destination première, au point de ne plus admettre que la considération de l'art lui-même, et du grand talent de l'artiste. De tout temps, les peuples vainqueurs avoient fait de ces brillantes dépouilles des vaincus le plus bel ornement de leurs trophées: ils en avoient décoré tant les dehors ou l'intérieur des lieux publics, que le domicile des triomphateurs. Trop multipliés enfin, et sans cesse déplacés par la vicissitude des choses humaines, ces chef-d'œuvres remplissent des *cabinets*, des *galeries*, uniquement destinés à les contenir.

Il en est de même des Monumens historiques déplacés et transportés: on voit naître des collections d'*antiquités*; tant de ces objets toujours uniques, puisqu'ils ont été travaillés seuls à seuls, que de ceux qui parfaitement similaires, à raison d'une origine mécanique, se retrouvent véritablement les mêmes en plusieurs endroits: les *monnoies* et les *médailles*, remplissent aussi les cabinets.

L'art de multiplier semblablement les exemplaires des mêmes Livres par le moyen de la presse, amène également dans les Bibliothèques la distinction des *imprimés* et des *manuscrits*; et longtemps après, celle des *estampes*, objet mixte entre les arts et l'érudition.

La réunion de la plupart ou au moins d'une partie de ces objets dans un même local, en retraçant au

contraire aux amateurs la diversité des départemens, des Filles de mémoire sur le même Parnasse, a fait donner le nom de *Muséum* aux diverses collections plus ou moins mélangées. Mais, dans ces collections même, les choses trop étrangères les unes aux autres sont toujours séparées, et leur nombre multiplie toujours les sous-divisions.

Ces diverses productions du travail des hommes avoient été pendant longtemps les seuls objets dont le rassemblement avoit captivé l'attention, même parmi les nations modernes.

Quelques curiosités naturelles, quelques modèles de machines, quelques instrumens de physique se trouvoient conservés ou plutôt dispersés, soit dans les bibliothèques et les cabinets d'antiquités, ou dans les précieux garde-meubles honorés par nos pères du nom de *trésors;* soit, sur-tout pour l'histoire naturelle, dans ces riches drogueries, où les médecins se croyoient permis de déposer ce qui, sans avoir un objet direct d'utilité actuelle, avoit celui, si important pour l'Homme, de généraliser ses connoissances.

Mais les sciences mathématiques et physiques avoient un grand essor à prendre: l'heureuse révolution s'opere, et aussitôt s'établissent les salles de machines, les laboratoires de chimie, les cabinets de physique expérimentale, et tant de superbes collections d'histoire naturelle, dans lesquelles l'homme qui cherche à s'instruire vient puiser les premières connoissances, et où celui qui possède toutes celles qui existent, trouve encore occasion de soupçonner de nouveaux rapports entre les Êtres.

Tout est-il fait ? les services à rendre aux Sciences sont-ils épuisés par les collections existantes? l'expérience du passé ne semble-t-elle pas au contraire en solliciter une d'un nouveau genre en faveur des travaux économiques, destinés dans l'Agriculture à faire naître les productions naturelles ou à les exploiter; et dans les Arts, à en diversifier la forme en tant de manières pour les approprier aux besoins les plus variés.

Une collection de reliefs de divers ateliers a déjà été vue dans Paris avec tout l'intérêt qu'elle devoit inspirer. Des modèles de machines aratoires et autres, propres à diverses opérations rurales se trouvent dans quelques salles de mécaniques: la société d'agriculture s'étoit particuliérement occupé de cet objet. Les cabinets d'histoire naturelle nous offrent quelques échantillons de matières étrangères, fabriquées dans des pays lointains, sur-tout par les nations sauvages. Mais à l'égard de ce qui se fait dans nos pays, on en est réduit communément aux figures et aux descriptions. Combien cependant les objets en nature ne frapperoient-ils pas davantage, et ne donneroient-ils pas de connoissances plus profondes?

Avec quelle satisfaction, par exemple, ne verroit-on pas le chanvre des deux sortes, ou le lin, dans les différens états de leur végétation et récoltés en divers cantons, tant conservés en nature que représentés dans leurs couleurs fraiches, et suivies d'échantillons de leur utile écorce, séparée, roule, ressechée, tillée, peignée, amenée enfin par cette sorte de ductilité que lui donne la filature à l'état de fil-

cité flexible où elle acquiert autant de destinations diverses qu'elle a de degrés de force et de finesse, depuis le fil des dentelles et des linons, jusqu'aux cables des vaisseaux de guerre.

La preparation du coton présenteroit le contraste de son origine. Quelle diversité ensuite dans l'emploi de ces fils, tant seuls que mêlés, soit tricotés, à l'aiguille ou au métier, soit tissus de tant de manières; survivant enfin à leur destruction même, lorsqu'ils reprennent dans les papeteries ce nouveau genre d'utilité dans lequel cette matière aussi durable de sa nature que facile à dissiper par les accidens les plus légers, devient une seconde fois l'émule des membranes qui nous sont fournies par le règne animal?

L'histoire de nos deux plantes à filasse, seroit complettée par celle de l'huile qui se tire de leurs graines et des moulins propres à cet usage.

L'extraction de toutes les autres huiles, soit de graines et d'amandes, soit du brou de l'olive ou de l'arganan, et celle des huiles animales fourniroit à son tour de curieux détails.

Et combien n'en trouveroit-on pas dans les préparations du riz et autres gruaux de toutes les sortes et de tous les pays? des farines, des fécules, des semoulilles, vermicelles, et autres pâtes tirées des graines, ou bien de celles des racines farineuses, telles que le célèbre riz ou gruau de pomme de terre, la cassave, le salep; enfin le sagou et la fameuse moëlle de l'arbre à pain?

Pour revenir à la filature dont la double récolte tirée

tirée du chanvre et du lin, nous avoit détourné : la fabrication de divers fils torts, tels que ceux du mahot, du coco et autres ; l'extraction du fil de pilte et l'emploi de la dentelle corticale du lagetto ; l'origine de la soie, sa récolte, ses diverses combinaisons d'après lesquelles cette matière homogène se trouve cependant elle-même si diversifiée : la filature de l'amiante, de la pinne marine, de la laine et de tous les poils des animaux, offriroient successivement les rapprochemens les plus satisfaisans.

Combien n'en fourniroit pas à son tour la récolte des gommes, des résines, baumes et vernis, de la cire et du miel? la fabrication de diverses colles, celle du sucre, du sel, de la soude, du suif, du savon, de l'indigo, aussi bien que l'exploitation des bois, des mines et des carrières, imitée en reliefs sur des échelles de réduction.

Il en est de même de l'art de la teinture rendu sensible par des échantillons comparatifs, reservés après chacune des opérations nécessaires, soit aux fils avant leur emploi, soit aux tissus eux-mêmes, de couleur pleine, rayés ou brochés, soit aux étoffes et toiles peintes ou imprimées.

Quoique les procédés de la fabrication du verre ou de la porcelaine, et de la purification des métaux, appartiennent à la chimie, elle n'en présente pas assez complètement les détails pour qu'il ne reste pas quelques glanures dans ce champ à ramasser pour notre collection industrielle.

Et sans parler des pelleteries, des peaux tannées, corroyées ou mégies, des diverses sortes de tan

employées dans ces préparations, du liége de l'amadou, des crayons de toute sorte; la seule exposition raisonnée des brosses et balais, des curedents, alumettes nattes et autres ouvrages de vannerie, des semelles, cannes, éventails, des petits instrumens de musique, et de cent autres prétendues bagatelles européennes, devient droit intéressante et utile par la comparaison facile avec ces autres bagatelles analogues à l'usage des nations demi-policées ou sauvages, dont les échantillons sont assez généralement recherchés pour qu'on les tolère dans des collections où ils sont véritablement disparates, telles que les galeries de peintures et de sculptures ou d'antiquités, et sur-tout dans les cabinets d'histoire naturelle, à laquelle ils n'appartiennent assurément pas davantage.

Si le projet dont cet apperçu rapide suffit pour faire saisir l'étendue et les avantages se concilioit la faveur des restaurateurs de l'instruction publique, quel moment seroit plus convenable pour le mettre à exécution que celui où les dépôts des richesses nationales attendent une répartition nouvelle?

Le temps nécessaire pour mettre en ordre les objets qui doivent s'y trouver avec abondance suffiroit pour déterminer ensuite la somme modique convenable pour amener peu à peu la nouvelle collection à une étendue qui la rende l'émule de celles qui font admirer soit les merveilles de la nature, soit le génie des beaux-arts : et certes, l'inépuisable industrie de l'homme dans la satisfaction de ses besoins naturels, ou factices, mérite bien son

histoire particulière. Si les ouvrages qui en traitent ont été mis au nombre des plus belles productions de notre siècle, cette estime même ne semble-t-elle pas diriger les regards de ceux qui les célèbrent sur une collection qui feroit saisir rassemblé ce qui ne pouvoit jamais être parcouru, même incomplètement, qu'avec beaucoup de peines et de soins?

DIPLOMATIQUE.

Diplomata, Chartæ, Epistolæ, etc. *pars altera quæ epistolas continet* Innocentii Papæ III..... *Parisiis, apud J. L. Nyon*, etc. 1791, 2 vol. *in-fol.* d'environ sept cents pages chacun. *Dernier Extrait.*

« Le nom d'Innocent III, dit le savant du Theil, réveillera toujours le souvenir d'un des personnages qui ont figuré avec le plus d'éclat sur la scène du monde, et dont l'impartiale philosophie aura le plus de peine à définir exactement les vertus et les défauts. Je dis les défauts; non que j'ignore combien ce terme paroîtra doux à ceux qui ont lu les écrits tant historiques que polémiques dans lesquels ce pape a été formellement accusé et taxé de véritables vices. Ces écrits sont d'autant plus propres à autoriser la manière dont on juge assez communément le caractère d'Innocent, qu'ils sont ou les ouvrages, ou faits d'après les ouvrages

d'auteurs contemporains. Mais lorsqu'on s'est livré à une étude réfléchie de l'histoire de son pontificat, on a peine à fixer le degré de croyance que tout lecteur équitable doit accorder à des imputations, qui, la plupart, à l'examen paroissent visiblement avoir été dans l'origine, dictées ou du moins exagérées par l'esprit de parti. Certainement le sage ne conviendra jamais que l'ambition ne soit pas un vice en elle-même. A plus forte raison le philosophe chrétien, sous quelqu'aspect que ce soit, ne pardonnera point l'ambition à un souverain pontife, dont la vertu première, peut-être la seule vertu nécessaire, est une humble et charitable douceur, qui ne fut jamais le mérite de l'impérieux et inflexible Innocent. Mais, si l'ambition, dans un prince temporel, quand elle semble motivée par de grandes et importantes causes, quand elle peut extérieurement paroître tenir moins à la vanité personnelle de l'homme, qu'à la gloire du rôle qui lui est confié sur le théâtre de l'univers, quand elle marche à son but, entourée du cortége des qualités les plus estimées et presque toujours les plus utiles aux états, je veux dire une fermeté d'ame à l'épreuve, une constance inébranlable dans les projets, un zèle infatigable pour la chose publique, une pureté de mœurs sans reproches, quand elle est de plus soutenue d'une habileté rare dans les affaires, d'une supériorité reconnue de talens naturels et de lumières acquises, d'une adresse peu commune à tirer parti de tous les événemens favorables à son dessein, soit qu'on les ait préparés et fait naître soi-même, soit

qu'ils arrivent naturellement ; enfin, quand elle est couronnée par des succès brillans et constans, et suivie d'effets éclatans dont plusieurs, dus à un désir louable et à un effort heureux pour opérer le bien vont réellement au bonheur des peuples et à l'avantage des sociétés humaines, ainsi que de la religion. Si, dis-je, au milieu de pareilles circonstances l'ambition pouvoit trouver grace auprès du moraliste indulgent, qui long-temps auroit cherché, sans le trouver, chez les hommes, la vertu pure et sans mélange, on conviendroit peut-être que, de tous les princes dont l'influence prépondérante, n'importe par quels moyens, s'est faite irrésistiblement sur la face de la terre, Innocent n'a pas été celui dont l'ambition ait eu le moins de palliatifs et d'excuses ».

Le judicieux du Theil fait, en ces termes, le portrait d'Innocent III : et avant de répondre aux accusations des ennemis du pontife, il expose les principaux reproches qu'on lui a faits. « On a vu, disent-ils, Innocent III, en Portugal, exiger avec hauteur des tributs, et réformer tyranniquement les dernières volontés d'un roi mourant ; en Espagne, commander aux différens princes de cette contrée de rompre les liens que l'intérêt de leurs états respectifs ou le penchant de leur cœur leur avoit fait former ; leur ordonner de dissoudre des mariages consommés depuis long-temps, et, pour les y contraindre, frapper leurs royaumes d'interdit ; soumettre le roi d'Arragon à un tribut annuel ; lui vendre, à ce prix, un secours que la religion seule eût

dû lui faire accorder contre les Mahométans, et, par la suite, l'abandonner pour ainsi dire, le trahir dans la guerre foncièrement injuste des Albigeois, où ce prince sensible et généreux, digne d'une autre fortune, trouve la mort.

» En France, s'opposer presque toujours aux succès et à la prospérité d'un roi courageux; favoriser tantôt ouvertement, tantôt sourdement les ennemis du fils aîné de l'église; manquer, vis-à-vis de lui, à des promesses authentiques; tour-à-tour l'engager à prendre et le forcer à quitter les armes au gré de la politique la moins chrétienne; par la voix de divers légats animer les peuples contre leurs compatriotes; et, autant pour des intérêts mondains que par zèle fanatique pour le catholicisme, les pousser à ensanglanter de riches et fertiles provinces.

» En Angleterre, profiter, presque sans pudeur, des vices d'un prince d'infâme mémoire; le dépouiller presqu'entièrement de sa puissance, non pour la transmettre à quelque héros plus digne de gouverner, mais pour se l'attribuer à soi-même; élever ainsi le siége pontifical sur les ruines du trône royal; faire d'un souverain de la Grande-Bretagne un vassal de Rome; et quand ce roi lâche et vil est réduit à cet état humiliant, employer, pour l'aider contre des sujets justement indignés, les mêmes intrigues et les mêmes armes qui lui avoient presqu'enlevé le sceptre.

» En Allemagne, persécuter pendant dix ans un rejeton de la famille de Souabe, dont les droits à

l'empire pouvoient être regardés comme légitimes ; le poursuivre à travers des flots de sang ; soutenir hautement son rival ; et, lorsque ce compétiteur reste possesseur de la couronne, lui vouer subitement une haine implacable, détruire l'ouvrage de ses propres mains, et foudroyer l'idole que lui-même avoit fait adorer.

« Dans les régions du Nord, porter l'esprit de domination et d'empire dont jamais la cour de Rome ne parut plus animée que sous son règne ; et particulièrement dans la Norwège, favoriser de tout son pouvoir les cabales d'une foule de prélats avides ou séditieux contre un prince dont l'histoire de ce pays fait le plus grand éloge ».

« Dans les différentes provinces de la Livonie, de la Prusse, de la Pologne, ne montrer le flambeau de la foi que pour reculer en même temps les bornes de sa domination personnelle : en Hongrie, trahir sans pitié les intérêts du roi André, prince doux et modéré, attaché d'ailleurs à l'église, zélé pour la religion ; souffrir que, impunément, les croisés, séduits par l'or des Vénitiens, et tournant contre un prince catholique des armes prises pour un plus saint usage, eussent saccagé l'une des plus grandes villes, ruiné l'une des plus belles nations de son royaume ».

» En Grèce, à l'appas d'une réunion qui ne devoit avoir d'autres avantages réels que de rehausser l'éclat de la thiare, oublier le mépris marqué des ordres extérieurement énoncés de sa part, supporter sans peine, peut-être même hâter secrètement une

révolution aussi cruelle pour les circonstances, qu'injuste en son principe, qui, sans diminuer les malheurs de la triste patrie des anciens Grecs, fit passer pour quelques années le sceptre de Bysance dans les mains des Latins; et lorsque les attentats commis en cette occasion contre les lois divines et humaines, contre la religion, la justice et les mœurs, appeloient hautement la vengeance, ne faire briller, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que de vains éclairs; retenir soi-même son tonnerre, ou ne lancer que des foudres éteintes, et conniver au crime pour s'en approprier le fruit ».

» En Italie, épier et saisir toutes les occasions d'affermir son empire despotique, non-seulement sur tous les pays jadis ou possédés ou réclamés par les chefs de l'église, mais principalement sur le royaume des deux Siciles, patrimoine d'un orphelin confié à sa tutelle ».

« Enfin, dans Rome même, plus fier de s'asseoir sur le trône, qu'occupé de sacrifier à l'autel; maniant plus souvent le sceptre que l'encensoir; aggrandir sa famille, enrichir ses parens aux dépens des trésors de l'église; s'attirer, par son ostentation, par son faste dans les bâtimens, et sa partialité pour les siens, l'indignation des nobles et du peuple ».

« A ces traits, sans doute, si l'on pouvoit oublier combien ils ont dû être exagérés, on reconnoîtra, non le pontife, vicaire et ministre du Dieu de l'évangile, mais le prince mondain, ambitieux, dissimulé, tyrannique, cruel même, et sur-tout orgueilleux ».

» Maintenant, considérons un moment son règne sous un autre point de vue : quelle idée différente de son caractère et de sa vertu ne nous donneront pas une suite tout aussi nombreuse de faits d'un genre absolument contraire, pareillement consignés dans l'histoire, mieux prouvés, peut-être, par d'irréfragables témoins, et plus justement appréciés par des écrivains impartiaux ».

« En effet, si les différens princes de l'Espagne éprouvèrent de sa part tant d'obstacles à leurs unions illicites, les lois canoniques l'exigeoient ; l'église avoit depuis long-temps porté ces lois ; le devoir de son chef étoit de les faire observer. Et combien de fois d'ailleurs les rois de Castille et d'Arragon ne durent-ils pas à son assistance leurs succès contre les Sarrasins ? Qui pourroit refuser des éloges à sa fermeté chrétienne, quand on le voit quinze ans occupé à soutenir contre un roi puissant (digne, sans doute, d'estime et d'amour de la part de ses sujets fidèles, mais égaré par son caprice et la passion), la cause d'une princesse infortunée, devenue innocemment l'objet d'un injuste dégoût, et d'une persécution cruelle de la part de son époux. La triste Ingelburge, également intéressante par sa vertu, sa beauté, ses malheurs ; loin de sa patrie, loin de ses parens, seule au milieu d'une cour étrangère, et livrée sans défense au pouvoir sans bornes de son persécuteur, périssoit sans retour, si du haut du Vatican un bras infatigable ne l'eût soutenue constamment. Graces à l'inflexible Innocent, enfin la justice l'emporta. Sans doute les François durent applaudir au triomphe

du pontife, lorsqu'ils virent reprise par son époux, et replacée sur son trône cette reine malheureuse dont l'histoire nous attendrit encore aujourd'hui. Sans doute (et ceci n'est pas une vaine ou simple conjecture, mais un fait prouvé), leur roi dut à cet acte de justice et d'humanité le retour marqué de l'affection de ces sujets, et par conséquent aussi ces efforts incroyables et généreux de la part de la noblesse et de ses fidelles communes, qui, l'année suivante, dans les champs de Bovines, enchaînèrent la victoire prête à lui échapper. Dès-lors il sera vrai que l'honneur et l'avantage de cette journée, laquelle rendit aux lys leur éclat éclipsé, à Philippe sa gloire obscurcie, furent le fruit de la longanimité du pontife, qui, durant le cours de cette affaire, sans le moindre intérêt personnel, se montra invariablement l'appui de la veuve et le vengeur de l'innocent ».

» S'il est difficile d'excuser totalement sa conduite dans les affaires d'Angleterre, et s'il faut avouer que les intérêts temporels du S. Siege furent l'objet visible de sa politique à l'egard du roi Jean, on ne peut nier aussi que, même dans ce pays, en mille occasions, il n'ait protégé, soutenu et fait vaincre la cause de la justice contre le plus détestable des princes ».

« Le différend qui divisa si long-temps l'Allemagne n'étoit pas facile à juger. A parler impartialement, ce ne fut point une injustice réelle de la part d'Innocent d'avoir préféré la cause d'Othon à celle de Philippe de Souabe. Aussitôt après la

mort de ce dernier, Othon perdit la bienveillance de son protecteur ; mais certainement il ne la perdit que par sa propre ingratitude et son infidélité à remplir des engagemens volontaires, authentiques et sacrés. Une neutralité parfaite entre les deux rivaux eût sans doute été plus louable, plus convenable dans le père commun de tous les chrétiens ; mais toujours résultera-t-il du récit des historiens les plus dignes de foi, que pendant le cours de ces longs débats le pontife ne cessa jamais de veiller au maintien de la discipline ecclésiastique en Germanie, et punit sévèrement, même dans son propre parti, des prélats puissans qui déshonoroient leur caractère ».

« Dans les affaires du Nord, il put, même il dut nécessairement être souvent trompé par des rapports infidèles et intéressés. De tous les événemens sur lesquels il influa dans ces contrées éloignées, ce qui nous est connu avec le plus de certitude, c'est la conversion d'un grand nombre de payens, due à des soins infatigables de sa part, et digne du poste où le ciel l'avoit élevé ».

« Les excès ou les crimes commis dans les croisades du Midi demeurent sans excuse pour les croisés. Il n'est que trop vrai, ces guerres, dont le motif, dans un siècle non philosophe, put paroître louable, et égara même *des rois le plus sage*, furent l'occasion de bien des désordres ; on peut dire de bien des forfaits honteux à l'humanité, sur-tout à l'humanité chrétienne. Mais examinons les faits : il deviendra certain et prouvé qu'Innocent en ressentit

le plus vif chagrin. Loin de favoriser le mal, il l'eût voulu punir ; il l'eût punit, sans doute, s'il eût pu se faire obéir, ou seulement se faire écouter. Mais sa sévérité n'eût servi qu'à avilir son autorité, et à détruire le peu de fruit avantageux qui pût se retirer de ces trop fameuses expéditions, et qui, dans le temps où vivoit le pontife, devoit lui paroître inestimable, je parle de l'extirpation de l'hérésie dans les royaumes chrétiens, ou de la conquête de la terre sainte sur les infidèles ».

« La puissance temporelle du S. Siége, en Italie, s'accrut beaucoup, et presqu'en un instant, sous son règne. Mais si à peine monté sur le trône, et couronné de la thiare, il vit, et le peuple de Rome, depuis long-temps indocile, devenu tout-à-coup plus soumis, et les provinces, qui jadis sujètes à l'autorité ecclésiastique, en avoient été soustraites dans le dernier siècle par les empereurs, se ranger presque sans coup-férir sous son obéissance, n'est-il pas juste de faire honneur à sa fermeté, à ses talens, à sa réputation, à son habileté d'une résolution non-sanglante, qui, après tout, ne faisoit que rendre au siége pontifical son ancien éclat, plutôt que de l'accuser en cela d'une ambition déshonorante dans un souverain pontife » ?

» La protection qu'il accorda au jeune Frédéric, orphelin dans son bas-âge, et commis à sa tutelle, ne fut pas gratuite à beaucoup près ; mais les services qu'il lui rendit furent grands, et le nom de ce prince, quoique puissant, dirent ses panégyristes ou les détracteurs des papes, restera toujours en-

taché par un reproche fondé d'ingratitude envers la cour de Rome, qui avoit pris soin de son enfance, et t availlé efficacement à sa grandeur ».

« Innocent n'a point négligé les intérêts de ses parens : Rome a vu long-temps subsister dans l'enceinte de ses murs de superbes édifices, des tours menaçantes, que, soit par pure ostentation, soit pour cimenter en effet la puissance des siens, il avoit élevé, dit-on, avec des frais qu'il eût pu mieux employer en suivant l'esprit de l'évangile; et de nos jours il existe encore dans sa famille, prête à s'éteindre, des traces marquées de la libéralité dont il usa envers son frère, tant aux dépens des terres ecclésiastiques, que par des concessions peut-être peu libres, et arrachées au roi mineur son pupille. Mais, disons-le aussi, combien ne reste-t-il pas de preuves plus frappantes de sa générosité envers les églises et les monastères, de sa sollicitude et de son amour pour les pauvres; enfin, ces tours, ces édifices, monumens, soit réels, soit supposés de l'orgueil et de l'ambition, dont il fut plus ou moins justement accusé, sont tombés, et leurs ruines affaissées échappant aujourd'hui aux recherches curieuses des antiquaires et des voyageurs, ne sauroient plus déposer authentiquement des vices qui lui furent reprochés, et ne peuvent offusquer l'œil du jaloux, ni choquer les regards du censeur rigide; l'hospice du S. Esprit, doté de ses biens patrimoniaux, cet établissement utile, le plus beau, le plus grand, le mieux ordonné peut-être en ce genre, qui existe encore actuellement, je ne dis

pas dans la ville, reine des cités, mais dans aucune société civile de l'Europe; l'hospice du S. Esprit reste et recommande à l'équitable postérité, aux ames sensibles, amies des indigens et des malades, la mémoire d'Innocent III, dont la pieuse munificence l'a inébranlablement fondé ».

« Si on ajoute à cette foible ébauche le souvenir de son habileté dans les sciences auxquelles on s'appliquoit de son temps, de son érudition dans les belles-lettres, de sa pénétration dans les causes de jurisprudence, de son intégrité habituelle dans les jugemens, de l'autorité jusqu'à présent encore inébranlée, de la plupart de ces décisions en matière de droit ecclésiastique, de son application infatigable aux soins du gouvernement, de son aptitude au travail, de la pureté généralement reconnue de ses mœurs; enfin, d'une foule de qualités distinguées que les détracteurs les plus violens n'ont guères pu lui refuser, ne demeurera-t-il donc pas prouvé qu'il fut plus digne d'éloge que de blâme? »

Le portrait d'Innocent III qu'on vient de lire, et le jugement impartial qu'on y a porté de la conduite de ce célèbre pontife, sont tirés d'un mémoire lu à l'académie des inscriptions et belles-lettres par le savant du Theil, et qui est resté manuscrit jusqu'aujourd'hui. Nous avons cru qu'il n'étoit pas possible de donner un meilleur extrait du recueil des lettres que nous annonçons, et dont ce savant est le seul éditeur. D'ailleurs, ce résultat lumineux peut faire naître l'envie d'en connoître toute la justesse par la lecture même de ce recueil.

Baluze l'avoit déja publié, mais d'une manière fort incomplète, puisqu'il y manquoit sept livres ou regestes qui sont dus entièrement aux recherches du laborieux du Theil. Les livres IV, XVII, XVIII, XIX sont perdus, et le livre III est fort mutilé, puisqu'il ne renferme que cinquante-sept lettres, tandis que tous les autres en ont chacun environ deux cent cinquante. Ce supplément important a été fait au moyen des archives de la maison Conti et de celles du Vatican. C'est le fruit d'un long séjour à Rome, dont l'ancien gouvernement avoit payé tous les frais.

» Dans une collection, dit l'éditeur, destinée à réunir seulement les pièces relatives à l'histoire de France, nous aurions dû peut-être nous borner à donner les lettres qui, sous quelqu'aspect, ont trait à cette histoire ; et, en général, nous nous proposons bien de nous renfermer dans ces limites : mais, pour le pontificat d'Innocent III, une considération particulière qui, sans doute, frappera jusqu'aux lecteurs les moins attentifs, nous a déterminés à agir différemment.

» Des lettres que contiennent ces nouveaux regestes d'Innocent III, plus de deux tiers étant relatifs à l'histoire de France, devenoient partie intégrante et nécessaire de notre collection : l'autre tiers seulement, étranger à cette histoire, auroit pû être retranché de nos deux volumes ; mais, par ce retranchement, nous eussions perdu l'avantage précieux de compléter, autant qu'il est possible au-

jourd'hui, l'édition des regestes d'un pape fameux dans l'histoire générale de toute l'Europe.

» Sans doute, parmi les lettres qui forment le nouveau recueil que nous publions aujourd'hui, on en trouvera plusieurs qui étoient déjà connues : différens auteurs de l'histoire ecclésiastique, principalement *Bzovius* et *Raynaldi*, en ayant inséré dans leurs ouvrages un certain nombre, soit en entier, soit par extraits; mais nous ne craignons pas d'affirmer que la très-majeure partie, sur-tout de celles qui peuvent intéresser notre histoire nationale, étoit restée jusqu'à présent anecdote; et, de celles dont les écrivains de l'histoire ecclésiastique avoient déjà fait usage, la plupart paroîtront nouvelles, puisque nous les donnons plus amples et plus correctes qu'elles n'avoient encore paru.

» C'est sur-tout à l'égard des *décrétales* que notre édition aura cet avantage. Nul pape n'a joui dans les matières canoniques, d'une autorité pareille à celle qu'exerçoit Innocent III. Le nombre des *decrétales* émanées de lui seul égale, s'il ne surpasse, le nombre des *décrétales* émanées de tous les autres papes ensemble. Mais on sait que les *décrétales*, même dans les éditions les plus exactes et les plus riches en commentaires, n'offrent que des passages tronqués; on trouvera ici les lettres entières où l'on a jadis extrait ce qui forme les décrets ou décisions. Ceux des lecteurs que de pareils objets peuvent encore intéresser, nous sauront gré, peut-être, de l'exactitude scrupuleuse avec laquelle nous

nous avons marqué toutes les variantes que présente le texte suivi et complet de ces lettres elles-mêmes dans les régestes.

» Nos deux volumes ne contiennent pas seulement la totalité des régestes anecdotes que renfermoient les archives de S. Pierre ; nous y avons ajouté, 1°. un assez grand nombre d'autres lettres du même pape également anecdotes, et toutes relatives à des églises de France, qui ont été recueillies dans les archives de différens monastères et envoyées au dépôt destiné à cet objet, par les savans que le gouvernement avoit chargés de ce soin, comme nous l'avons dit dans les prolégomènes de la première partie ; 2°. une nouvelle édition de la vie (écrite en latin) du pape Innocent III. Cet ouvrage, intitulé *Gesta Innocentii p. III*, se trouve également à la tête du recueil de Baluze et dans celui de Muratori ; mais nous le donnons ici bien plus correct et plus étendu, d'après un manuscrit de la bibliothèque *Vallicellane* (c'est-à-dire, des pères de l'Oratoire de Saint-Philippe de Neri à Rome), et nous y avons joint un assez grand nombre de notes historiques et chronologiques ; 3°. une espèce de sommaire de lettres relatives à la France des années XVII, XVIII et XIX du pontificat d'Innocent III. Cette sorte de supplément aux régestes perdus des trois dernières années est extrait d'un manuscrit des archives de S. Pierre (1) ».

(1) Le citoyen du Theil a rapporté encore de Rome 8750 lettres des papes, toutes relatives à l'histoire de France. Elles ont été écrites depuis la mort d'Innocent III jusqu'à la seconde année du pontificat de Boniface VIII.

Les notes dont le savant du Theil a enrichi la vie d'Innocent III sont pleines d'érudition et de critiques ; quelques-unes même forment, par leur étendue, des dissertations où plusieurs faits historiques sont très-bien discutés : celles qui accompagnent le texte des lettres, quoique très-courtes, ne sont pas moins suffisantes pour l'éclaircir. En lisant les unes et les autres, on est étonné que l'éditeur réunisse une connoissance si approfondie du moyen âge à toute celle qu'il a montrée sur la haute antiquité.

Des sept cents exemplaires qu'on a tirés du premier volume des diplômes et des deux renfermant les lettres d'Innocent III, trois cents avoient été livrés à l'ancien gouvernement en vertu d'une souscription, sans laquelle le libraire n'auroit pû faire une pareille entreprise. Cependant n'en ayant point été payé, il réclama, sous le régime actuel, ces mêmes exemplaires ; et après bien des sollicitations, on lui permit de les retirer de l'arsenal où ils étoient en dépôt. Mais quel fut son étonnement de n'y en trouver plus qu'une soixantaine ! Le reste avoit été employé à faire des gargousses, parce que, lui dit-on, *cet ouvrage étant écrit en latin, devenoit par-là absolument inutile.* Tel est le langage que les Vandales de nos jours tiennent quelquefois pour excuser leurs attentats, dont une vaine responsabilité ne met pas à l'abri les plus précieux monumens. Hélas ! ils survivent moins aux ravages de l'ignorance qu'à ceux du temps.

GEOGRAPHIE.

Quelques extraits d'un Mémoire écrit en anglais sur une carte des pays compris entre la mer Noire et la mer Caspienne, traduits par J. B. L. J. Billecocq.

On a imprimé à Londres, en 1788, un mémoire fort curieux sur une carte des pays compris entre la mer Noire et la mer Caspienne, avec une notice abrégée des peuples du Caucase et les vocabulaires de leurs divers langages.

Cet ouvrage, dont je ne connois point l'auteur, est moins un travail original qu'un recueil d'extraits du premier volume des voyages de M. *Guldenstaëdt*; des divers détails insérés au journal de Saint-Pétersbourg; de la description de la Géorgie par le docteur *Reinegg*, publiée dans un ouvrage périodique par le professeur *Pallas*; des matériaux contenus dans l'ouvrage de *Muller*, et de quelques relations manuscrites. Le peu qui a rapport à l'ancienne géographie est tiré de *Strabon*, de *Pline*, de *Ptolomée*, et des extraits des historiens de Byzance par *Stritter*.

C'est le professeur *Pallas* qui a indiqué lui-même à l'auteur la manière de classer les peuples divers du Caucase, dont il donne une courte notice.

Ces peuples, d'après les recherches du professeur

Guldenstaëdt, qui monta le Caucase par les ordres de l'impératrice régnante de Russie, forment, dans l'étendue de terres comprises entre l'Euxin et la mer Caspienne, au moins sept nations distinctes, parlant chacune son langage particulier; les Tartares, les Abchas, les Circassiens, les Ossi ou Osseti, les Kisti, les Lesguis, les Géorgiens; chacune de ces peuplades se subdivise en pays ou districts divers. Les détails sur les mœurs, usages des uns et des autres, ainsi que sur les révolutions qu'ils ont éprouvées, sont très-intéressans.

Lorsque l'impératrice de Russie envoya M. *Guldenstaëdt* au Caucase, elle lui ordonna de traverser ces pays sauvages dans des directions diverses, de suivre le cours des fleuves en remontant aux sources même, de faire des observations astronomiques, d'étudier l'histoire naturelle du pays, et de recueillir les vocabulaires de tous les dialectes, de manière qu'en les rapportant ensuite à leurs langues respectives, on pût former un état général des nations qui habitent la portion du globe comprise entre les mers Noire et Caspienne.

En exécution des ordres qui lui avoient été donnés, ce professeur partit, et fit un voyage qui l'a mis en état de publier les connoissances dont le mémoire en question n'offre qu'un très-court abrégé. J'en ai extrait rapidement quelques-uns des articles qui m'ont paru les plus propres à piquer la curiosité.

Les Tartares. — Les Tartares sont de trois tribus, savoir; 1°. les Terekemens, Turcomans ou Trukh-

méniens, qui parlent le dialecte turc du langage tartare ; 2°. les Coumyckes, qui habitent au nord des premiers ; 3°. les Nogaïs, dont quelques hordes errantes sont dispersées parmi les Coumyckes, quoique différens d'avec eux par le dialecte.

Les Abkhas. — Les principaux et les plus anciens établissemens de la nation des Abkhas sont sur la pente méridionale des montagnes comprises entre le Cuban et la mer Noire. Ces peuples, tributaires des Turcs, se partagent en deux gouvernemens, dont l'un est celui de l'orient, et l'autre celui de l'occident, tous deux soumis à un Bacha. Les Abkhas parlent une langue originale, essentiellement différente de tous les langages connus, quoiqu'elle paroisse avoir une légère analogie avec la langue circassienne. Les Abkhas n'ont pas beaucoup de religion aujourd'hui : ils conservent cependant quelques traces du christianisme.

Les Circassiens. — Les Circassiens occupent une très-grande étendue de territoire, sont doués d'un courage et d'un génie guerriers qui les rendroient fort redoutables s'ils étoient réunis sous un seul chef. Mais un peuple de montagnards qui subsiste en élevant du bétail, et que le besoin d'eau et de pâturages force à s'établir sur le bord des fleuves, a bientôt oublié son origine commune pour se partager en tribus isolées qui, souvent même, deviennent ennemies. C'est à ce principe de désunion qu'il faut attribuer le peu de puissance des Circassiens du Cuban. Les Circassiens Cabardiens, au contraire, sont les peuples les plus formidables du nord du

Caucase. Les Circassiens se divisent en trois classes : 1°. les princes ; 2°. les nobles, appelés *vsdens ;* 3°. les vassaux, ou le peuple. Il ne paroit pas que les Circassiens aient jamais eu de lois écrites : ils sont gouvernés par des lois communes, qui ne sont guères autre chose qu'un recueil d'anciens usages. Dans les occasions importantes on assemble la nation entière : les plus anciens d'entre les princes proposent une loi ; elle est débattue parmi les *vsdens*, ensuite par les députés du peuple, qui sont des vieillards choisis à cet effet, et qui ont souvent plus d'empire et d'influence sur le peuple que le prince lui-même. Si la proposition est acceptée, elle devient une loi nationale, et le peuple entier la sanctionne par un serment solennel. Cette cérémonie a lieu, le plus ordinairement, sur un emplacement qu'on y destine, et qui doit toujours être situé dans le voisinage de la résidence du prince. Les Circassiens ont peu de manufactures. Les pointes de leurs flèches sont les seuls objets en fer qu'ils travaillent eux-mêmes.

Suivent ici des détails sur les mariages, l'éducation des enfans, les principes et les effets de cette éducation.

Les femmes circassiennes participent beaucoup du caractère général de la nation ; elles sont fières du courage de leurs époux, et les accablent d'amers reproches quand ils ont été vaincus ; elles soignent et polissent elles-mêmes leurs armes.

Quelle qu'ait pu être, dans l'origine, la religion de ce peuple, il a été successivement converti au christianisme et au mahométisme ; et, aujourd'hui,

l'on ne remarque plus chez lui aucune trace de culte ni de religion. On accuse les Circassiens de parjure et de fréquentes violations des traités.

Les Circassiens n'ont point de lettres qui leur soient propres : ceux d'entr'eux qui désirent écrire leur langue sont obligés de se servir de caractères arabes.

Les détails précédens sur les Circassiens, en ce qui regarde l'esprit de leurs gouvernemens, leurs mœurs et plusieurs de leurs coutumes particulières, sont également applicables à tous les montagnards du Caucase, et sans doute à toutes les nations de la terre qui ne jouissent pas du bienfait de la civilisation. Mais deux de leurs usages leur sont tout-à-fait particuliers ; l'un qui défend aux époux, sous peine d'infâmie, de s'entretenir en public avec leurs femmes, de sorte que les deux sexes se trouvent partagés comme s'ils formoient des communautés distinctes ; l'autre, par lequel l'éducation de tous les enfans mâles est confiée à des étrangers, de préférence aux parens, les filles seules pouvant être élevées par les mères.

Les Ossi ou Osseti. — Les Ossi ou Osseti, appelés par les Tartares et par les Circassiens Kusha, c'est-à-dire, Os, se divisent en septentrionaux et en méridionaux ; ceux du nord sont dispersés aux environs des ruisseaux qui tombent dans le Terek jusqu'au Lesken ; ceux du midi habitent les bords de l'Araguy, du Ksani, des deux Liakwis qui tombent dans le Kura, et du Dshedsho. Leur langage a quelqu'analogie avec le persan ; le dugorian paroît

être un dialecte du même langage. Leur histoire est entièrement inconnue.

Les Kisti. — Les Kisti sont une nation qui occupe le sommet le plus élevé du Caucase, le long des ruisseaux de Sundsha. Elle est bornée à l'Ouest par les Circassiens du petit Cabarda : à l'Est, par les Tartares et les Lesguis, et au Sud, par les Lesguis et les Géorgiens. Ils forment, sans doute, la même nation que celle nommée par *Gaerber*, les Taulinzi, c'est-à-dire, les Montagnards, et à laquelle il attribue l'étrange et bizarre coutume dont je vais parler. Lorsqu'un compatriote ou un étranger se présente pour loger chez eux, une des filles du maître de la maison est obligée de le recevoir, de débrider et de nourrir son cheval; de prendre soin du bagage, de préparer son dîner, de passer la nuit avec lui, et d'être à ses ordres pendant son séjour. Au moment de son départ, elle selle le cheval et fait le bagage. Il seroit très-incivile de se refuser à quelqu'un de ces actes d'hospitalité. *Priscus*, je crois, rapporte que pendant son voyage parmi les Huns, il lui fut fait des offres de cette nature qu'il ne jugea pas à propos d'accepter.

La nation des Kisti se divise en seize districts. Le plus considérable est celui des Ingusi, qui peuvent armer cinq mille hommes. Ils vivent dans des villages très-rapprochés les uns des autres, composés de vingt à trente maisons; ils sont bons agriculteurs et riches en bétail. Leur religion est simple. Elle a quelques traces du christianisme : ils croient en un Dieu, qu'ils appellent *Daïlé*, mais

n'ont point de saints ni de religieux. Ils célèbrent le dimanche, non par quelques cérémonies religieuses, mais en s'abstenant de travailler. Ils ont un jeûne au printemps, un autre en été, et n'observent, d'ailleurs, aucunes cérémonies ni aux naissances, ni aux morts. Ils admettent la polygamie, et mangent du porc. On ne connoît chez eux qu'une espèce de sacrifices. En certain temps de l'année, une brebis est immolée par un des leurs, qu'on regarde comme un prêtre, parce qu'il est obligé de vivre dans le célibat. Son habitation est dans les montagnes, près d'une vieille église de pierre qu'on dit ornée de diverses statues et inscriptions; sous l'église est une voute qui contient quelques anciens livres; personne n'essaye d'en approcher. Le mauvais temps empêcha *M. Guldenstaëdt* de visiter cette église.

Les différentes tribus de la nation des Kisti, nation inquiète et sans cesse agitée, sont presque toujours en guerre entr'elles et avec leurs voisins. Leurs dialectes n'ont d'analogie avec aucune langue connue, et l'on ignore absolument leur histoire et leur origine.

Les Lesguis. — Le pays des Lesguis est nommé indifféremment par les Géorgiens Lesguistan, ou Daghestan. Il est borné, au Sud et à l'Est, par la Perse et la mer Caspienne; au Sud-Ouest et à l'Ouest, par la Géorgie, les Ossi, les Kisti; enfin, au Nord, par les tribus Kisti et Tartares. Il se divise en un grand nombre de districts, presque tous indépendans, et gouvernés par des chefs que le peuple élit. *Guldenstaëdt* a remarqué dans la langue Les-

guis huit différens dialectes, et a classé leurs tribus d'une manière conforme à cette remarque. Le premier dialecte est commun à quinze tribus : le second ne se parle que dans deux districts : le troisième est celui de Kabutsh, situé sur le bord des ruisseaux de Samura, à l'Est de Dido, et au Nord de Cakot; le quatrième celui d'Andi; le cinquième est commun à cinq districts; le sixième est en usage dans ceux qui se trouvent au sommet oriental du Caucase, entre Tarku et Derbent. Le septième est celui du Kasi Commik. Le huitième enfin, est le dialecte de Kurach, qui appartient au Kan de Cuba. Outre ceux dont je viens de parler, il y a d'autres peuples qui sont autant de tribus de la nation des Lesguis, et dont *M. Guldenstaëdt* n'a pu se procurer les dialectes.

Akuska sur le Koisu, l'un des quatre districts où se parle le cinquième dialecte, est soumis à l'*Usmei* ou Khan des Caitacks et Kara-Caitacks, et renferme environ mille familles. Le colonel *Gaërber* attribue aux sujets de ce prince la coutume suivante : lorque l'*Usmei* a un fils, on le porte à la ronde; il est allaité successivement par toutes les femmes qui ont un enfant à la mamelle, jusqu'à ce qu'il soit sevré. Cette coutume, en établissant une sorte de fraternité entre le prince et ses sujets, les attache singulièrement les uns aux autres.

Les Lesguis descendent probablement des tribus de montagnards connus des géographes anciens sous le nom de *Lesgæ* ou *Ligyes*. Leur indépendance leur est garantie par les montagnes dont le pays est cou-

vert. Ils connoissent seuls les passages, et sont ainsi à l'abri de toute invasion étrangère. On ignore leur histoire. Mais il est probable qu'elle n'offriroit rien de bien intéressant. Ils subsistent en élevant du bétail, et en faisant de fréquentes incursions chez ceux de leurs voisins qui sont les plus riches. Pendant les troubles de la Perse, vers le commencement de ce siècle, ils mirent au pillage, à plusieurs reprises, les villes de *Shamachie* et d'*Ardebils*, et ravagèrent les districts voisins. La Géorgie et une partie de l'Arménie ne doivent qu'à leurs dévastations l'état déplorable où elles se trouvent aujourd'hui. Autant qu'il est possible d'en juger par ce qu'on connoît d'eux, de leur habillement, de leurs mœurs en général, ils ont une grande ressemblance avec les Circassiens.

Les Géorgiens. — La Géorgie, appelée par les Persans le *Gurgistan*, et par les Turcs *Gurtshi*, comprend l'ancienne Ibérie, la Colchide, et peut-être une partie de l'Albanie, s'il est vrai, comme on le prétend, que la province de Caket soit distinguée dans le vieux langage géorgien par le nom d'*Albon*. Les habitans sont chrétiens, de la communion grecque. Il paroît que leur nom actuel vient de la vénération qu'ils avoient pour S. George, patron de ce pays.

La Géorgie se divise en neuf provinces.

Ce pays entier est d'une si grande beauté, que quelques voyageurs, se livrant à l'enthousiasme de leur imagination, ont voulu y trouver l'ancien jardin d'Eden. Les montagnes sont couvertes de forêts de pins, de frênes, de hêtres, de châtaigniers, de

noyers et d'ormes, autour desquels s'entrelacent des vignes sauvages, mais qui produisent des raisins en quantité. Le coton y croît de lui-même, aussi bien que les plus beaux arbres fruitiers d'Europe. Le riz, le blé, le chanvre et le lin s'élèvent dans les plaines, presque sans culture. Les vallées offrent les plus gras pâturages du monde; les fleuves abondent en poisson, les montagnes en minéraux; enfin, le climat est si agréable, que la nature semble avoir prodigué dans cette contrée favorisée toutes les productions qui peuvent contribuer au bonheur de ses habitans.

On prétend que dans le quinzième siècle, un roi de Géorgie partagea entre ses fils les provinces de Carduet et de Cakei, d'Imérétie, de Mingrelie, de Guriet et d'Abkhasia. Ces petits princes étoient trop jaloux les uns des autres pour s'unir à l'effet d'une défense commune, et trop foibles, en même temps, pour résister séparément à un ennemi extérieur, ou même pour s'opposer aux usurpations de leurs grands vassaux, qui devinrent bientôt indépendans. En formant un parti parmi ces nobles, les Turcs s'emparèrent insensiblement de toutes les provinces de l'Occident, tandis que les Persans occupoient les gouvernemens de Carduet et de Cakei. Depuis cette époque, les nombreuses, mais inutiles tentatives des Géorgiens pour recouvrer leur liberté ont produit la dévastation perpétuelle de leur pays.

Le gouvernement de la Géorgie est despotique; mais sans le secours des troupes russes, le prince

se verroit souvent dans l'impuissance de faire exécuter ses ordres. On échappe par l'émigration aux peines prononcées par le code criminel, qui sont d'une cruauté révoltante. Le prince jouit alors des biens du condamné en s'en emparant.

L'habillement des Géorgiens ressemble beaucoup à celui des Cosaques ; mais les gens de marque portent communément l'habit persan. Ils teignent d'ordinaire en rouge leurs cheveux, leur barbe et leurs ongles. Les femmes géorgiennes emploient la même couleur pour se peindre la paume des mains. Elles portent sur la tête un bonnet ou un filet, sous lequel leurs cheveux noirs tombent du côté du front ; par derrière, ils sont nattés en plusieurs tresses. Leurs sourcils sont peints en noir. Leur robe est ouverte jusqu'à la ceinture, de sorte qu'elles cachent leur sein avec les mains. Leur air et leurs manières sont extrêmement voluptueux. Elevées, en général, dans des couvens, elles savent toutes lire et écrire. Les filles sont fiancées le plus tôt possible, souvent à l'âge de trois ou quatre ans. Les femmes de qualité vont toujours avec un voile dans les rues. Un homme blesseroit la décence en les abordant.

Des voyageurs accusent les Géorgiens d'ivrognerie, de superstition, de cruauté, de goût pour la paresse et de lâcheté ; vices communs par-tout aux esclaves et aux tyrans, et qui ne sont nullement particuliers aux naturels de ce pays. Les descendans des colonies de Géorgiens emmenés par Schach-Abbas, et établis à Peria, près d'Ispahan et dans

Masanderan, ont changé de caractère en même temps que de gouvernement ; et les troupes géorgiennes, employées en Perse contre les Affghans, se distinguèrent avantageusement par leur docilité, leur discipline et leur courage.

Les autres habitans de la Géorgie sont Tartares, Ossi et Arméniens, appelés en Géorgie Somakhi. Ces derniers sont répandus par toute la Géorgie, mêlés quelquefois avec les naturels, et quelquefois dans des villages de leur propre tribu. Leur religion est en partie l'arménienne, en partie la catholique romaine.

Outre ces tribus, il y a en Géorgie un nombre considérable de Juifs. On les appelle dans le langage du pays *Uria*. Quelques-uns ont des villages à eux ; d'autres sont mêlés avec les Géorgiens, les Arméniens et les Tartares, jamais avec les Ossi. Ils paient un modique tribut de plus que les naturels du pays.

M. Guldenstaëdt eut la permission de tirer quelques extraits d'une chronique manuscrite en langue géorgienne, rédigée par ordre de Vachtang, dernier prince de Géorgie, d'après les archives conservées dans les monastères de Galati, près Cutaïs, et de Zchéta, près Tiflis. Cette singulière histoire est suivie d'un catalogue des souverains de la Géorgie jusqu'à nos jours. Je ne l'ai point rapporté ici, elle n'intéresseroit que bien foiblement la curiosité du lecteur.

La capitale d'Imérétie est Cutaïs. C'est aussi le lieu de la résidence du prince David. Les habitans d'Imé-

rétie, dont on fait monter le nombre à environ vingt mille familles, ne sont pas réunis dans des villes ou villages, mais épars sur tout le pays dans de petits hameaux. Ils sont moins mêlés avec les étrangers, et beaucoup plus beaux que les autres Géorgiens. Ils ont aussi plus de courage et d'industrie. Ils envoyent tous les ans des quantités considérables de vins dans les pays voisins de la Géorgie, dans des *bougettes* portées par des chevaux; mais ils n'ont point de manufacture, sont pauvres et misérables, et courbés sous la cruelle oppression de leurs barbares seigneurs.

Les revenus ordinaires de l'Iméritie, comme ceux de la Géorgie, se forment des contributions en vins, grains et bétail, payées par les paysans, ainsi que du tribut de chaque prince voisin.

Le prince d'Imérétie n'a point de faste. Sa table n'est pas servie de mets somptueux. Il juge souvent les causes à ses repas, où il décide comme bon lui semble, sa volonté étant la seule loi reconnue dans ses domaines. Ses nouveaux édits sont publiquement annoncés au peuple les vendredis, qui sont les jours de marché. Un crieur monte sur un arbre pour faire la proclamation.

Les Imérétiens sont de la religion grecque. Leur *Catholicos* ou patriarche est assez ordinairement de la famille royale. Rarement il sait lire et écrire: le bas clergé n'est pas plus instruit. Leurs églises sont de méchans bâtimens qu'on distingue à peine des chaumières les plus communes, si ce n'est

une croix de papier placée sur la principale porte, et quelques peintures de la vierge et des saints.

Le Dadian ou prince de Mingrélie et de Guriel, quoique possesseur d'un pays bien plus considérable que l'Imérétie, est tributaire du prince David, qui, par-là, devient un voisin très-redoutable pour les Turcs d'Akhalziché. Il éprouve, toutefois, beaucoup d'entraves dans ses opérations par la révolte de ses nombreux barons, qui, à l'exemple de ceux de la Géorgie et de la Mingrélie, ont pouvoir de vie et de mort sur leurs vassaux.

L'échantillon, si j'osé ainsi m'exprimer, des langues du Caucase, qui se trouve placé à la suite du mémoire dont je viens de terminer l'extrait, est copié du vocabulaire général, compilé par ordre de l'impératrice de Russie, qui choisit elle-même les mots, dont le nombre s'élève à cent trente. Les différens langages, au reste, ne sont pas complets : celui des Abkas, en particulier, est extrêmement défectueux. En copiant le vocabulaire, il n'a pas toujours été au pouvoir de l'auteur de rendre par les lettres anglaises les consonnances de l'original, parce que l'alphabet russe a des signes pour quelques voyelles, dont la prononciation n'est pas facile pour nous, et parce que nous n'avons pas une méthode uniforme d'exprimer même ces voyelles dans notre propre langue.

J. B. L. J. Billecocq.

VOYAGES.

VOYAGES.

Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Espérance, dans les années 1783, 1784 *et* 1785, *par* F. Levaillant, 3 vol. *in*-8°, avec beaucoup de planches. A Paris, au bureau du Magasin Encyclopédique, et chez Jansen, place du Muséum ; prix 15 liv. en numéraire, et 3,000 liv. en assignats.

Le premier voyage du citoyen Levaillant a obtenu le plus grand succès : il a été réimprimé plusieurs fois et traduit dans plusieurs langues ; il étoit naturel de désirer la suite d'un ouvrage qui avoit autant réussi.

Il vient de la publier ; elle forme trois volumes, et elle est adressée à son ami le citoyen Varon.

Il rend compte, dans sa préface, des motifs qui l'ont forcé à en retarder la publication ; ce sont, dit-il, les mauvais procédés des libraires et des tracasseries de toute espèce. A cette préface succède un précis historique qui remplit l'intervalle qui s'est écoulé entre le premier voyage dont il a donné la relation et celui qu'il va décrire.

De retour au Cap, après seize mois de voyage dans l'intérieur de l'Afrique, il y avoit trouvé bien des changemens : les femmes avoient, non pas seulement adopté, mais même outré les modes françaises ; les

plumes d'autruche y étoient devenues si à la mode, qu'il fut obligé de distribuer toutes celles qu'il avoit rassemblées. On y avoit établi une salle de spectacles, où les soldats jouoient la comédie: les plus jeunes remplissoient les rôles de femmes. La coquetterie et la galanterie s'étoient introduites dans le pays, qui, cependant, étoit sans cesse menacé d'une attaque de la part des Anglais: alors chacun travailla aux fortifications; tout fut garni de remparts et de redoutes: la ville étoit commandée par M. Staaring.

Un trait d'intrépidité de ce brave marin, raconté par M. Levaillant, mérite d'être cité.

« Un vaisseau, portant pavillon danois, venoit de mouiller dans la baie du Cap, et on avoit plus d'une raison pour le soupçonner d'être un espion anglais, ou au moins un vaisseau de transport chargé de munitions de guerre pour l'ennemi. Staaring, qui étoit capitaine de port, crut, en cette qualité, qu'il étoit de son devoir de s'en assurer par lui-même, et, dans ce dessein, il monta sa chaloupe, et se rendit à bord du navire pour le visiter: c'est ce que craignoit le Danois. A peine vit-il le capitaine en son pouvoir, qu'aussitôt donnant des ordres pour lever l'ancre, il appareilla et voulut gagner le large. Mais Staaring, qui avoit prévu cette trahison, avoit aussi, avant de quitter le port, pris des précautions pour l'empêcher. De dessus le pont du navire il fait un signal convenu, et à l'instant même la batterie de l'ouest, qu'il avoit fait établir, et qui portoit son nom, lâche sa volée sur le vaisseau. Un

vain le Danois s'emporte contre lui et le menace s'il ne donne un signal contraire, et s'il ne fait cesser le feu de la batterie, de l'attacher au grand mât, en l'exposant à périr par les coups de canon qu'il appelle : rien ne l'intimide, et, loin de céder à cette lâche proposition, il renouvelle son signal, qui attire un feu nouveau. A cet aspect l'équipage entre en fureur : on se jette sur lui, on le maltraite, on le lie au mât ; mais Staaring, au milieu des dangers, insultoit encore aux assassins. « Vous ne savez » ce que vous faites, leur dit-il en riant. Eh ! ne » voyez-vous pas que ces boulets sont envoyés ici » par mon ordre, qu'ils me connoissent, et n'ont » garde de me faire aucun mal ».

Par un prodige incroyable, sa plaisanterie se vérifia : les boulets pleuvoient de tous côtés, et aucun ne l'atteignit. Mais le vaisseau en fut tellement maltraité, que bientôt on le vit amener et mouiller sous la batterie qui l'avoit foudroyé.

Au reste, cette expédition, dont le succès fut presque l'affaire d'un instant, fit d'autant plus d'honneur au héros qui l'avoit conduite, que le navire étoit en effet un contrebandier qui fut une belle bonne prise, et, je crois, vendu au profit de la compagnie. Pendant quelque temps, on ne parla au Cap que de la valeur de Staaring : mais des affaires particulières l'ayant rappelé en Hollande, il partit avec sa femme ; et, pour éviter d'être attaqué en route par quelques vaisseaux anglais, il monta un vaisseau danois qui alla le débarquer à Copenhague.

L'aventure du navire pris au Cap étoit parvenue à la cour de Danemarck ; mais on ne la savoit que très-confusément, et Staaring avoit à craindre que si cette cour apprenoit son arrivée, elle ne le fît arrêter et mettre aux fers jusqu'à ce qu'il lui fût venu des éclaircissemens plus précis.

Des amis le prévinrent du danger qu'il couroit : il crut devoir s'y soustraire, et partit secrettement, laissant à Copenhague son épouse, qui ne tarda pas à le rejoindre en Hollande, où peu après elle eut, comme je l'ai dit, le malheur de le perdre ; mais il laisse un fils qui, sans doute, rempliva un jour les destinées brillantes auxquelles l'appelle le nom dont il a hérité ».

Le temps que le citoyen Levaillant passa à la ville n'étoit pas perdu pour son goût ; il y prépara cette collection brillante que les amateurs d'histoire naturelle admirent avec raison chez lui, et il suivoit quelques expériences relatives à la physique et à la zoologie : il fréquentoit assidûment une espèce de ménagerie dans la maison de M. Boers, et il acquit aussi des connoissances sur les mœurs et sur la manière de vivre de différens animaux ; il en fit aussi sur la durée de temps pendant lequel les différens animaux peuvent supporter la faim ; il a calculé que de tous, ce sont les insectes qui lui résistent davantage ; les autres animaux ne peuvent la supporter au même degré : il suffit, pour les faire périr, d'une inanition de quelques jours ; mais ce terme est plus ou moins court, selon le genre d'aliment dont ils se

nourrissent. Parmi les oiseaux, le granivore meurt ordinairement entre quarante-huit et soixante heures, tandis que l'entomophage, celui qui vit d'insectes, résiste plus long-temps.

Parmi les quadrupèdes, ceux qui vivent de viandes résistent plus long-temps à la faim que les autres.

Outre ces expériences, le citoyen Levaillant en a encore fait quelques autres sur la sensibilité des animaux : les insectes sont ceux dont la vie est la plus tenace. Des expériences semblables ont été consignées, il y a quelques années, dans le journal de physique par le citoyen Poiret.

Ces expériences ne tiennent pas essentiellement au sujet et ne sont pas neuves ; mais elles sont exposées avec clarté, et elles prouvent que le citoyen Levaillant, dans le temps même où il séjourna dans la ville, ne connoissoit point de repos ; enfin il repart, nous ne pouvons pas dire à quelle époque précise, parce qu'il a oublié de nous le faire connoître : il part pour pénétrer dans le pays des petits et des grands Namaquois, emmenant avec lui son coq, sa poule et son singe keés. On doute que Tournefort, Pallas et Thunberg eussent voulu se charger d'une pareille suite.

Rien ne seroit plus difficile que de suivre le citoyen Levaillant dans sa marche. Son récit n'étant point divisé par chapitre, il est impossible de retenir cette foule de noms qui se succèdent rapidement. Les détails qu'il donne ne nous offrent que peu de connoissances nouvelles sur les mœurs.

Quant à l'histoire naturelle, comment appliquer avec justesse les renseignemens acquis par M. Levaillant, puisqu'il ne désigne les animaux et les plantes que par les noms vulgaires qu'ils ont dans le pays, sans les rapporter à ceux qui leur ont été imposés dans le système? Ce défaut est celui qui a rendu nulles les observations, d'ailleurs importantes, de beaucoup d'autres voyageurs.

Ceux qui ne cherchent, dans les voyages, que les faits singuliers et les aventures, trouveront plus de quoi se satisfaire dans ce voyage, quoiqu'il ne présente pas même, sous ce rapport, autant d'intérêt que le premier.

L'amour vrai que nous avons pour les sciences et pour leur progrès nous suscite ces réflexions. Sans cependant vouloir priver le citoyen Levaillant de la juste portion d'éloges qui lui est due, il peut être compté au nombre des plus ardens et des plus heureux collecteurs en histoire naturelle. Son cabinet renferme beaucoup d'espèces nouvelles qu'il va bientôt publier, et en cela il rendra un vrai service à la société. Mais nous regretterons toujours qu'il ait négligé de s'instruire de la méthode des sciences et de leur langage philosophique, qui seuls en font une théorie, qui seuls leur méritent le nom de sciences. Nous remarquons que dans son voyage il ait plus cherché à amuser qu'à instruire, et nous osons même lui reprocher d'y avoir réussi; nous persistons à croire que la connoissance des espèces nouvelles qu'il doit communiquer, et auxquelles l'ornithologie sur-tout devra quelqu'accroissement,

procureront au citoyen Levaillant une plus grande portion d'estime et de gloire que le récit de ses aventures avec son coq, son singe et sa narina.

Ce second voyage est écrit avec facilité et avec correction ; il est accompagné de planches qui représentent des vues, des costumes et des objets d'histoire naturelle.

Quelques exemplaires ont été enluminés.

Il y en a une édition *in*-4°., dont le prix est double.

A. L. M.

BIOGRAPHIE.

Éloge de la citoyenne DANGEVILLE, *ancienne artiste du Théâtre français, par le citoyen* MOLÉ, *artiste du même théâtre* (1).

CITOYENS,

Dans cette enceinte consacrée aux arts, aux sciences et aux talens, dans cet asyle de la vraie fraternité républicaine, où les cœurs et les bras sont continuellement ouverts pour accueillir les efforts du génie, soit qu'ils tendent à soulager l'humanité souffrante, soit

(1) Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, la mort de la citoyenne *Dangeville* ; nous croyons faire plaisir aux amateurs des arts en consignant ici cet éloge, qui n'a été tiré qu'en très-petit nombre et très-peu répandu. Il a été lu dans une des séances publiques du Lycée des Arts.

qu'ils aient pour objet d'enrichir la société de découvertes utiles, vous trouvez encore des momens pour les talens agréables; et mûs par l'amour social des arts, attentifs à suivre dans la foule des artistes ceux d'entr'eux dont un public, idolâtre de la perfection, a désigné les talens à l'immortalité, vous éprouvez ce désir, ce besoin de couronner en son nom ceux que la bienfaisante nature a généreusement comblés de ses dons.

C'est ce sentiment qui vous a nommé la célèbre, *l'inimitable* DANGEVILLE, épithète qui fut de tout temps ajoutée à son nom par l'équité, par le bon goût et par les enthousiastes de la grande vérité dans l'art de la représentation théâtrale.

Ce souvenir d'un talent sublime sera d'autant plus précieux à ceux qui ont applaudi à ses succès, qu'après les trente-un ans écoulés depuis sa retraite du théâtre, et les trente-trois années qu'elle y avoit passées pour la gloire de la scène française, elle est vivante encore! Et le peuple français, dont la volonté suprême, dont le sentiment unanime, dont l'urbanité de caractère est d'honorer la vieillesse, jouira de son propre bienfait, en applaudissant au bonheur que va répandre son assentiment sur les jours vénérables de notre ancienne Thalie, sur ces jours conservés par le feu qui animoit son génie, qui appeloit la gloire sur elle, et qui aujourd'hui soutient encore sa vie (2).

(2) La citoyenne Dangeville vivante alors, c'est-à-dire, il y a un peu plus d'un an, reçut avec attendrissement et avec sensibilité la couronne qui lui avoit été décernée aux applaudissemens du public nombreux.

Je viens de dire les trente-un écoulés depuis sa retraite : ce fut en 1763 que le public la perdit, à l'époque où l'Opéra qui venoit d'être incendié, envoya Thespsicore dans le temple de Thalie ajouter ses grâces et ses jeux pour célébrer la paix.

Cette époque reculée de la retraite de Dangeville prouvera que peu de nos auditeurs ont joui de sa perfection ; elle prouvera aussi que celui chargé de retracer à l'imagination ses talens suprêmes, a longtemps vécu ; mais ce devoir si doux de provoquer pour elle le réveil de la gloire au sein d'un repos si justement acquis, peut bien consoler le peintre admirateur de son modèle du chagrin de ses 60 années, puisque c'est à leur nombre qu'il doit le pouvoir de la transmettre, quoiqu'imparfaitement, à la génération présente.

Marie-Anne Bottot-Dangeville, née à Paris le 26 Décembre 1714, débuta au théâtre français le 28 Janvier 1730 ; elle est de famille d'artistes du théâtre, la plupart célèbre ; elle descend, par sa mère, de Mont-Fleury, auteur de plusieurs comédies connues : elle a eu pour tante et pour aide dans ses premiers essais, Charlotte Desmarres, qui nous a laissé un nom digne d'être cité pour la tragédie, et dans la comédie, pour les soubrettes.

Ce début, en 1730, n'étoit qu'une suite des succès de son premier âge ; élevée au sein d'une famille d'artistes estimables, ses parens l'avoient disposée aux grâces, en vouant ses premiers efforts à la danse. Instruits par des connoissances acquises,

ils ne prévoyoient pas que l'instinct d'un genre de talent plus réfléchi fût tel chez Dangeville, qu'il surmonteroit en elle le danger de faire trop tôt essayer sa jeunesse dans l'art de la représentation théâtrale : c'est avec justice qu'ils supposoient que les sources de l'exécution de cet art ne se trouvent que dans l'usage de nos propres affections ; mais la nature, plus savante encore, se fit, en faveur de la jeune Dangeville, un plaisir de franchir ses propres limites, et cette mère bienfaisante n'attendit pas, pour la sevrer de l'enfance, qu'elle en eût dépassé l'âge.

Dans les rôles donc où nos auteurs se plaisent à montrer les enfans artistes à leur aurore, Dangeville parut au plus beau matin de son talent, avec une physionomie charmante et fine, avec des traits réguliers, vifs et pleins d'expression, une taille svelte, des mouvemens arrondis et pleins de grâces, un *agencement* tel dans toute sa personne, que sa marche, sa gesticulation et tout son ensemble, aussi flatteur à l'œil que son naturel étoit séduisant, inspiroient à la voir autant de plaisir que d'enthousiasme à l'entendre. Mais sur-tout elle avoit dans son dire un charme de vérité que nos plus grands talens ont pu atteindre, mais qu'ils n'auroient jamais pu surpasser. Ainsi elle avoit paru, ainsi elle a prospéré jusqu'au dernier moment ; et du reste, le premier tact du sentiment étoit chez elle si juste, si parfait et si rapide, qu'il est connu qu'à la première lecture qu'elle faisoit avec ses camarades d'un rôle de pièce nouvelle, le trait comique

ou saillant étoit en elle marqué aussi sûr et aussi vrai qu'à la trentième représentation.

Son emploi de fonds étoit les soubrettes ; mais des talens aussi supérieurs ont-ils un emploi circonscrit ? A l'exemple de la célèbre Quinault qu'elle a remplacée, elle passoit successivement de la femme aimable des *Dehors trompeurs* à la jeune paysanne des *Trois cousines*, et de la grande amoureuse du *Legs* à la bonne Martine des *Femmes savantes*, ou à la fine soubrette du *Dissipateur*. Aucune nouveauté n'étoit offerte au public, sans que nos littérateurs dramatiques n'aient, autant que le sujet pouvoit le comporter, mis en activité la richesse de sa composition ; et par-tout c'étoit en elle ce... je ne sais quoi de séduisant qui découle d'un dire vrai, piquant, spirituel, plein d'attrait et de ce charme qui amuse l'esprit en intéressant le cœur.

Pour donner la nomenclature des rôles dont elle étoit chargée, il faudroit presque citer le répertoire entier qui l'avoit précédé, et la plus grande partie des nouveautés comiques données pendant les trente-trois années de sa présence au théâtre : tels, l'Etourdie indiscrète de *l'Ambitieux ;* la nonchalante petite Maîtresse *des Mœurs du temps ;* la Mère vive et entraînante dans *le Complaisant ; la fausse Agnès ;* la vieille Olban dans *Nanine ;* l'Amour dans *les Grâces*, et tant d'autres de genres si opposés. Le juste penchant de nos auteurs dramatiques étoit si prononcé en faveur de son talent, ce talent étoit par-tout si heureusement employé, que Voltaire lui-même, attiré vers elle par

sa supériorité comique et par le souvenir de ses succès dans le rôle d'Hermione, dont elle avoit joué de suite onze représentations, vint un instant lui arracher le masque de Thalie pour l'armer de nouveau du poignard de Melpomène, et lui confier le sort de Tullie dans la tragédie de Brutus, conservée au théâtre par l'admiration du génie.

Quant au caractère de ce talent, plus facile à louer qu'à définir, une anecdote du temps en pourra donner l'idée juste; je la trouve dans le célèbre *Armand* son contemporain, artiste jouant ce que l'on appeloit alors les grands Valets, et mémorable aussi par sa grande vérité comique. Armand s'étoit amusé sans fiel et sans méchanceté à appliquer à chacun de ses camarades des titres des pièces connues qui pussent peindre leur personnel. Tel il avoit nommé Paulin, acteur jouant les paysans, et d'un naturel sauvage et solitaire, *le Géolier de soi-même*, comédie de Thomas Corneille; tel encore il avoit désigné la belle et tendre Gaussin sous le nom d'une comédie de Marivaux, intitulée : *la Réunion des Amours;* et tel enfin il n'hésita pas à appliquer à notre inimitable Dangeville le nom d'une comédie de Destouches, intitulée : *la Force du Naturel.* L'éloge de Dangeville est tout entier dans cette ingénieuse allusion. Ajoutons à l'avantage de ce naturel si pur et si vrai, une timidité modeste tellement rare, que notre ancienne Thalie, jusqu'à sa dernière représentation en 1763, et pendant le cours de ses 33 années de succès, n'a jamais paru sur la scène sans

un tremblement insurmontable qui nécessairement lui eût nui, si le public, toujours juste et soutien enthousiaste du vrai beau, n'eût à chaque occasion occupé sa reconnoissance du devoir de vaincre sa timidité, en lui prodiguant les applaudissemens les plus nombreux, récompense équitable des talens de la veille, et précurseurs certains de ses succès du jour.

Cette intéressante timidité la suivoit par-tout, et ce fut elle qui, jointe aux réserves d'une éducation très-soignée et à une grande douceur de caractère, a pu prêter à la jalousie toujours maligne le plaisir perfide de publier qu'elle avoit peu de ressources dans l'esprit. Mais aussi ignorante que persécutrice, la malignité ne pouvoit savoir que si le tact du sentiment dont elle étoit si heureusement pourvue est le bienfait premier de la nature, l'esprit vient ensuite donner la direction à l'ensemble, et que la perfection ne peut naître que du concours de l'ame identifiée pour la partie artiste avec les combinaisons de l'esprit.

Eh! qui d'ailleurs auroit pû défendre notre vraiment inimitable contre cette calomnie? Eût-ce été une société peu nombreuse et choisie d'amis estimables, soit hommes de lettres, soit artistes, dont elle étoit digne et dont elle s'entouroit? sa famille qu'elle appeloit sans cesse auprès d'elle? Leur justice à son égard auroit été nommée un aveuglement de l'amitié, et, à ce prix, le cœur sensible et naturel de Dangeville consoloit facilement son amour-propre de n'avoir à opposer à ce reproche ridicule

que des défenseurs suspects. Que l'on juge, au surplus, de son discernement à placer ses bienfaits. Elle a recueilli chez elle, et couvert des égards recherchés de la délicatesse, la petite-fille du grand Baron, que l'infortune avoit semblé abandonner à toutes les inquiétudes d'un avenir incertain. Dangeville pourvut à tout, et la vie de cette intéressante citoyenne, vouée depuis plus de 18 ans aux doux soins de la reconnoissance, ne fut plus, dès le premier moment, tourmentée d'une perspective douteuse, que la plus riche des deux venoit enfin de fixer au calme et au bonheur. En bienfaisance comme en talent, un esprit sûr a toujours dirigé son ame.

C'est avec un regret bien sensible que j'éprouve l'impossibilité de rendre plus vivans, aux yeux et à l'ame de mes auditeurs, les traits qui composoient sa perfection. Là est l'ingratitude de cet art qui ne laisse après lui qu'un nom ! Comment peindre cet usage riche, aimable, spirituel et vrai qu'elle faisoit du fonds que l'auteur avoit confié à son tact rapide et sûr, à ses graces, au charme séduisant qu'elle répandoit sur tous ses rôles ? enfin cette discrétion du bon goût qui la maintenoit dans les justes bornes du sujet, de la situation et du caractère, au-delà desquelles on n'a pas à lui reprocher d'avoir jamais dérobé un seul effet.

Dans l'impuissance de perpétuer, par le secours des sens, l'image des talens de Dangeville, c'est à vous, adorateurs des arts, hommes de goût et d'une imagination vive, à chercher (et vous le trou-

verez) dans celles qui lui ont succédé, ici (3), cette finesse active, cette vivacité de comique, ce saillant de l'art qui la caractérisoient; là (4), cette grâce aimable qui se répand sur toutes les idées, sur toutes les formes et les décore; plus loin (5), dans une artiste qui, sous nos yeux, s'élève au niveau de celle dont nous célébrons aujourd'hui la perfection, la profondeur du génie, la fécondité de l'intelligence et la richesse de cette composition qui, décorée du plus beau naturel, forme la régularité du dessin et la vérité du coloris.

Pour moi, qui, dans ma jeunesse, placé au parterre, dus à l'inimitable Dangeville l'amour de cette vérité dont j'ai tenté de faire la base de mes premiers essais, mon hommage ici n'est qu'un sentiment de reconnoissance; c'est à la flamme de son talent que s'est allumée l'étincelle du mien. Préville alors étoit l'émule de Dangeville; si ce n'eût pas été d'elle que j'eusse pris la passion du vrai beau, c'eût été de Préville; mais elle est femme, et Thalie me pénétra plus encore que ne le faisoit Momus.

J'ajoute, en faveur de l'art, une remarque aussi juste qu'utile: c'est que Dangeville avoit tellement accoutumé le public à la grande vérité du dire, que cette qualité première du talent étoit devenue

(3) La citoyenne *Joly*.
(4) La citoyenne *Devienne*.
(5) La citoyenne *Contat*.

son premier besoin. La vérité, dans l'art de la représentation théâtrale, étoit alors le principe de tout jugement; les journaux, le public assemblé, le public séparé, tout ne retentissoit que de ce mot: *Vérité!* Tout talent sans vérité, quelle que fût d'ailleurs la portion intelligente de l'artiste, n'étoit regardé que comme secondaire et factice; tout jeune sujet, avec de la vérité, laissoit des espérances. Tant il est vrai qu'un être parfait en un genre a le triple mérite, d'abord de s'acquitter glorieusement de la dette dont on est comptable envers la société, ensuite de tracer la route qu'il est utile de suivre; et finalement, de fixer les limites du bon goût, sur lequel seul repose la régénération des vrais talens; et l'on ignore si ce précepte conservateur des arts, tracé par Boileau, a été donné ou reçu par l'immortelle Dangeville :

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

Notice sur Gaspard-Guillard DE *Beaurieu* (1).

Un homme de lettres, que la Convention nationale de France a jugé digne d'une gratification honorifique, vient de mourir à l'hôpital.

Le citoyen *Beaurieu*, natif de Saint-Paul, dans le ci-devant Artois, aujourd'hui département du Nord, auteur d'un ouvrage estimable sur l'éducation qui parut en 17 , en 3 vol. *in*-12, et intitulé: *L'Elève de la Nature*; d'un *Cours d'Histoire naturelle*, en 7 vol. *in*-12 (17), et d'un petit traité ayant pour titre: *Accord parfait*, ou *Equilibre physique et moral*, et dont le but est de ramener sur la terre cet ordre et cet équilibre détruits, est décédé dans la maison dite *la Charité*, le 13 vendémiaire (5 octobre 1795 v. st.), âgé de 68 ans. Admirateur réfléchi de *Locke*, de *Jean-Jacques Rousseau*, de *Mably*, de *Charles Bonnet*, il s'étoit profondément pénétré de leurs principes. Il seroit difficile d'imaginer un meilleur antidote contre une foule d'anciens préjugés.

Une figure assez semblable à celle qu'en dépit de l'histoire on est accoutumé de donner à Esope, un costume grotesque (comparativement à celui des autres), savoir, un manteau dans le genre de ceux adoptés sur la scène pour les *rôles* dits *à manteaux*, un large feûtre, des souliers carrés, etc.,

(1) *Voyez Mag. Encycl. T. VI, p.*

donnoient à *Beaurieu* un air d'originalité que ne démentoient ni ses idées, ni sa manière de vivre, ni son caractère. Simple et bon, tels nous ont paru être les traits essentiels de celui-ci : il aimoit les enfans ; il s'étoit constamment occupé de leur éducation ; il vouloit s'y dévouer encore, et il s'étoit fait, dans ce dessein, élève de l'école normale. Son projet favori étoit l'établissement d'une pépinière d'hommes à qui il auroit inspiré le goût du nouvel ordre de choses, que les lois, sans les mœurs, tenteroient inutilement de créer.

Achevons, autant qu'il nous sera possible, de peindre *Beaurieu* d'après lui-même : « *J'exprime*, » dit-il dans son dernier ouvrage (2), *j'exprime*, » *sans un vain étalage de science, plutôt les* » *sentimens de mon cœur que les pensées de* » *mon esprit : je suis un peu plus riche par le* » *premier que par le dernier* ». (Accord parfait, p. 3.) « *On reconnoîtra dans mes idées, quel-* » *quefois un peu bisarres, une tête semblable* » *à celle du ci-devant jésuite Castel, qui avoit* » *imaginé un clavecin oculaire* ».

Beaurieu, jeune, avoit fait quelque séjour à Genève, et il s'y étoit singulièrement plû à fréquenter *Charles Bonnet* et cet *Abauzit*, que *Jean-*

(2) *Equilibre physique et moral ;* car nous ne comptons pas un petit drame intitulé : *Toutes les Vertus*, ou *la Morale en action*, qu'il vouloit faire jouer dans sa section (celle du fauxbourg Montmartre) à une fête décadaire.

Jacques a surnommé *le Sage*. C'est qui nous a fait connoître *Beaurieu*, c'est l'affection dans laquelle il avoit pris l'établissement religieux des Protestans, formé par nous à la ci-devant église de S. Louis-du-Louvre. Il nous parloit souvent, avec une considération distinguée, de *Deleire*, de *Lacépède*, de *Grégoire* : il aimoit (nous le rapportons encore d'après lui) à faire sa cour à *Belle et Bonne*, et il s'honoroit de son hospitalière affabilité. « *J'ai* » *trop aimé l'honneur et le bonheur*, disoit-il, » *pour avoir jamais pu aimer la richesse* ». (A. P. p. 108.) Il nommoit le temps « une *Dor-* » *meuse*, qui nous mène doucement à l'éternité ». (p. 75.) Son système sur l'immortalité, glorieux apanage de notre espèce, avoit quelques rapports avec les rêves ingénieux de la métempsycose et de la palingénésie. « Les ames de nos derniers tyrans » devoient, selon lui, errer au moins pendant une » année autour de nous et de nos triomphes ; et » alors, par l'effet de l'attraction générale des ames » et des corps, chacune d'elles iroit se loger dans » un enfant nouveau-né. Il ne pouvoit se persuader » (comme l'ont pensé quelques naturalistes), que » l'ame se trouvât dans l'embryon. Qu'y feroit-elle, » dit-il ? On n'habite pas une maison qui n'a encore » ni portes ni fenêtres, et qui n'est pas même sortie de » terre ». (p. 86.) Il répétoit enfin ce mot piquant du P. *Castel*, déjà cité, *que la vie de l'homme est une épigramme dont la mort est la pointe* (p. 36). En voyant *Beaurieu* terminer sa carrière à l'hôpital, nous dirions volontiers que la pointe de

l'épigramme tombe rudement sur l'injustice et la dureté de ses contemporains. Mais cette injustice et cette dureté n'appartiennent pas seulement à notre âge ; et Boileau, dans la première de ses satyres, imitation de la troisième de Juvénal, la reproche au siècle de Louis XIV, qu'on a affecté de comparer à celui d'Auguste.

> Et pourquoi professer cette vertu sauvage,
> Qui court à l'hôpital, et n'est plus en usage ?

P. H. M.

P. S. Depuis que nous avons fini cette notice, nous avons trouvé dans la *France littéraire*, t. 1, p. 180, et t. 3, p. 12, l'indication de plusieurs autres ouvrages ou opuscules du citoyen *Beaurieu* ; les voici : *L'Heureux Citoyen. — Cours d'Histoire sacrée et profane. — Lettre sur la Littérature. — Lettre sur le bonheur. — Abrégé de l'Histoire des Insectes. — Porte-Feuille amusant*, ou *Nouvelles variétés littéraires. — L'heureux vieillard*, drame pastoral.

Nous avons encore appris qu'au déclin de sa carrière, *Beaurieu* s'étoit uni à une femme jeune et jolie ; que cette union ne fut ni heureuse, ni de longue durée ; et que son épouse, morte avant lui, ne chantoit pas ses louanges. Tel est le sort accoutumé des unions mal assorties ; car, dit encore *Boileau :*

> Pour être heureux sous ce joug salutaire,
> Tout dépend, en un mot, du bon choix qu'on sait faire.

Notice nécrologique sur Jean Romilly.

Jean Romilly, né à Genève le 29 juin 1714, est mort à Paris le 27 pluviôse dernier (16 février 1796 v. st.) Il s'étoit distingué dans l'art de l'horlogerie, dont il a exposé la théorie dans un grand nombre d'articles de la première encyclopédie. Il avoit fait, le premier, une montre battant les secondes mortes : il en présenta une à Louis XV, qui cheminoit une année entière sans être remontée. On voit son échappement corrigé dans les mémoires de l'académie des sciences pour 1755. *Romilly* avoit aussi concouru avec son gendre, le citoyen *de Corencé*, à l'établissement du *Journal de Paris*, commencé le premier janvier 1777. Les observations météorologiques, en tête de cette feuille, étoient de lui ; ce qui a fait dire qu'*il y faisoit la pluie et le beau temps*. Il mit dans le numéro 19 de l'année 1778 une lettre contre la possibilité du mouvement perpétuel. En 1779, il avoit eu le chagrin de perdre son fils unique, *Jean-Edme Romilly*, successivement pasteur à Londres et à Genève, et de plus homme d'un rare mérite, qui fut l'ami de *Jean-Jacques Rousseau*, et également lié avec *Diderot*, *d'Alembert* et *Voltaire*. Les articles *Tolérance* et *Vertu*, dans l'encyclopédie de Paris, sont de sa main ; et l'on a publié, après sa mort, trois volumes de ses discours religieux.

Romilly père conserva, jusqu'au terme de sa

carrière, une rare vigueur de corps et d'esprit. Le jour de sa mort il s'étoit levé bien portant le matin; il se disposoit à sortir comme à son ordinaire, quand tout-à-coup il se sentit incommodé, et, au bout de deux heures, il n'étoit plus. Sa mémoire attend de son petit-fils, *de Corencé*, distingué dans les sciences exactes, un monument digne d'elle.

ROMANS.

Observations critiques sur le roman intitulé : Caleb.

Rien n'éveille la critique aussi sûrement que les louanges exagérées. Je n'aurois pas écrit ce qu'on va lire si je n'avois été mécontent des éloges excessifs que l'éditeur de Caleb a donnés à cet ouvrage dans son avertissement.

C'est, dit-il, *un pas de géant dans une vaste carrière qui n'avoit pas encore été frayée, une production forte et hardie, extraordinaire, etc.*

Il y distingue sur-tout deux sortes de mérite : l'un, la nouveauté du genre, en ce que l'auteur n'y a pas mis en jeu la passion, qui est le ressort commun des romans; l'autre, d'y avoir peint, pour la première fois, les effets funestes d'une autre passion plus redoutable, le préjugé de la chevalerie.

J'observe d'abord qu'il n'est pas vrai que l'auteur s'y soit passé absolument d'amour, puisqu'un grand

tiers du premier volume est employé à peindre celui que miss Melville a pris pour Falkland, qui finit par la conduire au tombeau, et qui entre pour beaucoup dans les causes de l'événement principal du roman, le meurtre de Tyrrel. Exemple qui peut servir à prouver qu'on peut dire de l'amour dans les romans ce que la Fontaine a dit du naturel :

> Et, fussiez-vous embâtonnés,
> Jamais vous n'en serez les maîtres :
> Qu'on lui ferme la porte au nez,
> Il reviendra par les fenêtres.

Je dirai, en second lieu, que le mérite de se passer d'amour dans un roman ne peut être considérable que dans un ouvrage de quelqu'étendue, où l'on auroit fait sans ce moyen un ensemble assez grand pour que la difficulté vaincue fût grande aussi, et montrât un grand talent dans celui qui l'a surmontée.

Or, ces conditions ne se trouvent pas remplies dans le roman de Caleb.

L'ouvrage est court et ne peut être comparé, quant à l'étendue, à aucune des grandes compositions de ce genre, ni à nos anciens romans, ni à ceux de Prevot, ni à ceux de Marivaux, et bien moins encore aux chefs-d'œuvre de Fielding et de Richardson.

On n'y trouve pas non plus cet ensemble si difficile de toutes les parties d'une grande machine, concourant toutes à produire un même effet.

Le premier volume est formé, pour les deux tiers, d'une sorte d'esquisse de la première vie de Falkland,

de la tyrannie de Tyrrel sur tout ce qui l'entoure, et de sa querelle avec Falkland.

Le reste du volume n'est employé qu'à exposer les moyens par lesquels Caleb cherche et parvient à découvrir le secret de son maître.

Le second volume ne contient que la fuite de Caleb; ses aventures de prisons et ses tentatives pour rompre ses fers; sa vie parmi les voleurs; ses courses et ses déguisemens pour se dérober aux poursuites de Falkland, et le mauvais succès de ses efforts; sa résolution d'aller dénoncer son ennemi pour mettre fin à ses persécutions; et en *post-scriptum*, les effets de cette résolution dans le jugement de Falkland.

Cet exposé suffit, je crois, pour faire reconnoître la vérité de ce que j'ai avancé, qu'il n'y a pas dans le roman un ensemble tel qu'on puisse faire un grand mérite à l'auteur de n'y avoir pas employé le ressort de l'amour.

Voyons si le mérite dans le choix du but du roman peut valoir à l'auteur les éloges que je ne crois pas qu'on puisse donner à son plan.

Le but moral de Caleb est de montrer les effets funestes du préjugé de l'honneur chevaleresque.

L'auteur n'a donné en aucun endroit de son livre une idée précise de ce qu'il entend par ces préjugés d'honneur et de chevalerie, et il ne nous en montre point qu'on puisse regarder, avec quelque raison, comme des sources des crimes de ses héros et des malheurs de leurs victimes.

Il y a deux personnages dans le roman qu'on peut regarder comme appartenans à cette classe d'hommes

à laquelle on reproche les iniquités et les violences qui peuvent être les effets de ces préjugés, Tyrrel et Falkland.

Quant à Tyrrel, quoiqu'il soit écuyer, qu'il ait de grands biens, et qu'il paroisse fort entiché de sa domination sur ses vassaux, il n'y a rien de si peu chevaleresque que sa personne et toute sa conduite; c'est un crocheteur brutal et non un chevalier: il présente même à cet égard un contraste avec Falkland. Les violences qu'il commet sont le résultat du caractère qu'on lui donne, et non des préjugés de l'espèce de ceux qu'on prétend que le roman a pour but de poursuivre.

C'est dans Falkland seul que l'auteur a pu vouloir les montrer. C'est celui-ci dont on nous dit « qu'il » s'étoit fait une sensibilité exquise et toujours éveillée » sur l'article de la naissance et de l'honneur, qui, » en l'entraînant une fois dans un faux pas, devoit le » faire devenir à ses semblables aussi funeste, que » sans cela il leur auroit été utile ». C'est de lui qu'on dit « que pour s'être trop profondément imbu des » idées absurdes et oiseuses de chevalerie, le traite- » ment brutal qu'il avoit essuyé de Tyrrel ne pouvoit » plus sortir de son esprit »; et que dans tout l'ouvrage on représente ses violences et l'oppression qu'il exerce sur Caleb comme l'effet de ces préjugés.

Selon cet exposé, et d'après le roman même, les préjugés d'honneur et de chevalerie n'amènent les crimes de Falkland et la persécution exercée contre Caleb que par le meurtre de Tyrrel, l'événement le plus fécond du roman. Ce sont les opinions exagérées

de Falkland sur l'honneur qui lui font tuer Tyrrel ; et c'est pour cacher ce meurtre qu'il laisse périr les Hawkins, et qu'il opprime si cruellement Caleb.

Or, ces deux moyens sont mauvais et mal choisis.

D'abord il est absurde de faire tuer Tyrrel par Falkland, en conséquence des opinions chevaleresques de celui-ci sur l'honneur de ses préjugés comme gentilhomme, comme appartenant à une classe de citoyens qui se croit supérieure aux autres.

Après le traitement infâme que Falkland a reçu, il ne falloit pas qu'il fût gentilhomme pour le déterminer à en tirer vengeance à tout prix et à tout péril ; et en ce qu'il le tue en trahison, rien n'est moins chevaleresque.

En second lieu, même dans son caractère donné, Falkland ne peut pas se regarder comme déshonoré, par cela seul que Tyrrel l'a foulé aux pieds ; les idées les plus romanesques de l'honneur ne peuvent imprimer cette tache qu'à celui qui, ayant été traité ainsi, ne s'en vengeroit pas par les voies ordinaires, c'est-à-dire, en appelant en duel celui qui l'a insulté. Or, Falkland est à l'abri de ce dernier reproche. Tyrrel est mort immédiatement après sa violence envers Falkland. On ne peut donc accuser celui-ci de lâcheté ; s'il ne peut pas dire : c'est moi qui l'ai tué, il peut dire : je l'aurois tué si je n'avois été prévenu par la mort qu'il a reçue d'un autre ; et c'est ce qu'il dit en effet aux juges eux-mêmes, en répondant à l'accusation dont il est renvoyé absous.

On conçoit même que Falkland, qu'on suppose avoir tué Tyrrel par derrière, mais qui l'a tué sans

témoins, pouvoit dire que c'étoit lui-même ; mais qu'il l'avoit tué en se battant avec lui ; et si il n'a pas pu faire cette confession à ses juges, il auroit pû la faire à quelques amis, et la faire ainsi circuler dans la société, de manière à faire écarter tout-à-fait de lui l'idée qu'il eût assassiné Tyrrel en trahison : et dans cette supposition, on verroit encore disparoître ce déshonneur pesant sur l'ame de Falkland, qui est le grand ressort du roman ; et on ne trouveroit plus les effets funestes des idées chevaleresques, dont le tableau est, dit-on, le but de l'auteur.

Troisièmement, il y a une véritable immoralité à donner les crimes et les malheurs de Falkland comme des conséquences du courage qu'il a eu de résister à cette tyrannie que Tyrrel prétend exercer sur tout ce qui l'environne, et à en défendre la société. Falkland supporte plus difficilement qu'un autre l'insolence et la brutalité de Tyrrel, à raison du sentiment et des idées exagérées qu'il a de l'honneur. En cela ses préjugés, si on peut les appeler de ce nom, ne peuvent certainement être regardés comme nuisibles et funestes ; et les présenter comme des sources de malheurs et de crimes, c'est une doctrine très-contraire à l'intérêt de la société, qui demande sans doute qu'un homme grossier et brutal, et d'une force athlétique, ne puisse pas commettre impunément toutes les violences.

Je ferai voir maintenant le vice de la fiction, en ce qu'on y présente la mort cruelle des Hawkins, soufferte par Falkland, comme une suite du meurtre de Tyrrel, et liée par-là, comme un effet à ses premières

causes, aux préjugés de l'honneur de la chevalerie. J'oppose à cette idée plus d'une réflexion.

1°. En laissant périr les Hawkins, Falkland s'écarte du caractère qu'on lui a donné, et de ses opinions, qu'on appelle préjugés de chevalerie, puisque les sentimens nobles et généreux qu'il a montrés jusques-là le portoient bien plutôt à sauver des innocens.

2°. Comment peut-on aller chercher si loin et placer si mal les motifs qui conduisent Falkland à laisser périr les Hawkins lorsqu'il en a d'autres bien manifestes et bien puissans, et qui n'ont rien de commun avec ses opinions sur l'honneur?

Ces motifs sont bien sensibles et bien naturels: l'un est de ne pas laisser reconnoître qu'il a tué Tyrrel en trahison, ce qu'il doit regarder en effet comme une lâcheté; mais cette lâcheté seroit telle pour tout homme, de quelqu'état qu'il soit, gentilhomme ou non. La crainte qui l'empêche de sauver les Hawkins n'est donc pas la crainte de perdre sa réputation chevaleresque et de gentilhomme; c'est celle de ne pas être reconnu pour un lâche assassin: sentiment qui n'est pas particulier à la classe d'hommes dont l'auteur veut décrier l'état et les opinions.

L'autre motif est la crainte de ne pas périr sur un échafaud; et cette crainte étant aussi celle que tout homme de quelqu'état, de quelque caractère qu'il soit, et quelles que soient ses opinions, auroit à sa place, ne peut être regardée comme dérivée de ses préjugés sur l'honneur.

La mort cruelle des Hawkins n'est donc pas l'ouvrage des préjugés de Falkland.

Il faut dire la même chose de la persécution que Falkland exerce envers Caleb, et qui n'est non plus que l'effet de la crainte qu'il a d'être reconnu pour le meurtrier de Tyrrel. Qu'on mette à sa place un paysan, et qu'on lui suppose quelques moyens d'éloigner de lui le danger d'être pendu à la suite de la révélation de son crime par quelqu'un de ses égaux, il pourra les employer tous sans plus de scrupule que Falkland, et sans avoir dans la tête aucun préjugé d'honneur et de chevalerie.

3°. Toute la marche du roman et tous les événemens qui suivent le meurtre de Tyrrel supposent que Falkland ne pouvoit sauver les Hawkins sans se perdre lui-même ; mais cette supposion est immorale et fausse.

Elle est immorale, car, quoi de plus immoral que de mettre Falkland, à qui on donne d'ailleurs beaucoup de bonnes qualités et même de vertus, dans l'alternative horrible de périr lui-même par la main d'un bourreau, ou de laisser périr deux innocens, puisque c'est présenter le crime comme absolument nécessaire, en certains cas, à notre propre conservation. Si de telles situations sont possibles dans la nature des choses, ce n'est pas une excuse pour celui qui les imagine à plaisir, et qui s'en sert à rendre odieuses les institutions sociales, sans lesquelles nous serions presque toujours précisément dans cet état horrible de l'homme où il trouve son

profit et son salut dans la ruine et la mort de son semblable.

J'ai dit, en second lieu, que la supposition que Falkland ne peut sauver les Hawkins sans périr lui-même est fausse dans le roman lui-même.

D'abord, parce qu'il pouvoit dire qu'il avoit tué Tyrrel en se battant avec lui, car l'action s'étant passée sans témoin, le caractère et la réputation de Falkland donnés, et toutes les autres circonstances admises, il avoit ce moyen dans les mains pour ne pas s'avouer l'assassin de Tyrrel, sauver les deux innocens et se sauver lui-même, et c'est un vice dans la composition d'avoir mis Falkland dans la possibilité et même dans la nécessité d'employer ce moyen, et de ne pas le lui faire employer en effet.

2°. Falkland a un autre moyen de sauver sa réputation et sa vie, et de s'épargner l'horreur de laisser périr les deux Hawkins.

Tyrrel est tué au sortir et à quelques pas du lieu de l'assemblé où il avoit foulé aux pieds et traîné sur le plancher son antagoniste. On peut donc regarder comme une suite de la rixe et de la rage qui devoit remplir l'ame de Falkland le coup qu'il a porté à son ennemi. Ce n'est pas là un assassinat de sang-froid; car l'outragé est encore chaud de colère en poignardant celui qui, abusant de sa force athlétique, l'a traité si cruellement et si lâchement, considération qui pouvoit, ce semble, être présentée avec succès à un tribunal qu'on nous donne comme disposé favorablement pour Falkland.

Mais sans insister sur cette observation, qui peut

être regardée comme dictée par une morale semblable à celle des casuistes relâchés dont s'est moqué Paschal, je dirai qu'elle peut toujours être opposée à l'auteur, parce qu'il a lui-même préparé cette excuse à Falkland, en lui faisant dire à sa mort, comme une confession vraie : *J'ai souillé ma vie d'une longue suite de bassesses et de crimes, pour couvrir un égarement passager, et pour ne pas être en butte aux injustes préjugés du monde.* Mais si le meurtre de Tyrrel est *un égarement passager*, un premier mouvement dont un homme insulté n'est pas le maître, et si la vengeance prise par Falkland, poignardant Tyrrel, n'est condamnable que selon *des préjugés injustes*, la conduite de Falkland n'est plus un crime auquel on puisse attacher comme autant de conséquences une série d'autres crimes. Il ne peut plus y avoir aucune moralité à établir cette liaison.

Enfin, dans le projet que l'auteur a de rendre Falkland odieux, il falloit lui faire commettre un meurtre qui eût un caractère plus marqué d'assassinat médité, et pour cela il falloit mettre un intervalle de temps plus considérable entre l'insulte et la vengeance pour que son crime fût sans excuse. Peut-être l'auteur n'a pas pris ce parti, parce qu'il se seroit trouvé dans un autre embarras, celui d'attribuer une action infâme et lâche à des préjugés d'honneur et de chevalerie, ce qui est une contradiction et dans la chose et dans les termes.

Je poursuis mes observations.

La curiosité obstinée de Caleb, pour deviner le

secret de son malheureux maître, n'est pas suffisamment motivée. Elle a d'ailleurs, dès ses premières tentatives, un caractère très-odieux: une ingratitude monstrueuse dans un homme que le but du roman n'est pourtant pas de faire haïr, et lorsque Caleb, au fort de l'incendie, brise le coffre où il soupçonne que sont renfermés les indices de ce qu'il veut savoir, il achève de se rendre exécrable sans que cette action concoure, en aucune manière, à la marche et à l'intérêt du roman.

Ce coffre est un moyen dramatique fort mal inventé; Caleb n'a jamais su ce qui y étoit renfermé; mais on ne peut même l'imaginer, ce ne peut être que quelqu'instrument du meurtre, ou quelque récit de l'événement, ou quelque monument, en un mot, du fait qui rend la vie de Falkland si malheureuse. Mais n'est-il pas contre toute vraisemblance que l'homme qui a commis le meurtre, et qui emploie toute son activité, tous ses talens, tous ses moyens à le cacher, en conserve chez lui des preuves qui peuvent, à tous les momens, dévoiler son funeste secret?

Les premières conversations dans lesquelles Caleb tend des pièges à Falkland pour lui arracher son secret, manquent de vraisemblance, par la hardiesse qu'il se donne de le pousser de questions, et par la maladresse des réponses qu'on met dans la bouche de l'écuyer.

Les aventures des prisons et les scènes de voleurs sont des moyens désormais usés, qu'un esprit fécond doit dédaigner.

Le

Le tableau des prisons, en Angleterre, et du traitement qu'y essuyent les prisonniers, est manifestement chargé jusqu'à la calomnie contre un gouvernement qui, plus que tout autre, s'est occupé d'améliorer l'état des prisons, et de ne les employer qu'*ad custodiam*, et non *ad pœnam*.

L'apologie du métier de voleur que fait Raymond, chef de la bande, n'est fondé que sur un exposé faux et calomnieux des institutions sociales qu'on trouve décriées dans tout le cours de l'ouvrage, et si l'on prétendoit justifier l'auteur contre ce reproche, il ne suffiroit de faire observer qu'aux déclamations des voleurs il ne fait faire aucune réponse détaillée, et qu'il se contente de faire dire à Caleb qu'il leur fit des remontrances et des argumens qui furent diversement reçus, et qui convainquirent Raymond en spéculation, sans le déterminer à renoncer à son métier, qu'il continue d'exercer par cette étrange et immorale raison, à laquelle Caleb ne trouve rien à répliquer, qu'en quittant la profession de voleur de grand chemin, après nombre d'années, il pourra être mis en justice pour ses crimes passés, *quelque changé et quelque pur qu'il puisse être.*

Il y a une grande et continuelle invraisemblance dans la puissance que l'auteur donne à Falkland de poursuivre sans relâche et d'atteindre par-tout le malheureux Caleb, sans que dans les trois royaumes il puisse trouver un asyle contre ses persécutions. Il n'y a point de particulier, ni même de ministre assez puissant en Angleterre pour exécu-

ter et suivre un semblable projet avec une si prodigieuse constance et un tel succès.

A en croire l'auteur, un écuyer anglais qui a quatre mille pièces de revenu, a de quoi tenir tous les gens de sa maison et tous ses vassaux dans un esclavage tel, qu'ils ne pourront ni le quitter, ni se soustraire à son pouvoir, ni sortir de la Grande-Bretagne sans son aveu.

Il me rappelle le malheureux Linguet, qui, parce que le lord Halifax, secrétaire d'état, n'avoit été condamné qu'à une amende de quatre mille guinées envers le célèbre Wilkes pour l'avoir fait emprisonner indûment pendant deux jours, a imprimé qu'en Angleterre *il n'y a point de grand qui ne puisse vexer, dépouiller impunément un petit, etc.*; et que s'il a cent mille guinées à dépenser par an, il pourra commettre, sans inquiétude, vingt-cinq injustices à quatre mille guinées chacune, etc., absurdité dont s'est moqué très-justement l'auteur de *la Théorie du paradoxe*. Mais l'autorité de Linguet, non plus que celle de l'auteur de Caleb, ne suffisent pas pour démentir ce que tous les gens instruits savent de l'état de la liberté en Angleterre.

Je sais bien que d'autres romanciers anglais, avant Godwin, ont fait entrer dans leurs compositions des violences semblables exercées en Angleterre, en dépit de la loi *d'Habeas corpus*. C'est par des moyens de ce genre que Lovelace tient Clarice en son pouvoir, et parvient à la ravoir quand elle s'est échappée, et c'est ainsi que Fielding em-

ploie un constable et des presseurs pour jeter Tom-Jones en prison, etc.; mais il y a une extrême différence, à cet égard, entre le roman de Godwin d'une part, et ceux de Richardson et de Fielding de l'autre.

Ceux-ci, occupés d'intéresser et d'émouvoir, prennent tous les moyens qui peuvent les conduire à ce but, sans autre vue que de produire cet effet. Pour parvenir à placer leurs personnages dans une situation tragique, ils ne se font pas, et ne doivent pas se faire de scrupule de supposer un concours de circonstances très-rarement rassemblées; un fait extraordinaire, un degré de méchanceté et d'artifice rarement réunis, une violation des lois absolument possible, etc., mais extrêmement difficile à cacher ou à soutenir; ces suppositions n'étant employées que comme moyen pour l'effet qu'ils veulent produire, ils n'y attachent pas une grande importance, à ne les considérer qu'en elles-mêmes. Ils ne prétendent pas en faire d'autre usage que celui de concourir à la marche du roman, d'amener les situations, et de développer les sentimens.

Il en est autrement dans le roman philosophique et politique, ou qui prétend à être tel, de Godwin. Les violences épouvantables de Tyrrel, la tyrannie de Falkland sur Caleb, la corruption de tous les officiers publics qui la secondent, cette fatalité avec laquelle un Anglais se trouve poursuivi, opprimé, plongé dans les cachots, et voit sa patrie changée par lui en un enfer où il est sans cesse sous le fouet d'une troupe de démons à qui il ne peut échapper, et

qui épuisent leur rage sur lui, tout cela, dis-je, n'est pas, pour Godwin, un simple moyen d'émouvoir ; ce sont autant d'objets qu'il rassemble comme dignes par eux-mêmes d'occuper ses lecteurs : des faits auxquels il attache de l'importance, dont il veut qu'on tire des conséquences politiques, enfin, selon lui, des exemples et des preuves du vice des institutions sociales.

De cette différence entre les genres résultent, pour les auteurs eux-mêmes, des différences dans les règles qu'ils ont à suivre, et dans l'espèce de moyens qu'ils peuvent employer.

Richardson et Fielding peuvent mettre en scène des officiers publics se jouant, en Angleterre, de la liberté anglaise, et exerçant quelque grande violence, parce qu'il ne leur faut qu'un fait rare, isolé et seulement possible.

Mais le romancier politique qui prétend me conduire à maudire les institutions sociales par l'exemple de l'oppression des petits et des pauvres, par les grands et les riches, est obligé de me produire des faits communs, ou du moins fréquens ; autrement il pourroit tout aussi bien me prouver qu'il ne faut point de tribunaux de justice parmi les hommes, parce que le parlement de Paris a condamné Langlade, et que celui de Toulouse a fait rouer Calas.

Au reste, je ne relèverois pas cette manière de raisonner si je ne la trouvois que dans un ouvrage d'imagination ; mais on peut reconnoître facilement que c'est le même sophisme qui a égaré, ou dont se sont servis, sans en être dupes eux-mêmes, les

hommes de tous les temps qui ont bouleversé les sociétés politiques. Un fait isolé et rare, donné comme fréquent et commun ; un abus passager et particulier, présenté comme l'état de la chose, habituel et général, voilà le grand moyen des révolutions. Il est triste de le retrouver jusques dans les romans.

Je reviens aux invraisemblances fréquentes dans Caleb, et j'en trouve beaucoup dans le succès qu'on y donne aux moyens employés par Falkland pour obséder son domestique fugitif.

Caleb donne plusieurs fois le change à ceux qui le poursuivent. Ils perdent sa trace, et il se trouve toujours à point nommé quelque domestique ou quelqu'un des espions de Falkland qui le retrouvent, ou d'autres fois, comme lorsqu'il va s'embarquer à Hardivick, il est ramené par un quiproquo des officiers de justice qui cherchent un autre homme.

L'auteur a trouvé vers le milieu du second volume un autre moyen qui donne, pour la suite, un peu plus de vraisemblance aux succès des poursuites de Falkland, en attachant aux pas de Caleb le voleur Jones comme un espion qui ne le perd plus de vue. Mais il y a là une autre invraisemblance, c'est qu'un brigand infâme, un lâche assassin chassé par les voleurs mêmes de leur compagnie, se trouve tout-à-coup, on ne sait comment, le confident et l'agent de Falkland, dont le caractère exclut manifestement une telle liaison, et qui ne peut abso-

lument, sans une véritable extravagance, mettre tant de confiance en un si méchant homme.

Je dirai enfin, que ce moyen là même est employé avec un succès qui manque de vraisemblance, lorsqu'on fait retrouver par Jones Caleb caché dans Londres, écrivant des pamphlets, déguisé en juif, puis travaillant chez un orfèvre, puis retiré dans le pays de Galles.

Dans cette dernière retraite, Jones se fait voir à Caleb, à qui il déclare que quelques efforts qu'il fasse pour se dérober, il ne lui échappera pas, et sur-tout qu'il ne tente pas de s'embarquer, parce que ce seroit inutilement. Que Falkland lui donne l'isle pour prison; mais qu'il ne veut pas qu'il passe les mers. Tout cela est plein d'invraisemblances, hors des mœurs anglaises; enfin, impossible en Angleterre, de sorte que je ne doute pas que les Anglais ne trouvent ces moyens du roman mauvais comme tels.

N'est-il pas étrange, pour me contenter de cette seule observation, que Caleb, qui connoît Jones et qui doit l'avoir en horreur, qui peut le traduire devant un tribunal, ou du moins l'en menacer; qui peut invoquer la loi contre un homme qui attente à sa liberté; qui peut fuir à tous les momens du jour et de la nuit, demeure dans une telle dépendance?

Ne peut-on pas demander aussi pourquoi Falkland ne veut pas que Caleb s'embarque pour les Indes?

Qu'a-t-il de mieux à souhaiter que d'éloigner de lui le maître de son fatal secret?

Aucun des caractères principaux n'est intéressant, même comme acteur dans la scène.

Le but manifeste de l'auteur et de l'ouvrage est qu'on ne s'intéresse point à Falkland, malgré les bonnes qualités qu'on lui donne. Il y a d'ailleurs dans son caractère des contradictions choquantes qui lui ôtent sa vérité dramatique. Dans toute sa vie antérieure au meurtre de Tyrrel, amené par des causes et des circonstances qui lui ôtent une grande partie de son horreur, Falkland est noble, juste, généreux, bienfaisant, et il devient tout-à-coup un homme affreux, occupé de poursuivre et d'opprimer un innocent, et plongeant sa victime dans un abîme de souffrances et de malheurs.

Miss Melville est une foible et mauvaise imitation de le Clémentine de Grandisson.

Tyrrel et le voleur Jones, et la femme du repaire des voleurs, sont des monstres de brutalité, de méchanceté, de férocité pénibles à regarder, et que j'assimile dans les romans à ces scènes sanglantes que le théâtre doit éloigner de nos yeux.

Enfin, Caleb lui-même est odieux et vil contre le but même du roman; et l'auteur finit par nous en donner cette idée lorsqu'il lui fait dire, après qu'il a traduit Falkland au tribunal de justice, que lui, Caleb, *est le plus méprisable et le plus haïssable des hommes*; qu'en dénonçant Falkland il est de-

venu *un meurtrier froid et réfléchi*; qu'il ne vit *que pour être la proie des remords, ect.*

Cet ouvrage est, dit-on, singulier, original, d'un genre tout nouveau. A la bonne heure; mais j'avoue que je n'attache aucun prix à la singularité, à l'originalité, à la nouveauté que n'approuvent pas le bon goût, la bonne morale et le bon sens. Je conviens cependant qu'il y a dans l'ouvrage plusieurs belles situations, comme celle de Falkland, jugeant lui-même un meurtrier, et celle de Caleb, poussé à bout par la persécution de Falkland, et se déterminant à le dénoncer, etc.; qu'il y a çà et là de belles pages que je ne doute pas avoir encore plus de mérite dans l'original; mais je suis peut-être moins touché de ces beautés de détail que je ne devrois l'être, à raison de l'importance beaucoup plus grande que j'attache à l'ensemble d'un ouvrage, au but que l'auteur s'y propose, et à la manière dont il l'atteint; trois côtés par lesquels me semble pêcher le roman de Caleb.

A. M.

POÉSIE.

LA GRANDE FAMILLE RÉUNIE,

Allégorie lue à la séance publique de l'Institut national, le 15 germinal.

Amis de la Vertu, des Arts, de la Patrie,
Prêterez-vous l'oreille à cette allégorie ?
Je l'espère ; elle cache un fonds de vérité.
La sagesse à son but marche avec gravité ;
Et, tout en se jouant, la fiction y mène.

Le *Génie*, heureux choix ! s'unit à l'*Ame humaine*.
Epurée au rayon de ce divin flambeau,
L'ame dut n'enfanter rien que de grand, de beau,
Rien qui ne fût utile, et digne de la gloire :
Aussi d'abord vit-on éclore la *Mémoire*.
Dès son enfance, avide et d'entendre et de voir,
Jalouse de s'instruire, et prompte à concevoir,
A retenir sur-tout attentive et fidèle ;
Puis, surpassant l'espoir qu'on avoit conçu d'elle,
Bientôt elle se fraye un plus hardi chemin,
Et le compas, la plume ou l'astrolabe en main,
De l'espace et des temps elle perce les voiles,
Soumet à ses calculs le soleil, les étoiles,
Fouille au sein de la terre, et jusqu'au fond des mers,
Et parcourt, en un mot, tout ce que l'univers
Nous montre de trésors, et tout ce qu'il récèle.
Vaste carrière !.... Aussi, pour prix d'un si beau zèle,
Le ciel, dont la *Mémoire* a fixé le regard,
Voulut que sur ses pas vint s'offrir.... le *Hasard*.

Ce seul aspect, pour elle est un trait de lumière.
Émue, à sa rencontre elle court la première.
D'une telle alliance, ô précieux effets !
Qui pourroit du *Hasard* compter tous les bienfaits !
La *Mémoire* elle-même, et cet aveu l'honore,
Sait qu'elle ignoreroit et chercheroit encore
Mille secrets nouveaux, et mille inventions,
Rares dons du *Hasard*, belles productions,
Fruits exquis qu'ont mûris le temps, la patience ;
Mais ce n'est qu'aux savans à parler de science.
La *Raison*, à son tour, l'*Imagination*,
Réclament une place en ma narration ;
Car toutes deux, du moins si on en croit l'histoire,
Sont filles du Génie, ainsi que la *Mémoire*.

La *Raison*, sérieuse et grave en son maintien,
Dédaigna de bonne heure un frivole entretien,
Mais n'alla point du monde embrasser le système,
Et borna son étude à descendre en soi-même,
A connoître à-la-fois sa nature et son but,
A voir son vrai bonheur, son plus digne attribut.
Dans la vertu modeste : un penchant sympathique
Doucement l'attira vers la *Métaphysique*.
Se prêtant toutes deux un mutuel secours,
Et de l'entendement pénétrant les détours,
Grâce à cette analyse, on crut voir les idées
Naître en un plus bel ordre, et par les sens guidées,
Et les sens, à leur tour, par elle mieux instruits,
Se diriger l'un l'autre.... Aimables, dignes fruits
De la *Métaphysique* à la *Raison* unie !
Que n'ont-elles toujours marché de compagnie !
Mais l'une étoit crédule et prompte à s'égarer,
L'autre, à plus d'un écart aimant à se livrer,
Rencontra mille écueils, et l'aveugle *Problème*,
Et l'erreur à l'œil louche, et l'*Esprit de système*.
Trop heureuse qu'alors sage *Erudition*,

Philosophie aimable, et sans prétention,
Logique, saine au moins, leur servissent de guides,
Et qu'entre tant d'amis modestes et solides,
Elles sussent toujours en apprécier un
Peu connu, bien qu'on l'ait nommé le *Sens-commun !*
Conseiller sûr, discret, mais que dans son vol d'aigle
L'*Imagination* n'eut pas d'abord pour règle.

Long-temps, vive, légère et folle en ses humeurs,
Elle avoit fait rougir le Génie et les Mœurs :
Mais elle aima le *Goût*, lui plut, et fut sauvée.
Dès-lors, elle devint et sage et réservée,
Mais respira toujours la grâce et la gaîté,
Admirable sur-tout par sa fécondité !
La douce *Poésie* en est le premier gage,
Et bégaïe en naissant un gracieux langage....
Que ne m'inspire-t-elle !... On voit au même instant
Eclore la *Musique*, ou plutôt on l'entend ;
Et chacune des deux, avec sa sœur jumelle,
Est plus aimable encor, mais aimable sans elle.
L'*Eloquence* de près les suivit toutes deux,
De sa mère, en naissant, tint mille dons heureux
Qu'avec soin la raison cultive ; et l'on peut croire
Qu'elle devoit aussi beaucoup à la *Mémoire*.
Plût au ciel que toujours elle eût prêté sa voix
A la seule innocence !... Ah ! que vois-je ?.... A-la-fois
Naissent *Architecture* et *Peinture* et *Sculpture*,
Que le *Dessin* précède, et que suit la *Gravure* ;
Tous les beaux-arts enfin dressent leur atelier ;
Et d'un air, tantôt noble, et tantôt familier,
La *Déclamation*, leur compagne fidelle,
Tour-à-tour les imite, et leur sert de modèle ;
Troupe aimable, vouée à l'imitation,
Qui travaille de verve et vit de fiction,
Qui puise avec délice en cette source pure,
Observant, retraçant, adorant la nature !

Ah! pourquoi, sur la terre isolés, à l'écart,
Les beaux-arts faisoient-ils comme une classe à part,
Sembloient-ils, séparés par un vaste intervalle,
N'admirer que de loin et *Science* et *Morale*,
N'en avoir que l'instinct?.... Mais quoi! dirai-je tout?
La *Raison*, la *Mémoire*, elles-mêmes, du goût,
Des arts consolateurs, suivant trop peu la trace,
Avoient moins d'enjouement, moins de feu, moins de grâce.

Le *Génie* alarmé, redoutant le danger
De voir chacun des siens, l'un à l'autre étranger,
S'oublier, et.... que sais-je? un jour se méconnoître,
Veut que tous à ses yeux se hâtent de paroître
Dans sa demeure auguste et grande, comme lui.
Les beaux-arts (O prodige! et j'y crois aujourd'hui)
D'un antique palais avoient fait comme un temple,
Mais d'un ordre sublime, où l'œil ravi contemple
Cent chefs-d'œuvres, sur-tout ces objets révérés (1),
Offrant des traits chéris, par le temps consacrés.
Du *Génie*, en ce lieu, tous les enfans accourent,
S'inclinent devant lui, pleins de respect l'entourent.
A leur empressement le *Génie* a souri:
Il jouit en secret, et son œil attendri
Trouve en eux, plus ou moins, sa douce ressemblance.
On voit qu'il va parler: on écoute en silence.

« Enfin, je vous rassemble, enfin je vous revoi,
» Vous, long-temps séparés l'un de l'autre et de moi,
» Vous, mes enfans, dit-il, nés tous de mes trois filles,
» Qui sembliez déjà composer trois familles.
» Ah! n'en formez plus qu'une; ah! ne vous quittez plus.
» Je sais...., car dès long-temps, dans tous vos cœurs je lus,
» De vos travaux, je sais quelle est la différence:

(1) *Allusion aux statues des grands hommes qui ornent la belle salle de l'Institut.*

» Je connois de vos goûts la fière indépendance,
» Et ne veut point gêner, reprimer vos penchans :
» Le Génie est bien loin d'enchaîner ses enfans.
» Mais si par fois vos goûts, vos travaux vous éloignent,
» Que mille autres motifs tôt ou tard vous rejoignent.
» Ouvrez les yeux, songez de qui vous êtes nés,
» A quel sublime emploi vous êtes destinés :
» Le ciel, qui vous a tous envoyés sur la terre,
» A su vous imprimer le même caractère :
» Celui qui, du soleil mesure la hauteur,
» N'en admire pas mieux son immortel auteur,
» Que celui qui démêle un insecte, un brin d'herbe.
» Oui, du foible arbrisseau jusqu'au cèdre superbe,
» Tout est le digne objet de vos travaux divers.
» L'un répand les trésors que l'autre a découverts :
» Celui-ci sait les peindre, et celui-là les chante :
» Tous remplissent enfin la mission touchante
» De rendre les humains plus heureux et meilleurs,
» De propager par-tout les talens et les mœurs,
« Et de faire en tous lieux honorer le génie ;
» Qu'entre vous désormais règne cette harmonie,
» Cette fraternité. Sans doute, un tel accord
» Ne doit pas pour vos cœurs être un pénible effort ;
» Qu'il va vous être utile !.... Oui, cet aimable échange,
» Ce commerce, non pas de flatteuse louange,
» Mais de sages avis, de critiques sans fiel,
» Rendront communs à tous ces heureux dons du ciel,
» Dépôt cher, précieux, qu'en vos mains je confie.
» Inséparable alors de la philosophie,
» La science, du goût formant les nourrissons,
» Recevra d'eux, pour prix de ses doctes leçons,
» Ce charme qui lui manque, et qui fut leur partage.
» L'un par l'autre, en un mot, vous vaudrez davantage,
» Et la gloire d'un seul réjaillira sur tous.
» Que le monde ravi d'un spectacle si doux,
» Riche, heureux de vos dons, de vos expériences,

» Vous bénissé à jamais, sous le nom de Sciences,
» Et qu'un digne Institut.... » Ici, de son discours
La tendresse et la joie interrompent le cours :
Tous, d'un seul mouvement, se lèvent et s'embrassent ;
Tous les cœurs sont émus, tous les bras s'entrelacent.
Ils s'observent l'un l'autre avec ravissement,
Se demandent entr'eux par quel enchantement,
Sans se voir, sans s'aimer, si long-temps on put vivre.
Doux effets des transports auxquels chacun se livre !....
On eût vu la Science et les Arts se chercher,
Algèbre et *Poésie* enfin se rapprocher,
Et pour dire encor plus, la fière *Astronomie*,
A l'humble *Botanique*, offre une main amie.
Dans ce désordre aimable, on sait se démêler,
Se reconnoître encor : mais loin de s'isoler,
On jure, au nom du ciel, et devant le Génie,
De ne former jamais qu'une famille, unie —
Par l'amour du travail et de la vérité,
Par le respect des mœurs, et par l'humanité,
De se chérir toujours comme égaux, comme frères,
Et.... tout en admettant des liaisons plus chères,
De n'avoir tous qu'un cœur, et par divers chemins,
De tendre au même but, au bonheur des humains.

COLIN HARLEVILLE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

INSTITUT NATIONAL.

L'INSTITUT national a tenu sa première séance publique le 15 germinal (4 mars vieux style). Le concours étoit prodigieux. Le directoire et le corps diplomatique y ont assisté.

La séance s'est ouverte à quatre heures, par un discours du citoyen Letourneur, président du directoire, auquel le citoyen Dussault, qui présidoit l'institut, a répondu.

Le citoyen Daunou a ensuite lu un discours sur le but de cette institution.

Le citoyen Lacépède, secrétaire de la première classe, a rendu compte de ses travaux. On trouvera ce compte rendu, qui peut servir à l'histoire littéraire des sciences, à la fin de cet article.

Le secrétaire de la seconde classe, le citoyen Lebreton; et celui de la troisième, le citoyen Fontanes, ont également rendu compte des travaux de ces deux classes.

Le citoyen Colin-d'Harleville a lu une allégorie en vers, intitulée : *La grande famille réunie.* C'est celle qui est imprimée à l'article poésie.

Le citoyen Fourcroy a répété des expériences sur la détonation par le choc.

Le citoyen Cabanis a lu des considérations sur les rapports de l'homme physique.

Le secrétaire de la première classe, le citoyen Lacépède, a lu une notice sur la vie et les ouvrages de Vandermonde.

Le citoyen Prony a lu un mémoire sur la surface et la population du territoire de la république.

Le citoyen Andrieux a récité une pièce de vers, intitulée : *Le procès du sénat de Capoüe.*

Le secrétaire de la seconde classe, le citoyen Lebreton, a lu une notice sur la vie et les ouvrages de Raynal.

Le citoyen Grégoire a lu un mémoire sur les moyens de perfectionner les societés politiques.

Le citoyen Cuvier, un mémoire sur diverses espèces d'éléphans.

Le citoyen Dussault, une introduction à son voyage dans les Pyrénées.

Et le citoyen Lebrun, une ode sur l'enthousiasme.

Nous avons déjà publié l'extrait de quelques-uns de ces mémoires; nous ferons connoître successivement les plus importans.

COMPTE

Compte rendu des mémoires présentés par les membres de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'institut national des sciences et arts, depuis le commencement des travaux de cette classe, jusqu'au 15 germinal, lu par le citoyen Lacépède, *secrétaire de cette classe, dans la première séance publique de l'institut.*

Astronomie. — Le premier de ces mémoires a été lu par le citoyen Lalande. Cet astronome a montré que, d'après ses dernières recherches, l'orbite de la planète de Mercure, que l'on croyoit la plus difficile à connoître, étoit maintenant la mieux déterminée.

Physique. — Le citoyen Messier a communiqué des observations sur le froid de cette année.

Chymie. — Le citoyen Berthollet a défendu la théorie des chymistes français contre les attaques de trois chymistes allemands. Ces savans étrangers avoient dirigé leurs objections contre les propriétés des gaz, de ces substances aériformes qui jouent un si grand rôle dans les opérations de la chymie, et par conséquent dans celles de la nature. Ils les avoient particulièrement employées contre les propriétés du gaz azote et celles du gaz oxygène. Le citoyen Berthollet a renversé les fondemens de ces objections. Il a prouvé que le gaz azote dissout le phosphore, et lui donne la faculté de brûler dans le gaz oxy-

gène, même à une température assez basse, de répandre de la lumière, quoique mêlé avec une quantité extrêmement petite de ce même gaz oxygène, et d'être, par une suite de cette seconde propriété, très-propre à faire juger de la quantité d'air vital ou de gaz oxygène contenue dans l'air atmosphérique.

Le citoyen Fourcroy, après avoir comparé dans un mémoire particulier des découvertes peu connues, et faites, il y a plus d'un siècle par le médecin anglais, Jean Mayow, avec les théories des chymistes modernes, a aussi défendu les principes des chymistes français. Le citoyen Vauquelin et lui ont rendu compte d'expériences nombreuses qu'ils ont faites sur les phénomènes que le phosphore présente avec l'azote pur, avec l'azote mêlé de gaz oxygène et soumis à divers degrés de chaleur, avec l'hydrogène, et avec l'hydrogène sulfuré. Cette dernière substance forme, avec le phosphore, un gaz *sulfureo-phosphoreux*, sur lequel les citoyens Fourcroy et Vauquelin promettent un nouveau travail.

D'autres propriétés de cet hydrogène sulfuré ont été exposées par le citoyen Berthollet, qui l'a suivi depuis sa formation jusqu'à sa décomposition dans les différentes combinaisons où on le trouve, et qui a comparé ses effets avec ceux de l'hydrogène phosphoré.

Le citoyen Van Mons, de Bruxelles, associé non-résident, a fait parvenir à la classe un travail dans lequel il a aussi soutenu les principes de la chymie

moderne, en réfutant l'opinion d'un chimiste étranger, qui regardoit l'acide muriatique comme composé.

Les travaux chymiques des membres de la classe, compris dans cet ordre, celui par lequel le citoyen Guyton a prouvé que l'hyacinte de France est de même nature que celle de Ceylan, et qu'elle contient de même une terre déjà reconnue par Klaproth, et qui ne pouvant être rapportée à aucune des cinq terres simples admises par les chymistes, en forme une sixième à laquelle il conserve le nom de *Zirconie*.

De plus, le citoyen Guyton a imaginé un nouvel instrument propre à mesurer la pesanteur spécifique des solides et des fluides, qualité qu'il est si important de connoître avec précision pour bien juger de la nature des corps, de leur pureté, de leur condensation. Il a présenté à la classe un modèle de cet instrument, qu'il a proposé de nommer *gravimètre*, et en le comparant avec ceux que l'on appelle *pèse liqueurs* ou *aréomètre*, et que le commerce, ainsi que les arts, doivent à Farenheit et à Nicolson; il en a montré la supériorité sur ces derniers instrumens, tant pour l'exactitude des résultats, que pour la possibilité d'éprouver toutes les substances et la facilité de comparer toutes les épreuves.

Botanique et physique végétale. — Le citoyen l'Héritier a exposé les effets du froid de ventôse dernier sur plusieurs végétaux, et particulièrement sur le poirier, dont les pédoncules des corymbes des fleurs

desséchés par la gelée, ont été, contre toute attente, et au retour d'une température plus douce, recouverts de nouvelles couches qui leur ont rendu la vie (1).

Anatomie et Zoologie. — Le citoyen Cuvier, occupant la classe d'une autre branche des sciences naturelles, a présenté, dans un mémoire sur la circulation dans les animaux dits *à sang-blanc*, le tableau des diverses combinaisons qu'offrent les organes de la circulation dans les différentes classes d'animaux. Il a aussi indiqué des variations remarquables dans le nombre des muscles de la main, qui influent sur l'adresse et l'agilité des doigts; et d'ailleurs, il a montré dans les baleines et les autres cétacées, le mécanisme de l'organe de l'ouie, dont la véritable structure avoit échappé jusqu'à présent aux recherches des anatomistes.

Le nombre, la disposition et les fonctions des muscles situés dans la partie antérieure du cou de l'homme ont été reconnus et décrits, très-en détail, par le citoyen Sabatier.

Le citoyen Portal a découvert que la moëlle épinière, voisine du cerveau, et qu'il a vue renfermée dans un ample canal, peut se gonfler et se gonfle en effet à chaque inspiration, et que recevant par cette dilatation le sang, qui, sans ce mouvement, s'accumuleroit dans le cerveau, où chaque inspiration le porte, elle préserve ce viscère d'une compression qui ne pourroit être que très-funeste.

(1) *Voyez Mag. Encycl. Tom. VI, p.*

Le citoyen Gilbert a lu des observations sur des os d'un fœtus, conservés pendant long-temps dans la matrice d'une vache.

Le citoyen Daubenton a traité de la nature et des caractères des diverses pétrifications, dans un mémoire sur un madrépore fossile, trouvé dans le département de la Loire, et dont il a déterminé l'espèce.

Médecine et chirurgie. — Et enfin, la classe a entendu la lecture de six mémoires sur l'art de guérir.

Le citoyen Désessarts, après avoir établi, dans l'un de ces mémoires, la nécessité de tirer peu de sang à la fois dans les maladies des enfans dits *à grosse tête*, rend compte, dans un autre, des observations qu'il a faites à l'occasion de la chûte spontanée des os *tibia* et *péroné*, après un *sphacèle*.

Le citoyen Sabatier s'est occupé du serrement convulsif des mâchoires, qui a lieu quelquefois à la suite des plaies, et dont il a montré les ressemblances et les différences avec le tétanos des Grecs, et celui qui exerce ses ravages dans plusieurs contrées de l'Amérique.

Le citoyen Hallé a fait connoître une *atrophie* qui n'a été précédée par aucune maladie, ni accompagnée d'aucun accident étranger, et qu'il a nommée *atrophie idiopathique simple*.

Le citoyen Lassus a donné des moyens faciles de guérir une maladie que l'on croyoit incurable,

et qui consiste dans une prolongation de la langue, laquelle se tuméfie, et dont l'extrémité descend quelquefois jusqu'au menton.

Et le citoyen Portal a lu un mémoire sur la nature et le traitement des fièvres qui règnent souvent en France pendant l'automne, et qui, dans la guerre de la Vendée, ont privé la République d'un grand nombre de braves défenseurs.

Tels sont les sujets des mémoires dont la classe a entendu la lecture.

Les bornes de cette séance n'empêchent de compléter l'exposition de ses travaux, en rendant compte des différens rapports que ses membres lui ont présentés sur diverses inventions relatives aux sciences et aux arts, et qui, ayant été demandés par le gouvernement, seront, dans l'histoire de l'institut, autant de preuves de cette correspondance que les amis de l'humanité ont si long-temps désirée entre ceux qui préparent les hommes du bonheur des peuples, et ceux qui sont chargés de le réaliser. Ils y déposeront en faveur de ces sentimens, garans de la prospérité générale, que les premiers magistrats de la République viennent de proclamer si solennellement en présence de ces représentans de tous les peuples amis, dont le concours fidèle nous assure une heureuse réunion des nations éclairées pour élever en commun le vaste monument des connoissances humaines (2).

(2) Le directoire exécutif et tout le corps diplomatique assistoient à la séance, qui avoit été ouverte par un discours du président du directoire.

LIVRES DIVERS.

ART SOCIAL.

DEL CONTRATTO Sociale di J.-J. ROUSSEAU, tradotto del signore G. MENNINI, romano, un volume *in*-12 ; prix, 150 liv., et 175 liv. franc de port pour les départemens. A Paris, chez Morin, libraire, rue Christine, n°. 12.

Cet ouvrage manquoit à la littérature italienne. Il doit plaire aux partisans de Jean-Jacques, aux personnes qui désirent apprendre l'italien.

LITTÉRATURE.

TOMES premier et deuxième des SOIRÉES LITTÉRAIRES. Cet ouvrage paroît deux fois par mois. Chaque livraison est composée de trois feuilles d'impression, beau papier, beaux caractères, typographie soignée. Les six livraisons forment un volume *in*-8°. de 288 pages. Le prix est de 400 liv. pour un an, 250 pour six mois, 175 pour trois mois. A Paris, chez Morin, libraire et commissionnaire, rue Christine, n°. 12. — Les deux premiers tomes viennent de paroître.

Cet ouvrage périodique est fort agréable : il con-

tient plusieurs morceaux de littérature ancienne et moderne. C'est le cas de dire :

Indocti discant ament meminisse periti.

Œuvres complettes de Gessner, 2 vol. *in*-8°., belle édition, ornée de vingt-sept gravures dessinées par Mariller et Monet, dirigées, pour l'exécution de la gravure, par Ponce : 3,000 livres en assignats et 34 liv. en argent, franc de port. Chez Dufart, imprimeur-libraire, rue Honoré, n°. 100, près S. Roch.

Œuvres complettes d'Young, trad. de l'anglais par M. le Tourneur ; nouvelle édition, ornée de seize gravures, 6 vol. *in*-18, 900 livres en assignats ou 9 liv. en argent, franc de port. Chez Dufart, imprimeur-libraire, rue Honoré, n°. 100, près S. Roch.

Théâtres.

Suite des Proverbes dramatiques du citoyen Carmontelle, septième et huitième volumes complettant cet ouvrage, et qui manquent à ceux qui n'ont que les six premiers volumes. — Ils se vendent, par l'auteur, chez le citoyen Lafosse, graveur, rue du Petit-Carrousel, n°. 536. Prix, 1,000 liv.

Damoclès, tragédie en cinq actes et en prose, par F. M. Klinger, traduite de l'allemand ; imprimée en beau caractère. Prix, 12 s. en numé-

raire ou 125 liv. en assignats, franc de port par la poste. A Paris, chez Morin, libraire et commissionnaire, rue Christine, n°. 12.

ROMANS.

L'ELÈVE DE LA NATURE, par BEAURIEU, 2 vol. *in*-18, ornés de gravures; 300 liv. en assignats ou 3 liv. en argent. Chez Dufart, imprimeur-libraire, rue Honoré, n°. 100, près S. Roch.

Voyez ce que nous avons dit sur *Beaurieu*, p. 529. Cette réimpression ne peut qu'être bien accueillie.

MÉLANGES.

VOYAGE autour de ma Chambre, par M. L. C. X. . . ., in-18, 1796, an IV; 125 liv. en assignats, ou 1 liv. 4 s. en argent, franc de port. Chez Dufart, rue Honoré, n°. 100, près St. Roch.

L'idée de ce petit voyage est originale : l'auteur en auroit pu tirer plus de parti.

Fin du Tome VI.

TABLE DES ARTICLES.

SCIENCES ET ARTS.

Journal de l'Ecole polythechnique. . . . . Pag. 125

MATHÉMATIQUES.

Encyclopédie der Mathematischen Wissenchaften. . 430

MÉCHANIQUE.

Navigation des Fleuves, par *Thilorier*. . . . . 269—322

MÉTROLOGIE.

Instruction, Tableau et Almanach pour l'Agence des poids et mesures. 137

PHYSIQUE.

Examen d'une difficulté relative à l'électricité, par *P. Prevost*. 222

MÉTÉOROLOGIE.

Nouveau Calendrier aranéologique. 269

HISTOIRE NATURELLE.

Sur les rapports entre les Etres naturels, par *Duchesne*. 289

ZOOLOGIE.

S. Bocharti hierozoicon, sive de Animalibus Stæ. Scripturæ. 276

MAMMIFÈRES.

Sur le genre Myrmécophage, par *Geoffroy*. 294
Découverte des os de l'oreille des Cétacés, par *Cuvier*. . 130

ICHTYOLOGIE.

Migration du Hareng, par *S. B. J. Noel*. 5

BOTANIQUE.

Icones plantarum variarum. 270
Annalen der Botanick, von *D. Paulus Ustori*. . . . 270
Catalogus horti botanici Mantuani. 271
Cours complet de Botanique, par *Jolyclere*. 152
Démonstrations élémentaires de Botanique rangées suivant la méthode de Tournefort et Linnéus, par *Gilibert*. 24
Floraison de la Strelitzia regina à Harlem. 129
Expériences de Koelreuter sur la fructification. . . . 128
Reliquiæ Houstonianæ. 270

MINÉRALOGIE.

Sur le Schrol rouge, par les citoyens *Vauquelin* et *Hecht*. 301
Histoire du Charbon de terre et de la Tourbe. . . . 430

PÉTIFICATION.

Lettre d'Aubin-Louis Millin au professeur Herman sur une Tête pétrifiée, conservée au Muséum d'Histoire naturelle. 34

PHYSIOLOGIE.

Sur le sixième sens des Chauve-Souris, par *Cuvier*. . 294

MÉDECINE.

Essai sur la Dyssenterie épidémique, par *J.-F. Van-Dorpe.* 223
Préservatif contre l'Hydrophobie, par *Demoneta* . . 83
Atrophie idiopathique, par *Hallé.* 307

HISTOIRE.

Discours sur l'Histoire, par *Priestley.* 139
Fragment d'un discours sur la politique et le caractère de Louis XI fait en 1789. 115
The history of Hindoustan. 273
Notice sur l'Indoustan, tirée des manuscrits de la Bibliothèque nationale, par *L. Langlès.* 39
Remarques sur le meurtre de Géta. 187
Etat politique et scientifique des Grecs. 286
Extraits de Paw. 195

ECONOMIE POLITIQUE.

Philosophical sketches of the principles of society and Governement. 278
Du Numéraire, par *Wadshom.* 138
Jani Valkenaer, Oratio de Officio civis batavi in republica turbata. 279
Du Contrat social, par *J.-J. Rousseau.* 280

GÉOGRAPHIE.

Géographie de la France. 138
Erd Beschreibung and Geschichte von America, etc. . 362
Carte de l'intérieur de l'Afrique, par *Levaillant.* . . 272

VOYAGES.

Docteur Franz Dominicus hoberiens neuste deutche Reichsgeschichte. 274

Travels in Portugal, by *Jacques Murphy*. 272
Voyage de Levaillant. 140
Voyage de C. P. Thunberg au Japon. . . . . ibid.
Voyage autour du Monde par Cook. 432
Retour du Voyageur à pied, par *M. Spillard*. 333

Biographie.

The Life of Caïus-Julius Cesar. 274
Eloge de Desault, par *M. A. Petit*. 338
Mort de Raynal. 426
Notice sur Romilly. 533
Mort de Moehring. 129
Mort de Casanov. . . . . id.
Mort d'Husly. 131
Mort du professeur Sibthorp. 427
Mort de Beaufort. 428
Mort de Peter-Paulus. . . . . id.
La vie, les écrits et les mœurs de Thomas Muntzer. . . 431
Notice sur Riché Van-Ommeren, littérateur hollandais. 89
Notice sur la vie de Guillaume Harvey, traduite de l'anglais de M. Aikin, par *A. L. Millin*. 201
Notice sur Beaurieu. 529

Archæographie.

Découverte faite au Forum Romanum par M. le chevalier de Frédenheim. 344

Archæologie.

Notice des pierres gravées égytiennes du Muséum national des Antiques, par *A. L. Millin*. 60
Etymologie du mot *Chapelle*. 270

Diplomatique.

Diplomata de Bréquigny, du Theil, etc. 318

Histoire littéraire.

Bibliotheca britannica. 275
Discours sur l'origine et le progrès du langage et de l'écriture, par *H. Blair*. 332
Réponse du Directoire au citoyen Dévelay. 449
Honneurs rendus à Thomson 427
Monument à Buffon. 267
Notice d'un Manuscrit légué à la Bibliothèque nationale par *C. N Cochin*. 255
Lycée des Arts. Séance du 30 ventôse. 422
Institut national. . . . . id.
Collége de Médecine de Nancy. 124
Fondation stolienne. . . . . id.
Société des Sciences de Goettingue. 125
Société teylérienne de Harlem. 128
Bibliothèque britannique. 411

Théologie.

S. F. N. Mori prælectiones in Epist. Pauli ad Romanos. 277

Philosophie.

Palingenesie der Menchen, etc. 282
Outlines of Moral philosophy. 280
System der Platonischen philosophie. 286
Geist der speculativen philosophie. . . . . id.
L. A. Seneca Physica ische untersuchungen. 287

Morale.

Pensées sur l'Amour de la Renommée. 95
Maximes de la Rochefoucault. 281
Briefe ueber die wichtigsten gegenslande der meinscheuheit. 281
Délices de la Solitude, par *Canolle*. 141

GRAMMAIRE.

D'une Langue universelle. 102
Confession d'A. M. par Urbain Domergue. 254
Lettre du Bibliothécaire national à Corbeil, département de Seine et Oise, aux rédacteurs du Magasin encyclopédique, sur les Langues flamande et hollandaise. . 217

POÉSIE.

Les jeunes Filles d'Eletôt, romance. 333
La grande Famille réunie, par *Collin Harleville*. . . 533
Vers sur la première Jeunesse, par *Félix Faulcon*. . . 204
Œuvres de Bernard. 203
Les Jardins de. . . . . Idylle. 420
Mes adieux à la Famille Peltzer. 121
Poëme sur la mort de Brunswick. 283
Fables de la Fontaine stenographiées. 142

POÉSIE ITALIENNE.

Eteocle et Polynice, poemetto extemporaneo, di *Francesco Gianni*. 401

POÉSIE ANGLAISE.

Poëmes d'Ossian. 282
The Eneid, by Beresford. 142
Mélanges sur Shakespéar. 253

THÉATRE HOLLANDAIS.

Mucius Cordus, tragédie de *Rhynvis Feith*. 231

LITTÉRATURE GRECQUE.

Libanii Sophistæ orationes et declamationes. 287
Plutarchi Chæronensis. 282
Anthologia Græca. 401

ROMANS.

Lettre critique sur le roman de Clarisse. 407
Observations sur Caleb, par *A. M.* 534
Prémices d'Annette. 284
Tournemont, ou les Confidences d'une jolie Femme. . id.
Passion du jeune Werther. . . . . id.
Voyage sentimental, par *Sterne*. . . . . id.
Henriette et Emma, ou l'Education de l'Amitié. . . 432
Amours du comte de Bonneval, par *Grasset Saint-Sauveur*. 143
Martial, par *T. Brugnière*. 144
Jemima, par l'auteur de Zoraïda. . . . . id.

MÉLANGES.

Journal des Nouveautés. 284

Fin de la Table du Tome VI.

AVIS.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

Le prix de l'abonnement, pour l'étranger, est, franc de port :

de 9 rixdallers en or,
de 36 livres en espèces,
de 20 florins de Hollande,
} pour l'année.

de 5 rixdallers en or,
de 20 livres en espèces,
de 11 florins de Hollande,
} pour 6 mois, ou 12 numéros.

On s'abonne, pour la Suisse,

à Basle, chez J. R. Preisverch ;
à Berne, chez la Société typographique.

Pour les Pays-Bas et Liége,

à Bruxelles, chez Horgnietz.

Pour la Hollande,

à La Haye, chez Van Cleff ;
à Leyde, chez Murray, frères ;
à Amsterdam, chez Changuion.

Pour l'Allemagne,

à Leipsic, chez Voss et Compagnie.

Pour le Nord,

à Hambourg, chez Hoffmann.

Pour l'Italie,

à Livourne, chez Masi et Compagnie.

Pour l'Angleterre,

à Londres, chez Johnson, St.-Paul Curch-Yard.

AVIS.

On peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'Etranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

TABLE

Des articles contenus dans ce numéro.

MAMMIFÈRES.

Sur les dents du Tapir, *par* Geoffroy, page 433

Sur les Termes, par Latreille, 438

Herbarium Mauritianum. Willemet, 443

AGRICULTURE.

*Lettre d'*Antoine Nicolas Duchesne *au citoyen Aubin-Louis Millin*, 450

PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE

*Effets du froid de ventôse, par l'*Héritier, 453

PHYSIQUE.

Observation d'une Trombe de mer, par le C. Laubert, 461

Lettre de Fr. Humboldt, *à M. Pictet*, 462

ARTS ET MÉTIERS.

Collection d'objets d'industrie, par A. N. Duchesne, 476

DIPLOMATIQUE.

Diplomata, Chartæ, Epistolæ, etc. 483

GÉOGRAPHIE.

Sur une carte des pays entre la mer Noire et la mer Casp. par Billecocq, 499

VOYAGES.

Voyage en Afrique, de Levaillant, 513

BIOGRAPHIE.

Eloge de la Ct. Dangeville, par Molé, 519

Notice sur Baurieu, par Maron, 529

Notice sur Romilly, 531

ROMANS.

Observations sur Caleb, par A. M. 534

POÉSIE.

La grande famille, par Colin Harleville, 553

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Séance publique de l'Institut national, 559

Compte rendu des Mémoires de l'Institut national, lu dans sa première séance publique, par le C. Lacépède, 561

LIVRES DIVERS.

Art social.

Del Contratto sociale di J.-J. Rousseau, tradotto del signore G. Mennini, *romano*, 567

Littérature.

Tomes I et II des Soirées littéraires, 568

Œuvres complètes de Gessner, ibid.

Œuvres complètes d'Young, traduites par le Tourneur, ib.

Théâtre.

Suite des Proverbes dramatiques du citoyen Carmontelle, ib.

Damoclès, Tragédie, par F. M. Klinger, ibid.

Romans.

L'Elève de la Nature, par Beaurieu, 569

Mélanges.

Voyage autour de ma chambre, par M. L. C. X. ibid.

DE L'IMPRIMERIE DU MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE.